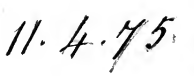



№


11·4·75



HISTOIRE

DE LA CHUTE

DE

L'EMPIRE ROMAIN

ET DU

DÉCLIN DE LA CIVILISATION,

DE L'AN 250 A L'AN 1000;

PAR J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI,

Associé étranger de l'Institut de France, de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, de l'Académie royale des Sciences de Prusse; Membre honoraire de l'Université de Wilna, de l'Académie et de la Société des Arts de Genève, de l'Académie Italienne, de celles des Georgofili, de Cagliari, de Pistoja, de l'Académie Romaine d'Archéologie, et de la Société Pontaniana de Naples.

TOME SECOND.

A PARIS,

CH[illegible]TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,

RUE DE LILLE, N° 17.

A STRASBOURG, même Raison de Commerce, Grand'Rue, n° 15.

1835.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

HISTOIRE

DE LA CHUTE

DE

L'EMPIRE ROMAIN.

TOME II.

Ouvrages du même Auteur, publiés par la Librairie Treuttel et Würtz.

Histoire des Français; in-8°, Tomes I à XX. *Paris*, 1821 à 1835 .... 160 fr.

— Le même ouvrage, sur papier vélin superfin.. 320 fr.

Julia Severa, ou l'An quatre cent quatre-vingt-douze (Tableau des Mœurs et des Usages dans les Gaules, du temps de Clovis). 3 vol. in-12. *Paris*, 1822.. 7 fr. 50 c.

Histoire des Républiques Italiennes du moyen age; nouvelle édition, revue et corrigée. 16 vol. in-8°. *Paris*, 1826. (Ouvrage complet.) .... 112 fr.

Histoire de la Renaissance de la Liberté en Italie, de ses Progrès, de sa Décadence et de sa Chute. 2 vol. in-8°. *Paris*, 1832 .... 12 fr.

Des Espérances et des Besoins de l'Italie. Brochure in-8°. *Paris*, 1832 .... 60 cent.

De la Littérature du Midi de l'Europe; *nouvelle édition*, revue et corrigée. 4 vol. in-8°. *Paris*, 1829. 28 fr.

HISTOIRE

DE LA CHUTE

DE

L'EMPIRE ROMAIN

ET DU

DÉCLIN DE LA CIVILISATION,

DE L'AN 250 A L'AN 1000;

PAR J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI,

Associé étranger de l'Institut de France, de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, de l'Académie royale des Sciences de Prusse; Membre honoraire de l'Université de Wilna, de l'Académie et de la Société des Arts de Genève, de l'Académie Italienne, de celles des Georgofili, de Cagliari, de Pistoja; de l'Académie Romaine d'Archéologie, et de la Société Pontaniana de Naples.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,

RUE DE LILLE, N° 17.

A STRASBOURG, même Raison de Commerce, Grand'Rue, n° 15.

1835.

HISTOIRE
DE LA CHUTE
DE
L'EMPIRE ROMAIN
ET DU
DÉCLIN DE LA CIVILISATION,
DE L'AN 250 A L'AN 1000.

CHAPITRE XIII.

Mahomet. — 569-632.

La grande presqu'île de l'Arabie, qui s'étend du golfe Persique à la mer Rouge, et des frontières de Syrie aux rivages de l'Océan méridional, forme un monde séparé de tous les autres, où l'homme et les animaux, et le ciel et la terre, présentent une autre apparence et sont régis par d'autres lois. Tout y rappelle l'éternelle indépendance d'un peuple autochtone; les traditions antiques y sont purement nationales, et une civilisation d'une nature toute particulière s'y est accomplie sans l'assistance des étrangers.

L'étendue de l'Arabie égale à peu près quatre

fois celle de la France. Mais ce vaste continent, qui n'est coupé par aucune rivière, qui n'est dominé par aucune montagne assez élevée pour arrêter et dissoudre en pluie les nuages, ou pour se charger de neiges dans ces brûlantes latitudes, est sans cesse tourmenté de la soif. C'est la terre elle-même qui est altérée; elle ne se couvre qu'avec effort d'une végétation rare dans la saison des pluies; et dès que le soleil a dissipé les nuages, elle est réduite en poussière par ses brûlans rayons; elle est balayée par les vents, et transportée en montagnes de sables qui menacent sans cesse d'engloutir les travaux de l'homme, et qui ensevelissent souvent le voyageur dans un horrible tombeau. Quelques sources vives que l'industrie de l'homme ou l'instinct des animaux ont découvertes, et qui ont été soigneusement recueillies dans des citernes, dans des puits profonds, par une charité antique, par une bienfaisance désintéressée qu'un inconnu a adressée aux inconnus des âges à venir, marquent de loin en loin les lieux où la vie de l'homme peut se conserver; elles sont distantes, comme les grandes villes le sont dans notre Europe, et dans l'itinéraire des diverses caravanes, plus de la moitié des stations journalières sont dépourvues d'eau. Outre ces citernes, cependant, d'autres sources, qui ont échappé aux recherches de l'homme ou qui n'ont pas été garanties par ses travaux, con-

servent leurs eaux pour les monstres du désert, pour les lions et les tigres, qui plus souvent se désaltèrent de sang, ou pour les antilopes qui fuient devant eux.

Les montagnes, dépouillées de terre par les ardeurs du soleil et la violence des vents, élèvent d'espace en espace leurs pics décharnés; mais si quelqu'une est assez haute pour se couvrir de nuages et attirer des pluies bienfaisantes, si elle verse de ses flancs quelque petit ruisseau, celui-ci, avant de se perdre dans les sables, répand une admirable fertilité sur tout le terrain que ses eaux peuvent rafraîchir. La puissance d'un soleil brûlant vivifie alors ce qu'ailleurs elle détruit; une île de verdure s'élève au milieu des sables; des forêts de palmiers couvrent la source sacrée; tous les animaux s'y rassemblent autour de l'homme; son empire leur paroît moins redoutable que celui du désert auquel ils échappent, et ils s'y soumettent aux lois de la domesticité, avec une souplesse inconnue dans les autres climats. Ces montagnes, ces sources fraîches, ces oasis, ne sont semés que de loin en loin dans la vaste étendue de l'Arabie : mais le long des côtes de la mer Rouge, quelques lieux sont marqués par des eaux plus abondantes : aussi des villes florissantes y ont été élevées de toute antiquité; tandis qu'à l'extrémité de la presqu'île, sur les bords de l'Océan, le royaume de

Yemen, et ce que nous avons nommé l'Arabie-Heureuse, sont arrosés par des eaux abondantes, cultivés avec soin, couverts de cafiers et d'encens, et l'on assure qu'à plusieurs lieues de distance, le voyageur peut souvent reconnoître l'approche du rivage aux parfums qui s'en exhalent.

L'homme, habitant de cette région si différente de toutes les autres, a été doué par la nature de la vigueur nécessaire pour triompher des maux avec lesquels il est appelé à lutter. Musculeux, agile, sobre, patient, il sait comme le chameau, son compagnon fidèle, supporter la soif et la faim : quelques dattes, ou un peu de farine d'orge qu'il détrempe dans sa main, suffisent à sa nourriture; l'eau fraîche, l'eau pure, est pour lui si rare, elle lui semble un si grand bienfait du ciel, qu'il songe peu à demander à l'industrie des liqueurs spiritueuses. Il a exercé son intelligence pour connoître bien son empire, et la scène mouvante des déserts où les vents transportent des montagnes de sables, où un souffle brûlant et empoisonné, le shamsynn, porte souvent la mort avec lui, ne lui cause ni étonnement ni effroi. Il demande hardiment à ce désert le peu de richesses qu'il recèle; il le traverse sans crainte dans tous les sens; il a asservi tous les animaux qui l'habitent, ou plutôt il se les est associé en ami; il a partagé avec eux tous

les biens qu'il peut arracher à une nature avare; il a dirigé leur intelligence pour recueillir et conserver la chétive nourriture que produit pour eux l'Arabie, et en profitant de leurs travaux, il a conservé la noblesse de leur caractère. Le cheval vit au milieu de ses enfans; son intelligence est constamment développée par la société humaine, et il lui obéit plus par affection que par crainte. Le chameau lui a soumis sa force et sa patience, et il lui a rendu possible d'animer, par un commerce actif, un pays qui sembloit devoir rester fermé à toute communication.

C'est par le triomphe de l'industrie et du courage que l'homme peut vivre en Arabie, en luttant contre la nature; il n'y vivroit pas s'il devoit lutter encore contre le despotisme. L'Arabe a toujours été libre; il le sera toujours, car la perte de sa liberté entraîneroit presque immédiatement la perte de son existence. Comment le travail qui suffit à peine pour le maintenir lui-même paieroit-il encore des rois ou des soldats? L'habitant seul de l'Arabie-Heureuse n'a point reçu du sort cette sévère garantie. Il y a des rois absolus dans l'Yemen, le pays a même plus d'une fois été exposé aux conquêtes des étrangers; mais les villes des bords de la mer Rouge sont des républiques, et l'Arabe du désert ne connoît que le gouvernement paternel. Le cheik, l'ancien de la tribu, en est regardé comme le

père : tous les membres de cette tribu se disent ses enfans; figure de rhétorique souvent adoptée par d'autres gouvernemens, mais qui seulement en Arabie s'éloigne peu de la réalité. Le cheik conseille ses enfans pour leur bien; il ne leur commande pas : les résolutions de la tribu sont prises dans l'assemblée des vieillards, et celui à qui elles ne conviennent pas détourne son cheval dans le désert, et continue sans ses frères sa route solitaire.

A peine quelques districts de l'Arabie sont-ils de loin en loin susceptibles d'être améliorés par le travail de l'homme : là seulement il existe une propriété territoriale; partout ailleurs la terre, comme l'air, comme l'eau, appartient à tous les hommes, et les produits qu'elle donne sans culture sont communs à tous ses habitans. La lutte fréquente du Bédouin, qui ne reconnoît point de propriété territoriale, avec ceux qui, s'étant partagé des champs qu'ils avoient enclos, ont prétendu qu'ils étoient à eux, a accoutumé le premier à respecter peu toutes les lois qui règlent la propriété entre les hommes. Il n'en reconnoît d'autres que celles de sa tribu; le bien de son frère seul est sacré pour lui, ou encore celui que son frère a garanti : sur tout autre il croit pouvoir exercer le droit de bonne guerre : aussi le Bédouin qui se respecte, qui croit se conformer aux lois de la morale et à celles de son pays,

exerce-t-il sans scrupule le métier de voleur. Il attaque à main armée, il partage la propriété étrangère qu'il peut atteindre. Les mots d'étranger et ennemi sont pour lui synonymes; à moins que l'étranger n'ait acquis les droits d'un hôte, qu'il n'ait goûté du sel à sa table, ou même que, par une noble confiance, sans aucun rapport antérieur, il soit venu s'asseoir sur son foyer : alors l'étranger devient pour lui une personne sacrée; il partagera avec lui son dernier morceau de pain, son dernier verre d'eau, et tant qu'il lui restera quelque vigueur, il l'emploiera à le défendre.

Chez les autres nations, la noblesse n'est guère autre chose que la transmission d'une ancienne richesse et d'un ancien pouvoir; mais le Bédouin qui n'a jamais qu'une richesse mobilière, et qui ne la conserve pas long-temps; qui n'obéit à aucun pouvoir et qui se soucie peu de commander; s'il a du respect pour l'antiquité des races, s'il garde avec un soin religieux et sa propre généalogie, et celle aussi de ses chevaux favoris, honore ainsi seulement les temps passés, la puissance de la mémoire, et cette vigueur de l'imagination qu'il cultive sans cesse dans ses longues solitudes et ses longs loisirs. L'Arabe est de tous les peuples celui dont l'esprit s'exerce le plus constamment. L'histoire de sa tribu doit servir de règle à sa conduite. Appelé dans sa vie errante

à rencontrer des hommes de toutes les races, il ne veut jamais oublier le bien ou le mal que ses pères ont reçu des pères de ceux qu'il trouve sur son chemin. Dans l'absence de tout pouvoir social, de toute garantie donnée par les magistrats ou les lois à la sûreté privée, la reconnoissance et la vengeance sont devenues les lois fondamentales de sa conduite; elles ont été placées par toutes ses habitudes, par tous les enseignemens qu'il a reçus, par-delà les bornes du raisonnement, sous la garantie de l'honneur et d'une sorte de religion. Sa reconnoissance est sans bornes dans sa générosité, sa vengeance est sans pitié; elle est de plus patiente et artificieuse autant que cruelle, parce qu'elle est entretenue par un sentiment de devoir et non par la haine. L'étude des temps passés, celle même des généalogies, sert de flambeau à ces deux passions.

La mémoire de l'Arabe est enrichie cependant par d'autres souvenirs encore. Le plus vif des plaisirs nationaux est celui de la poésie, d'une poésie bien différente de la nôtre; elle exprime des désirs plus impétueux, des passions plus brûlantes, et elle le fait dans un langage bien plus figuré et avec une imagination bien plus désordonnée. Nous sommes de mauvais juges et de ses beautés et de ses défauts; nous devons reconnoître cependant qu'elle n'appartient point à une nation barbare, mais au con-

traire à une nation qui, suivant vers la civilisation une autre route que la nôtre, s'est avancée aussi loin que pouvoit le permettre le climat qu'elle habitoit et des obstacles insurmontables. En effet, la langue de l'Arabe, instrument de sa littérature, a été façonnée avec soin, et l'homme du désert est sensible au plus léger manque de délicatesse et de pureté dans l'expression. L'éloquence a été cultivée comme la poésie, et avant que celle de la chaire eût acquis sous le règne des khalifes ses plus grands développemens, l'éloquence politique avoit brillé d'un grand éclat, et dans les conseils des républiques de la mer Rouge, et sous les tentes du désert, où les chefs de la nation avoient besoin de persuader à ceux qui ne savent ce que c'est qu'obéir.

La religion tenoit plus de place encore que la poésie dans l'imagination des Arabes. Ce peuple grave et sérieux, luttant sans cesse avec les difficultés, toujours en présence de la mort, souvent exposé à ces longues privations qui exaltent l'âme des cénobites, avoit dans tous les temps tourné ses méditations vers la partie mystérieuse de la destinée humaine, et vers ses relations avec le monde invisible. La plus ancienne religion de la terre, le judaïsme, étoit né presque dans l'enceinte de l'Arabie. La Palestine est sur ses frontières; les Hébreux avoient long-temps habité

le désert. L'un des livres sacrés, celui de Job, fut écrit par un Arabe en Arabie; dans un autre, l'origine de la nation arabe, la descendance d'Ismaël, fils d'Abraham, flattoit l'orgueil national. De nombreuses et puissantes colonies de juifs étoient disséminées dans l'Arabie, et y professoient librement leur religion. Des colonies plus nombreuses de chrétiens y avoient été successivement introduites par les furieuses persécutions exercées dans l'empire contre toutes les sectes qui s'étoient successivement éloignées de l'orthodoxie, dans les longues querelles de l'arianisme et dans celles des deux natures. L'Arabie étoit trop complétement libre pour que la tolérance n'y fût pas entière, et pour que toutes ces sectes réfugiées, tous les prosélytes qu'elles pourroient faire parmi les Arabes, ne fussent pas sur un pied de parfaite égalité. L'impossibilité où elles se trouvoient de se nuire les avoit forcées à s'entendre, et ceux qui, de l'autre côté des frontières, étoient sans cesse occupés à se dénoncer aux tribunaux, à se dépouiller réciproquement de tous les priviléges de citoyens ou d'hommes, avoient retrouvé dans leur cœur, en Arabie, quelques sentimens de charité.

Mais, quoique l'Arabie eût admis dans son sein des juifs, des chrétiens de toutes les sectes, des mages, des sabéens, elle avoit aussi une religion nationale, un polythéisme qui lui étoit

propre; son principal temple étoit la Caaba à la Mecque. Elle y présentoit, à la vénération des fidèles, un bolide, une pierre noire tombée du ciel, et le même temple étoit orné de trois cent soixante idoles. La garde de la Caaba étoit confiée à la famille des Koreishites, la plus ancienne et la plus illustre de la république de la Mecque, et cette fonction sacerdotale donnoit au chef des Koreishites la présidence dans les conseils de la république. Des pélerins de toutes les parties de l'Arabie se rendoient avec une grande dévotion à la Mecque, pour adorer la pierre noire et déposer leurs offrandes dans la Caaba : aussi les citoyens de la Mecque, dont la ville privée d'eau et entourée d'un terroir stérile avoit dû sa prospérité plus à la superstition qu'au commerce, étoient-ils attachés à la religion nationale avec un zèle que redoubloit l'intérêt personnel.

Dans une des familles les plus distinguées de l'Arabie naquit, en 569, un homme qui réunissoit toutes les qualités qui caractérisent sa nation. Ce fut Mahomet, fils d'Abdallah, de la race des Koreishites, et de la branche particulière d'Ashem, à laquelle la garde de la Caaba et la présidence de la république de la Mecque étoient confiées. Le grand-père de Mahomet, Abdal Motalleb, avoit lui-même exercé cette haute dignité; mais il mourut, ainsi qu'Abdal-

lah, avant que Mahomet fût parvenu à l'âge d'homme. La présidence de la Mecque passa à Abu Taleb, l'aîné de ses fils, et la part de Mahomet dans l'héritage paternel fut réduite à cinq chameaux et un seul esclave. A l'âge de vingt-cinq ans, il s'engagea au service d'une riche et noble veuve nommée Cadijah, pour les intérêts commerciaux de laquelle il fit deux voyages en Syrie. Son zèle et son intelligence furent bientôt récompensés par la main de Cadijah. Son épouse n'étoit plus jeune, et Mahomet, qui passoit pour le plus beau de la race des Koreishites, et qui avoit pour les femmes une passion que les mœurs arabes ne condamnent point, et que la polygamie, établie par les lois, a sanctionnée, fut fidèle à Cadijah, avec une tendre reconnoissance, pendant une union de vingt-quatre ans; tant qu'elle vécut, il ne lui donna point de rivale.

Rendu, par son mariage, à l'opulence et au repos, Mahomet, dont le caractère étoit austère, l'imagination ardente, et que son extrême sobriété, supérieure à celle de la plupart des anachorètes, disposoit peut-être encore aux méditations religieuses et aux rêveries exaltées, n'eut plus d'autre pensée, d'autre occupation que de fixer sa propre croyance, de la dégager des superstitions grossières qui régnoient sur son pays, et de s'élever à la connoissance de Dieu. Petit-

fils et neveu du grand-prêtre d'une idole, puissant et considéré dans le monde par ses rapports avec le temple de la pierre noire, il ne reconnut la Divinité ni dans ce grossier emblême ni dans les idoles faites de main d'homme qui l'entouroient. Il la chercha dans son âme; il la conçut comme un esprit éternel, présent partout, bienfaisant, et qu'aucune image corporelle ne pouvoit représenter. Après s'être pénétré pendant quinze ans de cette idée sublime, après l'avoir mûrie par ses méditations, et avoir peut-être exalté son esprit par ses rêveries, il résolut, à l'âge de quarante ans, de se faire le réformateur de sa nation; il se crut, il le dit du moins, appelé à cette œuvre par une mission spéciale de la Divinité.

Il seroit bien injuste de ne vouloir chercher qu'un imposteur, et non un réformateur, dans l'homme qui fit faire à une grande nation le pas le plus important de tous dans la connoissance de la vérité; qui la fit passer d'une idolâtrie absurde et dégradante, d'un esclavage des prêtres qui compromettoit la morale, et qui ouvroit, par des expiations, un marché pour le rachat du vice, à la connoissance du Dieu tout puissant, tout bon, présent partout, du vrai Dieu; car dès que ses attributs sont les mêmes, et qu'on n'en admet qu'un seul, le Dieu des musulmans est le même que le Dieu des chré-

tiens. Mais la profession de foi que Mahomet enseigna à ses disciples, et qui, jusqu'à ce jour, s'est conservée sans altération, sans addition, parmi eux, c'est qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que Mahomet est le prophète de Dieu. Fut-il un imposteur pour s'être dit prophète?

Même à cet égard, une triste expérience de la foiblesse humaine, de ce mélange d'enthousiasme et d'artifice qui, dans tous les temps, s'est laissé découvrir chez tous les chefs de secte, que nous retrouverions peut-être aujourd'hui même, et non loin de nous, chez des hommes dont la persuasion est sincère, dont le zèle est ardent, et dont les paroles annoncent ou laissent supposer des dons surnaturels que cependant ils ne possèdent point, doit nous enseigner l'indulgence. La persuasion profonde se confond aisément avec une révélation intérieure; les rêves d'une imagination exaltée deviennent des apparitions; la foi dans un événement futur nous apparoît comme une prophétie; on hésite à dissiper une erreur qu'on a vue naître d'elle-même dans l'âme d'un fidèle, lorsqu'on la croit avantageuse à son salut; après avoir respecté ses illusions, on se permet de les aider, et l'on arrive aux fraudes pieuses, que l'on croit justifiées par leur but et par leur effet; on se persuade bientôt ce qu'on a persuadé aux autres, et l'on croit en soi-même lorsque ceux qui vous

aiment croient en vous. Mahomet ne prétendit jamais au don des miracles : nous n'aurions pas à aller bien loin pour trouver aujourd'hui des prédicateurs qui n'ont point fondé d'empire, et qui ne sont pas si modestes.

Mais la bonne foi elle-même ne donne aucune garantie contre les dangers du fanatisme, contre l'intolérance qu'il développe, contre la cruauté qui en est la suite. Mahomet fut le réformateur des Arabes; il leur enseigna et il voulut leur enseigner la connoissance du vrai Dieu; cependant, dès qu'il eut adopté le caractère nouveau de prophète, sa vie perdit de sa pureté, son caractère de sa douceur : la politique entra dans sa religion, la fraude se mêla toujours plus à sa conduite, et sur la fin de sa carrière, on est embarrassé de s'expliquer comment il pouvoit encore être de bonne foi avec lui-même.

Mahomet ne savoit pas lire; la connoissance des lettres n'étoit pas nécessaire, en Arabie, à une bonne éducation : mais sa mémoire étoit ornée de toutes les plus brillantes poésies de sa langue; son style étoit pur et élégant, et son éloquence étoit persuasive et entraînante. Le Koran, qu'il dicta, passe pour le chef-d'œuvre de la littérature arabe, et les musulmans n'hésitent point à dire qu'il doit être inspiré, puisqu'aucun homme n'auroit pu écrire d'une manière si sublime. Il est vrai que, pour d'autres

que des musulmans, cette inspiration divine ne se fait point reconnoître. Une admiration professée dès l'enfance pour un ouvrage sans cesse présent à la mémoire, sans cesse rappelé par toutes les allusions de la littérature nationale, crée bientôt cette beauté même qu'elle croit trouver dans le livre. Au reste, la rareté de l'éducation littéraire paroît avoir communiqué à Mahomet une sorte de respect religieux pour tout livre qu'on donnoit pour inspiré. L'autorité DU LIVRE, l'autorité de ce qui est écrit est toujours grande chez tous les peuples demi barbares; elle l'est surtout chez les musulmans. Les livres des juifs, les livres des chrétiens, les livres mêmes des mages, relèvent aux yeux des disciples de Mahomet ceux qui en font la règle de leur foi au-dessus de la classe des infidèles; et Mahomet, en se donnant pour le dernier et le plus grand des prophètes de Dieu, pour le paraclet promis dans l'Ecriture, admettoit six révélations successives, d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse, du Christ et de lui-même, toutes procédant de la Divinité, et dont la sienne ne faisoit qu'accomplir toutes les autres.

La religion de Mahomet ne se composa pas seulement de la croyance dans le dogme, mais aussi de la pratique de la morale, de la justice et de la charité. Il lui est arrivé, il est vrai, ce qui arrive souvent aux législateurs qui veulent

soumettre les vertus du cœur à des règles positives; c'est que la forme a pris la place du fond. Le Koran est, de toutes les législations religieuses, celle qui a fait de l'aumône le devoir le plus étroit, et qui lui a donné les bornes les plus précises : il exige pour la bienfaisance entre un dixième et un cinquième du revenu de chaque fidèle. Mais la règle a été mise à la place du sentiment : la charité du musulman est un calcul personnel qui ne se rapporte qu'à son propre salut, et le même homme qui a scrupuleusement accompli les devoirs de cette charité ne s'en montre pas moins cruel et impitoyable envers ses semblables.

Des pratiques extérieures étoient surtout nécessaires dans une religion qui, n'admettant aucune image, aucune cérémonie, et même aucun ordre de prêtres chargés de la défendre, autre que les gardiens des lois, sembloit exposée à l'indifférence et à la froideur. La prédication fut la pratique sociale; les prières, les ablutions, les jeûnes, furent les pratiques individuelles auxquelles les musulmans furent appelés. Jusqu'à la fin de sa vie, Mahomet prêcha constamment à son peuple, soit le vendredi, qu'il avoit plus particulièrement destiné au culte, soit dans toutes les occasions solennelles, dans tous les momens de danger, dans tous ceux d'inspiration. Son éloquence entraînante contribua à multi-

plier le nombre de ses sectateurs et à entretenir leur zèle. Après lui, les premiers khalifes, et tous ceux qui avoient parmi les croyans quelque autorité continuèrent leurs prédications, souvent à la tête des armées, et en animant l'enthousiasme militaire par l'enthousiasme religieux.

Cinq fois par jour le musulman est appelé à une prière fervente, courte, et qu'il exprime dans des mots de son choix, sans s'asservir à aucune liturgie. Comme pour fixer son attention, il doit, durant cette prière, diriger ses regards vers la Mecque, vers ce temple même de la Caaba, qui étoit consacré à l'idolâtrie, mais que Mahomet, en le purifiant et en le vouant au vrai Dieu, regardoit toujours avec le respect que ce monument avoit si long-temps inspiré à sa nation et à sa famille. Pour se préparer à la prière, la propreté fut prescrite comme un devoir au fidèle qui alloit se présenter devant Dieu; et cinq ablutions des mains et du visage durent précéder les cinq prières. L'islamisme étoit cependant annoncé d'abord à une nation qui passoit une grande partie de son existence dans des déserts sans eau; le Koran permit au fidèle de substituer, dans ce pressant besoin, aux ablutions d'eau les ablutions de sable. Les jeûnes furent sévères, et n'admirent aucune exception : ils portoient le caractère de l'homme

sobre et austère qui les avoit imposés à ses disciples. Dans tous les temps, dans tous les lieux, il leur interdit l'usage du vin et de toute liqueur fermentée; et pendant un mois de l'année, le ramadan, qui, d'après l'usage du calendrier lunaire, se trouve successivement tomber dans chaque saison, le musulman, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, ne peut rien boire, rien manger; il ne peut faire usage ni des bains ni des parfums, ni accorder aux sens aucune gratification. Cependant Mahomet, qui imposoit à tous ses disciples une pénitence également rigoureuse, n'approuvoit point la vie ascétique; il ne permit point à ses compagnons de se lier par des vœux, et il déclara qu'il ne souffriroit point de moines dans sa religion. Ce ne fut que trois cents ans après sa mort que les fakirs et les derviches y furent introduits, et c'est un des plus grands changemens qu'ait subis l'islamisme.

Mais l'espèce d'abstinence sur laquelle les docteurs chrétiens ont le plus insisté, fut celle que Mahomet négligea le plus ou qu'il traita avec le plus d'indulgence. Avant lui, les Arabes avoient joui d'une licence sans bornes dans les plaisirs de l'amour ou du mariage. Mahomet condamna les unions incestueuses, il punit l'adultère et les mauvaises mœurs, il diminua la facilité du divorce, mais il permit à chaque musulman

d'avoir quatre femmes ou concubines; il régla tous leurs droits, leurs priviléges et leur douaire; puis, s'élevant seul lui-même au-dessus des lois qu'il avoit données aux autres, après la mort de Cadijah, sa première femme, il épousa successivement quinze, ou, selon d'autres, dix-sept femmes, qui toutes, à la réserve d'Ayesha, fille d'Abubeker, étoient veuves : un chapitre nouveau du Koran lui fut apporté par un ange, pour le dispenser de la soumission à une loi qui nous semble si peu sévère.

L'indulgence pour cette passion brûlante des Arabes, passion qu'il partageoit lui-même, se manifeste de nouveau dans l'annonce des récompenses d'une vie future, par laquelle Mahomet donna une sanction à sa religion. Il décrivit les formes du jugement à venir, dans lequel le corps s'unissant de nouveau à l'âme, les péchés et les bonnes œuvres de quiconque croit en Dieu seroient pesés, et récompensés ou punis. Avec une tolérance rare pour un sectaire, il annonça, ou du moins il n'empêcha pas de croire, qu'on pouvoit être sauvé dans toute religion, pourvu qu'on eût pratiqué les bonnes œuvres. Mais il promit au musulman, quelle qu'eût été sa conduite, qu'il parviendroit toujours finalement en paradis, après avoir expié ses péchés ou ses crimes, dans un purgatoire qui ne pouvoit durer plus de sept mille années. La peinture qu'il

faisoit de ce purgatoire ou de l'enfer, ne différoit point de celle qui, dans d'autres religions, a été présentée à la terreur des hommes. Mais le paradis fut peint par une imagination arabe; des bosquets, des ruisseaux, des fleurs, des parfums sous un ombrage frais, et soixante-douze houris, ou jeunes vierges, aux yeux noirs et resplendissantes de beauté, qui s'attachent à faire pour jamais la félicité de chaque vrai croyant, furent les récompenses promises aux fidèles. Quoique Mahomet eût trouvé plusieurs de ses disciples les plus zélés parmi les femmes, il s'abstint de donner à connoître quelle sorte de paradis leur seroit réservé.

Parmi les croyances que Mahomet prit à tâche d'inculquer dans l'esprit de tous les musulmans, il en est une qui acquit plus d'importance lorsqu'il joignit le caractère de conquérant à celui de prophète. Pour expliquer l'union inconcevable de la prescience divine avec la liberté humaine, il avoit penché vers le fatalisme; mais il ne nia jamais l'influence de notre volonté sur tout le reste de nos actions; il enseigna seulement à ses soldats que l'heure de la mort étoit écrite d'avance dans le livre de la vie; que celui qui l'évitoit à la bataille la rencontreroit dans son lit; et en isolant cette idée de toutes les autres, en l'inculquant d'autant plus fortement qu'il insistoit moins sur toute autre contrainte

apportée par la prescience divine au libre arbitre, encore que le fatalisme, pour être rationnel, dût s'étendre à toutes nos actions, à tous nos mouvemens, il inspira aux musulmans une indifférence dans le danger, il donna à leur bravoure une sécurité qu'on chercheroit en vain dans les soldats qu'animent seulement les sentimens plus nobles de l'honneur et du patriotisme.

Mahomet commença en l'année 609, lorsqu'il étoit déjà âgé de quarante ans, la prédication de sa nouvelle doctrine à la Mecque. Il chercha d'abord dans sa famille ses premiers prosélytes, et l'influence qu'il obtint sur leur esprit fait l'éloge de son caractère domestique. Cadijah fut convertie la première, ensuite Séide, l'esclave de Mahomet; puis Ali, fils d'Abu Taleb, son cousin, et Abubeker, un des citoyens les plus estimés de la Mecque. Dix ans furent employés par Mahomet à répandre lentement la nouvelle doctrine parmi ses compatriotes; tous ceux qui l'adoptoient s'animoient en même temps de la foi ardente des nouveaux convertis. Le prophète (c'étoit le seul nom sous lequel Mahomet étoit connu entre les disciples) leur paroissoit toujours parler au nom de la Divinité : il ne laissoit pas un doute dans leur esprit ou sur les vérités qu'il révéloit, ou sur l'accomplissement

de ses promesses, et dès la quatrième année, il avoit choisi pour son visir, Ali son cousin, âgé à peine de quatorze ans, lorsque l'empire qu'il avoit à gouverner ne s'étendoit encore que sur une vingtaine de croyans.

Mahomet ne s'adressoit pas seulement aux citoyens de la Mecque; il attendoit à la Caaba les pélerins qui arrivoient de toutes les parties de l'Arabie, il leur représentoit l'incohérence et la grossièreté de la religion qu'ils venoient y pratiquer, il leur demandoit de faire usage de leur raison, et de reconnoître ce Dieu invisible, tout bon, tout puissant, le maître de l'univers, si supérieur à la pierre noire ou au idoles devant lesquelles ils venoient se prosterner. L'éloquence de Mahomet lui gagnoit en effet des prosélytes; mais les citoyens de la Mecque s'indignoient de voir leur culte attaqué dans leur propre temple, et la prospérité de leur ville sainte compromise en même temps que leur religion, par le petit-fils de leur grand-prêtre, le neveu de leur président actuel. Ils sommèrent Abu Taleb de faire cesser ce scandale. L'oncle de Mahomet, tout en résistant de toute sa force aux prédications de son neveu, ne permit point qu'on attentât à sa vie ou à sa liberté. Mahomet, soutenu par la famille de Hashem contre le reste des Koreishites, ne se soumit point à un décret d'excommunication prononcé contre lui et affi-

ché dans le temple. Avec ses disciples, il soutint un siége dans sa maison, il repoussa les assaillans, et conserva sa place à la Mecque, jusqu'à la mort d'Abu Taleb et de Cadijah. Mais lorsqu'un nouveau chef fut donné à la république et à la religion, en la personne d'Abu Sophian, de la branche des Ommiades, Mahomet reconnut que la fuite étoit sa seule ressource; car déjà ses ennemis étoient convenus qu'il seroit frappé en même temps par le glaive d'un membre de chaque tribu, pour qu'aucune ne fût en particulier désignée à la vengeance des hashemites.

Un refuge cependant étoit déjà préparé à Mahomet; sa religion avoit fait des progrès dans le reste de l'Arabie, et la ville de Médine, à soixante milles de distance, vers le nord de la Mecque, sur le même golfe Arabique, s'étoit déclarée prête à le recevoir, et à le reconnoître comme prophète et comme souverain.

Mais la fuite étoit difficile; c'est cette fuite fameuse, qu'on a nommée l'hégire, et qui est la grande ère des musulmans. Les Koreishites gardoient à vue Mahomet. Ils furent trompés par le courageux Ali, qui prit sa place dans son lit, croyant ainsi se dévouer à leurs poignards. Mahomet et Abubeker s'enfuirent seuls. Dans les déserts de l'Arabie, où peu d'objets interrompent l'uniformité de l'horizon, il n'est point facile

d'échapper à la vue d'ennemis bien montés et qui vous poursuivent. Les deux fugitifs, prêts d'être atteints par les Koreishites, trouvèrent un refuge dans la caverne de Thor, où ils passèrent trois jours; et cette caverne ne fut point explorée, parce qu'une araignée, ayant fait sa toile à l'entrée, donna lieu de conclure qu'aucun homme n'y avoit mis le pied. Ce ne fut qu'après que l'ardeur de la poursuite fut suspendue que Mahomet et Abubeker, montés sur des dromadaires que leurs partisans leur avoient procurés, et accompagnés d'une troupe choisie de fugitifs de la Mecque, firent leur entrée dans Médine, seize jours après leur sortie de la première ville, le 10 octobre 622.

A dater de ce jour, Mahomet, déjà âgé de cinquante-trois ans, ne fut plus considéré seulement comme un prophète, mais aussi comme un souverain militaire. Sa religion prit alors un autre esprit : il ne se contenta plus de la persuasion, il commanda l'obéissance. Il déclara que la saison du support et de la patience étoit terminée, et que sa mission, celle de tout vrai croyant, étoit d'étendre sa religion par l'épée, de détruire les temples des infidèles, et tous les monumens de l'idolâtrie, et de poursuivre les incrédules jusqu'aux extrémités de la terre, sans suspendre cette œuvre sainte, même dans les jours consacrés plus spécialement à la religion.

« L'épée, dit-il, est la clef du ciel et de l'enfer. « Une goutte de sang versé dans la cause de « Dieu, une nuit passée pour lui sous les armes, « seront plus comptés au fidèle que deux mois « de jeûnes et de prières ; à quiconque tombe « dans la bataille, tous ses péchés sont pardon- « nés. Au jour du jugement, ses blessures bril- « leront des couleurs du vermillon, elles répan- « dront les parfums du musc et de l'ambre, et « les membres qu'il aura perdus seront rempla- « cés par les ailes des anges et des chérubins. »

Les gloires du ciel n'étoient pas les seules récompenses offertes à la valeur des musulmans; les richesses de la terre devoient aussi être partagées entre eux, et Mahomet commença dès lors à les conduire à l'attaque des riches caravanes qui traversoient le désert. Alors sa religion se recommanda au Bédouin errant, moins par les dogmes sublimes de l'unité et de la spiritualité de Dieu que par l'abondance du pillage et par l'abandon au vainqueur des femmes et des captives, aussi bien que des richesses des infidèles. Au temps même toutefois où Mahomet partageoit les trésors conquis entre les croyans, il ne s'éloignoit point lui-même de sa simplicité antique : sa maison et sa mosquée, à Médine, étoient dépourvues de tout ornement; son habillement étoit grossier, sa nourriture se bornoit à quelques dattes ou du pain d'orge, et en pré-



chant chaque vendredi au peuple, il s'appuyoit sur le tronc d'un palmier. Ce ne fut qu'après plusieurs années qu'il s'accorda le luxe d'une chaise de bois pour s'asseoir.

La première bataille de Mahomet fut livrée en 623, contre les Koreishites, dans la vallée de Beder. Mahomet vouloit s'emparer d'une riche caravane conduite par Abu Sophian; les habitans de la Mecque étoient accourus en nombre infiniment supérieur pour la délivrer : trois cent treize musulmans s'y trouvoient opposés à huit cent cinquante fantassins koreishites, secondés par cent chevaux. C'étoit avec ces foibles moyens que se soutenoit alors une guerre qui devoit décider bientôt du sort d'une grande partie de l'univers. Le fanatisme des musulmans triompha du nombre de leurs adversaires : ils crurent que l'assistance invisible de trois mille anges, conduits par l'archange Gabriel, avoit décidé du combat. Mais Mahomet n'avoit pas fait dépendre du succès la croyance de son peuple : la même année, il fut battu à Ohud, à six milles de Médine; il y fut blessé lui-même, et, de la chaire, il annonça aux croyans sa défaite et la mort de soixante-dix martyrs qui, dit-il, étoient déjà entrés dans la gloire du paradis.

Mahomet devoit aux juifs une partie de ses connoissances et de sa religion; mais il éprouvoit

contre eux cette haine qui semble s'animer dans les sectes religieuses, lorsqu'il n'y a entre elles qu'une seule différence au milieu de nombreux rapports. De puissantes colonies de cette nation, riches, commerçantes et dépourvues de toutes vertus guerrières, étoient établies en Arabie, à peu de distance de Médine. Mahomet les attaqua successivement, de l'an 623 à l'an 627; il ne se contenta pas de partager leurs richesses, il abandonna presque tous les vaincus à des supplices qui, dans d'autres guerres, souilloient rarement ses armes.

Mais l'objet des désirs les plus ardens de Mahomet étoit la conquête de la Mecque. C'étoit à ses yeux et le siége futur de sa religion et sa vraie patrie; c'étoit là qu'il vouloit recouvrer la grandeur de ses ancêtres, et la surpasser par la sienne. Ses premières tentatives eurent peu de succès. Mais chaque année il gagnoit quelque nouveau prosélyte : Omar, Caled, Amrou, qui s'étoient distingués dans les rangs de ses ennemis, passèrent successivement sous ses étendards. Dix mille Arabes du désert étoient venus grossir son armée, et en 629, Abu Sophyan fut forcé de lui remettre les clefs de la ville. Onze hommes et six femmes, parmi ses anciens ennemis, furent proscrits par la sentence de Mahomet. C'étoit peu de chose pour la vengeance d'un Arabe. Les Koreishites s'étant prosternés à ses

pieds : « Quelle merci, leur dit-il, pouvez-vous « attendre d'un homme que vous avez autant of- « fensé? » — « Nous nous confions, répondirent-ils, dans la générosité de notre parent. » — « Et « vous ne vous serez pas confiés en vain, reprit- « il, car vous êtes libres. » La Caaba fut purifiée par ses ordres. Tous les habitans de la Mecque embrassèrent la religion du Koran, et une loi perpétuelle prononça qu'aucun infidèle ne pourroit mettre le pied sur le territoire de la cité sainte.

Chaque progrès que faisoit le prophète conquérant rendoit le suivant plus facile, et après la conquête de la Mecque, celle du reste de l'Arabie ne lui coûta guère que quatre ans; de 629 à 632. Elle fut signalée par la grande victoire d'Hunain, et par le siége et la réduction de Tayef. Ses lieutenans s'avancèrent des rivages de la mer Rouge à ceux de l'Océan et à ceux du golfe Persique, et au dernier pélerinage de Mahomet, autour de la Caaba, en 632, cent quatorze mille musulmans marchoient déjà sous ses étendards.

Pendant les dix années de son règne, Mahomet combattit en personne à neuf siéges ou batailles, et ses lieutenans conduisirent les musulmans à cinquante expéditions militaires; presque toutes furent confinées dans les bornes de l'Arabie : cependant, en 629 ou 630, Séide conduisit une troupe de musulmans en Palestine, et Hé-

raclius, à peine de retour de ses brillantes campagnes contre les Persans, fut attaqué par un ennemi inconnu. L'année suivante, Mahomet lui-même s'avança à la tête d'une armée de vingt mille fantassins et dix mille chevaux sur la route de Damas, et il déclara formellement la guerre à l'empire romain. Toutefois il ne paroît point qu'il y ait eu alors de combat, et peut-être sa santé affoiblie le détermina-t-elle à licencier son armée.

Mahomet, en 632, étoit parvenu à sa soixante-troisième année : depuis quatre ans la vigueur de corps qu'il avoit auparavant déployée sembloit l'abandonner; cependant il remplissoit toujours toutes ses fonctions de roi, de général et de prophète. Une fièvre de quatorze jours, accompagnée quelquefois de délire, fut la maladie qui le mit au tombeau. Comme il se sentit en danger, il se recommanda dans la chaire aux prières des fidèles et au pardon de ceux qu'il pourroit avoir offensés. « S'il y a quelqu'un ici, « dit-il, que j'aie frappé injustement, je me « soumets à ce qu'il me frappe à son tour; si j'ai « porté atteinte à la réputation de quelque mu- « sulman, qu'il révèle à son tour mes péchés. Si « j'ai dépouillé quelqu'un de son bien, me voici « prêt à acquitter ma dette. » — « Oui, s'écria une voix de la foule, tu me dois trois drachmes d'argent qui ne m'ont point été payées. » Maho-

met examina la dette, l'acquitta, et remercia son créancier de l'avoir demandée dans ce monde plutôt qu'au pied du tribunal de Dieu. Il affranchit ensuite ses esclaves, il donna des ordres détaillés pour ses funérailles, il calma les lamentations de ses amis, et il prononça sur eux sa bénédiction. Jusqu'à trois jours avant sa mort, il continua à faire la prière dans la mosquée. Lorsqu'enfin il se sentit trop foible, il chargea Abubeker de cette fonction, et l'on crut qu'il désignoit ainsi son vieux ami pour être son successeur. Cependant il n'exprima à cet égard aucune opinion, aucune volonté, et parut s'en remettre à la décision de l'assemblée des croyans. Il vit avec calme les approches de la mort; mais mêlant jusqu'au bout les prétentions suspectes d'un prophète à la foi vive d'un enthousiaste, il répéta les paroles qu'il disoit entendre de l'ange Gabriel, qui pour la dernière fois visitoit la terre à son occasion. Il confirma ce qu'il avoit annoncé précédemment, que l'ange de la mort n'emmèneroit point son âme avant de lui en avoir demandé formellement la permission, et il accorda cette permission à haute voix. Étendu sur un tapis qui couvroit le plancher, il reposoit pendant sa dernière agonie, la tête sur le sein d'Ayesha, la plus chérie de ses femmes. La douleur le fit évanouir; mais en revenant à lui, il fixa ses yeux sur le plafond, et prononça distinctement ces

dernières paroles : « O Dieu ! pardonne mes « péchés..... oui...... je viens rejoindre mes con- « citoyens dans le ciel. » Et il expira, le 25 mai, ou, selon un autre calcul, le 7 juin 632.

Le désespoir éclatoit cependant parmi ses disciples dans la ville de Médine, où il se trouvoit alors, et surtout dans sa maison. Le fougueux Omar, tirant son sabre, déclara qu'il abattroit la tête de l'infidèle qui oseroit dire que le prophète n'étoit plus. Mais Abubeker, l'ami et le plus ancien des disciples de Mahomet, s'adressant à Omar et à la multitude, leur dit : « Est-ce Mahomet ou « le dieu de Mahomet que nous adorons ? Le dieu « de Mahomet vit éternellement, mais l'apôtre « n'étoit qu'un mortel comme nous-mêmes, et « comme il nous l'avoit annoncé, il a éprouvé « le sort commun de l'humanité. » Le tumulte fut apaisé par ces paroles, et Mahomet fut enterré par ses parens et par les soins d'Ali, son cousin et son gendre, dans le lieu même où il avoit expiré.

CHAPITRE XIV.

Conquêtes des Sarrasins sous les premiers khalifes. — 632-680.

Mahomet avoit soutenu vingt-trois ans le caractère de prophète, dix ans celui de souverain et de conquérant, et dans les dernières années de sa vie, il avoit donné à son empire une étendue qui dépassoit de beaucoup ce que les espérances de tout autre qu'un fanatique auroient pu embrasser au moment où il commença sa carrière; cependant ses victoires, sa nouvelle doctrine, et la révolution qu'il opéroit, étoient confinées dans l'enceinte de l'Arabie. Les changemens d'opinion d'une nation illétrée, et dont la langue n'avoit jamais été étudiée par ses voisins, ne sembloient pas mériter d'attirer l'attention du monde. Les révolutions internes des petites républiques de la mer Rouge avoient toujours été sans influence sur toute autre contrée, et la réunion des Arabes du désert, des Arabes libres comme l'antilope qui parcourt leurs sables, sembloit ne pouvoir jamais être que passagère. On ignoroit à Constantinople, à Antioche, à Alexan-

drie, la naissance de l'islamisme, ou l'on n'en concevoit aucune crainte.

Mais la révolution, qui pendant la vie de Mahomet s'étoit renfermée dans l'enceinte de l'Arabie, envahit l'univers durant la vie de ses premiers disciples et le règne des amis de son choix. Depuis la mort du prophète, en 632, jusqu'à celle d'Ali, son cousin, son gendre, et l'un de ses premiers sectateurs, en 661, douze ans furent remplis par des conquêtes qui étonnent l'imagination. Onze ans de foiblesse et d'irrésolution semblèrent faire rétrograder la monarchie; cinq ans enfin de guerres civiles acharnées se terminèrent par l'établissement d'un despotisme aussi étranger aux premières institutions de Mahomet qu'aux mœurs et aux sentimens des Arabes.

Mahomet avoit fondé tout son système militaire sur la vivacité de la foi des combattans, sur la confiance qu'il leur avoit inspirée que la bataille ouvroit le plus court chemin vers le ciel, et sur l'ardeur des musulmans pour obtenir cette nouvelle couronne du martyre réservée au soldat qui succomboit sous les coups des infidèles. Mais il n'avoit point changé l'armure des Arabes, il ne leur avoit point enseigné une nouvelle manière de faire la guerre. Leurs troupes présentoient toujours cette même apparence que leurs voisins avoient constamment méprisée. Les Sar-

rasins étoient toujours des soldats presque nus, armés, s'ils étoient à pied, seulement d'arcs et de flèches; s'ils étoient à cheval, et c'étoit le plus grand nombre, d'une lance légère et d'un sabre ou cimeterre. Les chevaux qu'ils montoient étoient infatigables à la course, sans égaux au monde pour leur docilité comme pour leur ardeur; mais ils ne manœuvraient point par grandes masses régulières; ils n'avoient point ce poids des charges égales et lourdes de la cavalerie septentrionale qui écrase les bataillons. Les guerriers isolés s'avançoient sur le front de l'armée pour se signaler par des prouesses individuelles, et après de brillans coups de sabre, ils se déroboient, par la vélocité de leur course, à leurs ennemis, lorsqu'ils les trouvoient supérieurs en nombre ou en armure. Les batailles étoient de longues escarmouches, dans lesquelles on ne se joignoit point corps à corps. Le plus souvent elles duroient plusieurs jours, et ce n'étoit qu'après que leurs adversaires, épuisés par une fatigue inaccoutumée, étoient mis en déroute, que les cavaliers arabes devenoient terribles dans la poursuite. Les connoissances militaires des frères d'armes de Mahomet ne sembloient point s'être augmentées, et pendant la plus brillante période des conquêtes des Sarrassins, pendant la vie des compagnons du prophète, aucune machine de guerre ne suivoit leur armée, et les siéges des

forteresses étoient conduits par eux comme ils le sont par les sauvages. De tels soldats, connus seulement sous le nom de voleurs du désert, n'avoient pendant des siècles jamais inspiré de craintes sérieuses ni aux Romains ni aux Persans, même dans les temps de plus grande détresse des deux empires. Ces voleurs du désert attaquèrent ces deux empires à la fois et les renversèrent en peu d'années; leur armure étoit toujours la même, les âmes seules des soldats étoient changées.

On n'avoit encore jamais vu, espérons qu'on ne reverra jamais, une grande nation tout entière oublier le monde présent pour ne s'occuper que du monde à venir, dans le temps même où elle développoit toutes les qualités mondaines, la politique la plus consommée, la bravoure la plus intrépide, l'activité la plus infatigable. On n'avoit encore jamais vu l'union des vertus du moine avec celles du soldat; la sobriété, la patience, la soumission, l'indifférence entre toutes les fonctions les plus sublimes et les plus humbles, jointes à l'ardeur du carnage, à l'amour de la gloire, et à cette énergie entreprenante de l'âme, si différente du courage passif des couvens. Plus tard, et dans les guerres des croisés, les chevaliers chrétiens renouvelèrent cet exemple, mais sur une échelle infiniment plus restreinte. Si le fanatisme guerrier des chevaliers de

Malte avoit été communiqué à tout un peuple, eux aussi auroient conquis l'univers.

On n'avoit jamais vu non plus les revenus et les forces d'un grand empire administrés avec la parcimonie d'un couvent, par un gouvernement qui ne coûtoit rien, qui ne vouloit rien pour lui-même, qui méprisoit tout luxe et toute jouissance, et qui destinoit sans partage tous les produits de la guerre à nourrir la guerre. Ce gouvernement doit être le premier objet de notre attention.

Mahomet n'avoit attaché aucune idée politique à sa religion. Il n'avoit point anéanti la liberté du désert; il n'avoit institué ni sénat aristocratique, ni pouvoir héréditaire dans sa famille ou dans aucune autre. La liberté de tous, la volonté individuelle, avoient été suspendues par la puissance de l'inspiration. On avoit cru obéir en lui à la voix de Dieu, et non à aucun pouvoir humain; et lorsqu'il mourut, aucune organisation n'étoit donnée à l'empire des croyans, aucune main ne sembloit prête pour recueillir l'héritage du prophète. Mais le même enthousiasme religieux animoit toujours les musulmans. Leur épée, leurs richesses et tout leur pouvoir, ne devoient à leurs yeux avoir d'autre destination que celle d'étendre la connoissance du vrai Dieu; la part de chacun dans cette œuvre étoit indifférente, pourvu qu'il travaillât de

toutes ses forces à la même fin, et la présidence de la république ne parut consister que dans la présidence des prières, au tombeau ou au palais de Médine. On jugea que les premiers amis du prophète avoient été, mieux que le reste des disciples, animés par son exemple et instruits par ses conversations familières, et à ce titre, Abubeker, le plus ancien des sectateurs de Mahomet, et son compagnon dans sa fuite, fut désigné par Omar et proclamé par les chefs rassemblés autour du lit de mort du prophète, sous le titre de son lieutenant ou de khalife.

Ce titre fut reconnu dans les villes de la Mecque, Médine et Tayef, et surtout dans l'armée des croyans. Mais déjà les Arabes du désert, séduits bien plus par l'espoir du pillage que par les révélations du prophète, se détachoient d'un empire qu'ils croyoient prêt à tomber. Les idolâtres, qu'on avoit crus convertis, étoient en armes pour rétablir l'ancien culte national; tandis qu'un nouveau prophète dans le Yemen, Moseilama, animé par un fanatisme réel ou par l'exemple du succès de Mahomet, prêchoit une autre religion. Abubeker, sentant déjà le poids de l'âge, ne se crut, par ses fonctions de khalife, appelé qu'aux prières et à l'exhortation des fidèles. Mais il chargea le vaillant Caled, surnommé l'épée de Dieu, de soumettre les rebelles qui abandonnoient la foi et attaquoient l'empire des

musulmans, et sa victoire rétablit en peu de mois la paix et l'unité de la religion en Arabie. Cependant Abubeker avoit ordonné à sa fille Ayesha, la veuve de Mahomet, de faire l'inventaire de son patrimoine, pour que tout musulman pût savoir s'il cherchoit à s'enrichir par les contributions des fidèles. Il demanda un traitement de trois pièces d'or par semaine pour son entretien, celui d'un seul esclave noir et d'un seul chameau; toutefois à la fin de chaque semaine il distribuoit aux pauvres tout ce qui restoit de cette modique pension. Abubeker demeura deux années à la tête de la république; son temps fut uniquement rempli par les prières, la pénitence, et l'administration d'une justice toujours tempérée par l'équité et la douceur. Après ce terme, le vieux ami du prophète se sentit près de mourir; il désigna alors, avec le consentement des fidèles, l'intrépide Omar pour être son successeur. « Je ne désire point cette place, dit Omar. — Mais la place vous désire », répondit Abubeker. Et en effet Omar, ayant été salué par les acclamations de l'armée, fut investi du khalifat, le 24 juillet 634.

Omar avoit donné de brillantes preuves de sa vaillance dans les guerres de Mahomet; mais il considéra la dignité de khalife comme mettant un terme à sa carrière militaire et l'appelant seulement à des devoirs religieux. Durant un règne

de dix ans, il ne s'occupa plus que de diriger les prières des fidèles, de donner l'exemple de la modération et de la justice, de l'abstinence et du mépris des grandeurs. Sa nourriture n'étoit que du pain d'orge ou des dattes, sa boisson que de l'eau; la robe avec laquelle il prêchoit au peuple étoit rapiécée en douze endroits. Un satrape de Perse, qui venoit lui rendre hommage, le trouva dormant sur les degrés de la mosquée de Médine, et cependant il disposoit déjà de trésors si considérables qu'il avoit accordé des pensions à tous les compagnons d'armes du prophète. Tous ceux qui avoient assisté à la bataille de Beder avoient 5,000 pièces d'or par année; quiconque avoit servi sous Mahomet avoit au moins 3,000 pièces, et tous les soldats qui s'étoient distingués sous Abubeker jouissoient déjà de quelque récompense.

Ce fut surtout pendant les règnes d'Abubeker et d'Omar que les musulmans firent les conquêtes les plus merveilleuses : durant ces douze ans ils attaquèrent à la fois les deux rivaux Yezdegerd, petit-fils de Chosroès, roi de Perse, et Héraclius, empereur romain; ils soumirent la Syrie, la Perse et l'Égypte; ils réduisirent à l'obéissance trente-six mille cités, villes ou châteaux; ils détruisirent quatre mille temples ou églises, et ils édifièrent quatorze cents mosquées pour y prêcher la religion de Mahomet. Ces conquêtes

furent accomplies par les lieutenans que nommoit le khalife; parmi eux se distinguèrent Caled, l'épée de Dieu; Amrou, le conquérant de l'Égypte; Abu Obeidah, le protecteur aussi bien que le vainqueur de la Syrie. Mais toute jalousie de rang étoit tellement mise en oubli par ces hommes, qui n'avoient d'autre but que de faire triompher le Koran, qu'ils passèrent tour à tour du commandement aux fonctions les plus subalternes, et que le moindre soldat ou l'esclave affranchi fut mis à la tête des plus vieux guerriers, sans exciter un murmure ou une hésitation dans l'obéissance.

Ces compagnons de Mahomet, ignorant absolument la géographie, les intérêts, les forces, la politique et le langage des voisins qu'ils alloient attaquer, ne songeoient point ou à combiner des plans de campagne, ou à s'affermir par des alliances, ou à entretenir des correspondances secrètes dans les pays où ils alloient entrer. Les instructions qu'ils donnoient aux commandans des armées étoient générales, elles étoient simples; celles d'Abubeker aux deux commandans de l'armée de Syrie, Abu Obeidah et Caleb, nous ont été conservées; elles donneront une idée de l'esprit qui animoit les premiers musulmans.

« Souvenez-vous, leur disoit-il, que vous « êtes toujours en la présence de Dieu, à l'article

« de la mort, dans l'attente du jugement et l'es-« pérance du paradis. Évitez donc l'injustice et « l'oppression, consultez-vous avec vos frères, « et étudiez-vous à conserver l'amour et la con-« fiance de vos troupes. Quand vous combattrez « dans les batailles du Seigneur, conduisez-vous « en hommes et sans tourner le dos; que votre « victoire ne soit jamais souillée par le sang des « femmes ou celui des enfans. Ne détruisez point « les palmiers, ne brûlez point les champs de « blé, ne coupez point les arbres fruitiers, ne « faites aux troupeaux d'autre dommage que de « tuer le seul bétail dont vous aurez besoin pour « votre nourriture. Si vous faites jamais aucun « traité, soyez-y fidèles, et que les faits soient « toujours conformes à vos paroles. Comme « vous avancerez dans le pays ennemi, vous « trouverez des personnes religieuses qui vivent « retirées dans des monastères, et s'y proposent « d'y servir Dieu à leur manière; ne les tuez « point, ne détruisez point leurs monastères. « Mais vous trouverez aussi une autre sorte « d'hommes qui appartiennent à la synagogue « de Satan, et qui portent une tonsure sur le « sommet de la tête; à ceux-là ne faites aucun « quartier, à moins qu'ils ne deviennent maho-« métans ou ne consentent à payer le tribut. »

J'ignore quelle étoit la distinction qu'Abubeker croyoit établir ainsi entre deux espèces de

moines ou de prêtres; mais c'étoit la première fois que les musulmans alloient se trouver en présence des chrétiens, et Abubeker, qui les jugeoit de loin, obéissoit peut-être à quelque préjugé qui nous est inconnu. Nous ne voyons pas qu'entrés sur les terres de la chrétienté, les musulmans aient ensuite refusé de faire quartier aux prêtres tonsurés.

Les provinces asiatiques de l'empire et la Perse, alternativement ravagées durant les guerres de Chosroès et d'Héraclius, avoient éprouvé, au VIIe siècle, un changement dans leur organisation et leur population, qu'il nous est impossible de bien comprendre, d'après l'insuffisance des anciens historiens. Les forteresses étoient démantelées, la confiance dans la force des frontières étoit perdue, l'administration étoit désorganisée, et l'obéissance avoit cessé d'être régulière; mais le besoin, la souffrance sous un joug étranger, probablement la fuite ou l'enlèvement d'un grand nombre d'esclaves, avoient forcé les provinciaux à agir un peu plus en hommes, à s'occuper un peu plus de leurs propres affaires, à répugner un peu moins à la guerre. Il semble qu'ils étoient redevenus soldats, quoiqu'ils ne fussent encore que de très mauvais soldats. On parle de nouveau, sur la fin du règne d'Héraclius, d'armées proportionnées à l'étendue de son empire, d'armées de cent mille com-

battans, dont le courage, il est vrai, et la discipline laissent supposer qu'elles se formoient seulement de milices provinciales et asiatiques. Les noms des officiers qui sont mentionnés par hasard ne sont plus grecs, mais syriaques; les villes semblent recouvrer une existence indépendante; leurs propres citoyens s'efforcent de les défendre, leurs propres magistrats traitent pour elles, et l'empire est oublié pour les intérêts provinciaux. C'est moins dans un pays où toute force vitale étoit anéantie par la longue action du despotisme que dans un pays où ces forces avoient perdu toute action commune par l'effet de l'anarchie et de l'occupation ennemie que les généraux musulmans eurent à combattre. De là vient, sans doute, qu'après la victoire ils trouvoient toujours à recruter leur armée au milieu des ennemis.

Les musulmans n'attaquèrent point les Persans ou les Syriens par surprise; ils faisoient toujours précéder le combat par une sommation dans laquelle ils laissoient à leurs ennemis le triple choix, ou de se convertir, et de partager alors tous les honneurs, toutes les jouissances et la plénitude des droits des vrais croyans, ou de se soumettre en consentant à payer un tribut, ou de tenter enfin la fortune du combat. Nous avons la sommation qui fut adressée à Jérusalem par Abu Obeidah; elle est caractéristique.

« Salut et bonheur à quiconque suit le droit « chemin. Nous vous requérons de témoigner « que Dieu est le seul Dieu, et que Mahomet « est son prophète. Si vous le refusez, engagez-« vous à payer le tribut, et soumettez-vous im-« médiatement à nous; autrement, j'amènerai « contre vous des hommes qui trouvent plus de « plaisir dans la mort que vous n'en trouvez à « boire du vin et à manger la chair des pour-« ceaux; et je ne m'éloignerai plus de vous jus-« qu'à ce qu'il ait plu à Dieu de me faire détruire « ceux d'entre vous qui combattent, et réduire « vos enfans en servitude. »

Dans la même année, celle même de la mort de Mahomet (632), Abubeker envoya deux armées, l'une contre la Perse, et l'autre contre la Syrie. La première, conduite par Caled, s'avança jusqu'aux bords de l'Euphrate, et elle y soumit les villes d'Anbar et d'Héra, près des ruines de Babylone. Le royaume de Perse étoit alors déchiré par une guerre civile entre les successeurs de Chosroès II. Cependant les musulmans, au lieu de poursuivre de ce côté leurs conquêtes, rappelèrent Caled, et l'envoyèrent rejoindre Abu Obeidah, qui commandoit la seconde armée en Syrie. Celui-ci, après avoir proposé aux Romains l'alternative, à peine comprise par eux, de reconnoître le vrai Dieu

et son prophète, ou de payer un tribut, avoit attaqué Bosra, l'une des villes fortifiées qui couvroient la Syrie du côté de l'Arabie; les Syriens pouvoient à peine croire qu'ils fussent menacés d'autre chose que d'une de ces invasions des Arabes du désert auxquels ils étoient accoutumés. Leur gouverneur, Romanus, en avoit jugé autrement: il avoit pressé ses compatriotes de se rendre; et lorsque leur indignation l'avoit privé du commandement, il avoit de nuit et en trahison introduit les Arabes dans la forteresse; le lendemain, en présence de ses compatriotes étonnés, il avoit professé sa nouvelle croyance en un seul Dieu, et en Mahomet, prophète de Dieu. Ce fut le commencement de ces défections qui portèrent un coup funeste à l'empire. Tous les mécontens, tous ceux dont l'ambition dépassoit la fortune, tous ceux qui avoient quelque injure secrete à venger, étoient sûrs d'être reçus à bras ouverts dans l'armée des vainqueurs, de partager, selon leurs mérites, ou l'égalité des soldats, ou les commandemens et les splendides récompenses offertes à leurs chefs. Dans les provinces mêmes où les Romains n'avoient jamais pu lever une seule cohorte, l'armée des musulmans se recruta par des transfuges avec une rapidité, avec une facilité, qui montrent bien que c'est le gouvernement, et non le climat, qui donne ou qui ôte le courage.

La soumission de Bosra fut suivie de près par l'attaque de Damas, l'une des plus florissantes villes de la Syrie et des plus heureusement situées, quoique l'histoire de l'empire ait à peine jusqu'alors fait mention de son existence; mais le siége de Damas réveilla l'attention d'Héraclius, qui, de retour depuis quatre ans de ses guerres de Perse, s'étoit plongé de nouveau dans la mollesse d'où on l'avoit vu sortir pour un peu de temps d'une manière si surprenante. Il rassembla une armée, que les Arabes prétendent avoir été forte de soixante-dix mille hommes; mais il ne la conduisit point lui-même. Ses lieutenans tentèrent de faire lever le siége de Damas; et, dans la fatale bataille d'Aiznadin, le 13 juillet 633, le sort de l'empire romain en Asie fut décidé : Héraclius ne se releva plus d'une défaite où l'on prétend que son armée perdit cinquante mille hommes.

La prise de Damas, après un siége qui se prolongea une année; celle d'Émésa et d'Héliopolis ou Baalbec, la nouvelle victoire gagnée sur les Grecs, sur les bords de l'Hiéromax ou à Yernuck, en novembre 636, furent suivies par l'attaque de Jérusalem, où les deux religions sembloient être plus directement aux prises; car toute la chrétienté avoit les yeux tournés vers la cité sainte, et regardoit le lieu où le Christ avoit vécu, où il avoit souffert, et surtout

l'église du Saint-Sépulcre, comme les gages matériels du triomphe de sa religion. Pendant un siége de quatre mois, l'enthousiasme religieux des assiégés répondit à celui des assaillans; les murs furent couverts de croix, d'étendards bénis par les prêtres et d'images miraculeuses; mais ce zèle fut impuissant. Sophronius, le patriarche de Jérusalem, qui dirigeoit les efforts des assiégés, fut réduit à offrir de capituler; toutefois il ne voulut ouvrir les portes de la ville qu'autant que le commandeur des croyans, le khalife Omar, viendroit en personne recevoir ce précieux dépôt, et garantir la capitulation par sa parole. Jérusalem, également sacrée aux yeux des musulmans comme des chrétiens, parut au vieux compagnon de Mahomet mériter, de la part du khalife, un pieux pélerinage. Il partit; mais sur le même chameau rouge qui le portoit, le souverain de l'Arabie et d'une grande partie de la Syrie et de la Perse, avoit encore tout son bagage, savoir: un sac de blé, un panier de dattes, une écuelle de bois et une outre pleine d'eau. En face de Jérusalem, le khalife s'écria : « Dieu est victorieux! Seigneur, accor- « dez-nous une conquête qui ne soit point teinte « de sang. » On dressa sa tente de poil de chameau, il s'assit sur la terre , et y signa la capitulation par laquelle il s'engageoit à laisser aux chrétiens, non seulement leur liberté de con-

science, mais la pleine jouissance de l'église du Saint-Sépulcre. Il entra ensuite, sans précaution et sans crainte, dans la ville, discourant avec le patriarche; il refusa, malgré l'invitation de celui-ci, de prier dans l'église des chrétiens, de peur que ce ne fût une occasion pour ses successeurs de venir, à son exemple, y prier à leur tour, et de diminuer ainsi la pleine propriété qu'il s'étoit engagé à laisser aux chrétiens. Il fit jeter les fondemens d'une mosquée magnifique sur les ruines de l'ancien temple de Salomon; et, au bout de dix jours, il retourna, dans le même simple appareil, à Médine, pour prier sur le tombeau de l'apôtre dont il ne s'écarta plus. »

La soumission de Jérusalem aux musulmans est rapportée à l'année 637 : celle d'Antioche et d'Alep, à la campagne de 638. Dans le même temps Héraclius, qui n'avoit point paru à la tête de l'armée, se déroboit en cachette à une province qu'il n'osoit pas défendre et qu'il n'espéroit plus de revoir. Trompant ses courtisans et ses soldats, il s'embarqua avec un petit nombre d'amis pour Constantinople. Son fils aîné, Constantin, qui commandoit à Césarée, s'enfuit de même en apprenant le départ de l'empereur, et l'armée qu'il commandoit se dissipa ou passa sous les drapeaux ennemis. Tyr et Tripoli furent livrés aux Arabes par trahison, et le reste des cités de Syrie ouvrit ses portes par capitulation.

Abu Obeidah, qui craignoit pour les vainqueurs les délices d'Antioche, ne voulut point y laisser séjourner ses soldats plus de trois jours; mais le vieux khalife, qui n'étoit austère que pour lui-même, regretta que les musulmans n'eussent pas joui un peu plus des fruits de leur victoire: « Dieu n'a point défendu, écrivit-il à son géné-« ral, l'usage des bonnes choses de ce monde aux « croyans, et à ceux qui pratiquent les bonnes « œuvres: aussi auriez-vous dû leur permettre « de se reposer davantage et de partager les « jouissances qu'offre le pays. Tout Sarrasin qui « n'a point de famille en Arabie est libre de se « marier en Syrie, et chacun d'eux peut acheter « les femmes esclaves dont il a besoin. ». Une maladie contagieuse, qui frappa les musulmans peu après la conquête de la Syrie, ne leur permit pas de goûter cette indulgence du khalife. Ils y perdirent vingt-cinq mille combattans, et, parmi eux, leur chef Abu Obeidah. Le vaillant guerrier qui l'avoit secondé, et qui, dans tous les momens de danger ou de difficulté, prenoit le commandement, qu'il lui rendoit ensuite, Caled, l'épée de Dieu, mourut trois ans après à Emésa.

La conquête de la Perse, que Caled avoit commencée, avoit dans le même temps été poursuivie par d'autres généraux sarrasins. Yezdegerd, petit-fils de Chosroès, qui étoit monté

en 632 sur le trône, et dont l'ère est restée fameuse, non pour aucun mérite qui lui fût personnel, mais par son rapport avec un cycle astronomique, fut attaqué par une armée de trente mille musulmans : la bataille de Cadesia, à soixante lieues de Bagdad, décida du sort de la monarchie (en 636). Elle dura trois jours, et les Sarrasins y perdirent sept mille cinq cents hommes; mais l'armée de Perse y fut détruite, l'étendard de la monarchie enlevé; la fertile province d'Assyrie ou d'Irak fut conquise, et sa possession garantie par la fondation de Bassora, sur l'Euphrate, au-dessous de sa réunion avec le Tigre, à douze lieues de la mer. Said, le général des musulmans, s'avança ensuite au-delà du Tigre. Au mois de mars 637, il entra d'assaut dans Madaïn ou Ctésiphon, capitale de la Perse; et les trésors accumulés pendant plusieurs siècles furent abandonnés au pillage par les musulmans. Les vainqueurs, mécontens du site de l'ancienne capitale, en fondèrent une nouvelle sous le nom de Koufah, sur la droite de l'Euphrate. Yezdegerd, cependant, qui s'étoit enfui dans les montagnes, y maintint quelque temps encore les débris de l'empire persan; mais après une suite de défaites, comme il sollicitoit un meunier de le transporter dans son bateau au-delà d'une rivière, sur les dernières frontières de son royaume, il fut atteint par les cavaliers

musulmans, et massacré, en 651, la dix-neuvième année de son règne malheureux. En lui finit la seconde monarchie des Persans ou celle des Sassanides.

La Syrie et la Perse n'avoient été que foiblement défendues par les chrétiens et les mages; l'Egypte fut volontairement livrée par les cophtes, qui, séparés de l'Eglise dominante par la querelle incompréhensible des deux natures et des deux volontés de Jésus-Christ, préférèrent le joug des musulmans à la persécution des orthodoxes. Depuis long-temps, et déjà même du vivant de Mahomet, ils étoient entrés en négociation avec les Arabes, leurs voisins : mais ceux-ci, pleins de la lecture des livres de l'Ancien Testament, jugeoient plus encore de la puissance et de la gloire de l'Egypte par la grandeur des pharaons que par leurs propres yeux. Omar, sollicité par le vaillant Amrou, l'un des guerriers qui avoient le plus contribué à la conquête de la Syrie, avoit donné son consentement à l'invasion de l'Egypte; mais bientôt, se repentant d'une tentative aussi hardie, il avoit expédié à Amrou, qui s'avançoit au travers du désert avec quatre mille guerriers seulement, un courrier qui lui ordonnoit de rétrograder s'il étoit encore en Syrie, et de regarder le sort comme jeté, de poursuivre hardiment son chemin, s'il avoit déjà atteint les frontières d'Egypte.

Amrou, se défiant de l'irrésolution de son souverain, ne voulut ouvrir la lettre que lorsqu'il fut déjà dans le pays ennemi. Il assembla alors son conseil de guerre, et prit tous les chefs à témoin que l'ordre du khalife et celui du ciel l'obligeoient à continuer sa marche en avant. C'étoit au mois de juin 638, et Pélusium, qui se rendit après un mois de siége, ouvrit aux Sarrasins l'entrée du pays.

Les Romains avoient transporté le siége du gouvernement de l'Egypte à Alexandrie; et Memphis, l'ancienne capitale, à peu de distance des pyramides, étoit déchue au rang d'une ville du second ordre; cependant sa population étoit encore très considérable, et comme les Grecs habitoient de préférence Alexandrie, Memphis étoit demeurée presque exclusivement une ville égyptienne ou cophte. Ce fut devant cette ville qu'Amrou se présenta dans l'été de 638, ou plutôt ce fut devant le faubourg de Babylone, ou Misrah, qui étoit sur la droite du fleuve, et du côté arabe; car l'ancienne Memphis étoit, de même que les pyramides, sur la rive gauche, ou lybienne. Le siége se prolongea sept mois, et ce fut pendant sa durée qu'Amrou renouvela sa négociation avec les cophtes monothélites et leur général Mokawcas. Un tribut de deux pièces d'or, pour tout homme au-dessus de l'âge de seize ans, fut accordé en retour pour une pleine

liberté de conscience. Le patriarche des jacobites, Benjamin, sortit du désert, et vint rendre hommage au conquérant. Dans toute la province au midi de Memphis, les cophtes prirent les armes, attaquèrent les Grecs et leur clergé, en massacrèrent une grande partie, et forcèrent le reste à s'enfuir. L'antique Memphis ouvrit enfin ses portes; mais les Sarrasins victorieux préférèrent le séjour du faubourg Misrah, plus rapproché de leur pays, et ils lui donnèrent le nom de *Cairo*, la ville de la victoire. La population se transporta insensiblement de la gauche à la droite de la rivière, pour se rapprocher des caravanes qui arrivoient du désert, et l'ancienne ville de Sésostris ne fut bientôt plus que la ville des tombeaux.

La conquête de l'Egyte ne pouvoit être assurée que par celle du Delta, où tous les Grecs fugitifs de la vallée du Nil s'étoient retirés, et par celle d'Alexandrie, la seconde ville du monde en population et en richesses. En effet, le port de cette métropole, toujours ouvert à la marine des Grecs, pouvoit constamment recevoir des renforts, et introduire dans le cœur du pays des armées ennemies; tandis que les habitans, animés par leur zèle religieux, et aigris par la trahison qu'ils venoient d'éprouver de la part des cophtes, étoient prêts à seconder puissamment la garnison. Amrou conduisit les musulmans

au travers du Delta, où sa vaillance brilla dans des combats journaliers. Il mit le siége devant la ville, dont la circonférence étoit alors de dix milles : mais comme elle est défendue d'un côté par la mer, de l'autre par le lac Maréotis, les remparts exposés à l'attaque de l'ennemi avoient tout au plus deux milles et demi de longueur. Les combats se continuèrent pendant quatorze mois avec un acharnement dont peu de guerres avoient encore présenté l'exemple. Amrou, enlevé par les assiégés dans une sortie, fut fait prisonnier; mais il ne fut point reconnu. Sa fierté commençoit cependant à exciter des soupçons; mais son esclave, enlevé avec lui, les détourna, en le frappant au visage et lui ordonnant de se taire parmi ses supérieurs; après quoi il le renvoya au camp musulman, pour y chercher l'argent convenu pour sa propre rançon. La simplicité des premiers compagnons du prophète confondoit sous des habits semblables le premier des guerriers avec le dernier, en sorte que l'esclave d'Amrou avoit aisément passé pour son maître. Enfin les musulmans forcèrent leur entrée dans Alexandrie le 22 décembre 640, tandis que les Grecs s'embarquoient et évacuoient la capitale de l'Egypte. « J'ai pris, « écrivoit Amrou au khalife, la grande cité de « l'Occident. Il me seroit impossible de dire « toute sa richesse, toute sa beauté : mais qu'il

« vous suffise de savoir qu'elle contient quatre « mille palais, quatre mille bains, quatre cents « théâtres ou lieux d'amusement, douze mille « boutiques pour la vente seulement des végé- « taux destinés à la nourriture de l'homme, « et quarante mille juifs tributaires. La ville a « été prise par la force des armes, sans traité ni « capitulation, et les musulmans sont impatiens « de saisir les fruits de la victoire. » Mais le vertueux Omar ne voulut jamais consentir au pillage qui sembloit lui être demandé. Les habitans furent dénombrés : tous ceux qui demeurèrent fidèles à leur ancienne religion, soit jacobites, soit melchites ou orthodoxes, obtinrent, en payant le tribut annuel, la liberté de conscience garantie par les lois du prophète. Le nombre, il est vrai, des convertis qui, en récitant le symbole du vainqueur, passoient de la dépendance au pouvoir, et de la pauvreté à la richesse, fut grand dans cette province comme dans toutes les autres, et il compensa largement les pertes de l'armée victorieuse, encore que vingt-trois mille musulmans eussent péri dans le siége. Cependant la masse de la population demeura chrétienne; et même aujourd'hui, après douze siècles d'oppression, l'Eglise cophte dans la Haute-Egypte, et la grecque à Alexandrie, ne sont pas entièrement anéanties.

On demandera sans doute pourquoi je passe

sous silence un événement plus célèbre que la conquête de l'Egypte elle-même, la sentence d'Omar contre la bibliothéque d'Alexandrie. « Ces livres sont inutiles s'ils ne contiennent que « la parole de Dieu ; ils sont pernicieux s'ils « contiennent autre chose. » Et les quatre mille bains d'Alexandrie chauffés pendant six mois avec des manuscrits où se trouvoit le dépôt de tout l'ancien savoir de l'univers. Mais cette histoire étrange fut racontée pour la première fois, six siècles plus tard, par Abulpharage, sur les confins de la Médie. Les historiens nationaux et contemporains, Eutychius et Elmacin, n'en font aucune mention. Elle est en opposition directe avec les préceptes du Koran, et avec le respect profond des musulmans pour tout papier sur lequel le nom de Dieu peut se trouver écrit. D'ailleurs l'antique bibliothéque rassemblée par la magnificence des Ptolémée étoit depuis longtemps détruite ; nous n'avons aucune assurance qu'elle eût depuis été remplacée par une autre.

Héraclius, qui avoit survécu à sa puissance et à sa gloire, apprit à Constantinople la perte d'Alexandrie ; mais ce fut la dernière des calamités de son règne : il mourut cinquante jours après la prise de cette ville, le 11 février 641.

Pendant les règnes des deux premiers khalifes, ces règnes signalés par de si brillantes

conquêtes, les Sarrasins n'avoient rien perdu de l'enthousiasme que leur avoit inspiré leur prophète; ils n'avoient mêlé aucune ambition privée, aucune jalousie, aucune passion personnelle, à ce zèle pour étendre le règne de Dieu qui dirigeoit tous leurs efforts vers la guerre, et qui leur faisoit rencontrer le martyre avec autant de joie que la victoire. Tous les commandans des armées, nés dans la libre Arabie, accoutumés à toute l'indépendance de l'esprit et de la volonté, à toute l'énergie qu'elle développe, ne se figuroient pas avoir un maître lors même qu'ils obéissoient; ils ne faisoient cependant aucun usage de leur volonté, parce que leur unique désir étoit si parfaitement conforme à celui de leur chef que, pour exécuter ses ordres, ils n'avoient aucun besoin de se soumettre. Mais Omar, quoique plus jeune que Mahomet, avoit, à la fin de son règne, passé sa soixante-dixième année : tous ses contemporains, tous ceux qui s'étoient formés sous lui, n'étoient plus dans la vigueur de l'âge; une génération nouvelle s'étoit introduite dans le gouvernement et dans l'armée; elle s'étoit surtout recrutée dans les pays conquis; et quoiqu'elle partageât l'enthousiasme religieux qui se nourrit et s'anime dans les grandes réunions d'hommes, elle apportoit déjà dans l'islamisme un autre caractère et d'autres ambitions.

Les deux khalifes qui vinrent ensuite, formés, comme leurs prédécesseurs, dans l'intimité du prophète, comme eux uniquement Arabes, et résidant toujours à Médine, conservèrent sans mélange la foi pure et ardente et la simplicité de mœurs qu'il avoit su leur inspirer. Mais tandis qu'Abubeker et Omar, les deux premiers, d'accord avec leur siècle, durent à cette simplicité les succès les plus éclatans, Othman et Ali, les deux suivans, auxquels leurs contemporains ne ressembloient plus, qui n'étoient plus entendus d'eux, et qui ne pouvoient plus les entendre, portèrent le désordre et la guerre civile dans ce gouvernement si simple. Après eux, et lorsque Moaviah eut remplacé Ali, le siége de l'empire fut transféré de Médine à Damas; le despotisme de l'Orient succéda à la liberté des déserts. Le fanatisme fut conservé dans l'armée; mais un autre principe de gouvernement dirigea la prudence ou cacha les vices des Ommiades.

Dans la douzième année de son règne, Omar fut blessé mortellement par un assassin, qui vouloit venger quelque offense privée. Le khalife auroit pu tenter de laisser son pouvoir à son fils; il auroit pu songer aussi à transmettre son siége à Ali, fils d'Abu Taleb. Celui-ci, comme représentant la branche aînée des Koreishites, et comme mari de Fatime, la fille chérie de Mahomet, enfin comme décoré, dès sa première

jeunesse, du titre de visir du prophète, sembloit désigné au choix des musulmans. Mais Omar ne voulut point prendre sur lui la responsabilité d'une si grande décision : il nomma six des anciens compagnons de Mahomet, auxquels il abandonna l'élection, et il mourut le 6 novembre 644. Le choix de ces représentans de l'islamisme s'arrêta sur Othman, qui avoit été secrétaire de Mahomet, et qui, déjà parvenu à une grande vieillesse, se trouva incapable de soutenir le fardeau dont on le chargea. Toutefois, durant son règne de onze ans, de 644 à 655, les musulmans achevèrent de soumettre la Perse; ils étendirent leurs conquêtes dans la Cilicie, jusqu'au Pont-Euxin; quelques unes de leurs armées traversèrent l'Asie-Mineure, et menacèrent Constantinople; d'autres repoussèrent, en Egypte, deux débarquemens des Grecs; et, en 647, ils s'avancèrent en Afrique jusqu'à Tripoli. Tant de conquêtes ne suffirent point pour maintenir la gloire qu'ils avoient acquise pendant les douze années précédentes. Othman, trompé dans son choix, trahi par ceux à qui il se confioit, prodiguant en vain les trésors de l'Etat sans pouvoir gagner des partisans, étoit assailli à Médine par les plaintes du peuple. Une secte nouvelle, les charégites, réclamoient la liberté complète, qui n'avoit pu, disoient-ils, être subordonnée qu'aux inspirations du pro-

phète, mais qui appartenoit de droit à tout Arabe comme à tout musulman. Les armées elles-mêmes se rapprochèrent; elles vinrent camper à une lieue de Médine, et elles envoyèrent sommer le vieux khalife, ou d'exécuter mieux la justice, ou de descendre du siége de commandeur des croyans. Les gardes abandonnèrent les portes de la ville et du palais, et, après quelque hésitation, des assassins, conduits par un fils d'Abubeker, frère d'Ayesha, la plus jeune des femmes de Mahomet, mais celle qu'on nommoit alors la mère des croyans, vinrent poignarder Othman sur son siége, comme il couvroit son cœur avec le Koran.

Ali n'avoit eu aucune part au meurtre, ou d'Omar, ou d'Othman. Respecté des musulmans comme le favori du prophète, comme son gendre, et le père de la seule postérité que Mahomet eût laissée, il avoit pourtant été repoussé dans les trois élections précédentes d'un rang qu'il regardoit comme son droit. A la mort d'Othman, le 18 juin 655, tous les Koreishites se prononcèrent en sa faveur. Ali fut déclaré khalife par la plus grande partie des Arabes. Mais les commandans des armées ne vouloient déjà plus reconnoître ces chefs pacifiques des prières de Médine, qui n'avoient partagé ni leurs dangers ni leurs victoires; et Ayesha, toujours jalouse d'Ali, et qui avoit eu une grande part

aux troubles du règne précédent, excitoit les soldats à défendre leur indépendance par les armes.

Ali avoit conservé toute la simplicité de mœurs des premiers musulmans : à l'heure des prières, il se rendoit à la mosquée à pied, revêtu d'une robe légère de coton, avec un turban grossier sur la tête, portant ses sandales à la main, et s'appuyant sur son arc, au lieu de bâton. Renommé parmi les musulmans, comme saint, comme poète et comme guerrier, comme l'époux toujours fidèle de Fatime, qui n'avoit survécu que peu de mois à son père; comme le père d'Hassan et d'Hosein, que le prophète avoit souvent tenus sur ses genoux, il n'avoit rien perdu de sa valeur pendant les vingt-quatre années qu'il avoit passées dans le repos, auprès du tombeau de Mahomet : mais il donna bientôt lieu de croire que sa prudence n'étoit point égale à sa haute réputation. Il avoit mécontenté Telha et Zobéir, deux des plus vaillans chefs des Arabes, qui levèrent contre lui, à la Mecque, l'étendard de la rébellion, qui usurpèrent le gouvernement de Bassora et de l'Assyrie, et qui appelèrent Ayesha dans leur camp. Ali vint les chercher jusque sous les murs de Bassora : une terrible bataille, dans laquelle il avoit contre lui le désavantage du nombre, fut livrée entre deux armées, dans l'une desquelles

on voyoit le gendre, dans l'autre la veuve de Mahomet. Celle-ci, après avoir parcouru les rangs, s'étoit arrêtée dans une chaise fermée que portoit un chameau au milieu de la mêlée. Soixante-dix hommes furent successivement blessés ou tués en conduisant ce chameau, qui a donné son nom à la première bataille des musulmans dans leurs guerres civiles; on la nomma la bataille du chameau. Ali fut enfin victorieux, et Ayesha, sa prisonnière, fut reconduite avec honneur à la tombe du prophète.

Dans le même temps, Moaviah, fils d'Abu Sophian, l'ancien rival de Mahomet, avoit été nommé khalife en Syrie. Le commandement de cette province lui avoit été confié par Omar, et il s'y étoit distingué également par sa valeur et sa modération. A la nouvelle de la mort d'Othman, il s'étoit déclaré le vengeur de ce commandeur des croyans; il avoit exposé ses vêtemens ensanglantés dans la mosquée de Damas, et soixante mille Arabes ou Syriens convertis avoient juré de suivre son étendard. Amrou, le conquérant de l'Egypte, et le plus justement célèbre entre les généraux musulmans, fut le premier à saluer Moaviah du nom de khalife. Ali marcha contre lui : toutes les forces des conquérans de l'Asie se rassemblèrent dans les deux camps, et si l'on peut en croire les historiens arabes, trop enclins, il est vrai, à chercher

à étonner plutôt qu'à instruire le lecteur, les deux armées demeurèrent en présence onze mois; quatre-vingt-dix combats furent livrés entre elles; quarante-cinq mille hommes périrent du côté de Moaviah, vingt-cinq mille de celui d'Ali. Enfin les musulmans demandèrent que, selon la loi du Koran, les deux rivaux s'en rapportassent à la sentence de deux arbitres. Les deux khalifes se soumirent au vœu de l'armée : Ali retourna à Koufah, sur l'Euphrate, Moaviah à Damas, et leurs deux représentans, Abou Mouça et Amrou, durent décider quel seroit le commandeur des croyans. Déposer l'un et l'autre, pour en nommer un troisième, sembloit l'expédient le plus impartial; les arbitres s'y arrêtèrent, et Abou Mouça annonça au peuple qu'Ali avoit cessé d'être khalife : mais Amrou, trompant son collègue, se hâta de déclarer que Moaviah demeuroit donc seul commandeur des croyans. C'est de cette supercherie que date le schisme toujours subsistant entre les shiites et les sonnites : les premiers, et surtout les Persans, tiennent pour illégale la déposition d'Ali, et même la succession des trois khalifes intermédiaires entre lui et Mahomet; les seconds, et surtout les Turcs, regardent Moaviah comme ayant dès lors succédé légitimement à Ali.

La guerre civile recommença, et elle dura autant que le règne d'Ali (656-661). L'empire,

fondé par tant de victoires, sembloit sur le point de succomber : trois kharadji, ou fanatiques de cette secte qui réclamoit sans cesse contre l'usurpation des pouvoirs nationaux, résolurent de dévouer leur vie pour frapper en même temps les trois hommes qui faisoient verser le plus pur sang des musulmans. Les deux fanatiques qui devoient frapper Amrou et Moaviah furent arrêtés; Ali succomba, le 24 janvier 661, sous les coups du troisième. Il étoit alors âgé de soixante-trois ans.

Hassan, fils aîné d'Ali et petit-fils du prophète, fut reconnu par la secte des shiites comme successeur de son père. Mais dénué d'ambition, et ne voulant pas prolonger des guerres civiles qui avoient déjà fait répandre tant de sang, il entra en traité avec Moaviah, et au bout de six mois il donna sa démission.

Le zèle de Moaviah n'étoit pas si désintéressé que celui de ses prédécesseurs. Dans un règne de vingt ans, et qu'il prolongea jusqu'à la dernière vieillesse, il cicatrisa les blessures faites à l'empire musulman par les guerres civiles; il tourna de nouveau les armes des croyans contre ceux qu'ils nommoient les infidèles, contre les Turcs au-delà de l'Oxus, et contre les chrétiens dans l'Asie-Mineure et l'Afrique. Ses armées, pendant sept ans, assiégèrent Constantinople, tandis que d'autres armées traversoient la Ly-

bie, et fondoient la nouvelle capitale de cette province nommée Cairoan, à douze milles de la mer, à cinquante milles de Tunis. Mais les conquêtes des musulmans n'avoient plus pour unique objet de répandre la religion du Koran; elles affermissoient désormais l'empire d'une nouvelle famille souveraine, qui réunissoit les habitudes despotiques des anciens monarques de l'Orient au fanatisme des nouveaux sectaires. Moaviah avoit quitté l'Arabie pour ne plus y retourner : il préféroit la soumission des Syriens et leurs habitudes d'esclavage à la fière indépendance des Bédouins. Il réussit à faire reconnoître comme son collègue son fils, le voluptueux Yézid, auquel il assura ainsi d'avance sa succession; et cette transmission du pouvoir étant admise une première fois, la lieutenance du prophète devint héréditaire dans la famille du fils de cet Abu Sophian, qui avoit été son plus ancien et son plus ardent ennemi.

Les Fatimites, les enfans d'Ali et de la fille de Mahomet, n'avoient voulu ni exciter une guerre civile, ni reconnoître ce qu'ils regardoient comme une usurpation, ni cesser non plus de combattre pour la foi. Hocein, second fils d'Ali, avoit servi au second siége de Constantinople : cependant lorsque les vices d'Yézid firent connoître aux musulmans le poids et la honte du joug nouveau qu'ils portoient, Hocein, retiré

à Médine, prêta l'oreille aux propositions d'un parti qui annonçoit son désir de rendre la souveraineté au petit-fils de Mahomet et au représentant des Koreishites. Cent quarante mille hommes, assuroit-on, étoient prêts à tirer l'épée pour lui. Hocein traversa le désert avec une foible troupe d'amis dévoués à sa famille; mais en arrivant sur les frontières de l'Assyrie, il trouva que l'insurrection en sa faveur avoit été déjà supprimée, et que, de toutes parts, il n'étoit plus entouré que d'ennemis. La retraite étoit impossible; la soumission lui parut indigne de lui. En vain il exhorta ses amis à pourvoir à leur sûreté; aucun ne voulut l'abandonner. Trente-deux cavaliers et quarante fantassins résolurent donc d'affronter l'armée d'Obeidollah, gouverneur de Koufah, qu'ils savoient être forte de cinq mille chevaux : mais entre les musulmans, il n'y en avoit aucun qui ne frémît de porter ses mains sur le fils d'Ali et le petit-fils du prophète; aucun n'osoit soutenir la charge des Fatimites. Ils ne se faisoient pas, il est vrai, le même scrupule de les attaquer de loin avec leurs flèches, parce qu'alors ils ne distinguoient pas sur qui porteroient leurs coups. Tous les Fatimites périrent, et Hocein, avec son fils et son neveu, qu'il supportoit blessés dans ses bras, fut tué le dernier. C'est ainsi que la maison de

Mahomet fut accablée, le 10 octobre 680, dans l'empire même qu'il avoit fondé. Cependant Hocein laissoit des fils, dont la succession, jusqu'à la neuvième génération, a fourni les imans ou pontifes, qui sont, jusqu'à ce jour, l'objet de la vénération des Persans, et que les khalifes ommiades n'osèrent point persécuter dans la libre Arabie.

CHAPITRE XV.

Les Ommiades et la Chrétienté. — 661-750.

Nous avons cru devoir donner une attention suivie au promoteur de l'une des plus grandes révolutions qui aient changé la face du monde : nous avons aussi cherché à faire connoître ses premiers disciples, ces apôtres conquérans, qui unirent d'une manière si étrange les vertus les plus austères des anachorètes à l'ambition sans bornes des usurpateurs. Mais une fois que nous avons montré comment l'empire des khalifes fut fondé, une fois que le palais de Damas fut habité par une suite héréditaire de princes voluptueux, inconnus aux armées, et dont la politique n'a pas laissé des traces plus profondes que la valeur, nous ne donnerons point aux noms bien vite oubliés de Yézid, Moaviah, Mervan, Abdolmalek, Valid, un degré d'études et des recherches que nous avons refusés aux histoires presque domestiques des rois mérovingiens, des Lombards ou des Bourguignons. Il suffira de dire que, depuis l'élévation de Moaviah, qui mit sur le trône, en l'an 661 de Jésus-Christ, cette branche de la famille des Koreis-

hites que, d'après son aïeul, on nomma la maison des Ommiades, quatorze khalifes régnèrent successivement pendant un espace de quatre-vingt-dix ans dans le palais de Damas, jusqu'à Mervan II, qui, en 750, fut déposé et mis à mort par Aboul-ben-Abbas, ce qui veut dire descendu d'Abbas, oncle de Mahomet; avec ce dernier commença la maison des Abbassides, illustrée par la fondation de Bagdad sa résidence, et par la protection qu'elle accorda aux lettres.

Dans le palais des khalifes rien ne rappeloit plus les fondateurs d'une religion austère, et les représentans d'un prophète qui n'avoit jamais renoncé aux habitudes du plus pauvre Bédouin. Une garde nombreuse, toute chamarrée d'or, toute hérissée de fer, veilloit à la porte; tout le luxe des arts et de la richesse décoroit les appartemens intérieurs; toutes les délicatesses de la vie la plus somptueuse étoient rassemblées pour satisfaire les goûts du commandeur des croyans: lorsqu'il voyageoit, quatre cents chameaux suffisoient à peine pour transporter sa cuisine; sept mille eunuques étoient chargés des soins domestiques de sa personne ou de la garde de ses femmes. Le khalife se faisoit toujours un devoir de se rendre à la grande mosquée pour la prière, et d'y prêcher le vendredi, jour consacré au culte par les musulmans; mais c'étoit la seule occasion où il se présentât au peuple

dans toute la pompe de la royauté; le reste de sa vie s'écouloit dans les paradis de Damas, nom que les Orientaux donnent à leurs jardins, au milieu des eaux jaillissantes, sous des ombrages frais et dans une atmosphère embaumée de parfums.

Mais tandis que les souverains avoient absolument changé de caractère, la nation nouvelle des musulmans conservoit cet élan, cette activité, cette énergie qui sembloient devoir lui soumettre l'univers, et qui en auroient bientôt, en effet, achevé la conquête, si elle n'avoit pas été abandonnée par ses chefs. Cette transformation absolue des Orientaux, opérée dans un espace de temps si court, et qui leur donnoit un caractère aussi durable qu'il étoit opposé à celui qu'on leur avoit vu jusqu'alors, est une des merveilles les plus dignes d'attention du moyen âge. La maison des Ommiades ne fut jamais aimée ni servie avec affection par les Arabes. Ce furent donc les nouveaux convertis, les Syriens, les Persans, les Égyptiens qui formèrent ses armées. Mais depuis quinze cents ans qu'on voyoit ces peuples agissans sur le théâtre du monde et éclairés par le flambeau de l'histoire, on avoit eu le temps de connoître leur caractère; il avoit été mis à des épreuves successives par les gouvernemens et les religions diverses des anciens Égyptiens et des anciens Perses, des

Grecs, successeurs d'Alexandre, des Romains et des Grecs chrétiens; toujours on les avoit vus également superstitieux et pusillanimes, empressés à admettre tous les prodiges, à souiller leur culte par toutes les extravagances, à énerver leur âme par tous les plus lâches plaisirs. Tout à coup ils adoptent avec enthousiasme une religion qui sépare par un abîme le dieu des esprits d'avec la créature; qui réprouve tout anthropomorphisme, toute image, tout ce qui, dans le culte, peut parler aux sens; qui ne reconnoît aucun miracle; qui cherche le secours d'en haut par des prières; qui attend la protection céleste, mais ne la garantit jamais par des prophéties, et ne regarde jamais le succès ou la défaite comme un jugement prononcé sur elle; une religion qui n'a point d'autre grand-pontife que le chef de l'État, point d'autres prêtres que les hommes de loi; et cette religion se maintint pendant des siècles sans altération. Si elle s'est enfin corrompue, ce ne sont point les dispositions du peuple, si contraires en apparence à son esprit, qui lui ont été fatales; ce sont les vices du gouvernement, c'est l'influence délétère du despotisme qu'elle n'avoit pas établi, qui ne résultoit pas de ses principes, mais que le développement prodigieux de la puissance militaire qu'elle favorisoit avoit cependant rendu triomphant.

Cette transformation, si rapide, des lâches

Syriens en vaillans musulmans peut être considérée comme une des plus brillantes expériences du parti qu'un législateur peut tirer du besoin de développement, du besoin d'activité qui se trouve dans tous les hommes, et qui, une fois excité par un but louable, se suffit à lui-même et fait sa propre récompense. La jouissance du repos n'est rien encore à côté de celle du progrès. La conservation cesse d'être un bien quand on la compare au développement. Les vieillards, qui vivent dans le passé, peuvent demander qu'on ne dérange rien à leurs habitudes, qu'on n'exige d'eux aucun effort au-delà de ceux qu'ils ont faits jadis; et les nations vieillies, qui prennent pour doctrine les foiblesses de leurs chefs, croient souvent aussi que les jouissances du moment seroient troublées par toute activité, et que tout changement est ennemi du bonheur; mais les jeunes gens, qui répètent ces enseignemens étrangers à leur âge, ne se connoissent pas eux-mêmes: qu'on leur donne occasion de penser et d'agir, et bientôt ils trouveront que les plus vives jouissances, ou de la société, ou du luxe, ou des sens, ne les tentent plus à côté de cette vie nouvelle qu'ils acquièrent en se développant eux-mêmes. Chaque homme, en écartant le souvenir des scènes, ou de vanité, ou de vice, qu'il a pu connoître, se reporte avec délices sur les périodes, peut-être de danger, peut-être

même de douleur, où son âme s'est développée tout entière, où il a appris à connoître tout le trésor qu'il possédoit en lui-même, tout son courage, sa patience, son industrie, sa force de compréhension, son activité.

Mahomet avoit appelé les Orientaux à penser et à agir, et la jouissance de la pensée et de l'action fut d'autant plus vive pour eux qu'elle étoit plus nouvelle. Pour établir sur les ruines du polythéisme ou de cette superstition grossière qui avoit remplacé en Orient le christianisme, quoiqu'elle en conservât le nom, une religion purement spirituelle, et qui donnoit de la Divinité l'idée la plus abstraite et la plus simple, il avoit eu besoin d'appeler à son aide toute la puissance du raisonnement, d'autant plus qu'il n'appuyoit point sa prédication par des miracles, et que ses disciples, quel que fût leur enthousiasme, ne voyoient d'autre preuve de sa mission divine que son éloquence. En effet, Mahomet, dans ses conférences avec les marchands, les voyageurs, les pélerins de toutes les parties de l'Arabie à la Caaba, leur demandoit surtout de réfléchir, de se retourner sur eux-mêmes, de juger leurs anciennes croyances avec le flambeau de leur raison, et de s'élever à la connoissance de l'Être Suprême par la contemplation de l'immensité de ses ouvrages, et de tout ce qu'il y avoit de plus pur dans leur propre individu. La répé-

tition des mêmes argumens pendant une longue suite d'années avoit élevé la raison de l'orateur au-dessus de celle de ses antagonistes, et son éloquence sur le sujet qui l'occupoit uniquement, devançant presque sa pensée, lui paroissoit peut-être à lui-même, et devoit paroître aux autres, une inspiration. Lorsque ces discours furent ensuite recueillis, furent considérés comme des oracles qui fixoient les limites de la foi, de la morale et de la justice, ils firent sur la postérité de ses sectateurs un effet diamétralement opposé à celui qu'ils avoient fait sur lui-même et sur ses disciples. Ils avoient accoutumé les musulmans nouvellement convertis à réfléchir; ils accoutumèrent leurs descendans à soumettre leur raison: ils avoient renversé d'anciennes barrières pour les premiers, ils en élevèrent de nouvelles pour les seconds: aussi le temps est venu, pour les musulmans comme pour d'autres religionnaires, où les dépositaires des révélations qui fondent leur croyance ont interdit à leurs fidèles le seul exercice de l'esprit qui fasse croire, l'examen. Mais dans le temps où la religion d'Islam fut fondée, dans celui où elle fit de si rapides progrès, le musulman ne se contentoit pas de croire les vérités nouvelles qui avoient remplacé pour lui toutes les erreurs de l'idolâtrie, il les méditoit sans cesse, il s'efforçoit de les développer par ses argumens, de les affermir par son éloquence,

tout comme de les établir par son épée. Les prières qu'il répétoit cinq fois par jour donnoient de la ferveur à ses méditations sans en changer l'objet. La prédication ne devoit pas moins que la tactique militaire être l'étude du général d'armée; chaque croyant pouvoit à son tour occuper la chaire, quand il se sentoit plein de son sujet sacré et qu'il se croyoit inspiré; et, comme les carrières politiques et religieuses n'étoient point séparées, le mélange constant des méditations les plus sublimes, avec les conseils de la prudence mondaine adressés à une nation ou à une armée, donnoient à l'éloquence des Arabes le caractère le plus entraînant.

Aussi et cette éloquence et la poésie firent dans l'empire des Arabes des progrès non moins rapides que ceux de leurs conquêtes. Une nation dont le prophète, dont le législateur ne savoit pas écrire, se trouva, au bout d'un siècle, seule active dans le monde savant, seule propre aux découvertes, seule occupée d'accroître sans cesse le fonds des connoissances humaines que les Grecs ou les Latins auroient dû conserver, mais qu'ils laissoient dépérir. On ne sauroit prévoir jusqu'où seroit parvenu le génie ardent d'un peuple du Midi, qui s'élançoit avec tant de vigueur dans la carrière, s'il n'avoit bientôt été arrêté par les bornes de la politique, puis resserré de tous côtés par la jalousie du pouvoir.

Mahomet ne fondoit ni la liberté ni le despotisme : accoutumé à la première, il ne vouloit pas non plus effaroucher le second par des décisions qui lui fussent trop contraires. Mais un homme de génie, au moment où il fonde un empire, où il dirige une puissante révolution, se soumet difficilement aux formes républicaines, qui gênent ses conceptions et arrêtent l'exécution de ses plus sublimes projets, ou qui le forcent à révéler au public le secret plus intime de sa pensée. Par ces formes, on obtient l'expression de la volonté et de la prudence d'une moyenne dans l'espèce humaine. Un pouvoir qui émane du peuple et qui le représente fidèlement doit arriver à faire triompher ce qu'on pourroit appeler le sens commun des nations, la raison et les connoissances qui s'y trouvent généralement répandues. Mais autant ce sens commun est au-dessus du sens commun des rois, de la dépravation des cours, de l'oubli des intérêts nationaux, des ministres, autant il est au-dessous de l'intelligence des grands hommes. Le héros qui s'est mis à la tête d'une nation par son seul génie, voudra bien, après lui, confier le sort de cette nation à un sénat, parce que ce sénat sera plus sage que son fils, mais il ne sera pas si profond que lui-même; et le grand homme, par la conscience de son génie, cherchera à se soustraire à la règle qui est faite pour de moins habiles que

lui ; tout comme l'homme médiocre s'y dérobe pour ne pas mettre au jour sa propre incapacité. Mahomet ne détruisit ni ne conserva les institutions républicaines de la Mecque ; mais il éleva au-dessus d'elles la puissance des inspirations, la voix divine qui devoit faire taire tous les conseils d'une prudence humaine. Le despotisme ne fut point organisé par lui, il fut la conséquence du don seul de prophétie.

Les premiers successeurs de Mahomet, en se déclarant chefs des prières du peuple, ne prétendirent point au don d'inspiration. Ils ordonnèrent cependant, au nom de celui dont ils se disoient lieutenans, et ils furent obéis sans hésitation ; mais on ne sauroit dire même alors que leur autorité fût despotique. Ils étoient les organes de la volonté publique ; une seule pensée, une seule passion absorboit tous les musulmans ; tous leurs efforts dans la vie devoient tendre et tendoient en effet à faire triompher la foi. Les quatre premiers khalifes ne prétendoient rien pour eux-mêmes, aucune jouissance n'étoit le fruit de leur immense pouvoir ; ils le tenoient de la confiance qu'on accordoit plus encore à leur piété qu'à leurs lumières ; ils l'exerçoient sans jalousie, et l'abandonnoient presque sans partage aux lieutenans qu'ils en jugeoient les plus dignes. Les compagnons de Mahomet, ces héros qui avoient commandé les armées, ne pouvoient

avoir d'autre but, d'autres projets que ceux mêmes qu'avoit le prophète : aussi ne limitoit-on point l'exercice de leur pouvoir par des instructions; ils étoient dépositaires de cette puissance souveraine, qu'ils tenoient moins encore du khalife que de la nation ou de la religion; leurs moindres délégués agissoient de même, d'après cette impulsion commune. En maintenant la discipline la plus exacte ils se sentoient libres, ils se sentoient souverains, car ils ne faisoient jamais qu'exécuter leur propre volonté, qui étoit conforme à celle de tous. Ainsi, pendant l'époque la plus brillante des conquêtes des musulmans, leur armée poussant en avant leurs généraux, sans responsabilité, sans garantie d'aucune espèce en faveur de la liberté, agit toujours avec l'esprit d'une république.

Ce fut cette passion universelle, ce dévouement de tous à la cause commune, qui développa d'une manière si brillante et si inattendue l'activité des Orientaux; qui donna aux fils des plus lâches des Syriens tant de bravoure, tant de persistance; qui leur suggéra des combinaisons si ingénieuses dans l'art de la guerre; qui soutint leur constance d'une manière si inébranlable dans les dangers et les privations : ce fut aussi ce développement si complet d'eux-mêmes, ce sentiment qu'ils avoient mis en œuvre, tous les talens, toutes les vertus dont ils étoient doués, qui

les rendirent heureux, quelles que fussent contre eux les chances de la guerre et de la fortune. Ce sentiment récompensa avec plus de certitude leurs héroïques efforts, que les houris aux yeux noirs qui leur étoient promises dans le paradis. Les succès les plus brillans sont la conséquence immanquable de cette gratification accordée à la passion la plus noble de tout un peuple. Le patriotisme, la gloire et le bonheur des individus se soutinrent dans les armées et sur les frontières de ce vaste empire long-temps après qu'une corruption mortelle eut gagné le centre. Les khalifes ignorés de Damas et de Bagdad continuèrent à remporter des victoires dans des pays qu'ils ne virent jamais, et dont ils ne connoissoient pas même le nom, long-temps après que leur gouvernement se fut souillé de tous les vices d'une cour despotique, que les caprices du maître eurent abattu les têtes les plus illustres, et que les commandans des braves eurent été choisis ou destitués d'après les plus indignes intrigues. C'est que les soldats victorieux combattoient pour l'islamisme et non pour le khalife, qu'ils obéissoient à leur conscience et non aux ordres du palais, qu'ils croyoient enfin toujours être de libres agens de la Divinité. Ce ne fut qu'après avoir eu long-temps le spectacle des guerres civiles, des trahisons et des bassesses de leurs chefs, qu'ils arrivèrent enfin à comprendre

qu'ils n'étoient plus des citoyens, et qu'alors ils cessèrent aussi d'être des hommes.

Pendant le règne des Ommiades, l'empire des khalifes attaqua l'Europe en même temps par le levant et par le couchant, par la Grèce et par l'Espagne. Ses succès dans l'une et l'autre contrée furent d'abord menaçans, et pendant que la lutte duroit encore, on auroit difficilement pu prévoir que l'issue en seroit enfin favorable à la chrétienté.

L'empire grec se trouvoit, vis-à-vis des Arabes, aux avant-postes de l'Europe. C'étoit sur lui que reposoit la défense de la chrétienté; toutefois aucune alliance ne l'unissoit aux États latins nouvellement formés qui se trouvoient avoir avec lui un intérêt commun pour le maintien de leur religion. Les peuples germaniques ne songeoient pas au danger qui pourroit un jour les atteindre; ils nourrissoient toujours contre les Romains, qu'ils avoient vaincus et qu'ils devoient cesser de craindre, les mêmes sentimens de mépris et de haine. Les Grecs demeuroient donc absolument seuls aux prises avec les musulmans, et quand on avoit vu avec quelle rapidité Héraclius avoit perdu ses provinces d'Asie, on devoit accorder peu de confiance aux moyens de défense de ses successeurs.

Après la mort d'Héraclius, le trône de Con-

stantinople demeura encore soixante-dix ans dans sa famille (641-711). Constant II, son petit-fils, dont le règne de 641 à 668 correspond à ceux d'Othman, d'Ali et de Moaviah, ou au temps des premières guerres civiles des musulmans, passa la plus grande partie de sa vie à Rome et en Sicile. Des actions tyranniques, et un penchant pour l'hérésie monothélite qui excita contre lui, plus encore que ses crimes, la haine du clergé, l'avoient rendu odieux à ses sujets. Les Lombards laissoient alors en paix les établissemens des Grecs en Italie, et Constant préféroit le séjour de ses villes latines à celui d'une capitale qui lui rappeloit ses forfaits. Il dut son salut aux guerres civiles qui divisèrent tous ses ennemis en même temps, les Lombards, les Sarrasins et les Avares. Il n'auroit été par lui-même en état de résister à aucun.

Constantin Pogonat, son fils, qui régna de 668 à 685, n'étoit pas fait pour inspirer beaucoup plus de confiance : jaloux de ses deux frères, il leur avoit fait couper le nez, parce que les troupes, dans un mouvement séditieux, avoient demandé que trois augustes régnassent sur la terre comme trois personnes divines régnoient dans le ciel. Il n'avoit encore signalé son gouvernement que par les petites et basses passions qui sembloient déjà indigènes dans le sérail chrétien de Constantinople. Ce fut lui que Moaviah vint

attaquer (668-675) aussitôt qu'il eut apaisé les premières guerres civiles, et comme pour expier le sang musulman versé par les musulmans. Aucune précaution judicieuse n'avoit été prise pour la défense de la capitale. L'Hellespont et le Bosphore demeurèrent ouverts, et la flotte des Sarrasins, partie des ports de Syrie et d'Egypte, vint chaque été, pendant sept ans, débarquer une armée de musulmans sous les murs de Constantinople. Cependant, si le rivage n'avoit pas été défendu, les fortifications de la ville avoient été relevées; la foule des réfugiés de toutes les provinces d'Asie avoit grossi le nombre des habitans et même des défenseurs de la capitale; quelque habitude des combats avoit été acquise par eux dans leur longue retraite, quelque enthousiasme religieux avoit été réveillé par les dangers de la patrie et de l'Église, et ceux qui auroient fui en rase campagne se montrèrent encore capables de défendre des remparts.

Mais ce qui sauva surtout Constantinople, fut une invention nouvelle que la chimie offrit aux Grecs par un heureux hasard, au moment où le courage, le patriotisme, le talent, manquoient également aux chefs et aux soldats, pour repousser le plus redoutable ennemi. Un habitant d'Héliopolis (1), nommé Callinique, décou-

(1) Il y avoit deux villes de ce nom, l'une en Syrie, l'autre en Égypte.

vrit une composition de naphte ou d'huile de bitume, de poix et de soufre, qui une fois enflammée ne pouvoit être éteinte par l'eau; elle s'attachoit au bois avec une dévorante activité, et embrasoit les vaisseaux ou les flottes entières; lancée sur les combattans, elle s'introduisoit par les jointures de leurs armures, et les consumoit avec d'horribles douleurs. Callinique, sujet des khalifes, mais chrétien, apporta son secret à Constantinople, et le consacra à la défense de la chrétienté. Ce secret, conservé jusqu'au milieu du quatorzième siècle, fut alors abandonné pour celui de la poudre à canon, dont les effets sembloient plus redoutables encore, et il ne nous est qu'imparfaitement connu. Les croisés, qui appeloient les Grecs *Grégeois*, le nommèrent le feu grégeois, tandis que les Grecs eux-mêmes le nommoient le feu liquide ou maritime. Les proues des vaisseaux et les remparts de la ville étoient garnis de trombes pour lancer cette huile enflammée à une grande distance. Un piston la chassoit dans les airs avec rapidité. Au moment où l'huile entroit en contact avec l'air, elle étoit enflammée d'une manière qui ne nous est pas connue. On la voyoit venir à soi sous la forme d'un serpent de feu, et tomber ensuite en pluie brûlante sur les vaisseaux et sur les soldats. Au bout d'une heure de combat, la mer entière, couverte de cette huile brûlante, ne sembloit

plus qu'une nappe de feu. Les flottes des Sarrasins furent à plusieurs reprises consumées par le feu grégeois, et leurs plus vaillans guerriers, que l'aspect de la mort n'arrêtoit jamais, reculoient devant les terreurs et les douleurs de cet incendie, qui, circulant sous leur armure, s'attachoit à tous leurs membres.

C'est ainsi que Constantin Pogonat eut la gloire à laquelle il avoit peu de droits de s'attendre, non seulement de forcer l'armée de Moaviah à lever le siége de Constantinople, mais encore de réduire ce khalife, déjà avancé en âgé, à acheter avec l'empire d'Orient une paix de trente ans par un honteux tribut.

Le dernier prince de la race d'Héraclius, Justinien II, qui succéda, au mois de septembre 685, à son père Constantin Pogonat, étoit fait pour augmenter le danger de l'empire. Il n'avoit que quinze ans; mais sa férocité, excitée par un eunuque et un moine, ses deux ministres et ses deux seuls confidens, avoit toute l'activité de la jeunesse. Il jouissoit des supplices qu'il ordonnoit et qu'il vouloit voir; il cherchoit des émotions fortes dans la douleur d'autrui, et il étoit inaccessible à la pitié pour des maux qu'il n'avoit jamais ni ressentis ni craints pour lui-même. Pendant dix ans, 685-695, l'Orient fut livré à toutes les fureurs d'un monstre qui ne manquoit ni de talens ni de courage, et qui savoit se défendre

contre la haine universelle qu'il bravoit. Pendant les dix années suivantes, Justinien, exilé, erra parmi les nations barbares des bords du Pont-Euxin. Une révolution l'avoit précipité du trône, mais son successeur, par une indulgence imprudente, avoit épargné sa vie, et en lui faisant couper le nez, avoit cru le rendre incapable de régner de nouveau. Justinien remonta cependant sur le trône en 705, ramené à Constantinople par une armée de Bulgares païens et de Chosars, peuple qui habitoit alors les bords du Don. Deux augustes, Léonce et Apsimar, avoient régné durant son exil; tous deux chargés de chaînes furent conduits à l'hippodrome, et Justinien, plaçant un de ses pieds sur la gorge de chacun d'eux, assista pendant une heure aux jeux du cirque, en foulant ainsi sous ses pieds ses victimes avant de les envoyer au supplice. Depuis son retour, Justinien II se maintint encore six ans sur le trône, et la cruauté qu'il avoit montrée durant son premier règne fut aiguisée par sa soif de vengeance; le tyran condamna aux plus effroyables supplices, non des individus, mais des villes entières qui pendant sa disgrâce avoient mérité son courroux. Enfin, un nouveau soulèvement en délivra l'Orient. Il fut massacré au mois de décembre 711. Son fils et sa mère furent égorgés avec lui, et la race d'Héraclius fut éteinte.

La longue période de la tyrannie de Justi-

nien II et des révolutions, qui à deux reprises le précipitèrent du trône, ne fut point marquée par de grandes calamités au dehors. Les Bulgares, peuple féroce de race esclavonne qui s'étoit établi sur le Danube, dans le pays qui porte toujours leur nom, ne prirent part aux guerres civiles des Grecs que pour assister Justinien contre ses sujets; les musulmans étoient trop occupés chez eux pour attaquer l'empire. L'Arabie n'avoit point voulu reconnoître la maison de Moaviah; un nouveau khalife nommé à la Mecque avoit de là étendu sa domination sur la Perse; en sorte que l'un comme l'autre des deux empires de l'Orient étoit trop occupé de ses propres troubles pour songer à porter la guerre chez ses anciens rivaux. Les Sarrasins recouvrèrent les premiers la libre disposition de leurs forces. Sous le règne de Soliman, une armée de cent vingt mille hommes, commandée par Moslemah, frère du khalife, fut chargée, en 715, d'accomplir la conquête de Constantinople, qu'on assuroit que Mahomet avoit promise aux croyans, et que les musulmans regardoient presque comme nécessaire à leur salut. Mais dans ce nouveau danger, la fortune de Constantinople appela au gouvernement un homme doué d'un fort caractère, de talens distingués et d'une raison éclairée. Ce fut Léon III ou l'Isaurien, qui fut couronné le 25 mars 717, et qui régna jusqu'en 741. Sa cou-

ronne fut après lui transmise à son fils et à son petit-fils. Élevé dans une condition obscure, au milieu des montagnes de l'Asie-Mineure, chez un peuple auquel les arts des grandes villes étoient inconnus, il s'étoit pénétré parmi ses compatriotes de l'aversion primitive des juifs et des chrétiens pour les idoles et les images, dont le culte s'étoit déjà, depuis plusieurs siècles, introduit dans l'Église. Son éloignement religieux et philosophique pour l'idolâtrie avoit été fortifié par les reproches qu'adressoient sans cesse aux Grecs les peuples de l'Orient, leurs rivaux, toujours ennemis des images. Les Persans, et ensuite les musulmans, en témoignant leur horreur pour tous les hommes qu'ils voyoient adorer l'ouvrage de leurs mains, en avoient appelé contre les chrétiens au témoignage de leurs propres livres sacrés; ils leur avoient reproché de violer grossièrement le second des commandemens de Dieu. Comme en même temps ils avoient renversé les autels, traîné dans la boue ces images qu'on disoit miraculeuses, et bravé avec succès toutes les foudres que les prêtres disoient armées pour leur défense, ils avoient porté à la superstition les coups qui lui sont le plus redoutables, ceux qui parlent aux sens et non à l'esprit. Un grand zèle de réforme fut alors excité dans tout l'empire, un vif désir de retourner à une religion plus pure succéda au

honteux trafic de superstition qui avoit si longtemps déshonoré le clergé. Léon l'Isaurien se mit à la tête de ce mouvement honorable; et pour résister aux efforts du fanatisme musulman, il en appela à la raison, à la philosophie, aux lumières du vrai christianisme. Heureux s'il avoit pu n'employer aucune autre force contre la superstition, et si les attaques et les complots des moines ne l'avoient pas entraîné à des mesures de persécution qui déshonorèrent la cause qu'il servoit!

La défense de Constantinople, par Léon l'Isaurien, fut plus brillante encore que n'avoit été celle de Constantin Pogonat, lors du premier siége. Avant que Léon fût affermi sur le trône, Moslemah, le 15 juillet 717, avoit traversé l'Hellespont, au passage d'Abydos, avec sa nombreuse armée. Plantant pour la première fois les drapeaux musulmans en Europe, il avoit attaqué les murailles du côté de terre, tandis qu'une flotte de dix-huit cents voiles les attaquoit du côté de la mer. La flotte entière fut incendiée par le feu des Grecs; une seconde flotte, dans la campagne suivante, fut également détruite; l'empereur réussit à exciter une des nations ennemies de l'empire contre l'autre, et une armée de Bulgares contribua à repousser les musulmans. Moslemah fut enfin réduit à lever le siége, le 15 août 718, après une perte si considérable que les Ommiades

ne songèrent plus à attaquer l'empire grec. Au commencement de son règne, Constantin Copronyme, fils de Léon III, remporta aussi quelques victoires sur les musulmans; mais il avoit été les chercher sur les bords de l'Euphrate; la Grèce avoit cessé de les craindre, et l'Asie-Mineure tout entière obéit pendant tout le VIIIe siècle aux successeurs des césars.

Les attaques des musulmans contre l'Occident furent d'abord couronnées de plus de succès. L'Afrique avoit été conquise (665-689) par Akbah, lieutenant du khalife Moaviah et de son fils Yésid. Il avoit conduit ses armées triomphantes jusqu'aux contrées soumises aujourd'hui à l'empire de Maroc. Poussant alors son cheval dans la mer Atlantique, vis-à-vis des îles Canaries, et brandissant son cimeterre, il s'étoit écrié : « Grand Dieu! pourquoi ces ondes m'arrêtent-elles? je voulois annoncer jusqu'aux « royaumes inconnus de l'Occident que tu es le « seul Dieu, et que Mahomet est ton prophète; « je voulois faire tomber sous l'épée tous ces re- « belles qui adorent un autre dieu que toi. » Ce ne fut cependant qu'après les secondes guerres civiles de 692 à 698 que la métropole de l'Afrique, Carthage, fut assiégée par Hassan, gouverneur d'Egypte. La résistance obstinée des chrétiens, et leur succès éphémère lorsqu'ils repri-

rent avec une flotte grecque la ville dont les musulmans étoient déjà maîtres, provoquèrent le ressentiment de Hassan. Quand il rentra dans Carthage par la brèche, il abandonna aux flammes cette superbe cité. L'ancienne rivale de Rome fut alors pour la dernière fois entièrement détruite. Un grand nombre de ses habitans furent passés au fil de l'épée; plusieurs se réfugièrent sur la flotte grecque, qui les ramena à Constantinople pendant l'exil de Justinien II; plusieurs se dispersèrent sur les côtes de la Sicile, de l'Italie et de l'Espagne; ceux qui n'eurent pas le courage d'abandonner pour leur religion leur ancienne patrie, se laissèrent transplanter à Cairoan, la nouvelle capitale fondée par les vainqueurs; et l'ancienne reine de l'Afrique ne s'est plus relevée de ses ruines. Les Maures et les Bérébères, aussi bien que les Romains, opposèrent quelque résistance aux musulmans; les historiens de ceux-ci, affranchis de tout contrôle en rendant compte de leurs combats contre ces peuples sans traditions, leur ont prêté des armées innombrables pour les détruire, et ont célébré des victoires qui n'ont peut-être aucune réalité. Quelle qu'ait été leur résistance, les Maures furent enfin soumis par Musa, successeur de Hassan; trente mille de leurs jeunes gens furent consacrés en un même jour à l'islamisme, et engagés dans les armées; la nation tout entière, déjà rapprochée des Bédouins par

ses habitudes et l'influence du climat, adopta la langue et le nom comme la religion des Arabes, et les Maures ne peuvent presque plus aujourd'hui se distinguer d'avec les Sarrasins.

La conquête de l'Afrique étoit à peine terminée, en 709, quand un seigneur visigoth offrit au lieutenant des khalifes son aide pour introduire leurs bataillons en Espagne. Rodrigue, qui régnoit alors sur l'Espagne, étoit le vingtième des rois visigoths de Tolède, à compter depuis Athanagilde, qui, en 554, y avoit transporté le siége de la monarchie. Nous ne suivrons point la succession de ces souverains, qui ne nous sont connus que par des chroniques courtes et incomplètes, ou par les actes des conciles de Tolède. Une longue répétition d'assassinats, de complots entre les proches, de fils mis à mort par ordre de leur père, ne laisseroit qu'un souvenir confus de crimes et de violences, que nous ne saurions comment attacher à des noms barbares, car notre mémoire ne retiendroit pas long-temps ces derniers. La croyance des ariens, qui s'étoit maintenue en Espagne plus long-temps que dans le reste de l'Occident, y fut abandonnée en 586 par Récarède, qui, au commencement de son règne, professa la foi orthodoxe. A dater de cette époque l'esprit intolérant du clergé parut exercer une influence constante sur les conseils de la nation. Tous ceux qui

s'éloignoient des opinions dominantes furent persécutés, et les sectaires et les juifs furent fréquemment punis de mort. Il semble que ceux qui ne laissoient aux sujets aucune liberté, même dans le secret de la pensée, devoient difficilement en admettre quelqu'une dans le gouvernement civil de l'État. Cependant les rois visigoths n'étoient point absolus; jusqu'à la fin de leur monarchie, le trône fut considéré comme électif; et quoique, à plusieurs reprises, un fils succédât à son père, ce n'étoit qu'autant que celui-ci l'avoit associé de son vivant à la couronne, avec l'agrément de la nation.

Mais cette nation se composoit de nobles, de grands propriétaires et de prélats, non de citoyens. Les Visigoths cessèrent de bonne heure d'avoir des ennemis à combattre dans la péninsule; ils avoient conservé au-delà des Pyrénées la Septimanie ou Languedoc, que les rois francs ne purent point leur enlever; ils avoient soumis les Suèves de la Lusitanie en 584, et chassé les Grecs, en 623, des villes qu'ils occupoient encore sur les côtes : dès lors ils négligèrent des exercices militaires qui sembloient désormais sans but. Les vainqueurs, mêlés en nombre fort inférieur avec les Romains vaincus, avoient adopté leur langue; ou plutôt du mélange de quelques mots et de quelques tournures teutoniques avec le latin des provinciaux, commen-

çoit à naître ce langage roman qu'on nomma depuis espagnol. Vers le milieu du VIIe siècle, les lois romaines avoient été abolies, et tous les sujets du royaume avoient été également soumis au code des Visigoths; ce dernier, il est vrai, n'étoit presque qu'un abrégé du code de Théodose. La distinction entre les deux races étoit donc plus complétement effacée en Espagne que dans tout l'Occident. La nation tout entière se disoit gothique; mais les mœurs romaines y prédominoient; surtout les habitudes du luxe, de la mollesse et le goût des plaisirs sembloient devenus universels. Les propriétaires de terre étoient nombreux; ils étoient armés; mais ils avoient perdu l'habitude de faire usage de leurs armes, et lorsqu'ils se montrèrent disposés à recourir, pour venger leurs offenses, aux ennemis nationaux plutôt qu'à leur propre courage, ils prouvèrent que les opinions et les sentimens de l'empire avoient déjà remplacé en eux ceux des barbares.

Un seigneur goth, gouverneur de Ceuta en Afrique, et d'une portion de l'Espagne de l'autre côté du détroit, le comte Julien, avoit en effet une offense à venger. On raconte, et le récit repose bien plus sur des romances espagnoles que sur des chroniques, que sa fille Cava lui avoit été enlevée par le roi Rodrigue, et que le comte Julien sacrifia sa patrie et sa religion au

désir de laver cet affront. On sait aussi d'une manière plus positive que le roi Wittiza, prédécesseur de Rodrigue, avoit laissé deux fils : or, quoique la nation eût le droit de les écarter du trône par une nouvelle élection, les fils des rois, dans les monarchies électives elles-mêmes, se croient des droits imprescriptibles, et c'est une doctrine reçue chez les partisans de la légitimité qu'un roi détrôné peut, sans crime, invoquer les ennemis de sa patrie, lorsqu'à ce prix il espère recouvrer quelque partie du pouvoir de ses ancêtres. Le comte Julien, les fils de Wittiza, et leur oncle Oppas, archevêque de Tolède, envoyèrent, de concert et secrètement, à Musa, qui gouvernoit l'Afrique pour le khalife Valid, demander le secours d'une armée de musulmans qui remit les princes légitimes sur le trône.

Un hardi capitaine musulman, Tarikh, passa le premier le détroit, au mois de juillet 710, avec cinq cents soldats. Le lieu de son débarquement porte encore son nom, *Tarifa ;* le château du comte Julien, qu'il surnomma Algésiras (l'île Verte) lui fut ouvert ; il fut bientôt rempli de chrétiens qui venoient se ranger sous les étendards musulmans. Au mois d'avril suivant, Tarikh débarqua de nouveau sur la terre d'Espagne avec cinq mille soldats, à Gibraltar, ou plutôt *Gebel al Tarik* (la montagne de Tarikh). Un lieutenant de Rodrigue, chargé de repousser

les musulmans dans la mer, fut lui-même mis en déroute. Le roi des Visigoths assembla alors toute son armée ; on prétend qu'elle se trouva forte de quatre-vingt-dix à cent mille hommes ; mais Tarikh, de son côté, recevoit de jour en jour des renforts : déjà douze mille musulmans avoient rejoint ses étendards ; une foule de Maures d'Afrique, après avoir éprouvé la valeur des Sarrasins, accouroient pour profiter de leurs exploits ; le nombre même des chrétiens mécontens du gouvernement, ou de ceux qui, séduits par leurs seigneurs, prirent les armes contre leur religion et leur patrie, fut considérable. Les armées se rencontrèrent auprès de Xérès sur le Guadaleté. Suivant l'usage des Arabes, leur cavalerie et leur infanterie légères fatiguèrent, par de longues escarmouches, les troupes plus pesamment armées des Goths. C'est de cette manière que la bataille dura sept jours, du 19 au 26 juillet. Rodrigue étoit à la tête de son armée ; mais le dernier successeur d'Alaric se montroit à ses soldats, portant sur sa tête une couronne de perles, revêtu d'une robe flottante d'or et de soie, et à demi couché sur un char d'ivoire, traîné par deux mules blanches. L'armée ressembloit à son chef, et il ne faut pas s'étonner si sa conduite répondoit à un tel appareil. Le quatrième jour du combat, l'archevêque de Tolède, et les deux fils de Wittiza, dont on

ne soupçonnoit point encore la trahison, passèrent avec un grand nombre de leurs compagnons d'armes à l'ennemi. Dès lors le sort de la bataille fut décidé, et les trois jours suivans ne furent plus qu'une affreuse déroute, fatale à la nation des Goths, et dans laquelle presque tous ses guerriers succombèrent. Les villes, attaquées ensuite par des partis détachés, ouvrirent presque toutes leurs portes. Tolède obtint une capitulation qui protégeoit son ancien culte; les moindres cités suivirent son exemple, et dans le cours de la première année de l'invasion, Tarikh poussa sa course victorieuse jusqu'à la mer des Asturies. Dans les deux années suivantes, Musa, qui étoit arrivé d'Afrique avec une nouvelle armée, attaqua successivement Séville, Mérida et les autres cités qui n'avoient pas ouvert leurs portes dans le premier moment d'effroi. Avant la fin de 713, l'Espagne entière étoit conquise, car les musulmans n'avoient pas même remarqué la résistance de quelques petits chefs qui s'étoient retirés dans quelques montagnes inaccessibles. Ce furent ces chefs cependant, et leurs descendans, qui, recouvrant dans la pauvreté et les dangers les vertus qu'ils avoient perdues dans la mollesse, reconquirent, par huit siècles de combats, la patrie qui, en trois ans, avoit été perdue. A peine l'Espagne étoit-elle soumise lorsque son vainqueur Musa,

en 714, éprouvant l'ingratitude des cours despotiques, fut arrêté à la tête de son armée, par un messager du khalife Valid, qui lui ordonnoit de partir pour Damas, afin d'y rendre compte de l'abus qu'il avoit fait de son pouvoir.

La France se trouvoit désormais exposée en première ligne, pour résister aux progrès toujours plus effrayans des armes musulmanes. Nous avons vu, dans un autre chapitre, que justement à cette époque Pépin, surnommé d'Héristal, duc des Francs austrasiens, étoit mort le 16 décembre 714, mais qu'auparavant, avec l'aide des grands seigneurs, il avoit triomphé du parti populaire, des Neustriens et de leur maire du palais, et qu'il avoit réduit le voluptueux ou imbécille roi des Francs, descendu de Clovis, à une sorte de captivité. Les fils légitimes de Pépin étoient morts avant lui; il y a lieu de croire que l'un d'eux, Grimoald, avoit été tué par son frère naturel Charles, surnommé depuis *Martel*. Ce Charles, dont la valeur devoit sauver la France, étoit alors prisonnier de Plectrude, veuve de Grimoald; un fils de celui-ci, âgé de six ans, avoit été désigné pour maire du palais du roi fainéant Dagobert III, âgé d'environ quinze ans; en sorte qu'à la honte des hommes libres qui devoient leur obéir, un premier ministre enfant devoit, de concert avec un roi enfant, gouverner la première monarchie de l'Occident. La haine

des Neustriens pour les Austrasiens avoit redoublé pendant l'administration oppressive de Pépin ; l'autorité des Francs n'étoit plus reconnue par la plus grande partie de la Germanie. Les Frisons attaquoient chaque année les Austrasiens ; l'Aquitaine, la Provence, la Bourgogne, gouvernées par des ducs et des comtes, s'étoient entièrement détachées de la monarchie. Enfin la guerre civile étoit allumée dans l'armée même que Pépin, en mourant, avoit laissée à sa veuve Plectrude. Les uns vouloient lui demeurer fidèles, les autres vouloient arracher Charles-Martel de la prison où il étoit retenu à Cologne. Aucune idée de l'intérêt général, de l'honneur, de la défense de la chrétienté ne sembloit plus réunir les esprits dans l'Occident : aussi Zama, nouveau lieutenant des khalifes, n'éprouva-t-il aucune difficulté à franchir, en 719, les Pyrénées, et à s'emparer de Narbonne, ainsi que de toute la partie des Gaules qui étoit demeurée attachée à la monarchie des Visigoths.

Les ducs des provinces du midi des Gaules commençoient déjà à négocier et à se soumettre ; Eudes, duc d'Aquitaine, après avoir soutenu un siége dans Toulouse, sa capitale, prit le parti de rechercher l'amitié de Munuza, commandant sarrasin de Septimanie et de Catalogne, et de lui donner sa fille en mariage.

Ambiza, nouveau gouverneur d'Espagne, pénétrant dans la Bourgogne, s'avança jusqu'à Autun, en 725, sans rencontrer presque de résistance. Abdérame, que le khalife Heschain envoya ensuite à Cordoue pour gouverner l'Espagne, passa les Pyrénées en 732; entra dans les Gaules par la Gascogne, emporta d'assaut la ville de Bordeaux, qu'il livra au pillage, passa la Dordogne, défit le duc d'Aquitaine dans deux batailles, et ravagea le Périgord, la Saintonge, l'Angoumois et le Poitou. D'autres partis musulmans s'étoient introduits dans la Provence; un duc Mauronte, et plusieurs seigneurs, entre le Rhône et les Alpes, s'étoient volontairement soumis aux khalifes. La France sembloit ne pouvoir plus échapper à la conquête, et avec elle l'Europe tomboit probablement tout entière. En effet, il ne restoit derrière les Francs aucun autre peuple prêt à combattre, aucun autre peuple chrétien, et qui commençât à se civiliser, aucun enfin qui par sa valeur, sa politique, ses places fortes, ou le nombre de ses armées, pût conserver quelque espérance de vaincre après que les Francs auroient succombé.

Mais Charles-Martel, que ses partisans avoient tiré, en 715, des mains de Plectrude et de sa prison à Cologne, avoit employé tout le temps qui s'étoit écoulé dès lors à reconstituer la monar-

chie, à se former une nouvelle armée, à l'attacher à lui, en lui distribuant les seules richesses qu'il trouvât encore intactes, celles du clergé, à l'aguerrir enfin, en la conduisant successivement contre les Frisons, contre les Saxons, contre les Aquitains, contre toutes les tribus qui s'étoient séparées du corps de l'État. Il avoit forcé les Neustriens à se soumettre à lui; il étoit chéri des Austrasiens. Absolument barbare lui-même et dominant dans un pays d'où l'ancienne civilisation paroissoit extirpée, il passoit sa vie dans les camps. Au milieu de ces combats il vit avec étonnement, mais sans frayeur, son ancien adversaire, le duc Eudes d'Aquitaine, arriver auprès de lui avec un petit nombre d'Aquitains fugitifs, et lui déclarer qu'il ne lui restoit plus rien de ce duché ni de cette armée avec lesquels il lui avoit résisté jusqu'alors, et qu'un ennemi plus puissant qu'eux tous l'avoit déjà dépouillé. Charles-Martel consulta les Francs, et tous se déclarèrent prêts à défendre contre les musulmans l'ancien ennemi qui recouroit à leur générosité. Il passa la Loire au mois d'octobre 732, il rencontra Abdérame dans les plaines de Poitiers, et après sept jours d'escarmouches, il engagea avec lui la terrible bataille qui devoit décider du sort de l'Europe.

Les Francs, dit Isidore, évêque de Béja en Portugal, auteur presque contemporain, et le

seul qui ait donné plus de deux lignes au récit de ce mémorable événement, arrivé dans un temps où personne n'écrivoit : « Les Francs « étoient rangés comme une paroi immobile, « comme un mur de glace, contre lequel les « Arabes armés à la légère venoient se briser « sans y faire aucune impression. Ces derniers « avançoient et reculoient avec rapidité ; mais « cependant l'épée des Germains moissonnoit les « musulmans. Abdérame lui-même tomba sous « leurs coups. La nuit survint sur ces entre-« faites, et les Francs soulevèrent leurs armes, « comme pour demander à leurs chefs du repos. « Ils vouloient se réserver pour la bataille du « lendemain, car ils voyoient au loin la cam-« pagne couverte des tentes des Sarrasins. Mais « quand le jour suivant ils se rangèrent de nou-« veau en bataille, ils reconnurent que ces tentes « étoient vides, et que les Sarrasins, effrayés « de la perte énorme qu'ils avoient faite, étoient « repartis au milieu de la nuit, et avoient pris « beaucoup d'avance. » Quoique l'armée des musulmans effectuât sa retraite en Espagne sans éprouver d'autre échec, cette grande bataille fut décisive, et l'Europe doit encore aujourd'hui son existence, sa religion et sa liberté à la victoire remportée devant Poitiers par Charles, le Martel des Sarrasins.

CHAPITRE XVI.

Les Carlovingiens. — Commencemens de Charlemagne. — 714-800.

Après avoir exposé aux regards de nos lecteurs la naissance, les premiers progrès et les rapides conquêtes d'un empire nouveau et d'une religion nouvelle, nés dans les brillantes régions du midi, et qui menaçoient d'envahir le monde, nous sommes ramenés, par leurs victoires mêmes, à nous occuper du peuple et de l'empire d'Europe qui arrêtèrent les progrès des Sarrasins, qui conservèrent et qui nous ont transmis en héritage les lois, l'indépendance, la religion et le langage du monde latin et du monde germanique.

Charles-Martel, le fils naturel de Pépin d'Héristal et son successeur, ne nous apparoît, durant un règne de vingt-sept ans (714-741), qu'au travers d'un nuage épais; mais c'est un nuage où le tonnerre gronde et qui lance la foudre. Jamais l'Occident n'avoit été plus absolument privé d'historiens que pendant la première moitié du VIIIe siècle; jamais la barbarie n'avoit été plus complète; jamais le monarque, les nobles et le peuple n'avoient plus entièrement

abandonné tout soin de leur gloire, tout désir de transmettre quelque souvenir de leurs hauts faits à la postérité. Il ne nous reste, de toute cette période, que des chroniques où l'auteur s'interdit de consacrer plus de trois lignes à chaque année. Le clergé lui-même, à cette époque, fut uniquement militaire; les nouveaux évêques auxquels Charles-Martel confia les plus riches bénéfices des Gaules, ne déposèrent point l'épée pour prendre la crosse; la plupart d'entre eux ne savoient pas lire, et n'avoient dans leur chapitre personne qui sût écrire; de là vient que tous les catalogues des évêques de France présentent, durant le VIIe et le VIIIe siècle, une longue lacune.

Nous avons dit que Charles tua son frère Grimoald; ce ne fut pas par ambition cependant, mais pour venger sa mère Alpaïde d'une insulte. Le lien entre deux frères, fils de deux mères rivales, n'étoit jamais bien intime, et la violence coupable de Charles ne le déshonoroit pas, du moins aux yeux de ses compatriotes. La vaillance, la rapidité, l'habileté de Charles, le martel qui brisoit les ennemis de la France, inspirèrent à ses compagnons d'armes autant de reconnoissance que d'admiration. On voyoit en lui le héros qui avoit repoussé les Frisons, qui, dans la grande bataille de Vincy, le 21 mars 717, avoit forcé les Neustriens à reconnoître de nouveau la supériorité des Austrasiens, qui vainquit successivement

les Saxons, les Bavarois, les Allemands, les Aquitains, les Bourguignons et les Provençaux, avant de remporter sur les Sarrasins la grande victoire qui sauva l'Europe de leur joug. Nous n'avons point de détail sur ces campagnes où Charles fut toujours victorieux; nous voyons seulement que ses ennemis, ou plutôt que les ducs, autrefois soumis à la France, et qui ne vouloient plus lui obéir, ne lui donnèrent pas un moment de relâche. La seule année 740 ne fut marquée par aucune bataille, et les annalistes la signalent avec non moins d'étonnement que les Romains signaloient celles où ils fermoient le temple de Janus.

Avant lui la Gaule avoit commencé à reprendre un caractère romain : les Francs, les Visigoths, les Bourguignons établis dans l'Aquitaine, la Septimanie, la Bourgogne, la Provence, oublioient la langue et les mœurs de leurs pères pour adopter celles des Latins; les Francs eux-mêmes, dans la Neustrie, avoient cédé à l'empire du temps, à la mollesse et à l'exemple de tout ce qui les entouroit. Les victoires de Charles-Martel rendirent à la France un gouvernement purement germanique. L'armée se trouva de nouveau seule souveraine, et cette armée étoit levée uniquement dans les pays de la langue teutonique; les assemblées où elle délibéroit, aux mois de mars et d'octobre, furent plus fré-

quentées et plus régulières ; son esprit d'hostilité contre tout ce qui parloit latin fut plus marqué ; de nouveau elle se trouva séparée du peuple : aussi, comme au commencement de la première race, elle demeura réunie dans ses cantonnemens, au lieu de se disperser dans les provinces, d'adopter des habitudes casanières, et d'unir l'agriculture à la pratique des armes.

Charles avoit laissé, de 715 à 720, le titre de roi à Chilpéric II, souverain nominal des Neustriens; il lui donna pour successeur Thierri IV, de 720 à 737; il laissoit sans défiance, à ce roi de théâtre, les pompes et les plaisirs de la royauté, les festins, les maîtresses, les chasses, tout ce qui suffisoit aux Mérovingiens pour se croire d'une autre race que le commun des hommes, et pour être persuadés que ceux qui combattoient, que ceux qui prenoient la peine de penser et d'agir, n'étoient que d'humbles serviteurs qui les soulageoient de leurs fatigues. L'on suppose quelquefois, sur l'autorité d'une chronique d'ailleurs exacte, que les rois fainéans étoient prisonniers au palais de Maumaques sur l'Oise; nous avons cependant des chartes de Thierri IV, datées de Soissons, de Coblentz, de Metz, d'Héristal, de Gondreville, et d'un grand nombre d'autres palais. Il les habitoit tour à tour en pleine liberté, et il n'avoit jamais soupçonné qu'il ne régnoit pas. Cependant, lorsqu'il

mourut, Charles crut pouvoir supprimer une pompe inutile; il ne lui donna point de successeur.

Nous ne connoissons le nom ni des ministres, ni des généraux, ni des compagnons d'armes de Charles; à moins que nous ne voulions adopter les récits de la chevalerie, et reconnoître comme ses guerriers les preux, ou paladins de Charlemagne, les Roland, les Renaud, les Brandimart, les Ogier le Danois, et tous ceux qui figurent dans les romans. Les guerres des Sarrasins, où ils s'illustrèrent, se prolongèrent en effet pendant toute la durée du gouvernement de Charles-Martel; elles ne furent point terminées par la bataille de Poitiers : de 733 à 737 les musulmans s'emparèrent d'Avignon; ils repoussèrent les attaques de Charles-Martel dans la Septimanie, et ils soumirent à peu près toute la Provence. Ils en furent chassés en 739, mais pour y revenir encore; et leurs guerres civiles en Espagne arrêtèrent seules les progrès qu'ils faisoient dans les Gaules. Ces invasions successives donnent quelque réalité à la longue lutte célébrée par l'Arioste et par ses devanciers, dans laquelle le nom plus illustre du grand Charles a été substitué à celui du premier. L'époque même de la déroute de Roncevaux, où Roland périt après une longue carrière militaire, en 778 (la dixième année

du règne de Charlemagne), s'accorde avec cette supposition.

Charles mourut en 741, le 21 octobre, laissant trois fils de deux mères différentes, savoir, Pépin et Carloman, entre lesquels il divisa les vastes États qu'il avoit reconquis dans la Gaule et la Germanie, et Grifon, beaucoup plus jeune qu'eux, auquel il ne laissa qu'un apanage. Le partage du dernier, tout insuffisant qu'il étoit, ne fut pas même respecté; les deux frères dépouillèrent Grifon, qui, tantôt reçu en grâce, et tantôt poussé de nouveau à la rébellion, après avoir cherché un refuge chez tous les ennemis de sa famille, finit par périr assassiné sur les bords de l'Arche en Savoie.

Le héros qui avoit sauvé l'Eglise des Gaules du joug des musulmans auroit dû être cher au clergé; mais il avoit cru que, pour cette cause éminemment religieuse, il pouvoit demander les secours des religieux : pressé en même temps par les païens de la Germanie et les musulmans de l'Espagne, il avoit soumis les biens des couvens et des églises au paiement de redevances et de dîmes par lesquelles il avoit assuré la subsistance de son armée. Jamais le clergé ne lui pardonna cet emploi de ses biens. « C'est parce que le « prince Charles, écrivoit le concile de Kiersi « à l'un de ses descendans, fut le premier entre

« tous les rois et les princes des Francs à séparer « et diviser les biens des églises, que, pour cette « seule cause, il est damné éternellement. Nous « savons, en effet, que saint Eucharius, évêque « d'Orléans, étant en oraison, fut enlevé au « monde des esprits; et, parmi les choses qu'il « vit et que le Seigneur lui montra, il reconnut « Charles exposé aux tourmens dans le plus « profond de l'enfer. L'ange qui le conduisoit, « interrogé sur ce sujet, lui répondit que, dans « le jugement à venir, l'âme et le corps de celui « qui a emporté ou divisé les biens de l'église, « seront exposés, même avant la fin du monde, « à des tourmens éternels, par la sentence des « saints qui jugeront avec le Seigneur; le sacri-« lége cumulera même avec la peine de ses pro-« pres péchés, celles des péchés de tous ceux « qui croyoient s'être rachetés, en donnant pour « l'amour de Dieu leurs biens aux lieux saints, « aux lampes du culte divin et aux aumônes des « serviteurs du Christ. »

Ce qu'un concile infaillible écrivit alors à Louis-le-Germanique, les prêtres et les moines n'avoient cessé, dans tout le siècle précédent, de le répéter dans toutes les chaires. Ils avoient frappé d'effroi l'imagination de tous les Carlovingiens par la certitude de la damnation de l'auteur de leur race; loin de révolter ses enfans par ce langage, ils avoient exalté leurs terreurs

superstitieuses: aussi l'on peut dater de cette époque une révolution dans le gouvernement de la France : la soumission de l'épée à la crosse des évêques et l'établissement de la souveraineté du clergé.

Des deux fils de Charles, Carloman, qui avoit eu en partage l'Austrasie et la Germanie, parut le plus avoir l'esprit troublé par ces terreurs religieuses. Après un règne de six ans (741-747), où ses victoires sur les Bavarois et les Allemands méritèrent quelque gloire, quoique les punitions qu'il leur infligea soient entachées de cruauté et peut-être de trahison, Carloman prit tout à coup le parti de renoncer au monde, pour se retirer dans un couvent qu'il avait fait bâtir, près de Rome, sur le mont Soracte; et, comme il s'y trouvoit encore entouré de trop de pompes, et servi avec trop de respect, il s'échappa de ce couvent pour se retirer dans celui des Bénédictins du mont Cassin. Si l'on doit prêter foi à la légende, il s'y soumit aux dernières humiliations, et il y cacha si bien son rang qu'il fut employé tour à tour à garder les moutons des moines ou à servir d'aide dans leur cuisine.

Pépin, le plus jeune des deux frères, n'avoit pas un zèle religieux tout-à-fait si détaché des choses de ce monde. Lorsque Carloman abdiqua la souveraineté, en lui recommandant le soin de ses enfans, Pépin s'empressa de les faire ordon-

ner prêtres, pour leur assurer, dit-il, une couronne céleste, bien plus durable que ces biens périssables que leur laissoit leur père, et dont il les dépouilla. Mais en même temps il montra au clergé un degré de déférence jusqu'alors sans exemple; il ne se contenta pas de l'enrichir par des donations immenses, il soumit aux religieux toute sa politique, et parut ne plus se conduire que par leurs conseils. Il introduisit le premier les évêques dans les assemblées de la nation, et par ce fait seul il les obligea à délibérer, non plus comme on avoit fait jusqu'alors, dans la langue teutonique, mais en latin, langue que la plupart des Francs n'entendoient point. Les évêques introduisirent aussitôt dans ces assemblées du Champ de Mars des questions théologiques plus inintelligibles encore que la langue dans laquelle elles étoient traitées. Les guerriers, pleins de déférence pour les prélats et de zèle pour la religion, écoutèrent sans se plaindre les longues harangues qui remplissoient seules toutes les séances, et où ils ne comprenoient pas un mot. L'ennui et l'insignifiance de leur rôle les chassèrent enfin de ces assemblées, et c'est ainsi que commença la révolution qui, sous les Carlovingiens, changea les champs de Mars, ou revues de guerriers, en synodes d'évêques. Pépin et son fils Charlemagne savoient pourtant retrouver leurs soldats quand ils en avoient besoin; ils

convoquoient alors les champs de Mars ou de Mai au milieu du pays ennemi; plus tard les évêques réussirent encore à s'y faire seuls entendre.

L'une des premières opérations du clergé, devenu tout puissant, fut d'introduire dans la législation des Francs; et de sanctionner de nouveau, la plupart des lois mosaïques du Lévitique et du Deutéronome, qui lui parurent propres à affermir son pouvoir. C'est l'objet des principaux capitulaires de Pépin, où l'on reconnoît évidemment l'ouvrage des prêtres seuls. Ils témoignèrent ensuite à leur bienfaiteur leur reconnoissance, en le délivrant d'un rival qui pouvoit devenir dangereux. En 742, Pépin s'étoit cru obligé de donner à la Neustrie un nouveau roi mérovingien, qu'il nomma Childéric III : il l'avoit tiré de quelque couvent, et l'avoit probablement choisi encore enfant; par cette marque de respect pour l'ancienne race, il avoit cherché à apaiser les ressentimens des Francs du midi, qui se soumettoient à regret à la domination des Austrasiens et d'une armée nouvelle de soldats teutoniques. Lorsque cependant Childéric, arrivé à l'âge de raison, put réclamer quelque partie de ce pouvoir royal dont il n'avoit que les ornemens, Pépin ressentit plus d'inquiétude encore de ces passions populaires, auxquelles il avoit lui-même donné un chef. N'opposant qu'un droit héréditaire à un

autre droit héréditaire, il sentoit bien qu'il n'étoit pas l'élu de la nation. Il voulut du moins être l'élu des prêtres : il chargea son chapelain et l'évêque de Wurtzbourg d'une négociation secrète avec Rome, et il obtint aisément du pape Zacharie la réponse qu'il lui avoit suggérée. Elle fut proclamée en ces termes : « Qu'il valoit « mieux que celui-là fût roi qui exerçoit réelle- « ment la puissance royale. » Et en effet Pépin, le premier dimanche de mars 752, se fit soulever sur un bouclier à Soissons, proclamer roi des Francs, et oindre par les évêques d'une huile mystérieuse, qui le mettoit sous la protection immédiate de la Divinité. Childéric III céda sans résistance, et il fut enfermé dans un couvent à Saint-Omer. Son fils, dont la naissance avoit peut-être alarmé Pépin, fut également écarté.

La profonde obscurité qui couvre l'histoire pendant les derniers règnes des Mérovingiens ne se dissipe point immédiatement à l'accession de la nouvelle dynastie. Le caractère du roi Pépin ne nous est nullement connu : on ne sauroit juger si sa profonde déférence pour les prêtres étoit en lui le fruit de la politique ou de la superstition; et c'est cependant le seul trait saillant de son caractère. On n'a aucune idée ni de ses mœurs, ni de ses talens, ni du degré d'in-

struction qu'il pouvoit avoir acquis; et pendant un règne de seize ans, depuis son couronnement, (752-768), on n'apprend pas davantage à le connoître.

Cependant le couronnement de Pépin doit être considéré comme le complément de la révolution qui remettoit le midi de l'Europe sous l'influence germanique, et qui renouveloit l'organisation vigoureuse que les conquérans de la France avoient apportée du Nord. L'autre Pépin, son aïeul, qui avoit vaincu les Neustriens et les hommes libres, avec l'aide du parti des grands seigneurs, tout en augmentant son propre pouvoir, avoit désorganisé l'empire. Tous les ducs, ses alliés, avoient regardé comme le premier fruit de leur victoire de pouvoir secouer le joug : la domination des Francs avoit cessé d'être reconnue par l'Allemagne et par la Gaule méridionale, et pendant soixante-dix ans, les Carlovingiens furent obligés de lutter contre leurs anciens alliés, pour leur ravir les prérogatives pour lesquelles ils avoient combattu de concert. Pépin-le-Bref, en prenant le titre de roi, réclama aussitôt cette même supériorité dont la race de Clovis avoit été en jouissance; et la puissance des noms sur les hommes est si grande, qu'on commença dès lors à trouver juste la prétention de dominer sur les princes indépendans qu'il annonçoit. Une partie des ducs de la

Germanie reconnut sa supériorité; Odilon, duc de Bavière, demanda sa sœur en mariage, et promit de marcher de nouveau sous les étendards des Francs. Tout le nord de la Gaule obéissoit; la soumission du midi fut le fruit d'une conquête qui occupa presque tout le règne de Pépin.

Un duc indépendant, Guaifer, gouvernoit tout le pays qui s'étend de la Loire aux Pyrénées, ou l'ancien royaume d'Aquitaine, qui ne portoit plus que le titre de duché. C'étoit aussi la même contrée que Clovis avoit voulu conquérir sur les Visigoths, et Pépin, comme Clovis, chercha un prétexte religieux pour l'ôter à son souverain, et pour déterminer les Francs à seconder ses projets. Il accusa Guaifer d'avoir dépouillé les églises d'une partie de leurs biens; il le somma de les restituer, et, sur son refus, il entra en Aquitaine. La guerre dura huit ans (760-768); elle fut poursuivie avec un extrême acharnement; mais elle se termina par la mort de Guaifer, la ruine entière de sa famille, et la réunion de l'Aquitaine à la couronne de France.

Pépin avoit profité des guerres civiles des Sarrasins d'Espagne pour leur enlever également la Septimanie; il avoit pris Narbonne en 759, et réuni pour la première fois le Languedoc, jusqu'aux Pyrénées orientales, à la monarchie des

Francs. La Bourgogne et la Provence, parcourues par ses armées, ne lui opposoient plus de résistance ; les ducs de ces provinces avoient reconnu l'autorité royale sans livrer de combat, et à la fin de son règne, il ne restoit plus aucune partie des Gaules qui ne fût pas soumise à la monarchie. L'Italie elle-même avoit rappris à connoître et la bravoure des Francs et le pouvoirs de leurs rois. Cette contrée, divisée pendant deux siècles entre les exarques de Ravenne et les rois lombards, venoit d'éprouver une révolution. Astolphe, roi des Lombards, avoit, en 752, conquis Ravenne et les villes soumises aux Grecs le long de l'Adriatique. On désignoit dès lors cette province par le nom de Romagne, comme étant seule demeurée à l'empire romain. L'exarchat étoit aboli, et le roi Astolphe commençoit à tourner ses armes contre les autres petites provinces que les Grecs possédoient encore en Italie, et surtout contre le duché de Rome. Le pape étoit le premier citoyen de ce duché, et quoiqu'il reconnût toujours la souveraineté de l'empire grec, il exerçoit sur son diocèse un pouvoir d'autant plus étendu que la domination des empereurs iconoclastes étoit devenue plus odieuse aux Italiens, très attachés au culte des images. Etienne II, qui siégeoit alors sur le trône pontifical, au lieu d'implorer les secours de Constantin Copronyme, s'adressa

au roi des Francs, et lui demanda de protéger l'apôtre saint Pierre et le troupeau qui lui étoit plus immédiatement confié. Il vint lui-même en France en 753, pour solliciter ces secours : il y excita un degré d'enthousiasme auquel il ne s'étoit point attendu; car tandis qu'il s'étoit présenté d'abord en suppliant, revêtu du sac et de la cendre, il fut considéré comme un messager de la Divinité, ou plutôt lui-même parut une divinité dont on s'empressoit de suivre les ordres. Tous les Francs se déclarèrent prêts à sacrifier leurs biens et leurs vies pour son avantage. Pépin lui demanda de le sacrer de nouveau, et de répandre aussi la même huile mystérieuse sur sa femme et sur ses enfans; et il offrit, en retour, d'abandonner tous les soins de son royaume, pour ne combattre plus que pour la gloire de Dieu et de son vicaire sur la terre.

Le pape profita avec habileté d'une passion populaire qu'il n'avoit point prévue. Changeant aussitôt de rôle, il requit pour lui-même, ou pour l'apôtre saint Pierre, dont il produisit une lettre adressée au roi des Francs, les secours qu'il avoit d'abord demandés pour la république romaine ou l'empire grec. De sa propre autorité, il accorda à Pépin et à ses deux fils le titre de patrice, nom par lequel on désignoit le lieutenant de l'empereur grec, auquel, jusqu'alors, le pontife lui-même avoit été soumis. Il entraîna

Pépin, avec l'armée des Francs, en Italie; et après qu'Astolphe eut été vaincu, il obtint de la générosité du roi des Francs la donation faite en faveur de saint Pierre, ou des provinces mêmes qui jusqu'alors avoient appartenu aux Grecs, ou de certains droits sur ces provinces, qui ne furent jamais bien définis et bien reconnus par le donateur et par le donataire, mais qui, d'après cette confusion même, ont donné naissance aux prétentions de la cour de Rome sur la souveraineté d'une partie de l'Italie.

Pépin régna onze ans comme maire du palais et seize ans comme roi. Son père avoit été le représentant d'une armée souveraine; Pépin se fit le représentant d'un clergé souverain; mais tous deux, par de rares talens, une grande force de volonté, une grande gloire personnelle, avoient réussi à dominer complétement le corps puissant au nom duquel ils agissoient. Tout ce que nous savons des lois, des actions civiles, des actions militaires de Pépin, nous le montre occupé à fonder, à consolider cette souveraineté du clergé. Cependant, tant qu'il vécut, il profita seul du pouvoir qu'il étoit occupé à lui transmettre; et lorsqu'il mourut, le 24 septembre 768, il laissa après lui un fils plus grand que lui, qui, pendant près d'un demi-siècle, continua à dominer et à protéger ces prêtres, dont Pépin avoit substitué l'autorité à celle de l'armée.

Ce ne fut que sous le règne de son petit-fils qu'on put reconnoître toutes les conséquences de la révolution qu'il avoit opérée dans la monarchie.

Après avoir si long-temps promené nos regards alternativement sur des souverains énervés par la mollesse et tous les vices des cours, ou sur des chefs de barbares dont l'énergie ne se manifestoit guère que par la férocité; après avoir pesé avec une égale répugnance les crimes des empereurs romains et les crimes des rois francs, nous arrivons enfin à un grand et noble caractère; nous rencontrons un homme qui réunit les talens du guerrier, le génie du législateur et les vertus de l'homme privé; un homme qui, né au milieu de la barbarie, couvert des plus épaisses ténèbres par l'ignorance de son âge, rayonne en même temps autour de lui les lumières et la gloire; un homme qui donne une impulsion nouvelle à la civilisation, et qui fait marcher en avant le genre humain, après qu'il avoit si long-temps reculé; qui crée après qu'on a sans cesse renversé, et qui, bien mieux connu qu'aucun de ceux qui vécurent deux siècles avant lui ou deux siècles après lui, nous laisse encore le regret de n'en pas savoir sur lui davantage. Le règne entier de Charlemagne, depuis l'an 768 jusqu'à l'an 814, est une des plus importantes périodes de l'histoire moderne. Charlemagne, réclamé par l'Eglise comme un saint, par les

Français comme leur plus grand roi, par les Allemands comme leur compatriote, par les Italiens comme leur empereur, se trouve, en quelque sorte, en tête de toutes les histoires modernes; c'est toujours à lui qu'il faut remonter pour comprendre notre état actuel.

Ce n'est point immédiatement que Charlemagne manifesta tout ce qu'il y avoit de grand dans son génie et son caractère : obligé de s'élever lui-même, de refaire pour son propre usage et la morale et la politique, il lui fallut quelque temps avant de sortir de l'ornière battue, de concevoir ce qu'il se devoit à lui-même et ce qu'il devoit à ses peuples, de consulter autre chose que son intérêt propre, seule règle qu'eussent suivie ses prédécesseurs. Il ne succédoit pas seul à son père : au moment de sa mort, Pépin avoit divisé sa monarchie entre ses deux fils; à Charles, qui étoit l'aîné, et qui étoit alors âgé de vingt-six ans, il avoit laissé les régions de l'occident, de la Frise jusqu'au golfe de Biscaye; à Carloman, le cadet, il avoit laissé l'orient, de la Souabe à la mer de Marseille. Les deux frères ne demeurèrent pas en bonne intelligence : si Carloman avoit vécu, la guerre n'auroit probablement pas tardé à éclater entre eux; il mourut la troisième année, en 771, et Charles, avec autant d'avidité et d'injustice qu'auroit pu le faire aucun de ses prédécesseurs, dépouilla

sa femme et ses fils de leur héritage, les força à s'enfuir en Italie, et n'est pas même à l'abri de plus graves soupçons à leur égard. Dans ses mœurs domestiques, Charles commença aussi par mériter des reproches, et sa conduite n'en fut point à l'abri jusqu'à la fin de sa vie. Ce ne sont pas seulement ses nombreuses maîtresses et le scandale qu'il donnoit par elles, et à ses peuples, et à ses filles, élevées dans le même palais avec ses concubines, qui méritent la censure; il n'écoutoit que ses caprices dans ses mariages et ses divorces, et il sembloit insensible au malheur de celles qu'il répudioit sans raison, et qu'il exposoit ainsi aux regrets et au déshonneur.

Mais il faut une grande force d'âme et une grande force d'esprit pour s'élever à la vraie morale, quand tous les intérêts séducteurs vous assiégent, quand tous les exemples vous corrompent, quand les directeurs mêmes que vous donnez à votre conscience vous offrent la ressource perfide des compensations, et vous répondent que tous les péchés peuvent être rachetés par des aumônes faites aux moines ou aux églises. Il faut tenir compte à Charles des progrès qu'il fit contre le torrent, et ne pas s'étonner si quelquefois l'impétuosité de celui-ci le fit dériver.

On ne sait point si Pépin, qui probablement

étoit complétement illettré lui-même, avoit cherché à donner à son fils les avantages d'une éducation littéraire, ou si Charlemagne commença tout aussi bien qu'il accomplit, par sa seule volonté, les études qui éclairèrent son âme, et qui contribuèrent sans doute beaucoup à sa grandeur morale. Eginhard, son ami et son secrétaire, nous a laissé des détails précieux sur l'instruction qu'il avoit acquise.

« L'éloquence de Charles, dit-il, étoit abon- « dante; il pouvoit exprimer avec facilité tout « ce qu'il vouloit; et ne se contentant point de « sa langue maternelle, il s'étoit donné la peine « d'en apprendre d'étrangères : il avoit appris « si bien la latine qu'il pouvoit parler en public, « dans cette langue, presque aussi facilement « que dans la sienne propre. Il comprenoit « mieux la grecque qu'il ne pouvoit l'employer « lui-même. » Il est digne de remarque qu'Eginhard ne nous dit pas même si Charlemagne pouvoit comprendre ou parler ce patois des basses classes du peuple, qu'on nommoit roman, patois qui commençoit alors à se former dans les Gaules, et qui a donné naissance au français; car la langue propre de Charles, qu'il parloit comme le latin, étoit l'allemand. « Charles, poursuit « Eginhard, avoit assez de faconde pour pouvoir « être accusé d'en abuser. Il avoit étudié avec « soin les arts libéraux; il en respectoit fort les

« docteurs, et les combloit d'honneurs. Il avoit « appris la grammaire du diacre Pierre Pisan, « qui lui donna des leçons dans sa vieillesse. « Dans ses autres études, il avoit eu pour pré- « cepteur Albin, surnommé Alcuin, diacre venu « de Bretagne, mais de race saxonne, homme « très docte en toute science. Il avoit consacré « avec lui beaucoup de temps et de peine à « apprendre la rhétorique, la dialectique, et « surtout l'astronomie. Il apprenoit encore l'art « du calcul, et il s'appliquoit avec beaucoup de « soin à fixer le cours des astres. Il s'essayoit « aussi à écrire, et il gardoit communément « sous son oreiller des tablettes et de petits li- « vrets, pour accoutumer, lorsqu'il avoit du « temps de reste, sa main à former les lettres; « mais il réussissoit mal dans ce travail tardif et « commencé hors de saison. »

Il est si loin de tous nos usages qu'on puisse arriver à une grande connoissance, et des langues, et des sciences, sans savoir écrire, qu'on s'est efforcé de chercher quelque autre explication du sens si clair de ce texte, et qu'on s'est figuré qu'il s'agissoit de calligraphie, et non d'écriture. C'est qu'on a perdu de vue la direction que prenoit l'enseignement dans les siècles barbares. Avec peu de livres, et moins encore de papier, écrire étoit un grand luxe et une grande dépense : aussi les leçons étoient-elles

presque toutes orales, et l'écriture ne servoit-elle jamais pour étudier. Charles n'avoit pas besoin, il est vrai, d'épargner le parchemin; mais ses maîtres ne s'étoient jamais accoutumés, avec leurs autres écoliers, à fonder leur enseignement sur l'écriture, en sorte qu'ils n'auroient point su combiner leurs leçons avec des dictées et des extraits. Ils n'exigeoient de leurs élèves ni notes ni compositions, et ils gravoient sur la mémoire, non sur des tablettes; écrire étoit un art utile, et non une partie de la science; et un homme d'un esprit actif trouvoit beaucoup mieux son compte à n'employer que des secrétaires : aussi, quoique Charles ne sût point écrire, peut-on le placer sans crainte parmi les souverains les plus instruits qui soient jamais montés sur le trône.

Le grand homme qui portoit alors la couronne des Francs, pouvoit disposer des forces d'une des plus puissantes monarchies de l'univers. La Gaule entière étoit soumise aux Francs, jusqu'aux Pyrénées, jusqu'à la mer de Marseille, et jusqu'aux Alpes d'Italie. L'Helvétie, la Rhétie et la Souabe lui étoient réunies; au nord les frontières s'étendoient bien au-delà du Rhin, jusqu'aux plaines de la Basse-Allemagne, où les Francs confinoient avec les Saxons. La population, dans ce vaste empire, étoit fort iné-

galement répartie. Dans tout le midi de la Gaule elle étoit encore nombreuse, mais désarmée; les habitans, Aquitains, Provençaux, Bourguignons, étoient souvent désignés par le nom de Romains; leur langage, qui a donné naissance au français actuel, n'étoit point entendu des vainqueurs; ils excitoient toujours leur défiance, ils n'étoient point appelés aux armées, ou à aucune place qui leur donnât de l'influence. Dans le centre de la Gaule, quoiqu'on trouvât deux nations au lieu d'une, les Francs et les Romains, et que les premiers eussent en partie appris la langue des seconds, la population étoit plus clair-semée, la plus grande partie des agriculteurs étoient réduits en esclavage, des seigneurs occupoient des provinces entières qu'ils administroient comme de grandes fermes, et les hommes libres, disséminés avec leurs petits héritages autour des limites de ces grandes propriétés, se sentoient dans un état d'oppression qui les déterminoit souvent à renoncer à leurs aleux, à leur titre de propriété, pour se soumettre volontairement à la seigneurie de quelqu'un de leurs voisins, qui en retour de leurs services s'engageoit à les protéger. Mais dans les provinces situées sur les deux bords du Rhin, qui aujourd'hui même ont conservé l'usage de la langue allemande, la race teutonique dominoit seule. On y voyoit peu d'esclaves, et par

conséquent peu de grands seigneurs, mais seulement des hommes libres qui cultivoient leurs propres aleux, et des leudes ou feudataires, qui s'étoient engagés envers leurs seigneurs au service militaire et qui, pour pouvoir l'accomplir, demeuroient armés. C'étoit dans ces provinces, dont Aix-la-Chapelle étoit comme la métropole, que résidoit tout le nerf de la nation des Francs; c'étoit là que Charlemagne levoit ses armées, là qu'il assembloit ses Etats-Généraux, et c'étoit avec ce seul peuple teutonique qu'il dominoit sur le reste de la monarchie, et qu'il tentoit au dehors des conquêtes.

Les voisins de Charles n'étoient pas assez puissans pour lui inspirer beaucoup d'inquiétude. Au couchant, la mer bornoit ses Etats; et au-delà des mers, la grande île de Bretagne, divisée entre les petits rois de l'heptarchie saxonne, et absolument barbare, n'exerçoit aucune influence et ne pouvoit causer aucune crainte. Au midi, l'Espagne s'étoit détachée, en 755, du grand empire des khalifes; un descendant des Ommiades, Abdérame, y avoit fondé le royaume de Cordoue, que les souverains de Damas regardoient comme un Etat révolté. Les Sarrasins avoient cessé d'être redoutables, et de petits princes des Goths, dans les Asturies, la Navarre et l'Aragon, recommençoient, sous la protection de Charlemagne, à sortir de leurs

retraites et à repousser les musulmans. Au levant, les Lombards en Italie, les Bavarois en Germanie, avoient éprouvé déjà la puissance des Francs, et ils dissimuloient leur haine et leur défiance, pour ne pas provoquer un ennemi trop redoutable. Au nord seulement, toute la Basse-Germanie étoit couverte par les confédérations des Saxons, dont le gouvernement étoit à peu près tel qu'avoit été celui des Francs, trois siècles auparavant, dont la bravoure étoit également redoutable, mais dont le lien social étoit trop relâché pour qu'ils pussent aisément tenter des conquêtes lointaines. Tous ces voisins, à leur tour, éprouvèrent la puissance des armes de Charlemagne.

Didier avoit succédé à Astolphe, en 756, sur le trône des Lombards; une tentative de Berthe, mère de Charlemagne, pour unir les deux maisons royales par des mariages, avoit eu l'effet contraire, celui qui résulte le plus souvent de cette fausse politique, qui fonde les alliances sur les affections privées des souverains. Charles, qui avoit répudié Désirée, fille de Didier, avoit ainsi offensé son beau-père et aigri les rivalités nationales par un ressentiment domestique. La donation faite par Pépin en faveur du saint-siége, des conquêtes faites sur les Grecs, avoit été, par son obscurité et son inexécution, une source d'animosité entre les Lombards et les papes, et

Étienne III, qui régnoit alors, ne cessa de solliciter Charles de marcher sur les traces de son père, de prendre comme lui la défense de l'apôtre saint Pierre, qu'Etienne supposoit toujours être directement intéressé à la prospérité temporelle de l'église de Rome, et d'écraser sans retour la nation des Lombards. Le jeune roi, qui se trouvoit à la tête d'une nation belliqueuse, et à qui le chef de la religion offroit le salut éternel, pour l'encourager à satisfaire son ambition, ses ressentimens privés et ses passions les moins nobles, céda bientôt à ces sollicitations. Il convoqua, pour le 1er mai 773, une assemblée des Francs à Genève. Ses guerriers devoient se rendre en armes à cette place étrangère à leur langue et éloignée de leurs foyers. Il leur communiqua les lettres du pape, et les engagea à déclarer la guerre aux Lombards.

Cette guerre, qui devoit assurer à Charles une de ses premières et de ses plus brillantes conquêtes, ne fut pas longue : son armée entra en Italie par le mont Saint-Bernard et le mont Cenis. Les Lombards, n'osant point tenir la campagne, rassemblèrent leurs forces dans Pavie, dans l'espérance que des barbares bien plus ignorans qu'eux dans l'art des siéges consumeroient toute leur vigueur devant les murs de cette forte place, ou qu'ils seroient victimes des maladies que causeroient, dans leur armée,

un climat étranger et leur intempérance. Mais il paroît que Charles avoit réussi à établir dans son camp une meilleure discipline. Il ne se découragea point pendant un siége, ou plutôt un blocus, qui dura près d'une année; il comptoit même assez sur ses lieutenans pour s'éloigner de son armée, et aller célébrer les fêtes de Pâques à Rome, où il fut reçu par le pape avec tous les honneurs que l'Eglise s'empresse d'accorder à un grand souverain. Pavie fut enfin obligée d'ouvrir ses portes au commencement de juin 774. Didier fut livré à Charles, avec sa femme et sa fille, et envoyé en prison à Liége, d'où il paroît qu'il fut ensuite transféré à Corbie. Le reste de sa vie fut consacré aux jeûnes et aux prières, dernière consolation de sa captivité. Son fils Adelgise, qui, dans le même temps, avoit été assiégé à Vérone, se déroba par la fuite à un sort semblable. Il alla chercher un refuge à Constantinople; le reste de la nation se soumit, et Charles joignit la couronne des Lombards à celle des Francs.

La guerre contre les Saxons n'avoit point pour but, comme celle d'Italie, la conquête d'une contrée enrichie par tous les dons de la nature et tous les travaux de l'homme; elle sembloit bien moins glorieuse dans ses résultats; elle fut bien plus longue, bien plus acharnée, et demanda de bien plus grands sacrifices et

d'hommes et d'argent. Cependant le but que, par elle, se proposoit Charlemagne n'étoit pas moins important, et les conséquences de ses victoires ne furent pas moins durables. Les Saxons, libres et guerriers, avoient déjà sur les Francs l'avantage qu'ont les nations entièrement barbares, sur celles qui commencent à se civiliser, et qui ont plutôt acquis les vices que les vertus d'un état plus prospère. La confédération des Saxons n'étoit pas encore menaçante, mais il suffisoit qu'un heureux hasard fît naître parmi eux un chef habile, pour réunir toutes les forces de leurs diverses ligues, les conduire dans le Midi, et conquérir encore une fois la Gaule et l'Italie, comme elles avoient déjà été conquises à plusieurs reprises par les Visigoths, les Bourguignons, les Francs, les Ostrogoths et les Lombards. L'expérience de plusieurs siècles avoit prouvé que les nations barbares se suivoient les unes les autres dans la même carrière; que celle qui avoit accompli sa conquête ne se trouvoit jamais en état de résister à la nouvelle venue; que, dans cette disproportion constante et nécessaire de forces, non seulement l'Europe étoit exposée au renouvellement des mêmes calamités, mais que tout progrès devenoit impossible; que les ténèbres de la barbarie s'épaississoient chaque jour, et que le moment où quelque ordre, quelque repos, sembloit s'établir dans une

nouvelle conquête pouvoit presque toujours être regardé comme le précurseur de l'approche d'un ennemi plus redoutable encore.

Il nous est permis de juger d'un avenir que Charlemagne ne pouvoit voir, puisque nous savons quels furent ses successeurs, quel fut l'état de l'empire pendant leur règne; et cette connoissance ne laisse aucun doute sur le sort de la guerre entre les Francs et les Saxons, si au lieu d'éclater du temps de Charlemagne, elle avoit été différée jusqu'à celui de Louis-le-Débonnaire ou de Charles-le-Chauve. Charles civilisa la Germanie septentrionale; un siècle plus tard les Saxons auroient replongé la Gaule dans une complète barbarie; ils auroient recommencé le siècle de Clovis et de ses successeurs, jusqu'à ce qu'affoiblis à leur tour par les délices du Midi et les vices de leurs esclaves, ils eussent fait place à de nouveaux conquérans. On peut reprocher à Charlemagne de s'être laissé emporter, durant cette guerre, par son ressentiment ou son intolérance; d'avoir donné quelques exemples de cruauté qui ne s'accordent point avec l'ensemble de son caractère; mais son but général semble avoir été d'accord avec la prudence, et jusqu'à ce jour peut-être nous recueillons les fruits de sa conquête.

Les Saxons, que Pépin et Charles-Martel avoient déjà combattus, que Charlemagne devoit

combattre long-temps encore, étoient divisés en Ostphaliens à l'orient, en Westphaliens à l'occident, et Angariens au milieu. Leurs frontières septentrionales s'étendoient jusqu'à la mer Baltique, les méridionales jusqu'à la Lippe. Comme les autres peuples germaniques, ils n'étoient pas soumis à un seul maître, mais à autant de chefs ou de rois qu'ils comptoient de cantons et presque de villages. Ils tenoient chaque année, sur les bords du Weser, une diète générale où ils discutoient leurs affaires publiques. Dans une de ces assemblées, probablement en 772, le prêtre saint Libuin se présenta à eux, et les exhorta à se convertir à la foi chrétienne, leur annonçant en même temps l'attaque prochaine du plus grand roi de l'Occident, qui bientôt ravageroit leur pays par le glaive, le pillage et l'incendie, et qui en extermineroit la population pour venger la Divinité. Il s'en fallut peu que l'assemblée des Saxons ne massacrât le saint qui venoit l'aborder avec de telles menaces. Un vieillard cependant le prit sous sa protection; il représenta à ses compatriotes que le prêtre étoit l'ambassadeur d'une divinité étrangère et peut-être ennemie; que de quelque langage offensant qu'il fît usage en délivrant son ambassade, ils devoient respecter en lui les franchises d'un ambassadeur. En effet, les Saxons s'abstinrent de châtier les provocations de saint

Libuin; mais, en haine du dieu dont il leur portoit les menaces, ils brûlèrent l'église de Deventer, qu'on venoit de construire, et ils massacrèrent les chrétiens qui s'y trouvoient rassemblés.

Pendant le même temps, les comices des Francs, présidés par Charles, étoient assemblés à Worms; ils considérèrent le massacre des chrétiens de Deventer comme une provocation, et ils déclarèrent la guerre aux Saxons. Cette guerre, la plus acharnée, la plus terrible que les Francs aient soutenue, se continua pendant trente-trois ans. L'un des petits rois des Westphaliens, Wittikind, se distingua au milieu de ses compatriotes par son courage, sa persévérance et sa haine des Francs; il mérita d'être considéré comme un digne rival de Charlemagne, et sans réunir tous ses compatriotes sous sa domination, il obtint bientôt cependant le premier rang dans leurs armées et dans leurs conseils. Il n'y eut que peu de batailles rangées, livrées entre les deux peuples. Lorsque Charlemagne s'avançoit au travers du pays avec des forces infiniment supérieures à celles que les Saxons pouvoient rassembler, Wittikind, avec les plus braves, se retiroit derrière l'Elbe, et jusqu'en Danemarck, tandis que les autres promettoient de se soumettre, donnoient des ôtages, et consentoient à recevoir le baptême;

car c'étoit là, aux yeux de Charlemagne, le signe de l'obéissance et de la civilisation. En effet, sous d'autres rapports, le roi franc changeoit à peine l'organisation de la Saxe; il laissoit aux peuples leurs petits rois avec le titre de comtes, leurs lois et leur administration, qui étoient à peu près les mêmes que celles des Francs : seulement, à mesure qu'il s'avançoit, il bâtissoit des villes, et il fondoit des églises et des évêchés, auxquels il attribuoit de vastes concessions de terre. Quand la durée du service des hommes libres étoit terminée, et que Charles se retiroit, Wittikind revenoit avec ses émigrés; il soulevoit de nouveau tout le pays, il brûloit les églises nouvelles, et souvent il étendoit ses courses dans la France, et dévastoit par de cruelles représailles tous les bords du Rhin.

L'obstination des Saxons, leur mépris des engagemens qu'ils avoient contractés, leur fréquent retour à l'ancienne religion nationale, au culte d'Hermansul, qui, après qu'ils avoient reçu le baptême, étoit qualifié d'apostasie par Charlemagne, provoquèrent le monarque des Francs, et son histoire est souillée par deux ou trois actes d'odieuse cruauté. La première période de la guerre s'étoit étendue de 772 à 780; elle avoit été terminée par une grande victoire, remportée par Charles à Buchholz, après la-

quelle les trois confédérations des Saxons acceptèrent la paix; l'empire des Francs s'étendit jusqu'à l'Elbe, et plusieurs villes nouvelles, dans la Germanie, surtout Paderborn, indiquèrent les progrès de la civilisation vers le Nord. Mais Wittikind, qui étoit en Danemarck, revint dans la Saxe en 782, la souleva tout entière, et battit les lieutenans de Charles. Celui-ci, vainqueur à son tour, se fit livrer tous les compagnons de Wittikind, accusés par leurs compatriotes d'avoir renouvelé les hostilités; ils étoient au nombre de quatre mille cinq cents, et Charles leur fit trancher à tous la tête, en un même jour de l'automne de 782, à Verden, sur les bords de l'Aller.

Ce grand acte de cruauté ne servit qu'à aigrir le ressentiment des Saxons, et à donner à la guerre un degré d'acharnement qu'elle n'avoit point eu jusqu'alors. Pendant trois ans, de 783 à 785, des combats plus nombreux, deux grandes batailles générales, et d'effroyables ravages continués même au cœur de l'hiver, désolèrent la Saxe, et épuisèrent en même temps les armées des Francs. Plus de sang fut versé dans ces trois ans que dans les neuf années de la première guerre. Cependant Wittikind reconnut enfin qu'une plus longue résistance ne feroit qu'aggraver les souffrances de son malheureux pays. Il demanda la paix, il reçut le

baptême, et se confiant à Charles, il vint le trouver à son palais d'Attigny-sur-Aisne, et s'en retira ensuite comblé de présens.

Wittikind fut fidèle aux engagemens qu'il venoit de prendre, et la guerre de Saxe fut suspendue pendant huit ans. Elle se renouvela, en 793, par une révolte générale de la jeunesse saxonne qui n'avoit point pris part aux précédens combats, et qui se figuroit qu'il lui étoit réservé de recouvrer l'indépendance et de venger l'honneur national. Cette dernière révolte ne fut complétement apaisée qu'en l'an 804. Charles ne réussit à dompter ces peuples si fiers qu'en demandant à chaque village, presque à chaque famille, des ôtages pris parmi les jeunes hommes les plus hardis et les plus indépendans. Il les fit conduire dans diverses provinces à moitié désertes des Gaules ou de l'Italie, où les Saxons, séparés par une immense distance de leur patrie et de tous leurs souvenirs, finirent par adopter les mœurs et les opinions de leurs vainqueurs.

Mais les vides faits par l'épée se referment plus tôt que ceux qui sont faits par de mauvaises lois. La Saxe vaincue, et si long-temps dévastée, se remontrera à nous, dès la génération suivante, beaucoup plus peuplée, plus belliqueuse, et mieux en état de se défendre, que la Gaule, qui avoit triomphé d'elle à tant de reprises. C'est

au milieu de ces ravages, de ces massacres, et de tous les malheurs attachés à la conquête que le nord de la Germanie passa de la barbarie à la civilisation, que des villes nouvelles furent fondées au milieu des forêts, que des lois furent reconnues par ceux qui s'étoient fait long-temps un honneur de n'en point admettre, qu'une certaine connoissance des lettres fut le résultat de la prédication du christianisme, qu'enfin les arts et les jouissances de la vie domestique furent introduits jusqu'à l'Elbe, par les fréquens voyages et les longs séjours des personnages riches et puissans que Charlemagne entraînoit avec lui au fond de la Germanie.

Nous n'avons encore vu que les conquêtes de Charlemagne; son administration et le renouvellement de l'empire seront l'objet d'un autre chapitre.

CHAPITRE XVII.

Charlemagne, empereur. — 800-814.

Nous avons brièvement exposé l'histoire des deux plus importantes conquêtes de Charlemagne; celle qui soumit à son empire toute l'Italie jusqu'aux frontières du duché de Bénévent et aux petites provinces occupées par les Grecs, et celle qui dévasta d'abord, qui civilisa ensuite la Saxe. Cette dernière porta au nord-est, jusqu'aux bords de l'Elbe, les frontières de l'empire des Francs. Nous donnerons moins de détails encore sur la suite des guerres de ce grand roi; elles étoient moins empreintes de son génie, elles appartenoient moins aussi à l'histoire de la civilisation. Une fois arrivé à une aussi haute puissance que celle qu'il exerçoit sur la France, l'Allemagne et l'Italie, il n'avoit plus besoin de méditer des conquêtes, elles s'accomplissoient en quelque sorte d'elles-mêmes. La puissance des peuples qui l'entouroient étoit si peu proportionnée avec sa puissance, ils avoient si peu la pensée de lutter avec l'empire des Francs ou de le renverser, que toute leur politique n'avoit pour but que de se supplanter dans la faveur

du maître, de s'unir plus intimement avec les Francs, afin qu'ils servissent l'animosité qu'ils ressentoient les uns contre les autres, et qu'ils exécutassent leurs vengeances. Charles se seroit peut-être renfermé dans ces limites nouvelles, qui donnoient à sa monarchie une forme compacte; mais les peuples slaves, qui habitoient au-delà de l'Elbe, venoient s'accuser réciproquement à son tribunal; ce furent eux qui appelèrent ses armées jusqu'à l'Oder et plus loin encore. De même le duc de Bavière lui fut d'abord dénoncé par ses rivaux; il fut contraint de se soumettre au jugement de ses pairs à la diète d'Ingelheim, et fut déposé en 788. La Bavière fut réunie au reste de l'Allemagne, et les Francs, devenus limitrophes des Avares et des Huns, pénétrèrent dans la Hongrie actuelle, et s'approchèrent sur le Bas-Danube des frontières de l'empire grec. Les petits princes, maures ou chrétiens, des frontières d'Espagne, n'étoient pas moins assidus à la cour de Charles, pas moins empressés à se dénoncer l'un l'autre, à s'attaquer réciproquement pour le compte de la France, et ils forcèrent en effet Charles à étendre jusqu'à l'Èbre la nouvelle province française qui fut désignée par le nom de Marche d'Espagne.

Ces conquêtes, qui chaque jour devenoient plus faciles, qui se consolidoient l'une l'autre,

qui divisoient par une immense distance les ennemis des Francs les uns d'avec les autres, de sorte qu'ils ne pouvoient pas même avoir la pensée de se réunir contre Charles et de lui faire en commun la guerre, fondèrent le nouvel empire d'Occident, dont le pape Léon III renouvela le nom le jour de Noël de l'an 800. Depuis la conquête de l'Italie, en 774, les deux papes, Adrien d'abord, ensuite Léon, avoient agi constamment comme les lieutenans de Charlemagne. Ils entretenoient avec lui une correspondance régulière; ils surveilloient ses ministres, ils épioient les intrigues et jusqu'aux sentimens des Grecs et des Lombards, contre lesquels ils s'efforçoient d'aigrir le ressentiment de Charlemagne, afin de partager ensuite leurs dépouilles. Adrien, surtout, dont le règne fut fort long (772-795), manifesta contre les ducs lombards, auxquels Charlemagne avoit conservé leurs fonctions, un acharnement dont le héros finit par se défier. Quelque dévoué qu'il fût à l'Église, il savoit distinguer les passions des prêtres de l'intérêt de la chrétienté; il voulut éclaircir une accusation scandaleuse portée contre le pape. Les ducs voisins de Rome prétendoient que le pontife vendoit ses vassaux à des marchands sarrasins qui les transportoient en esclavage en Espagne et en Afrique. Le pape convenoit bien (780) que cette traite des chrétiens

s'étoit faite dans son port de Civita-Vecchia; mais il rétorquoit l'accusation contre ses accusateurs, et il prétendoit que les Lombards, pressés par la famine, se vendoient les uns les autres. La question ne fut jamais suffisamment éclaircie, et Charles, tout en témoignant beaucoup de respect au pape, s'abstint dès lors de suivre tous ses conseils.

Léon III, successeur d'Adrien, ne manifesta ni moins de dévouement à Charles, ni moins d'ambition personnelle. Il excita contre lui-même cependant un violent ressentiment à Rome. Une conjuration y fut tramée contre lui en 799 par des prêtres. Il fut arrêté et blessé; on prétendit même que les conjurés lui avoient arraché les yeux et la langue, et qu'il les avoit aussitôt recouvrés par un miracle. Il s'échappa, au bout de quelques heures, des mains de ses ennemis, et sur l'invitation de Charles, il vint trouver ce monarque à Paderborn, au milieu de ces nouvelles conquêtes que le roi des Francs avoit faites pour le christianisme. C'est là qu'un nouveau voyage de Charles, en Italie, fut résolu pour la punition des conspirateurs; là aussi fut probablement arrangé le couronnement solennel que Léon préparoit à Charlemagne; mais en même temps ce projet fut enveloppé d'un profond mystère, car on pouvoit craindre qu'il ne mécontentât les Francs et les autres peuples barbares,

dont Charlemagne avoit jusqu'alors été le chef. Le 24 novembre de l'an 800, Charles fit son entrée à Rome; sept jours après, devant une assemblée des seigneurs francs et romains, ainsi que du clergé, il admit Léon III à se purger par serment des accusations intentées contre lui. Il ne demanda pas d'autre preuve de son innocence, et condamna ses ennemis à mort, comme calomniateurs et conspirateurs. En retour pour tant de bienveillance, Léon III, après avoir chanté la messe dans la basilique du Vatican, le jour de la fête de Noël, en présence de Charles et de tout le peuple, s'avança vers lui, et plaça sur sa tête une couronne d'or. Aussitôt le clergé et le pape s'écrièrent, selon la formule usitée pour les empereurs romains : *Vie et victoire à l'auguste Charles, couronné par Dieu, grand et pacifique empereur des Romains!* Ces acclamations et cette couronne furent considérées comme ayant renouvelé l'empire d'Occident, après une interruption de trois cent vint-quatre ans, depuis la déposition d'Augustule.

En recevant la couronne impériale, Charles adoptoit en quelque sorte les souvenirs de Rome et de l'empire. Il se déclaroit le représentant de la civilisation antique, de l'ordre social, de l'autorité légitime, au lieu d'être plus long-temps celui des conquérans barbares qui fondoient tous leurs droits sur leur épée. Les Francs, en con-

sentant qu'une dignité romaine remplaçât dans leur chef le rang qu'il tenoit d'eux, se soumirent, sans y avoir songé, à être traités eux-mêmes comme des Romains. La chancellerie de Charles adopta tous les titres fastueux de la cour de Bysance, et les grands ou les conseillers du nouvel empereur ne s'approchèrent plus de lui qu'en mettant un genou en terre et en lui baisant le pied.

Quelque jugement qu'on puisse porter sur une étiquette que peut-être Charlemagne méprisoit lui-même, il se montra du moins zélé dans la tâche qu'il avoit entreprise de régler par les lois son empire, d'y rétablir la culture des lettres, celle des sciences et celle des arts utiles. Il donna une impulsion toute nouvelle à la vaste partie de l'Europe qu'il gouvernoit, et quoique son action ait été long-temps suspendue, long-temps paralysée, c'est de lui que peut dater la nouvelle civilisation.

Ce fut surtout en Italie que Charles chercha des instituteurs pour relever les écoles publiques, qui dans toute la France avoient été abandonnées. « Il rassembla à Rome, dit le moine d'Angoulême, son historiographe, des maîtres de l'art de la grammaire et de celui du calcul, et il les conduisit en France, en leur ordonnant d'y répandre le goût des lettres; car, avant le seigneur Charles, il n'y avoit en France aucune

étude des arts libéraux. » En même temps Charles écrivit à tous les évêques et à tous les couvens, pour les encourager à reprendre des études qu'on avoit trop négligées. « Dans les « écrits, leur disoit-il, qui nous ont fréquem- « ment été adressés par les couvens, durant ces « dernières années, nous avons pu remarquer « que le sens des religieux étoit droit, mais que « leurs discours étoient incultes; que ce qu'une « dévotion pieuse leur dictoit fidèlement au « dedans, ils ne pouvoient l'exprimer au dehors « sans reproche, par leur négligence et leur igno- « rance de la langue..... Nous souhaitons », ajoute-t-il plus bas, « que vous soyez tous, « comme il convient à des soldats de l'Église, « dévots au dedans, doctes au dehors, chastes « pour bien vivre, érudits pour bien parler. »

Parmi les révolutions dans l'enseignement qui furent l'ouvrage de Charles, il faut compter celle de la musique; elle fut surtout la conséquence de l'importance attachée au chant religieux, et de la substitution du chant grégorien au chant ambrosien. Ce ne fut qu'avec peine, cependant, que la puissance de l'empereur, réunie à celle du pape, triompha de l'habitude et de l'obstination des prêtres francs. Les ordres, les menaces, ne suffirent pas; il fallut arracher et brûler de vive force tous les livres ou antiphonaires du rite ambrosien; Charlemagne céda même aux

sollicitations du pape, et il paroît qu'il fit brûler quelques uns des chantres en même temps que leur musique. Les prêtres francs se soumirent enfin à chanter à la manière de Rome : seulement, dit un chroniqueur de ce temps-là : « Les « Francs, avec leurs voix naturellement barba- « res, ne pouvoient rendre les trilles, les caden- « ces, et les sons tour à tour liés et détachés des « Romains. Ils les brisoient dans leur gosier plu- « tôt que de les exprimer. » Deux écoles normales de musique religieuse furent fondées pour tout l'empire; l'une à Metz, l'autre dans le palais de l'empereur, qui suivoit sa chapelle, et qui fut enfin fixée à Aix-la-Chapelle, d'où le nom français de cette ville est peut-être venu.

D'autres beaux-arts furent aussi favorisés par Charles, et son goût à cet égard est d'autant plus remarquable que tout sentiment de l'art sembloit alors anéanti chez ses contemporains; mais la vue de Rome l'avoit frappé d'admiration, et il désira transporter sur les confins de la Germanie ces beautés qui signaloient l'antique grandeur romaine. Au commencement de son règne, il avoit changé chaque hiver de résidence, et aucune préférence n'avoit indiqué quelle étoit la capitale de la France, depuis que Paris étoit abandonné par les rois. Mais en avançant en âge, il s'attacha toujours plus à Aix-la-Chapelle. Il s'occupa d'orner cette ville d'édifices somptueux,

de palais, de basiliques, de ponts, de rues nouvelles. Il y fit même transporter, de Ravenne, des marbres et des statues dont il savoit admirer la beauté. L'architecture hydraulique réclama à son tour son attention. Il forma le projet de réunir, par un canal de navigation, le Rhin avec le Danube; il suivit ces travaux avec constance; mais l'art n'étoit pas encore assez avancé ou les mesures n'avoient pas été bien prises, et après le sacrifice de sommes considérables, il fut contraint d'abandonner ce dessein.

Les arts utiles eux-mêmes furent l'objet de l'attention de Charlemagne et de sa législation. Les revenus du monarque consistoient principalement en propriétés territoriales d'une immense étendue; ces propriétés étoient dispersées dans toutes les parties de son empire, et peuplées par une nombreuse classe de sujets qu'on nommoit les fiscalins. Les esclaves du fisc étoient d'une condition tant soit peu plus relevée que ceux des seigneurs. Charlemagne publia, pour leur gouvernement, une loi, ou capitulaire, qui contient les renseignemens les plus importans sur la civilisation de l'Europe à cette époque. Il donna à chaque ville royale un juge, et celui-ci en étoit également l'économe et l'administrateur. Le juge recevoit tous les produits en nature, il les faisoit vendre pour le profit du monarque, et l'on a souvent cité, en preuve de

l'attention que Charles apportoit à chaque détail, l'ordre qu'il avoit donné à ces juges d'élever des poules et des oies, et de faire vendre leurs œufs; ou celui de faire cultiver toutes les espèces de fruits et de légumes dans les jardins de ses immenses propriétés. Ces juges, au reste, avoient des fonctions plus importantes, puisqu'ils décidoient la vocation de chacun des hommes qui leur étoient soumis. Charles avoit voulu que, dans chacune de ses villes royales, il y eût un certain nombre d'hommes de tous les métiers qu'il énuméroit, depuis les plus relevés jusqu'aux plus bas : or, c'étoit la fonction du juge de choisir parmi les esclaves fiscalins ceux qu'il jugeoit les plus propres à chacune de ces professions, de leur en faire faire l'apprentissage et de tenir ainsi les métiers toujours fournis. En toute occasion, la règle et l'autorité étoient mises à la place de l'intérêt personnel, et ce qui se fait chez nous volontairement étoit fait par ordre dans l'empire de Charlemagne.

Dans un règne qui avoit déjà duré plus de trente ans, Charles avoit fait faire des pas rapides vers la civilisation. Protégeant également l'éducation publique, les lettres, les arts, les lois, il auroit rendu grande sa nation s'il lui avoit donné une base plus large. Malheureusement, la classe infiniment peu nombreuse des hommes libres,

participoit seule à ces progrès; et celle-ci, perdue au milieu de ses milliers d'esclaves, retomba bientôt dans la barbarie dont elle étoit entourée de toutes parts. L'esclavage, ce chancre rongeur des grands États, qui avoit déjà ruiné l'empire romain, ruina aussi celui de Charlemagne, et attira sur lui les désastres inouïs qui suivirent de si près son règne brillant, sans que nous ayons droit peut-être d'en faire un reproche au législateur. Ni lui-même, ni aucun de ses sujets, ne pouvoient concevoir ce qui ne s'étoit jamais vu, une société sans esclaves; pas plus que nous ne concevrions une société sans pauvres. Dans l'organisation sociale, seule connue à cette époque, l'épuisement produit par l'esclavage étoit la conséquence de la propriété elle-même; l'accroissement des richesses devoit être toujours suivi de la réunion de toutes les petites propriétés avec les grandes, de la multiplication des esclaves, et de la cessation absolue de tout travail qui ne seroit pas fait par des mains serviles. Lorsque les hommes libres, qui ne vouloient pas être confondus avec les esclaves, en maniant comme eux la bêche, ne pouvoient se maintenir dans l'oisiveté par le travail d'autrui, ils vendoient leur petit héritage à quelque riche voisin, ils alloient aux armées, et leur famille ne tardoit pas à s'éteindre.

Plus l'empereur étendoit ses conquêtes, plus

il avoit de terres disponibles dont il pouvoit gratifier ses serviteurs, plus leur ambition s'accroissoit aussi, et plus ils demandoient de lui des concessions considérables. Dans les idées de ce siècle, la juridiction, la souveraineté même se confondoient tellement avec la propriété, que chacun des duchés, des comtés, des seigneuries que Charles accordoit à quelqu'un de ses capitaines, n'étoit pas seulement un gouvernement, c'étoit aussi un patrimoine plus ou moins couvert d'esclaves qui travailloient pour leur maître. Dans ses concessions aux couvens, nous trouvons toujours qu'il leur donne des terres « avec tous leurs habitans, leurs maisons, leurs « esclaves, leurs prés, leurs champs, leurs meu- « bles et leurs immeubles. » Plusieurs milliers de familles devoient travailler pour nourrir un courtisan, et le savant Alcuin, que Charles avoit enrichi par ses libéralités, mais sans l'élever au niveau des ducs et des évêques de sa cour, avoit vingt mille esclaves sous ses ordres.

En consultant les lois de Charlemagne, cette collection connue sous le nom de Capitulaires, on comprend mieux encore comment la population libre devoit disparoître de son empire pour faire place à une population servile. L'un des objets principaux de ces lois est d'indiquer comment chaque Franc doit contribuer à la défense de son pays, marcher lorsque l'hériban

(sommation de l'armée) est publié, et être puni lorsqu'il manque à ce devoir. Tous les propriétaires d'une *manse* de terre étoient appelés à contribuer à former l'armée. La *manse*, évaluée à douze arpens, paroît avoir été la mesure de terre qu'on jugeoit suffisante pour faire vivre une famille servile. Mais celui-là seul qui possédoit trois manses ou davantage, étoit obligé à marcher en personne; celui qui n'en possédoit qu'une devoit s'arranger, avec trois de ses égaux, pour fournir un soldat : or, ce service militaire gratuit devoit entraîner rapidement les hommes libres à leur ruine. Le soldat étoit en effet obligé de se procurer des armes à ses frais : on demandoit de lui qu'il se présentât avec la lance et l'écu, ou avec l'arc, deux cordes et douze flèches; qu'il portât une provision de vivres suffisante pour rejoindre l'armée, après quoi le fisc accordoit pour trois mois des vivres au soldat. Un tel service n'avoit pas paru excessif sous les Mérovingiens, lorsque les guerres étoient rares, et qu'elles n'entraînoient pas le citoyen fort loin de ses foyers; mais sous Charlemagne, où chaque année étoit marquée par une expédition nouvelle, et où les Francs, appelés à combattre tour à tour les Sarrasins, les Danois et les Huns, traversoient toute l'Europe en corps d'armée, et éprouvoient les inconvéniens de tous les climats, le service gratuit entraînoit

avec lui les vexations les plus intolérables. Des familles aisées étoient bientôt plongées dans la misère; la population disparoissoit rapidement; la liberté, la propriété, devenoient un fardeau et non un avantage. Celui qui, après une sommation, ne se rendoit pas à l'armée, étoit puni par une amende ou hériban de soixante sols d'or. Mais comme cette amende passoit le plus souvent l'étendue de ses facultés, il étoit réduit à un état d'esclavage temporaire, jusqu'à ce qu'il l'eût acquittée. Cette loi même, exécutée à la rigueur, auroit bientôt fait disparoître toute la classe des hommes libres. Comme adoucissement, le législateur voulut que le malheureux qui mouroit dans cet état d'esclavage fût considéré comme ayant acquitté son hériban, en sorte que sa propriété n'étoit point saisie, ni ses enfans réduits en captivité.

La plus importante innovation dans l'ordre politique, apportée par Charlemagne à l'administration de sa monarchie, fut la création des députés impériaux nommés *missi dominici*. C'étoient deux officiers, l'un ecclésiastique et l'autre laïque, et tous deux d'une haute dignité, que Charles chargeoit de l'inspection d'un district, composé d'un certain nombre de comtés. Ils devoient reconnoître quelle avoit été la conduite des juges et des comtes, régler les finances, et se faire rendre les comptes des villes

royales, dont les revenus formoient presque la seule richesse du souverain. Ils devoient visiter chaque comté tous les trois mois, et y tenir des assises pour l'administration de la justice. « Ils « devoient de plus se rendre, au milieu de mai, « chacun dans sa légation, dit le législateur, avec « tous nos évêques, abbés, comtes et vassaux, « avoués et vidames des abbayes..... Chaque « comte devoit être suivi de ses vicaires et cen- « teniers, et de trois ou quatre de ses premiers « échevins. Dans cette assemblée provinciale, « après avoir examiné l'état de la religion chré- « tienne et de l'ordre ecclésiastique, les députés « s'informeront de la manière dont tous ceux « qui sont constitués en pouvoir s'acquittent « de leur office ; comment ils administrent le « peuple selon la volonté de Dieu et selon nos « ordres, et comment ils agissent de concert. »

Charles n'avoit point essayé de donner à ses peuples une nouvelle législation civile ou criminelle ; il confirma au contraire le droit auquel prétendoient ses sujets d'être jugés chacun selon leurs lois nationales, et d'être convaincus seulement, ou par le témoignage des hommes, ou par le jugement de Dieu ; ce qui excluoit la procédure par enquête et par la torture, que l'exemple des cours ecclésiastiques a introduite beaucoup plus tard. Charles publia de nouveau, avec quelques corrections et quelques addi-

tions, les anciennes lois des Saliens, des Ripuaires, des Lombards, des Saxons, et d'autres peuples qui lui étoient soumis. Il conserva le principe fondamental de toutes ces lois, la compensation des crimes par des amendes. Il en soumit seulement quelques unes à un tarif plus élevé; en particulier les offenses envers les ecclésiastiques furent punies avec un redoublement de sévérité. L'examen de toutes ces lois ne laisse aucun doute sur la multiplication des crimes atroces; et plus on étudie, ou les codes des barbares, ou celui de Charlemagne, plus on demeure convaincu que cette civilisation, qu'on oppose si souvent à la simplicité du bon vieux temps, a seule remédié à la profonde corruption des mœurs qui régnoit dans les temps demi sauvages.

L'examen des travaux de Charlemagne, comme législateur, ajoute sans doute à l'idée que nous nous étions formée de son génie; on le voit établissant partout l'ordre et la régularité; étendant sur toutes les parties de l'État sa protection puissante; mais déjà, au milieu de sa plus grande gloire, on peut prévoir par où toutes ces institutions devront crouler, si l'on ne perd pas de vue qu'à cette époque la nation des Francs se composoit des seuls propriétaires d'hommes et de terres; eux seuls étoient riches, étoient indépendans, étoient consultés sur les

affaires publiques, admis au champ de mai, et appelés dans les armées. A mesure que leur richesse augmentoit, cette richesse étant toute territoriale, leur nombre devoit diminuer. Les progrès apparens de l'opulence étoient des symptômes d'une diminution de la force réelle, puisque chaque nouveau riche représentoit et remplaçoit plusieurs anciennes familles libres. Qu'on ne s'étonne donc point si la grande masse du peuple étoit à peine aperçue, si elle ne prenoit aucun intérêt à ses affaires, si elle ne trouvoit en elle-même ni force ni pensée, si enfin la nation passa en un instant du faîte de la puissance au dernier abaissement. Quelques milliers de gentilshommes, perdus parmi quelques millions d'esclaves abrutis, et qui n'appartenoient plus ni à la nation, ni à la patrie, ni presque à l'humanité, quelques milliers de gentilshommes ne pouvoient rien faire seuls pour conserver à la France ou ses lois, ou sa puissance, ou sa liberté.

Les frontières du nouvel empire d'Occident s'étendoient, et en Italie et en Illyrie, jusqu'à celles de l'empire d'Orient; la navigation des Latins les forçoit aussi à entretenir des relations de commerce avec l'empire des khalifes de Syrie. Malgré les préjugés nationaux et les haines religieuses, les trois empires qui divisoient le

monde civilisé se considéroient mutuellement comme égaux, et les relations de Charlemagne avec la cour de Constantinople et avec la cour de Bagdad ne laissèrent pas de doutes sur le rang auquel s'étoit élevée la monarchie des Francs.

A Constantinople, trois souverains de race isaurienne avoient occupé successivement avec éclat le trône de l'Orient, de 717 à 780. Léon III avoit repoussé les Sarrasins avec vaillance; Constantin V, Copronyme, que les catholiques ont représenté comme un tyran, fut peut-être en effet cruel dans la persécution des adorateurs des images, mais il avoit déployé dans un long règne, de 741 à 775, son activité et son courage; il avoit, tour à tour, fait la guerre sur l'Euphrate et sur le Danube, et il avoit montré aux Grecs que l'ancien préjugé qui retenoit leurs souverains prisonniers dans le palais étoit également funeste aux princes et aux peuples; qu'un monarque ne perdoit rien de sa dignité en précédant à cheval les légions, et en les guidant lui-même contre l'ennemi. Sa sage administration avoit rendu l'abondance aux provinces grecques, et il avoit repeuplé, par de nouvelles colonies, les déserts de la Thrace. Léon IV son fils, dans un règne plus court, de 775 à 780, montra plus de foiblesse. Il ne fut point lui-même cependant étranger aux qualités qui

avoient distingué la race isaurienne, et qui, après de si longues calamités, avoient relevé, au VIII[e] siècle, la gloire et la puissance de l'empire d'Orient.

Mais les trois empereurs isauriens qui avoient vu avec indignation le christianisme dégénérer en idolâtrie, s'étoient trouvés, pendant toute la durée de leur règne, engagés dans une guerre dangereuse contre les adorateurs des images, surtout contre les moines et les prêtres, qui faisoient un scandaleux trafic de la protection de ces divinités domestiques, ou des miracles qu'ils prétendoient obtenir de leur intercession. Les empereurs se figurèrent qu'ils réformeroient l'Église par leurs édits, et ils voulurent arrêter la superstition par des menaces, des rigueurs et des supplices. La passion religieuse qu'ils combattoient n'en acquit que plus de force, et eux-mêmes, égarés par l'animosité d'une longue lutte, ils outrepassèrent toute borne, et ils se rendirent odieux à une grande partie de leurs sujets par leur intolérance. Leur règne fut sans cesse ébranlé par des séditions. Les moines entraînoient presque toujours leurs sujets à la révolte; et lorsque les séditieux étoient ensuite punis de leur audace, le peuple leur rendoit un culte comme à des martyrs. Aigri par leurs prédications, leurs injures et leurs complots, Léon IV poussa la persécution jusqu'à envoyer

au supplice plusieurs des adorateurs des images. Au plus fort de son ressentiment, il découvrit dans le lit même de sa femme, au mois de février 780, deux images auxquelles elle avoit rendu un culte secret. Léon punit avec cruauté ceux qui avoient introduit dans son propre palais la superstition qu'il avoit en horreur. Il repoussa Irène avec indignation; il se préparoit à lui faire son procès, peut-être à la faire périr, lorsque tout à coup, ayant voulu mettre sur sa tête une couronne consacrée par sa femme au crucifix, partout où la couronne toucha sa peau, celle-ci se couvrit de pustules noires; il fut saisi par une fièvre ardente, et il mourut en peu d'heures. C'est ce que tous les historiens ecclésiastiques ont appelé un miracle, qui vengeoit la Divinité offensée.

Irène, après avoir aidé sans doute le crucifix à accomplir ce miracle, qui peut-être pouvoit seul la sauver, n'étoit pas hors de tout danger. Elle se fit couronner avec son fils, Constantin V, qui n'étoit âgé que de dix à douze ans, et elle se réserva toute l'autorité. Mais elle avoit contre elle tous les grands, jaloux du pouvoir d'une femme; tous les partisans des derniers empereurs, qui ne croyoient pas facilement aux miracles qui font mourir si à propos les rois; tout le haut clergé inconoclaste, tous les fonctionnaires publics, élevés au pouvoir par ses pré-

décesseurs, et tous les isauriens. Irène chercha un appui dans la populace, que les moines dirigeoient; elle rétablit avec pompe le culte des images, elle honora comme des martyrs tous ceux qui avoient souffert sous les iconoclastes; elle enferma dans des couvens les frères de son mari; elle en fit périr quelques uns qu'elle accusa de conspiration, et elle obtint ainsi une haute réputation de piété et de zèle pour l'orthodoxie.

Les papes s'étoient constamment déclarés contre les empereurs iconoclastes, et ils avoient secondé Irène de tout leur pouvoir. Le second concile de Nicée, que cette impératrice avoit assemblé en 787, rétablit et confirma le culte des images; alors Adrien, dont les légats avoient présidé à ce concile, en transmit les actes à l'Église d'Occident, que Charlemagne assembla en concile, à Francfort, en 794, pour qu'ils fussent reconnus comme procédant d'un concile œcuménique et faisant loi dans l'Église.

Les Églises d'Occident ne s'étoient abstenues ni des superstitions ni des subtilités qui défiguroient le christianisme; cependant elles repoussoient toujours avec horreur le culte des images comme une idolâtrie. Peut-être l'abandon presque absolu des beaux-arts avoit-il contribué à tenir les Francs et les Germains en garde contre l'adoration de ces dieux faits de main d'homme

qu'on voyoit si rarement dans leurs églises, tandis qu'ils ornoient tous les temples des Grecs. Du moins les chroniques du temps et les vies des saints ne nous parlent-elles jamais dans l'Eglise latine, comme elles font sans cesse dans l'Eglise grecque, de la protection accordée à tel personnage ou à tel pays, par une image miraculeuse. Tous ces miracles locaux étoient attribués dans l'Occident à des reliques, comme ils l'étoient dans l'Orient à des images. Le culte des ossemens des saints s'accordoit mieux avec la barbarie des Occidentaux, tout comme celui de leur ressemblance, avec la civilisation des Grecs. L'Église romaine profitoit indifféremment des uns ou des autres; et quoique, en Italie même, les images fussent beaucoup plus rares que dans la Grèce, elles l'étoient beaucoup moins qu'au-delà des Alpes. Les papes avoient dû leur souveraineté en Italie à la querelle des images, comme ils devoient à l'adoration des reliques les trésors qui leur arrivoient chaque année de France et de Germanie, en échange des ossemens tirés des catacombes.

Mais le crédit du pape ne suffit point pour faire recevoir à l'Eglise d'Occident la doctrine qu'il avoit lui-même trouvée profitable. Les pères, assemblés à Francfort, exprimèrent leur indignation contre l'idolâtrie qu'on vouloit introduire dans la chrétienté. « L'on a apporté

« dans l'assemblée, dirent-ils, la question du « nouveau synode des Grecs; sur l'adoration des « images, dans lequel il est écrit que ceux qui « n'offriroient pas aux images des saints le ser-« vice et l'adoration, comme à la Trinité déifi-« que, seroient jugés anathèmes. Mais nos très « saints pères, nommés ci-dessus, rejetant de « toute manière l'adoration et la servitude (les « cultes de latrie et de dulie), les méprisent et les « condamnent d'un commun consentement. »

L'Église entière sembloit partagée; trois cent cinquante évêques avoient souscrit au concile de Nicée; trois cents évêques souscrivirent à celui de Francfort. De plus, ce dernier étoit appuyé par l'autorité imposante de Charlemagne, qui dicta lui-même contre le culte des images un traité connu sous le nom de *Livres Carolins*. Adrien n'avoit garde de s'exposer à mécontenter un semblable protecteur; il s'efforça d'éluder la question, de distinguer ce qui n'étoit point distingable, de faire voir que le concile infaillible de Francfort s'étoit trompé sur les faits, plus encore que sur les principes; que le concile tenu à Nicée, non à Constantinople, n'avoit point dit ce que les Allemands avoient cru entendre, et que, malgré les déclarations contradictoires de ces deux assemblées, l'unité de foi de l'Eglise n'étoit point ébranlée; enfin, il fit si bien qu'il assoupit la

discussion. Les deux conciles sont admis en même temps comme faisant loi dans l'Eglise; les deux doctrines s'y maintiennent même en paix l'une à côté de l'autre; car la France et l'Allemagne, sans avoir repoussé les images de leurs temples, ne leur rendent cependant pas de culte; tandis que l'Italie et l'Espagne se sont confirmées dans l'adoration des images, et célèbrent chaque jour quelque miracle de ces divinités locales.

L'impératrice Irène avoit, dès le commencement de son règne, recherché l'amitié du grand monarque des Latins, et elle avoit songé à faire épouser à son fils une des filles de Charlemagne: cependant, soit que la querelle sur les images eût causé entre eux quelque refroidissement, soit qu'Irène, commençant à ressentir de la jalousie contre son fils, ne voulût pas lui procurer un si puissant allié, le traité fut rompu d'une manière offensante; Constantin VI, fils d'Irène, épousa une princesse arménienne, et quelques hostilités, sur les frontières du duché de Bénévent, signalèrent cette brouillerie entre les Grecs et les Francs.

D'autre part, l'ambitieuse Irène, qui avoit su, au moment opportun, se délivrer de son mari, pour régner au nom de son fils, n'avoit point pu se résigner à partager l'autorité avec celui-ci, lorsqu'il étoit parvenu à l'âge d'homme.

Il y avoit eu entre la mère et le fils une lutte prolongée, durant laquelle Irène avoit été envoyée en exil à Athènes, lieu de sa naissance; elle n'avoit ensuite été rappelée à la cour que lorsqu'elle avoit réussi, par sa dissimulation, à persuader Constantin de sa soumission absolue. Alors elle avoit profité de son ascendant sur son fils pour l'engager dans des démarches fausses et dangereuses. L'empereur avoit, en 792, puni une conjuration de ses oncles contre lui, en faisant arracher les yeux à l'un d'eux et couper la langue aux quatre autres. Il avoit, au mois de janvier 795, répudié l'Arménienne Marie, qu'il avoit accusée d'une conspiration, pour épouser à sa place une de ses suivantes nommée Théodora; Irène l'avoit elle-même excité à satisfaire ainsi une passion nouvelle, tandis qu'elle l'avoit en même temps dénoncé au clergé et surtout aux moines, sur lesquels elle conservoit un crédit illimité, pour avoir violé les lois et la discipline de l'Église. Elle avoit réussi, par ces artifices, à soulever contre lui les prélats et les saints, et à organiser des séditions dans la capitale et les provinces. Enfin, les conjurés qu'elle dirigeoit se saisirent du malheureux Constantin, le 15 juin 797; ils l'entraînèrent dans la chambre même où il étoit né, et là ils lui arrachèrent les yeux avec tant de barbarie qu'il en mourut peu de temps après dans d'horribles tourmens.

Irène fut alors placée sur le trône, et pour la première fois le monde romain obéit à une femme qui gouvernoit, non plus comme régente ou tutrice, mais comme régnant en son propre droit. L'Église ferma les yeux sur le crime d'Irène, parce que celle-ci rétablit le culte des images, que son fils avoit interdit de nouveau, et les Grecs lui ont donné place parmi les saints dans leur calendrier. Cependant le règne d'une femme fut probablement la circonstance qui enhardit Léon III à disposer de la couronne d'Occident, comme s'il y avoit eu quelque droit; il fit naître dans son esprit un projet plus étrange encore, celui de réunir par un mariage l'empire qu'il venoit de rétablir à celui qui s'étoit conservé. En 801, Charles étoit veuf depuis une année : tandis qu'il étoit en Italie pour son couronnement, il fit demander la main d'Irène; et quoique cette princesse ambitieuse fût très éloignée de vouloir compromettre son pouvoir en le partageant avec un mari, la négociation, qui dura quelque temps, contribua à maintenir la paix entre les deux empires.

Les relations de l'empire de Charlemagne avec les Sarrasins forment aussi un trait caractéristique de son histoire. Il confinoit avec eux en Espagne; il les retrouvoit en Afrique sur tout le rivage opposé aux côtes de la France et de l'Ita-

lie, et ses sujets faisoient avec eux un assez grand commerce dans le Levant. Mais les Sarrasins avoient cessé de former un seul empire, et justement au moment où la maison des Carlovingiens avoit succédé en France à la première race, la maison des Abbassides avoit, dans le Levant, succédé à celle des Ommiades; le colosse qui avoit couvert tout le Midi s'étoit brisé, et les musulmans ne menaçoient plus tous leurs voisins. Cette révolution, plus encore que la bataille de Poitiers, délivra l'Europe de leurs armes, et les romanciers commettent un anachronisme en faisant de Charlemagne le champion de la chrétienté, car durant son règne elle ne couroit plus de danger.

Les Ommiades, qui pendant quatre-vingt-dix ans avoient gouverné l'empire des croyans avec assez de gloire (661-750), avoient cependant toujours été considérés par un parti nombreux dans l'Orient, comme des usurpateurs. On leur reprochoit d'être descendus de l'ennemi le plus acharné du prophète, tandis qu'il restoit des descendans légitimes de la branche des Hashémites, et même du sang de Mahomet. Les Ommiades étoient distingués par leurs étendards blancs; les Fatimites, descendans d'Ali et de la fille de Mahomet, Fatima, avoient adopté la couleur verte. A cette époque, leurs chefs n'avoient point assez d'habileté ou assez d'ambition pour

faire valoir leurs droits ; mais les descendans d'Abbas, oncle du prophète, distingués par la couleur noire de leurs drapeaux, et connus sous le nom d'Abbassides, soulevèrent enfin l'Orient en leur faveur. Après de longues et cruelles guerres civiles, Mervan II, le dernier des Ommiades, dont on vante cependant les talens et les vertus, succomba, et fut tué en Egypte, le 10 février 750. Aboul Abbas, le premier des Abbassides, lui fut donné pour successeur, par Abu Moslem, le vrai chef du parti, le faiseur de rois, comme il est appelé, ou l'auteur de la *vocation des Abbassides.* Le trône du nouveau khalife, et celui de son premier successeur, furent affermis par les victoires d'Abu Moslem. Les Ommiades, vaincus, acceptèrent la paix qui leur étoit offerte ; ils se fièrent aux sermens de leur rival. Quatre-vingts membres de cette famille furent invités, à Damas, à un repas de réconciliation, qui devoit mettre le sceau à la nouvelle alliance. Ils s'y rendirent sans défiance ; ils y furent tous massacrés : la table du festin fut dressée sur leurs corps palpitans, tandis qu'ils respiroient encore, et l'orgie des Abbassides se prolongea au milieu des gémissemens et de l'agonie de leurs rivaux.

Un seul des Ommiades, Abderrahman, s'étoit dérobé à cette boucherie. Il quitta la Syrie, il parcourut l'Afrique en fugitif ; mais dans les val-

lées de l'Atlas, il apprit que la faction blanche étoit encore la plus puissante en Espagne; il se présenta, vers le milieu d'août 755, à ses partisans, sur les côtes de l'Andalousie; il fut salué par eux comme le vrai khalife : toute l'Espagne lui fut bientôt soumise; il établit le siége de sa monarchie à Cordoue. Il y prit le titre d'émir-al-moumenyin, commandeur des croyans, dont les Occidentaux ont fait le nom barbare de miramolin, et il y régna trente-trois ans avec gloire. Son fils et son petit-fils Hesham (788-796) et al Hacam (796-822) furent les contemporains de Charlemagne, et combattirent plusieurs fois avec succès contre ses lieutenans et contre son fils Louis-le-Débonnaire. Les Ommiades d'Espagne se maintinrent deux cent cinquante ans dans la souveraineté de toute la Péninsule. Leur race ne finit qu'en 1038, et, à cette époque, la division du khalifat d'Occident en un grand nombre de petites principautés facilita les conquêtes des chrétiens.

Vers le milieu du VIII[e] siècle, une autre monarchie indépendante s'étoit formée en Afrique, celle des Edrissites de Fez, qui se disoient issus d'une branche des Fatimites, et qui ne reconnoissoient ni le khalife d'Occident ni celui d'Orient. Charlemagne reçut, en l'année 801, une ambassade de leur émir ou sultan Ibrahim. La guerre qu'il faisoit en Espagne aux Ommia-

des le disposoit à s'allier avec leurs rivaux en Afrique et dans l'Orient.

Ces derniers, les khalifes abbassides, malgré la perte de tant de vastes provinces occidentales, conservoient encore une puissance digne de celle des premiers successeurs de Mahomet, et la pompe de leur cour faisoit un contraste remarquable avec l'austérité de ces premiers croyans. Le victorieux Almanzor (754-775), son fils et ses deux petits-fils, Mahadi, 775-785, Hadi, 785-786, et Haroun-al-Raschid, 786-809, furent les contemporains des premiers Carlovingiens; ce furent eux qui introduisirent les arts et la culture des sciences chez les Arabes, et qui leur firent faire dans la carrière littéraire des progrès aussi rapides que ceux qu'ils avoient faits tout récemment dans les armes. Des traductions en arabe, de tous les livres scientifiques des Grecs, furent entreprises et libéralement récompensées par le khalife. Haroun-al-Raschid étoit sans cesse entouré de savans, et il en conduisoit au moins cent à sa suite dans tous ses voyages. Il s'étoit fait la loi de ne jamais bâtir une mosquée sans y joindre une école, et ce fut à sa munificence qu'on dut attribuer la formation de ces milliers d'écrivains arabes qui illustrèrent son siècle. La mémoire de deux ambassades d'Haroun-al-Raschid à Charlemagne nous a été conservée par les écrivains occidentaux, l'une

en 801, l'autre en 807. Les premiers ambassadeurs d'Haroun-al-Raschid lui apportèrent, avec une galanterie chevaleresque, les clefs du saint-sépulcre, comme au plus grand des monarques qui suivoient la religion du Christ. Les seconds apportèrent en présent, à Charles, de la part du khalife, une horloge ornée de figures automates qui se mouvoient et jouoient de divers instrumens de musique, telle à peu près qu'on en fait aujourd'hui à Genève pour les envoyer dans le Levant. C'est ainsi que dans la révolution de dix siècles, les arts, aussi bien que les lettres et les sciences, ont absolument échangé leur siége. Après le règne d'Haroun-al-Raschid, l'empire des khalifes, dont le siége avoit été transporté à Bagdad par Almanzor, en 757, conserva plusieurs siècles encore la gloire des lettres et des arts ; mais il renonça presque absolument à celle des armes, et les fondations des dynasties nouvelles des Aglabites d'Afrique, des Fatimites d'Egypte, des Tahérites du Chorazan, des Soffarides de Perse, nous égareroient bientôt si nous tentions de les suivre dans un dédale de noms et de pays presque inconnus.

Charlemagne, redouté de ses ennemis, respecté de tout l'univers, sentoit cependant les approches de la vieillesse. Il avoit trois fils arrivés à l'âge d'homme, entre lesquels il partagea sa monarchie, en présence de la diète de Thion-

ville, en l'an 806. A Charles, l'aîné, il donna la France et la Germanie; à Pépin, le second, l'Italie, la Bavière et la Pannonie; à Louis, le troisième, l'Aquitaine, la Bourgogne, la Provence et la Marche d'Espagne. Il assura en même temps le sort de ses filles. Il en avoit sept, peut-être huit, toutes d'une beauté remarquable, et il leur avoit toujours montré beaucoup de tendresse. « Il avoit eu, dit Eginhard, grand soin « de l'éducation de ses enfans; il avoit voulu que « les filles, aussi bien que les fils, s'appliquassent « avant tout aux études libérales qu'il avoit suivies lui-même. Dès que leur âge le permit, « il accoutuma ses fils, selon les mœurs des « Francs, à monter à cheval et à s'exercer aux « armes et à la chasse. Il avoit aussi voulu que « ses filles prissent l'habitude de travailler à la « laine et de tenir la quenouille et le fuseau, de « s'occuper enfin, et de s'accoutumer à tous les « emplois honnêtes de leurs temps, pour que « l'oisiveté ne les corrompît pas. Il tenoit tou- « jours ses enfans avec lui à souper. Ses fils l'en- « touroient à cheval quand il voyageoit, ses filles « suivoient, et le cortége étoit terminé par des « gardes qui les protégeoient. Comme elles étoient « fort belles, et qu'il les aimoit beaucoup, il est « étrange qu'il n'ait jamais voulu en donner au- « cune en mariage, ou à quelqu'un des siens, « ou à quelque prince allié. Il les garda toutes

« auprès de lui jusqu'à sa mort, déclarant qu'il « ne pouvoit se passer de leur compagnie : aussi, « quoiqu'il eût été heureux en toute autre chose, « il éprouva par elles la malignité de la fortune. « Il est vrai qu'il dissimula ce chagrin aussi bien « que si la médisance n'avoit jamais élevé ou ré- « pandu sur elles le soupçon d'aucune faute. » On prétend que l'historien lui-même, auquel nous empruntons ce récit, n'étoit point étranger à ces fautes auxquelles il fait allusion, et que la belle Emma, l'une des filles de Charlemagne, pour ne point laisser de traces sur la neige de la visite nocturne d'Eginhard, son amant, le reporta le matin sur ses épaules, hors du pavillon où elle habitoit. Le souvenir de cette anecdote s'est conservé dans le couvent qu'Eginhard lui-même avoit fondé.

Si Charlemagne supporta avec résignation les foiblesses de ses filles, auxquelles il avoit toujours donné un dangereux exemple, il se montra vraiment père, et père sensible, lorsqu'il eut le malheur de perdre successivement sa fille aînée Rotrude, celle qu'il aimoit le plus, son second fils Pépin, mort à Milan le 8 juillet 810; enfin, son fils aîné Charles, mort à Aix-la-Chapelle le 4 décembre 811. On considéroit alors comme une partie de la grandeur d'âme qu'on attendoit des héros, la fermeté avec laquelle ils supportoient les chagrins domestiques; on re-

marqua donc avec plus de blâme que de compassion la douleur profonde que ressentoit Charles pour la perte de ses enfans, et les larmes qu'on lui vit répandre. L'empereur cependant se hâta de pourvoir au gouvernement de ses États. Son fils aîné n'avoit point laissé d'enfans; mais le second, Pépin, avoit un fils et cinq filles. Charles destina le fils, Bernard, à la royauté d'Italie, et après l'avoir annoncé au champ de mai, assemblé à Aix-la-Chapelle, il le fit partir pour la Lombardie, avec Wala, son cousin, quoique d'une naissance illégitime, qu'il lui donnoit pour conseiller. En même temps, il jugea prudent de transmettre de son vivant tous ses titres à son troisième fils Louis, roi d'Aquitaine. Il le rappela donc auprès de lui, et dans des États assemblés à Aix-la-Chapelle au mois de septembre de l'an 813, il le présenta, dit une antique chronique, « aux évêques, abbés, comtes et « sénateurs des Francs, et il leur demanda de le « constituer roi et empereur. Tous y consenti- « rent également, déclarant que cela seroit bien. « Le même avis plut à tout le peuple, en sorte « que l'empire lui fut décerné par la tradition « de la couronne d'or, tandis que le peuple crioit « vive l'empereur Louis. » Comme si Charles avoit prévu que le pape, qui lui avoit donné à lui-même le titre d'empereur, pourroit préten-

dre que son autorité étoit nécessaire pour le confirmer à d'autres, il voulut que son fils, qui appartenoit aux peuples de l'Occident, à l'armée et à ses chefs, et qui avoit été choisi par eux, ne relevât que de Dieu même. Il fit faire une couronne d'or semblable à la sienne, et il la fit déposer sur l'autel de l'église d'Aix-la-Chapelle; il ordonna ensuite à Louis de la prendre lui-même et de la placer sur sa tête. Après cette cérémonie, il le renvoya en Aquitaine.

Charles perdit ses forces plus tôt qu'on n'auroit dû l'attendre de la vigueur de son tempérament ou de la vie active qu'il avoit menée. On remarquoit depuis long-temps son déclin, lorsque après le milieu de janvier de l'an 814, il fut saisi, au sortir du bain, par la fièvre. Pendant les sept jours qu'elle continua, il cessa de manger, et ne prit plus qu'un peu d'eau pour se rafraîchir. Le septième jour, il se fit donner les sacremens par Hildebald, son aumônier; le matin suivant il fit un dernier effort pour soulever sa foible main droite et faire sur sa tête et sa poitrine le signe de la croix; puis, rangeant ses membres pour le repos éternel, il ferma les yeux en répétant à voix basse : *In manus tuas commendo spiritum meum;* et il expira. C'étoit le 28 janvier de l'année 814; et Charles, né en 742, étoit entré dans sa soixante-douzième

année. Il en avoit régné quarante-sept sur les Francs, quarante-trois sur les Lombards, et quatorze sur l'empire d'Occident. Il fut enterré à Aix-la-Chapelle, dans l'église de Sainte-Marie, qu'il avoit bâtie.

CHAPITRE XVIII.

Louis-le-Débonnaire. — 814-840.

Le nouveau souverain de l'empire d'Occident, Louis, que les Latins, les Italiens et les Allemands nommèrent le pieux, les Français, le débonnaire, étoit âgé de trente-six ans à la mort de son père. Depuis seize ans il étoit marié à Ermengarde, fille d'Inghiramne, duc d'Hasbaigne, qui lui avoit déjà donné trois fils, Lothaire, Pépin et Louis. Depuis trente-trois ans il portoit le titre de roi, car il étoit dans son berceau quand son père l'avoit fait transporter, en 781, en Aquitaine, afin de persuader aux peuples du midi de la Gaule qu'ils avoient leur souverain au milieu d'eux. Dès qu'en avançant en âge il avoit pu donner à connoître son caractère, on avoit remarqué en lui de la douceur, de l'amour pour la justice, de la bienfaisance, et surtout de la foiblesse. Il avoit long-temps fait la guerre dans les Pyrénées, aux Saxons et aux Maures, et il s'y étoit conduit honorablement comme soldat. Déjà cependant ceux qui remarquoient son zèle pour la religion, son occupation constante de la discipline ecclésiastique, disoient

de lui qu'il étoit plus propre au couvent qu'au trône, et Louis, qui portoit envie à la dévotion de son grand-oncle Carloman, devenu, de souverain, moine du mont Cassin, regardoit ces paroles comme le plus grand éloge qu'on pût faire de lui. Après avoir, pendant quelque temps, mis ses finances en désordre, par sa bienfaisance, il les avoit rétablies avec l'aide de son père, et sa bonne économie l'avoit mis en état de soulager les campagnes du droit ruineux que s'attribuoient les soldats, de se faire maintenir par les paysans. Les peuples avoient la plus haute opinion de sa vertu, et quand, sur la nouvelle de la mort de son père, il se rendit de Toulouse à Aix-la-Chapelle, il fut partout reçu sur son passage comme un sauveur qui venoit mettre un terme aux longues souffrances de l'empire.

En effet, durant ce règne si brillant de Charlemagne, et sous la protection d'un grand homme, le désordre et l'oppression s'étoient accrus dans toutes les provinces; les hommes libres avoient été ruinés par des guerres continuelles, les grands avoient abusé de leur faveur à la cour, ils avoient dépouillé leurs voisins plus pauvres, de leurs héritages, ils en avoient réduit un grand nombre en servitude, plusieurs même avoient volontairement aliéné une liberté qu'ils ne pouvoient plus défendre, et avoient demandé à être rangés

parmi les esclaves des seigneurs qui promettoient de les protéger. Louis se hâta d'envoyer dans tout l'empire de nouveaux messagers impériaux (*missi dominici*), pour examiner les réclamations de ceux qui avoient été dépouillés ou de leur patrimoine ou de leur liberté, et le nombre des opprimés qui recouvrèrent leurs droits se trouva passer toute croyance. La défiance de Charles avoit ôté aux Saxons et aux Frisons la liberté de transmettre leurs biens en héritage à leurs enfans; Louis supprima cette interdiction odieuse, et les mit sur le pied de tous les autres citoyens. Dans la Marche d'Espagne, des émigrés chrétiens de l'Espagne maure avoient obtenu de Charles la concession de déserts récemment conquis qu'ils avoient remis en culture; mais bientôt ces terres, dont la fertilité avoit été créée par leurs sueurs, leur avoient été ravies par les courtisans de l'empereur, qui tantôt avoient obtenu de Charles de nouvelles concessions, tantôt s'en étoient mis en possession par la violence. Louis accorda sa protection à ces malheureux émigrés; il leur rendit leurs biens, mais il n'eut pas la force de leur en maintenir long-temps la possession; l'impudence des seigneurs, la foiblesse des vassaux étoient telles, que, malgré toutes les garanties du monarque, le pauvre étoit toujours dépouillé.

Une autre réforme opérée par Louis fut con-

sidérée comme indiquant peu de respect pour la mémoire de son père. Le palais de Charles, à Aix-la-Chapelle, attestoit le désordre de ses mœurs. Il y avoit vécu jusque dans sa vieillesse, toujours entouré de ses nombreuses maîtresses, qui l'habitoient au milieu de ses sept filles et de ses cinq nièces, toutes belles et toutes également galantes. Avant de vouloir entrer dans ce palais, Louis le fit évacuer par une exécution militaire; il chassa sans miséricorde jusqu'aux femmes qui avoient soigné Charlemagne dans sa dernière maladie; il força ses sœurs et ses nièces à se renfermer dans des couvens; il condamna tous leurs amans, comme coupables de lèse-majesté, ou à l'exil, ou à la prison, quelques uns même à la mort, et il donna ainsi une publicité scandaleuse aux désordres de sa famille, qui jusqu'alors avoient été peu remarqués.

L'immense étendue de l'empire chargeoit Louis d'un fardeau trop pesant; il se hâta de s'en débarrasser en le partageant avec ses enfans. Il confirma à Bernard, son neveu, le royaume d'Italie; mais en même temps il donna la Bavière à gouverner à l'aîné de ses fils, et l'Aquitaine au second; le troisième étoit encore trop jeune pour qu'il pût lui attribuer un partage. L'empire d'Occident, avec trois rois subordonnés sur les trois frontières les plus exposées, sembloit gouverné comme au temps de Charlemagne, et il

se passa plusieurs années avant que les étrangers s'aperçussent de l'immense différence entre les hommes des deux générations. Les armées étoient toujours également redoutables; les peuples voisins, jaloux les uns des autres, étoient toujours également empressés à se surveiller réciproquement, à se dénoncer à l'empereur, et à obéir à ses ordres. Aux plaids du royaume que Louis-le-Débonnaire assembloit très régulièrement, on voyoit arriver les ambassadeurs des petits princes visigoths qui combattoient dans les Pyrénées, pour sauver quelques parties de l'Espagne du joug des musulmans; ceux du duc de Bénévent, qui, en Italie, payoit tribut à l'empire; ceux de tous les petits peuples slaves, qui, dans l'Illyrie, la Bohême et la Prusse, recherchoient également la protection des Francs; ceux enfin des princes des Danois, alors divisés par une guerre civile et qui se disputoient le trône. Un observateur peu attentif n'auroit point remarqué que cet empire, si étendu et si redouté, étoit déjà sur le penchant de sa ruine.

Cependant, un des défauts du caractère de Louis, c'étoit l'irrésolution; il croyoit la fixer en prenant des engagemens perpétuels; il disposoit sans cesse de l'avenir, et bientôt un nouveau motif ou une nouvelle foiblesse lui faisoient changer ce qu'il prétendoit avoir arrêté. En 814, il avoit fait un partage de sa monarchie entre ses

enfans, en 817 il en fit un second; il assigna une part à chacun de ses trois fils; il reprit à l'un ce qu'il lui avoit donné, pour l'attribuer à l'autre; et comme pendant toute la durée de son règne il fut sans cesse occupé à rectifier et à changer les partages entre ses enfans; comme après les avoir fait confirmer par des sermens d'allégeance que prêtoient les peuples et les prêtres, il détruisoit tout ce qu'il avoit paru édifier, il inspira à ses sujets une impatience extrême de toutes ses irrésolutions, un doute sur l'avenir, un mécontentement dont il éprouva bientôt les effets; tandis que dans ses fils l'humeur succéda à la reconnoissance, et qu'ils se montrèrent bien plus blessés, lorsqu'il reprenoit ses bienfaits, qu'ils n'avoient été touchés en les recevant.

Celui cependant que le partage de 817 offensoit le plus, et à juste titre, étoit Bernard, roi d'Italie; il avoit montré à son oncle la déférence d'un lieutenant qui gouvernoit pour lui une province. Mais lorsque Louis accorda à son fils aîné Lothaire le titre d'empereur, avec une prééminence sur les trois rois, Bernard se plaignit de l'injustice qui lui étoit faite. Fils d'un frère aîné de Louis, et l'aîné lui-même de son cousin Lothaire, c'étoit à lui qu'appartenoit le premier rang entre les princes francs, et qu'auroit dû passer l'empire, soit qu'on suivît le droit de représentation adopté aujourd'hui, ou qu'on pré-

férât l'aîné entre les princes, règle d'après laquelle son oncle avoit passé avant lui. Un grand nombre d'évêques et de seigneurs mécontens offrirent à Bernard de le seconder dans ses justes réclamations. Le jeune prince rassembla en effet des troupes; de son côté son oncle appela de Germanie des soldats; mais Bernard, ayant horreur d'une guerre civile, accepta les premières propositions qui lui furent faites, et accourut à Châlons, auprès de son oncle, aux pieds duquel il se jeta, en lui demandant pardon de sa faute.

Ce n'étoit point sans motif que Louis étoit surnommé le Débonnaire; il sembloit n'être susceptible d'aucun ressentiment, d'aucune passion haineuse; il pardonna souvent plus qu'il n'étoit tenu de pardonner; cependant il commit alors, et par foiblesse pour sa femme, une des actions les plus odieuses qui souillent l'histoire de France. Bernard, dont les droits étoient égaux aux siens, ne s'étoit reconnu coupable que par un sentiment de déférence filiale; il avoit compté sur les promesses qui lui avoient été faites, et il attendoit un acte d'oubli pour ses précédens préparatifs de guerre. Au lieu d'un pardon, il reçut une condamnation à mort avec ses principaux adhérens; Louis, il est vrai, commua la sentence, et ordonna que les yeux seulement lui seroient arrachés; mais cette commutation ne servit qu'à rendre son supplice plus cruel. La reine Ermen-

garde eut soin de faire faire l'opération d'une manière si barbare que le malheureux Bernard en mourut trois jours après.

Ermengarde, qui avoit voulu faire périr Bernard pour partager son héritage entre ses enfans, mourut elle-même avant d'avoir pu recueillir les fruits de sa cruauté, et Louis ne tarda guère à la remplacer, en épousant, au commencement de l'année 819, la belle et ambitieuse Judith, fille du comte Guelfo de Bavière. Dans une assemblée de toutes les plus belles filles de son empire, que les prélats lui avoient conseillé de convoquer, à l'exemple du roi Assuérus, Louis avoit reconnu Judith pour la plus attrayante. L'empire des Francs ne tarda pas à regretter que la fille du comte Guelfo eût été douée d'une beauté si distinguée, car elle lui procura sur son mari l'ascendant le plus absolu.

L'autorité de Louis, il est vrai, n'étoit point sans bornes; aucun des monarques francs n'avoit plus régulièrement consulté les États, qu'il assembloit deux fois par année; mais les seuls grands seigneurs laïques et ecclésiastiques étoient appelés à ces voyages dispendieux, et bientôt les comtes et les ducs, voyant qu'on ne s'y occupoit guère que d'affaires ecclésiastiques, dans une langue qu'ils n'entendoient pas, cédèrent presque absolument la place aux évêques. Les comices d'Aix-la-Chapelle, en 816, avoient été

uniquement occupés de réformer la règle des chanoines et des chanoinesses, selon l'observance de saint Benoît. Dans ceux d'Attigny, au mois d'août 822, Louis voulut prendre la nation entière à témoin de sa pénitence; il déclara devant cette assemblée qu'il avoit péché contre son neveu Bernard, en permettant qu'il fût traité avec une cruauté aussi excessive; qu'il avoit péché contre Adelhard, Wala, les saints et les évêques, conseillers de Bernard, lorsqu'il les avoit exilés pour avoir eu part à sa conspiration; qu'il avoit péché contre les fils naturels de son père, en les forçant à entrer dans les ordres religieux. Il demanda pardon de ses péchés à ceux de ces prélats qui étoient présens, et il se soumit aux pénitences canoniques. On trouva d'abord quelque chose de touchant dans ce sentiment profond de remords qui se manifestoit après quatre ans devant tout un peuple, dans cette humiliation volontaire de celui qu'aucun tribunal ne pouvoit atteindre; mais tandis que le remords d'un homme à grand caractère nous offre le noble triomphe de la conscience sur l'orgueil, la pénitence d'un homme foible est entachée de sa foiblesse : en rappelant sa précédente faute, il semble faire prévoir qu'une seconde peut la suivre de près. L'un s'accuse parce qu'il ne peut plus trouver la paix dans son cœur, l'autre parce qu'il ne peut obtenir d'absolution au confession-

nal. Le premier songe aux malheureux qu'il a faits, aux réparations qu'il peut leur offrir encore; le second ne songe qu'à lui-même, ou aux diables dont on le menace. Sa pénitence est un calcul personnel; il voudroit joindre les espérances des saints au profit du crime. Lorsqu'on vit Louis s'humilier à Attigny devant les prêtres, on jugea que ce n'étoit point sa douleur qui étoit profonde, mais son honneur, qui lui étoit peu cher, et la nation commença à sentir pour lui le mépris dont il s'étoit reconnu digne.

D'autres causes vinrent bientôt ajouter à ce mépris. Le 13 juin 823, Judith donna, après quatre ans de mariage, un fils à l'empereur, qui fut depuis connu sous le nom de Charles-le-Chauve; mais les mœurs de Judith, sa familiarité avec Bernard, duc de Septimanie, accréditèrent chez les Francs la supposition que cet enfant appartenoit au favori de l'impératrice et non à son mari. Tout au moins le pouvoir absolu qu'exerçoit ce Bernard à la cour, la déférence de Louis pour l'ami de sa femme, le crédit qu'il lui attribuoit de préférence à ses propres fils, dont il commençoit à être jaloux, rendoient le gouvernement tout à la fois ridicule et méprisable. Judith, qui songeoit déjà à reprendre aux fils aînés de son mari assez de provinces pour en faire un apanage en faveur du cadet, saisissoit toutes les occasions d'offenser ces princes, et lorsqu'ils en

montroient du mécontentement, elle travailloit à aigrir le ressentiment de son mari. A l'occasion d'une campagne malheureuse de Pépin, au-delà des Pyrénées, elle fit condamner à mort deux comtes qui avoient été les conseillers de ce roi d'Aquitaine, chef de l'expédition, entachant ainsi indirectement l'honneur des fils de son mari. Quoique la sentence ne fût pas exécutée, elle avoit suffi pour mettre deux factions en opposition dans tout l'empire. Le peuple accusoit également l'empereur des injustices qui procédoient de sa faute et de celles qu'il s'efforçoit de réparer. Une fois que le gouvernement n'inspire plus de confiance, les punitions qu'il inflige aux grands pour avoir vexé le peuple sont considérées par le peuple même comme de nouveaux abus de pouvoir.

Il y a loin encore de ces brouilleries entre les princes, de ces intrigues de cour à une guerre civile. Le mécontentement de Lothaire ou de Pépin, à l'égard de leur père ou de leur belle-mère, n'étoit pas une raison pour que les petits propriétaires, qui composoient seuls les armées des Francs, se préparassent au combat à leurs frais, et attaquassent leurs compatriotes. Mais le désordre étoit universel dans l'empire; la foiblesse de Louis avoit donné à plusieurs des ennemis des Francs, aux musulmans, aux Bulgares, aux Normands, occasion de ravager leurs

frontières. A l'intérieur, l'oppression des grands envers le peuple alloit croissant chaque jour; un effroyable commerce d'esclaves se faisoit en cachette dans tout l'empire. Les musulmans ont toujours accordé une grande confiance aux esclaves élevés dans leur maison; ils en font les gardiens de leurs intérêts, leurs soldats, souvent leurs ministres; c'étoit aussi pour eux l'objet d'une charité religieuse que d'acheter les enfans des infidèles pour les convertir. Ils étoient donc toujours prêts à payer à un prix assez élevé tous les enfans des chrétiens qu'on leur conduisoit en Espagne et en Afrique. Ils recevoient, surtout du voisinage de Verdun, ceux qu'ils destinoient à la garde plus intime de leur harem. Les juifs se chargeoient de ce commerce, et les seigneurs français, ecclésiastiques comme séculiers, toutes les fois qu'ils étoient pressés d'argent, vendoient les enfans de leurs paysans pour les porter aux musulmans. Une loi de l'an 829, qui interdisoit d'administrer le baptême aux esclaves des juifs sans le consentement de leurs maîtres, et les violentes discussions qu'elle excita dans la diète, révèlent l'importance de ce commerce infâme, et le degré d'oppression, le degré de misère auquel toute la classe inférieure de la population dans les Gaules étoit réduite.

Les relations extérieures de l'empire d'Occi-

dent sembloient encore dignes du successeur de Charlemagne. Au nord, l'empire s'étendoit jusqu'à l'Eyder, qui sert de même aujourd'hui de frontière entre l'empire germanique et le Danemarck. Au-delà de cette rivière, et dans la Scandinavie, les Danois ou Normands, qui avoient accueilli dans leur pays un grand nombre de Saxons fugitifs, et qui avoient emprunté d'eux leur haine contre le christianisme et l'empire des Francs, commençoient à chercher l'occasion de se venger en signalant leur audace et en se chargeant de butin. La bravoure leur paroissoit la première des vertus; la gloire de quelque expédition hasardeuse sembloit à chaque famille un héritage bien plus précieux que des richesses périssables. Tous les jeunes gens vouloient marquer leur entrée dans le monde par quelques campagnes audacieuses; non moins accoutumés à braver les tempêtes que les dangers des combats, c'étoit sur des barques légères et découvertes qu'ils se hasardoient en pleine mer, qu'ils insultoient toutes les côtes de la Germanie, de la France et de la Grande-Bretagne, et qu'ils étendoient des brigandages auxquels ils attachoient leur gloire, jusqu'aux pays qui se croyoient le plus à l'abri de leurs attaques. Mais ces expéditions n'étoient point encore autorisées par le gouvernement national, c'étoient les exploits d'aventuriers que les rois de Da-

nemarck ne pouvoient pas retenir. A cette époque même, la couronne étoit disputée entre des cousins, par une guerre civile : les divers prétendans au trône recouroient à Louis-le-Débonnaire, et auroient voulu le prendre pour arbitre. L'un d'eux, Hériolt, se rendit, en 826, à Mayence, où l'empereur lui avoit donné rendez-vous; il conduisoit avec lui sa femme et un cortége de Danois assez nombreux. Tous se déclarèrent prêts à embrasser le christianisme; Louis présenta en effet Hériolt au baptême dans l'église de Saint-Alban, et l'impératrice Judith présenta la reine.

Dans l'enceinte même des Gaules, l'autorité impériale n'étoit qu'imparfaitement reconnue par les Bretons et par les Gascons. Ces peuples, séparés par leur langue des Francs et des Gaulois, se soumettoient bien à l'empire quand un gouvernement vigoureux leur en faisoit sentir la nécessité; mais ils méprisoient toujours et l'agriculture et les arts utiles; ils regardoient toujours quiconque ne parloit pas leur langue comme un ennemi, et tout le bien des ennemis comme de bonne prise; enfin ils épioient les premières marques de foiblesse de leurs voisins, pour recommencer leur brigandage. Mervan et Viomark, qui prirent tous deux le titre de rois des Bretons, attirèrent sur eux-mêmes plus d'une fois les armes de Louis, qui confioit à ses

lieutenans les guerres plus éloignées, mais qui soutint en personne celles de l'intérieur de la Gaule. Lupus Centuli, duc des Gascons, ne montra pas moins d'obstination ; ses agiles chasseurs des Pyrénées sortoient du Béarn et de la vallée de Soule ; ils répandoient l'effroi dans toute l'Aquitaine ; mais ils se déroboient à la poursuite, même de la cavalerie, et quand on croyoit les atteindre, ils étoient déjà bien loin.

Au-delà des Pyrénées, Alfonse II, surnommé le Chaste, roi d'Oviédo (791-842), soutenoit un combat inégal contre Abdérame, le victorieux roi de Cordoue (822-852). Le premier, auprès duquel se distingua par ses exploits le héros demi fabuleux Bernard de Carpio, demanda quelquefois des secours à Louis, et lui fit quelquefois hommage des victoires qu'il remportoit dans la Galice et les Asturies. Le second remarquoit à peine cette résistance, dans les montagnes, d'un petit peuple demi barbare ; il avoit soumis tout le reste de l'Espagne à son gouvernement ; il avoit supprimé plusieurs révoltes dans sa propre famille ; il avoit remporté quelques brillantes victoires sur les généraux de Louis, et sur son fils Pépin, roi d'Aquitaine ; il avoit chassé les Francs des bords de l'Èbre, et reconquis sur eux le comté de Barcelonne ; mais il s'étoit plus occupé encore de faire fleurir dans ses Etats l'agriculture, le commerce, les arts et

les lettres. L'Espagne maure voyoit augmenter rapidement sa population; ses écoles acquéroient de la célébrité, ses savans se multiplioient, et ses villes apprécioient les bienfaits nouveaux de la civilisation et de l'élégance des mœurs. Abdérame II étoit lui-même philosophe, poète et musicien, et il encourageoit par son exemple et son suffrage des études qu'il partageoit toutes. Elles ne le faisoient cependant pas renoncer aux plaisirs du monde, pas plus qu'à ceux de l'amour. Tandis qu'Alfonse II, qui, de concert avec sa femme, avoit fait un vœu monastique de chasteté, ne laissa point d'enfans, le philosophe Abdérame laissa à sa mort quarante-cinq fils et quarante-une filles.

L'Italie fut gouvernée presque exclusivement par Lothaire, fils aîné de l'empereur. Louis, qui montroit aux papes la plus extrême déférence, auroit peut-être contribué à élever leur autorité en opposition à celle de son fils, si la vie des cinq pontifes qui se succédèrent sur la chaire de saint Pierre pendant son règne avoit été plus longue. Leur rapide succession ne permit point à l'Eglise de profiter de la foiblesse de l'empereur pour usurper de nouvelles prérogatives. Mais tous les autres pouvoirs subordonnés au trône acquéroient plus d'indépendance. Lothaire, menacé par son père et sa belle-mère, se croyoit obligé de ménager tous ses vassaux.

Les ducs qui relevoient de lui, plus riches, et commandant à plus de soldats que ceux de France, commençoient à se regarder comme des princes indépendans. Le duc de Bénévent, le plus puissant de tous, qui même sous Charlemagne avoit été seulement tributaire et non sujet, recommençoit à faire la guerre pour son propre compte, ce que ne faisoit encore aucun autre des grands seigneurs dans tout l'empire des Francs. Vers la fin du règne de Louis, en 839, ce duché fut, il est vrai, partagé entre trois seigneurs indépendans, les princes de Salerne, de Bénévent et de Capoue; mais la population et la richesse de ces magnifiques contrées s'étoient assez accrues pour que ce grand fief, même divisé, fût encore parmi les plus puissans. A la même époque, les républiques de Naples, de Gaëte et d'Amalfi, villes grecques qui profitoient de l'oubli des empereurs d'Orient pour recouvrer et affermir leur liberté, avoient vu s'accroître rapidement leur population; leurs milices s'étoient aguerries, et un immense commerce entre les Arabes, les Grecs et les Latins répandoit chez elles l'affluence. Dans leur voisinage, il est vrai, une puissance nouvelle leur inspiroit de l'inquiétude; les Sarrasins y avoient établi quelques colonies militaires, aux bouches du Garigliano, à Cumes et à la Licosa. De son côté, le peuple vénitien, qui avoit déjà sub-

sisté plusieurs siècles sous la protection de l'empire grec, commençoit à rejeter tout-à-fait ces chaînes étrangères. Dès l'an 697 il avoit modifié sa constitution, en donnant un chef unique qui prit le nom de doge, aux tribuns des différentes îles confédérées, dont se composoit le gouvernement. Pépin, fils de Charlemagne, n'avoit pas voulu reconnoître l'indépendance des Vénitiens; mais leur vigoureuse résistance à ses attaques, en l'an 809, avoit établi leur droit à ne point obéir aux ordres de l'empire d'Occident. Cet événement avoit été suivi de près par la fondation de la ville de Venise, dans l'île de Rialto, ville qui dès lors étoit devenue la capitale de la république.

Sur toute la frontière orientale de l'empire des Francs, de petits peuples slaves se reconnoissoient pour tributaires de Louis-le-Débonnaire; quelquefois leurs ducs assistoient en personne aux diètes de l'empereur; quelquefois ils y envoyoient des ambassadeurs; souvent aussi ou leur inconstance, ou l'insolence des commandans des frontières excitoit entre eux et l'empire de petites guerres. Des ducs de Pannonie, de Dalmatie, de Liburnie, des Abodrites, des Sorabes, des Wilzis, des Bohémiens, des Moraves, sont nommés tantôt parmi les feudataires de l'empire, tantôt parmi ses ennemis, sans qu'il soit possible de démêler les in-

térêts ou les alliances de ces petits peuples barbares, qui changeoient souvent et de demeure et de nom.

Sur la même frontière, les Huns et les Avares, dans la Hongrie et la Transylvanie, après avoir quelque temps résisté aux armes de Charlemagne, s'étoient affoiblis par des discordes civiles. Plusieurs avoient embrassé le christianisme, plusieurs avoient abandonné le pays, et ils avoient cessé d'être redoutables. Mais, plus au levant, les Bulgares s'étoient élevés sur leurs ruines. Cette nation païenne, habituellement en guerre avec les Grecs, inspiroit par sa férocité un effroi universel. Ils ne tournèrent pas leurs armes contre le peuple franc; mais plusieurs petits peuples slaves passèrent tour à tour de l'alliance des Francs à celle des Bulgares, et ils payoient un tribut aux uns ou aux autres pour s'assurer une protection contre celui de ces deux voisins qu'ils avoient le plus lieu de redouter. En 824, on vit arriver à Aix-la-Chapelle les députés d'Omortag, roi des Bulgares, qui venoient demander un réglement de frontières entre eux et les Francs. La mort d'Omortag, à cette époque même, interrompit la négociation commencée.

La paix subsistoit toujours entre l'empire d'Orient et celui d'Occident, et les deux empereurs échangeoient toujours des ambassades.

Cependant l'affoiblissement simultané de ces deux grandes puissances les éloignoit l'une de l'autre, et après avoir confiné, au temps de Charlemagne, par une longue frontière, elles se trouvoient déjà séparées par plusieurs Etats indépendans ou ennemis. L'île de Crète avoit été conquise vers l'an 823, par une flotte de musulmans Ommiades, partie des rivages de l'Andalousie. Celle de Sicile fut envahie en 827, par des musulmans d'Afrique, qu'avoit appelés un jeune Grec, amoureux d'une religieuse. La Dalmatie et la Servie se déclarèrent indépendantes, vers l'an 826 : ces provinces secouèrent le joug de Bysance; mais, dans le même temps, les Croates, leurs voisins, cessèrent d'obéir aux ordres venus d'Aix-la-Chapelle.

La violence des haines religieuses entre les adorateurs des images et les iconoclastes avoit précipité les révolutions de l'empire grec. L'ambitieuse Irène, qui avoit rétabli le culte des images, et qui avoit trouvé dans les moines un si puissant appui, fut victime d'une conspiration de la faction contraire. Peu de temps après les négociations entamées entre elle et Charlemagne, pour réunir les deux empires par un mariage entre les deux souverains, elle fut surprise et arrêtée, le 31 octobre 802, par les ordres de Nicéphore, son grand-trésorier, qui fut couronné empereur à sa place, et qui, la reléguant

ensuite à Lesbos, l'y laissa exposée à une si grande pauvreté que l'impératrice Irène dut gagner sa vie en filant avec la quenouille.

L'histoire grecque, à cette époque, ne nous a été conservée que par des historiens passionnément engagés à soutenir contre les iconoclastes le culte des images; aussi comme Nicéphore abolit de nouveau ce culte, son règne (802-811), et celui de son fils Stauracius, sont représentés comme honteux, tandis que Michel Rhangabe, qui succéda au second (811-813), est peint comme un excellent prince et un prince vraiment orthodoxe. Nicéphore, il est vrai, fut malheureux dans la guerre qu'il entreprit contre les Bulgares, mais comme il fut tué dans la grande bataille qu'il leur livra, et que son fils y fut blessé mortellement, on doit leur savoir gré tout au moins d'y avoir payé de leur personne, tandis que leur successeur au contraire donna plus d'une preuve de foiblesse et d'incapacité. Il fut renversé par une nouvelle révolution qui rendit le pouvoir aux iconoclastes, et qui éleva à l'empire Léon V, l'Arménien. Michel Rhangabe inspiroit au nouvel empereur si peu de défiance qu'il lui permit de se retirer dans un couvent, où ce monarque déposé vécut encore trente-deux ans.

Les empereurs grecs, contemporains de Louis-le-Débonnaire, Léon V, l'Arménien (813-820),

Michel-le-Bègue (820-829), et son fils Théophilus (829-842), persistèrent dans leur horreur pour le culte des images, et sont tous, en conséquence, représentés par l'Eglise comme des tyrans. Le couronnement de Michel-le-Bègue et la mort de Théophilus sont, l'un et l'autre, faits pour frapper l'imagination. Le premier, après avoir été l'ami de Léon l'Arménien, avoit, à plusieurs reprises, conjuré contre lui; il avoit été condamné à être brûlé vif, et il étoit retenu enchaîné dans un cachot du palais. La veille du jour fixé pour son exécution, ses amis habillés en prêtres et en pénitens, et portant des épées sous leurs longues robes, s'introduisirent dans la chapelle où l'empereur Léon chantoit matines, le jour même de Noël, et l'attaquèrent au moment où Léon entonnoit le premier psaume. Léon, qui avoit été soldat, et qui s'étoit élevé avec gloire de grade en grade dans la carrière militaire, saisit une croix pesante sur l'autel, et, sans autres armes, il essaya de repousser les assaillans, en même temps qu'il imploroit leur merci. « C'est l'heure de la vengeance et non « de la merci », lui répondit-on, et il tomba sous les épées des conjurés. Le prisonnier Michel fut en même temps arraché de son cachot, et porté sur le trône : il y reçut l'hommage des grands de l'empire, du clergé et du peuple, avant qu'on

eût trouvé un serrurier pour lui ôter les fers, qu'il portoit toujours aux pieds.

Son fils Théophilus, que les Grecs surnommèrent l'Infortuné, parce qu'avec une valeur brillante et une grande activité, il fut presque toujours malheureux dans toutes les guerres qu'il conduisit en personne, semble avoir réuni les qualités et les défauts des despotes orientaux. On célèbre leur justice, leur vigilance, leur bravoure, en oubliant que la vigueur, la promptitude et le caprice arbitraire de leurs jugemens, détruisent, dans le peuple lui-même, toute notion de loi et de justice; que leur vigilance tourmente leurs sujets par l'espionnage, et les fait vivre dans une défiance continuelle; que leur bravoure n'étant point éclairée par une étude régulière de l'art de la guerre, ne sert qu'à exposer leurs soldats. Mais les Grecs n'occupoient déjà plus dans l'Orient que le second rang, les opinions des musulmans, leurs voisins, influoient sur leurs mœurs, et la gloire des khalifes éblouissoit leurs souverains. Théophilus, le rival de Motassem, fils d'Haroun-al-Raschid, sembloit s'être formé sur le modèle de ce commandeur des croyans. La mort de Théophilus est plus empreinte encore du caractère des Orientaux. Il avoit donné sa sœur en mariage à un vaillant capitaine de l'antique race des rois perses, Théo-

phobus, qui, avec un grand nombre de ses compatriotes, avoit renoncé à une patrie soumise au joug des musulmans; il avoit embrassé le christianisme et il servoit dans les armées de l'empire. Théophobus avoit donné à son beau-frère d'éclatantes preuves de sa fidélité, à une époque où une faction nombreuse l'appeloit lui-même au trône; et l'empereur, à la fleur de la jeunesse, se trouvant atteint d'une maladie mortelle qui alloit le forcer à abandonner sans défense sa veuve et son fils en bas âge, auroit dû se réjouir de les laisser aux mains d'un aussi fidèle gardien. Ce n'est pas ainsi toutefois qu'un Turc en jugeroit même aujourd'hui, ce n'est pas ainsi non plus qu'en auguroit Théophilus, car le despotisme rend les hommes semblables dans toutes les races et toutes les religions. Il songea avec une sombre jalousie que son beau-frère alloit lui survivre; déjà sur son lit de mort, il donna des ordres pour qu'on lui apportât la tête de Théophobus. Il la saisit de ses mains mourantes : « Je te reconnois, mon frère, dit-il, et « pourtant déjà tu n'es plus Théophobus; bien-« tôt, trop tôt, aussi je ne serai plus Théophi-« lus », et il retomba sur son lit où il expira.

Pendant les seize premières années du règne de Louis-le-Débonnaire, de fréquentes ambassades entre les deux empires rappelèrent l'an-

cienne unité du monde romain, et la question du culte des images fut débattue de nouveau dans l'Occident, sur l'invitation de l'empereur d'Orient. Mais à dater de l'an 830, toute l'attention des Francs fut concentrée sur eux-mêmes, leurs rapports avec les peuples étrangers se rompirent, et l'histoire cesse de nous représenter autre chose que les dissentions privées, et que les querelles de famille des Carlovingiens.

Aux Etats tenus à Aix-la-Chapelle, au printemps de l'an 830, Louis avoit convoqué l'armée des Francs, pour porter la guerre en Bretagne. Cette guerre où les soldats n'espéroient gagner aucun butin, et où ils savoient qu'ils éprouveroient tous les inconvéniens des mauvaises routes, fatales à leurs chevaux, du mauvais air et de la misère, étoit envisagée par les hommes libres qui devoient former l'armée avec une extrême répugnance. Les fils de Louis profitèrent de ce mécontentement, de l'ignorance des hommes libres, qui souffroient sans savoir le plus souvent quelle étoit la cause de leurs maux, et de l'absence de toute opinion publique, de toute communication entre les provinces, qui pût servir à les éclairer, pour entraîner à la révolte les armées avec lesquelles ils marchoient vers le rendez-vous général. Pépin, roi d'Aquitaine, et Louis, roi de Bavière, réunirent leurs troupes à Verberie, et leur père

se voyant abandonné par la plupart de ses soldats, prit le parti d'amener lui-même à Compiègne, à trois lieues de distance, ceux qui lui étoient restés, et d'entrer en négociation avec ses fils. Bientôt on exigea de lui qu'il éloignât Bernard, duc de Septimanie, qu'on représenta comme l'amant de sa femme; on conduisit au camp l'impératrice Judith, et l'on obtint d'elle des aveux qui confirmoient les soupçons publics, et la promesse qu'elle prendroit le voile au couvent de Sainte-Radegonde de Poitiers. L'effroi ou le repentir engagèrent même Judith à solliciter l'empereur de renoncer de son côté à la couronne, et d'entrer aussi dans un couvent; mais il refusa de faire des vœux, et demanda du temps pour délibérer. Le vieux monarque cependant se trouvoit prisonnier de ses trois fils, car Lothaire étoit arrivé d'Italie; il avoit approuvé tout ce qu'avoient fait les deux autres, et il étoit reconnu comme chef par tout le parti mécontent. Les prélats de ce parti désiroient que le vieil empereur fût expressément déposé par un concile national; ses fils, sans être moins résolus à le priver de tout pouvoir, ne crurent point cette sévérité nécessaire. Le foible Louis avoit toujours été conduit par ceux qui l'approchoient; désormais tous leurs rivaux étoient éloignés, il étoit seul entre leurs mains : ils crurent qu'il se soumettroit à toutes

leurs volontés, et que son nom, et le respect qu'il inspiroit encore, leur profiteroient sans les gêner.

Mais la jalousie du pouvoir réveilla l'activité d'esprit du vieux empereur; il vouloit bien s'abandonner à un favori, mais ce n'étoit qu'autant qu'il l'auroit choisi lui-même, et il développa, pour ressaisir la puissance, une adresse et une persistance qu'on n'avoit point encore remarquées en lui. La maison de Charlemagne s'étoit élevée par les armes des peuples germaniques; Charles avoit vécu presque uniquement parmi eux, il n'avoit appelé qu'eux à ses armées et aux fonctions plus éminentes de l'État et de l'Église. Les habitans des Gaules se sentoient opprimés: ils n'avoient point osé, sous le règne de Charlemagne, faire de tentatives pour s'affranchir; ils prirent plus de courage sous celui de Louis, dont ils avoient moins à se plaindre; et pour secouer le joug des peuples germaniques, ils profitèrent des dissentions de la famille royale, ils unirent leur cause à celle des princes mécontens, et ils secondèrent toutes les attaques faites contre l'autorité impériale.

L'empire d'Occident se trouva donc divisé entre deux peuples que leur langue ne permettoit point de confondre, et que leur origine et leurs mœurs rendoient ennemis. D'une part, on voyoit tous ces habitans de l'un et l'autre bord

du Rhin, que jusqu'alors on avoit désignés presque exclusivement par le nom de Francs, mais auxquels on recommençoit, à cette époque, à rendre le nom plus générique de Germains; d'autre part, on voyoit tous ceux qui faisoient usage de la langue romane, ou de tous les patois qui commençoient à se former du latin corrompu : les Gaulois, les Aquitains, les Italiens. Les Gaulois, cependant, ne voulurent pas renoncer à la gloire qui, depuis trois siècles, s'étoit attachée aux conquérans de leur pays, et ils prirent pour eux-mêmes le nom de Francs, comme on appeloit leur pays la France; mais c'est à dater de cette époque que ce nom désignant une langue nouvelle, celle que nous parlons aujourd'hui, par opposition à la langue teutonique des anciens Francs, nous croyons devoir aussi donner aux Gaulois, qui la parloient, le nom nouveau de Français.

L'aversion des Français, et l'attachement des Germains pour le fils de Charles, doivent servir à expliquer les longues guerres civiles qui troublèrent la fin du règne de Louis-le-Débonnaire et tout celui de ses fils. Louis, ayant réussi à obtenir que la prochaine assemblée des États fût convoquée à Nimègue, s'y trouva entouré de beaucoup plus d'Allemands que de Français. Lothaire, effrayé de l'abandon où le laissoient ses partisans, se rendit au pavillon de son père,

et tandis que ses amis, alarmés de la longueur de la conférence, craignoient qu'on ne lui eût fait quelque violence, et se préparoient, au péril de leur vie, à l'en retirer de vive force, Lothaire se réconcilioit à la manière des princes, et sacrifioit tous ceux qui s'étoient exposés pour lui; il les accusoit de toutes ses rébellions, et il donnoit son consentement à ce que tous ses amis fussent condamnés à mort. Le débonnaire Louis s'abstint cependant de faire exécuter une seule des sentences qui furent prononcées contre eux; il s'empressa seulement de rappeler sa femme du couvent, et de se faire autoriser par l'Église pour la reprendre.

Le vieil empereur avoit pu, par ses malheurs, exciter l'enthousiasme du peuple, et surtout de ses compatriotes, qui parloient comme lui la langue germanique; son humilité pouvoit être célébrée par les moines, sa clémence avoit de plus justes droits à l'approbation universelle; mais il ne recommençoit pas plus tôt à gouverner que son incapacité multiplioit les désordres, et que ses vertus mêmes devenoient pour les peuples une cause de souffrance; aussi, à peine y avoit-il une année que le pouvoir lui avoit été rendu, et déjà le mécontentement éclatoit de toutes parts. Toujours dominé, toujours entraîné par la personne la plus rapprochée de lui, et surtout par l'impératrice Judith, c'étoit d'après les

motifs les plus futiles qu'il prenoit les déterminations les plus importantes; il altéroit l'ordre de succession à la couronne plutôt que de supporter un moment l'humeur de sa femme; il destituoit les gouverneurs militaires des plus grandes provinces pour prix d'une caresse, et il changeoit les limites des royaumes en retour pour une complaisance. L'instabilité de tous les partages, le mépris pour tous les arrangemens convenus, la violation de tous les sermens qui devoient leur servir de garantie, nourrissoient l'agitation du peuple. Les fils de Louis, qui se voyoient sacrifier à leur plus jeune frère, essayèrent à plusieurs reprises de résister ouvertement ou par des intrigues; enfin, ils se rassemblèrent en armes, en Alsace, au mois de juin 833, se proposant de contraindre leur père à maintenir ses propres ordonnances et ses propres partages. Louis, de son côté, s'avança jusqu'à Worms pour leur résister; il y étoit entouré de nombreux prélats, de nobles, de soldats, qui lui inspiroient une pleine confiance, mais qui, probablement réunis sous ses étendards par obéissance, s'affligeoient de devoir tourner leurs armes contre leurs compatriotes, pour satisfaire l'ambition d'une femme ou le radotage d'un roi qui ne savoit plus connoître sa propre volonté. Dans la nuit du 24 juin 833, on vit passer successivement tous leurs bataillons

au camp des jeunes princes; tous les grands seigneurs, tous les prélats, et bientôt après tous les courtisans, abandonnèrent l'un après l'autre le vieux monarque, dont l'incapacité devenoit tous les jours plus évidente. Le lieu où l'empereur éprouva cette défection universelle, connu auparavant sous le nom de *Rothfeld*, le champ Rouge, reçut dès lors celui de *Lugenfeld*, le champ du Mensonge. Louis, toujours empressé de se soumettre, après avoir renvoyé le petit nombre de serviteurs fidèles qui lui étoient demeurés attachés, se rendit lui-même avec sa femme et son plus jeune fils au camp de ses fils aînés, et se résigna à la captivité.

La défection universelle du champ du Mensonge pouvoit être considérée comme un jugement solennel, prononcé par la nation, sur le radotage prématuré de Louis-le-Débonnaire; mais les peuples n'ont point de longs ressentimens, et les Français moins qu'aucun autre. A peine la cour qui excitoit le désordre universel étoit-elle dissoute, que le peuple, bien plus conduit par l'imagination et le sentiment que par la raison, ne sentit plus que de la pitié pour l'humiliation du vieux monarque; tandis que les fils de Louis n'étoient pas plus tôt victorieux que toute popularité leur échappoit. Ces fils crurent qu'ils rendroient Louis incapable de remonter jamais sur le trône par une dégradation solen-

nelle, en lui enlevant la ceinture de chevalier. Les évêques de leur parti dressèrent une confession générale en huit articles, dans laquelle Louis s'accusoit de crimes nombreux et se déclaroit indigne du trône. Le monarque n'hésita point à la réciter, dans l'église de Soissons, le 11 novembre 833; il demanda ensuite qu'on lui imposât une pénitence publique, afin d'être en exemple au peuple comme il lui avoit été en scandale. Il détacha sa ceinture militaire, et la plaça lui-même sur l'autel; puis, se dépouillant de l'habit du siècle, il reçut des mains des évêques l'habit de pénitent.

Les évêques croyoient qu'après cette cérémonie dégradante, Louis deviendroit pour tous un objet de mépris; mais le vieil empereur s'y étoit prêté par un sentiment d'humilité monacale, et ce sentiment étoit alors compris par le peuple. Loin d'avoir perdu ses partisans par tant de soumission, il n'en inspiroit que plus de pitié. Les deux plus jeunes fils de Louis se séparèrent de leur frère aîné, et se plaignirent de la rigueur avec laquelle leur père étoit traité; et Lothaire, que tous ses partisans abandonnoient successivement, fut bientôt réduit à se soumettre aux conditions que lui imposoit l'opinion publique. Il est digne de remarque que ces révolutions si rapides, qui avoient à plusieurs reprises ôté puis rendu le pouvoir

souverain au vieil empereur ou à ses fils, s'étoient jusqu'alors accomplies sans effusion de sang. Les princes étoient, il est vrai, suivis de leurs armées; mais celles-ci avoient paru donner la loi bien plus par leurs opinions que par leurs armes. Les chefs et les soldats jugeoient de la conduite et des sentimens de leurs rois : aussi négocioient-ils sans cesse et passoient-ils sans scrupule d'un camp à l'autre. Lorsqu'une décision étoit prise, la nation paroissoit la prononcer avec une apparente unanimité, et les rois se sentoient forcés de s'y soumettre. Au commencement de l'année 834, Lothaire étoit seul reconnu pour empereur par toutes les armées et toutes les provinces; il étoit maître de la personne de ses adversaires Louis, Judith et Charles; en moins de deux mois il abandonna tous ces avantages, sans tirer seulement l'épée pour les défendre. Dans les premiers jours de mars, il laissa son père en liberté au couvent de Saint-Denis; il ne prit aucune mesure pour garder en son pouvoir l'impératrice et son fils, et il s'enfuit de Paris pour se retirer à Vienne, sur le Rhône, où il vouloit rassembler ses partisans.

A dater de cette époque, il est vrai, et pendant les six dernières années du règne de Louis-le-Débonnaire, les querelles de sa famille furent plus souvent ensanglantées; elles ne sont cependant marquées par aucune grande bataille, par

aucun exploit qui réveille notre attention. Aucunes guerres civiles ne présentent un spectacle plus dégradant, plus honteux pour l'espèce humaine, que celles de la famille carlovingienne; on n'y voit développer ni grandes vertus, ni grands talens, ni grandes passions; on n'y voit pas même commettre de grands crimes; mais une langueur mortelle semble occuper en même temps toutes les parties de l'État. La mort de Pépin, roi d'Aquitaine, à Poitiers, le 13 décembre 838, changea la politique de Louis, ou plutôt de l'ambitieuse Judith, qui dirigeoit seule ses conseils. Pépin, le second des fils de l'empereur, laissoit deux fils et deux filles. D'après les partages sanctionnés par le monarque et par la nation, la couronne d'Aquitaine devoit appartenir à l'aîné; mais Louis se détermina aussitôt à dépouiller son petit-fils en faveur du fils de Judith, et il consacra les restes d'une vie prête à s'éteindre à cette guerre dénaturée; tandis que les Aquitains embrassèrent généreusement la défense contre lui des fils du roi, qu'ils tenoient de lui. D'autre part, quoique Lothaire, fils aîné de l'empereur, fût celui des trois qui lui avoit donné les plus graves sujets de mécontentement, Judith, jugeant que ce seroit celui dont la protection seroit le plus utile à Charles-le-Chauve, chercha à tout prix à se réconcilier avec lui; et, en effet, elle convint avec lui de laisser la seule

Bavière au troisième des fils, qui s'appeloit Louis comme son père, et de partager tout le reste de l'empire entre Lothaire et Charles. C'est à ce prix que fut proclamé dans la diète de Worms, le 30 mai 839, un traité de réconciliation entre les deux empereurs. Pendant ce temps, la foiblesse croissante et l'anarchie universelle de l'empire des Francs les livroient aux attaques de tous leurs voisins; ceux de la frontière slave, qui ne confinoient plus qu'avec Louis de Bavière, étoient déjà oubliés par le reste des Français. Aucun événement n'est conservé à notre souvenir de ce qui se passoit sur toute cette longue frontière orientale, que Louis-le-Débonnaire avoit défendue au commencement de son règne; mais c'étoit par mer que les barbares pénétroient désormais en France, d'où personne ne songeoit à les repousser. Chaque année, les Normands étendoient plus loin leurs ravages sur toutes les côtes de l'Océan; celles de la Méditerranée commençoient aussi à être exposées aux brigandages des Sarrasins, et ceux-ci, en 838, surprirent et pillèrent Marseille, la plus opulente des villes du midi, tandis que d'autres Sarrasins s'établissoient dans l'Italie méridionale.

Enfin Louis-le-Débonnaire, dont l'âme et le corps avoient également vieilli long-temps avant l'âge fixé pour notre déclin, fut atteint, vers le commencement de juin de l'an 840, d'une hy-

dropisie de poitrine; il se fit porter au palais d'Ingelheim, bâti dans une île du Rhin au-dessus de Mayence, et là il montra encore cette piété monacale, quelquefois touchante, mais toujours foible, qui lui avoit concilié l'amour des peuples, malgré l'ignominie de son règne. Son frère naturel Drogon, évêque de Metz, l'assista dans ses derniers momens, et l'engagea à étendre son pardon sur tout le monde, même sur Louis de Bavière, son troisième fils, qui étoit alors en armes contre lui, et qui, disoit-il, envoyoit ses cheveux blancs avec douleur dans le sépulcre. Sur le point d'expirer, on l'entendit par deux fois s'écrier en langue germanique : *Aus, aus! dehors, dehors!* comme s'il avoit voulu encourager son âme à s'élancer de son enveloppe terrestre. Les assistans crurent cependant qu'il avoit vu paroître le diable à la fenêtre, et que c'étoit lui qu'il renvoyoit ainsi. « Car de sa « compagnie, dit la Chronique de Saint-Denis, « il n'eut oncques que faire, ni mort ni vif; après « se retourna sa face à dextre partie, et puis « leva les yeux vers le ciel. En telle manière « (le 20 juin 840) trespassa de cette mortelle « vie à la joie du paradis. »

CHAPITRE XIX.

Les fils de Louis-le-Débonnaire. — 840-869.

AUTANT que nous avons pu percer l'obscurité des temps, nous avons vu, dans les siècles que nous venons de parcourir, toutes les nations de l'Occident soumises à des révolutions communes, et entraînées dans une même carrière; nous les avons vues réunies, d'abord sous les Romains, puis sous les Francs, en une monarchie universelle. Il nous suffisoit, pour faire comprendre la marche générale des peuples européens, de fixer nos regards sur un seul empire, et de suivre les rapports, soit de ses parties avec le tout, soit de cet Etat dominant avec ses ennemis. La scène change au milieu du IXe siècle : le partage de l'Occident entre les fils de Louis-le-Débonnaire donna naissance alors aux Etats indépendans, aux nations étrangères de langages, de lois, de mœurs, d'opinions, que nous voyons se maintenir aujourd'hui en Europe. L'époque où nous entrons, calamiteuse sous plus d'un rapport, honteuse et dégradante pour les citoyens et les rois, a cependant produit, après une longue anarchie, un des résul-

tats les plus désirables; c'est la naissance des peuples. Nous allons y assister, et c'est le dernier acte du grand drame que nous nous sommes proposé d'exposer aux regards de nos lecteurs. Mais cet acte ne s'est pas accompli dans un petit nombre d'années; il a fallu de longs efforts, de longs combats, pour changer toutes les opinions des hommes, pour détourner leurs affections, pour les détacher du corps dont ils avoient toujours fait partie, et leur persuader qu'ils étoient un tout par eux-mêmes. Long-temps après que le pouvoir de Charlemagne et de ses descendans eut cessé, les Occidentaux rêvoient encore l'empire; long-temps après que des souverains indépendans, une différence de langue, une opposition d'intérêts, eurent détaché les Français, les Allemands, les Italiens, les uns des autres, et brisé de nouveau en un grand nombre de parties leurs nouvelles monarchies, les trois nations continuèrent à se considérer comme compatriotes, et tous leurs souverains continuèrent à prendre le titres de princes francs, à se croire des candidats pour toutes les couronnes de l'Occident indifféremment. La révolution qui séparoit les membres de l'empire commença en 840, à la mort de Louis-le-Débonnaire; elle étoit à peine accomplie en 987, lorsque Charles de Lorraine, frère de Louis V, le dernier des

descendans des Carlovingiens, fut écarté du trône, dans le dernier des royaumes demeurés à sa famille.

Parmi les causes qui précipitèrent la chute de ce grand corps, il faut sans doute mettre au premier rang la profonde incapacité de ses chefs. La dégénération de la race carlovingienne est un des plus grands exemples de ce rapide abâtardissement qui menace les races royales, et qui semble une conséquence presque inévitable des séductions dont le pouvoir absolu les entoure. Lorsque ces races sont parvenues au pouvoir dans un siècle demi-barbare; lorsque les pères ne cherchent pas à corriger dans leurs enfans, par tous les soins de l'éducation, les inconvéniens de leur situation; lorsque la culture de l'esprit, les lettres, la morale, ne donnent pas une direction nouvelle à l'activité de ceux qui semblent n'avoir plus rien à désirer, ces rois ne peuvent avoir d'autre pensée que de jouir des voluptés mises à leur portée par les succès des fondateurs de leur dynastie; ils sont corrompus par tous les vices que la puissance et la richesse peuvent satisfaire, corrompus par l'absence de toute barrière qui seule suffiroit souvent pour faire tourner les plus fortes têtes, corrompus même quelquefois par la fausse direction que prennent leurs études superficielles, ou par le

faux jour sous lequel la religion leur est présentée, comme moyen de racheter les fautes qu'elle n'empêche pas.

La famille carlovingienne, qui se divisa en tant de branches, qui occupa pendant un siècle presque tous les trônes de l'Europe, et qui eut une influence si décisive sur les calamités de cette contrée, avoit commencé par produire une suite de grands hommes : savoir, Pépin d'Héristal, Charles-Martel, Pépin-le-Bref, Charlemagne. On n'avoit vu nulle part encore des chefs aussi distingués se succéder ainsi en ligne directe. On doit remarquer cependant que les premiers n'étoient encore que des chefs de parti ou des chefs d'armée, et que le dernier lui-même n'étoit pas né dans la condition royale. Au contraire, à dater de la révolution qui leur donna un trône, tous les fils et les petits-fils des héros, tous les princes nés dans la pourpre de l'empire d'Occident, furent, sans aucune exception, méprisés et méprisables ; à la seconde génération, on n'en distingue même pas un qui mérite de l'intérêt ou qui puisse exciter de l'amour ; et l'anéantissement des forces de leur immense empire, sa chute rapide, inouïe, à laquelle rien ne ressemble dans le monde, fut l'ouvrage de leurs vices et de leur foiblesse.

Louis-le-Débonnaire avoit bien préludé à cet avilissement de la race carlovingienne. Avec

des connoissances étendues, de la bonté et des qualités aimables, qu'on prenoit pour des vertus, il avoit en peu d'années ruiné le superbe héritage qu'il avoit reçu d'un héros. Séduit par les intrigues de sa seconde femme et par sa folle tendresse pour son plus jeune fils, il avoit bouleversé les lois de la monarchie et les siennes propres, confondu les droits de chacun et les devoirs des peuples, par des engagemens contradictoires; enseigné à ses fils et à ses sujets à violer les traités et les sermens qu'il leur imposoit, et qu'il violoit ensuite lui-même; rendu nécessaire enfin une guerre civile après sa mort, pour régler par la force des armes ce qu'il avoit confondu par son inconstance.

Au moment où il mourut, Louis-le-Débonnaire n'avoit aucun de ses énfans auprès de lui. L'aîné de ses fils, Lothaire, gouvernoit l'Italie avec le titre d'empereur; le second, Pépin, étoit mort, et son fils, Pépin II, étoit reconnu comme roi par une partie de l'Aquitaine; Louis, le troisième, qu'on appela dès lors le Germanique, régnoit en Bavière; Le quatrième, Charles, étoit à Bourges, s'efforçant de s'y faire reconnoître par les Aquitains. Les prétentions contradictoires de ces quatre princes, dont l'aîné vouloit demeurer chef de la monarchie comme l'avoient été son père et son aïeul, dont aucun n'étoit content de la part qui lui avoit été assi-

gnée, ne pouvoient être réglées que par un tribunal supérieur, ou celui de la nation, ou celui de l'épée, qu'on regardoit, dans les querelles publiques aussi bien que privées, comme prononçant le jugement de Dieu. Les quatre princes se préparèrent à l'un et à l'autre; mais leurs droits respectifs étoient encore si confus, mais leurs intérêts leur étoient si mal connus à eux-mêmes; mais les alliances qu'ils pouvoient former entre eux étoient si peu avancées, qu'ils ne se trouvoient prêts ni pour plaider ni pour combattre. Une diète nationale avoit été convoquée à Worms dès avant la mort de leur père; ils ne s'y rendirent point. Ils assemblèrent leurs armées, quoique ces armées n'eussent encore aucune inclination à faire la guerre.

Le plus jeune des fils de Louis, Charles-le-Chauve, n'avoit que dix-sept ans; il n'avoit encore rien fait, et sans doute il ne fit rien depuis qui dût le rendre cher au peuple. Le droit qu'il prétendoit avoir de dépouiller Pépin II, d'envahir la part de ses frères aînés, ou de se rendre indépendant du chef de sa famille, ne pouvoit être fondé que sur les intrigues de la mère qui l'avoit élevé, et sur la tendresse d'un père déjà retombé dans l'enfance. Ces mêmes intrigues avoient déjà, pendant dix ans, engagé la nation dans de honteuses guerres civiles, et leur souvenir seul devoit aliéner les

peuples du jeune homme qui avoit causé tant de malheurs. Malgré ces désavantages, la cause de Charles fut soutenue avec constance, avec obstination, et il triompha. Les conséquences de son succès doivent peut-être nous en révéler les causes. Avec le règne de Charles-le-Chauve commence la vraie monarchie française, ou l'indépendance de la nation qui créoit la langue que parle encore aujourd'hui la France : cette nation, à cette époque, se sépara des Allemands et des Italiens. La guerre de Charles contre ses deux frères fut soutenue par les peuples, ou plutôt encore par les seigneurs romans des Gaules, qui rejetoient le joug germanique. La querelle insignifiante des rois fut embrassée par eux avec ardeur, parce qu'elle s'unissoit à la querelle des races; et tous ces préjugés hostiles qui s'attachent toujours aux différences de langues et de mœurs donnèrent de la constance et de l'acharnément aux combattans.

La première conquête des Francs avoit mêlé les deux langues tudesque et latine dans toute l'étendue des Gaules : le barbare et le Romain avoient eu chacun leur dialecte; l'un avoit été conservé pour l'armée, l'autre pour l'Eglise et le gouvernement. Tous les seigneurs, tous les hommes puissans, parloient également les deux langues; mais dans le Midi, le latin, qui se corrompoit chaque jour davantage, et qui com-

mençoit à être désigné par le nom de roman, étoit la langue maternelle, l'allemand la langue enseignée. C'étoit tout le contraire dans le Nord. La révolution qui avoit transféré tout le pouvoir aux ducs d'Austrasie, ancêtres de Charlemagne, et à leur armée, avoit répandu de nouveau dans le Midi le langage tudesque, et augmenté la nécessité de l'apprendre pour quiconque appartenoit au gouvernement; mais en même temps la résidence de la cour avoit été transportée dans les provinces germaniques, à Aix-la-Chapelle, à Worms, à Cologne; et Paris, autrefois capitale du royaume, s'étoit d'autant plus attaché au langage roman qu'il étoit plus abandonné par les Francs. A l'époque de la mort de Louis-le-Débonnaire, la frontière entre les deux langues étoit à peu près la même qu'elle est aujourd'hui : c'étoit celle que, dans son dernier traité de partage, cet empereur avoit voulu établir entre le gouvernement de Lothaire et celui de Charles. Pour la première fois depuis la chute de l'empire romain, tous ceux qui parloient le roman de France se trouvoient réunis en un seul corps; pour la première fois, ils purent exprimer leurs sentimens d'inimitié pour ces peuples barbares qui prétendoient être leurs maîtres, et que leur langage seul signaloit comme appartenant à une autre race. Le jeune homme qui leur étoit donné pour chef ne devoit pas

tarder à se montrer fort peu digne de leur attachement et de leurs sacrifices; mais s'ils pouvoient songer à l'abandonner, du moins ils ne s'abandonnèrent pas eux-mêmes.

Un an entier fut employé par les quatre princes à rassembler leurs armées, à raffermir l'attachement de leurs partisans, à s'engager réciproquement par des alliances, de telle sorte que Lothaire promit son appui au jeune Pépin, et Louis-le-Germanique au jeune Charles. Après plusieurs escarmouches entre les divers partis, les quatre princes se dirigèrent enfin avec leurs armées, à la fin du printemps de 841, vers le cœur de la France; ils firent leur jonction dans la Bourgogne, puis Louis et Charles firent dire à Lothaire et à Pépin qu'ils choisissent, ou d'accepter leur dernière proposition, ou de les attendre; car le lendemain, 25 juin, à la deuxième heure du jour, ils viendroient demander entre eux le jugement de ce Dieu tout puissant, auquel ils les avoient forcés de recourir contre leur volonté.

C'est ainsi que fut engagée la bataille de Fontenai, la plus sanglante et la plus acharnée que les Français, pendant plusieurs siècles, aient livrée dans leurs guerres civiles. Un auteur italien, contemporain, a prétendu que la perte de Lothaire et de Pépin s'éleva à quarante mille hommes. Ce calcul est probablement exagéré :

nous supposons plutôt que ce fut entre les deux armées que quarante mille hommes restèrent sur le champ de bataille; car les vainqueurs, Louis et Charles, ne souffrirent guère moins que les vaincus. Ce nombre est grand sans doute; mais c'est connoître bien peu, ou les ressources des grands Etats, ou l'effet habituel des guerres sur la population, que d'attribuer, comme on l'a fait souvent, à ce carnage seul la ruine de l'empire des Francs.

La terrible bataille de Fontenai ne donna point un avantage assez décidé à l'un des partis sur l'autre pour qu'il en résultât immédiatement, ou l'occupation de nouvelles provinces, ou un grand changement dans les forces respectives des deux ligues; mais chaque peuple et chaque prince, en pleurant les pertes qu'il avoit faites, commença à songer sérieusement aux moyens d'éviter le retour d'une semblable calamité; d'autant plus que, dans le même temps, l'empire étoit effroyablement dévasté par d'autres ennemis. Les peuples, les ducs, les prélats, demandoient la paix à grands cris; les princes sentirent la nécessité de la rechercher de bonne foi. Lothaire, le premier, envoya proposer à ses frères un traité de paix, dans lequel il consentoit à admettre pour base l'indépendance de leurs royaumes à l'égard de la couronne impériale. L'Italie, la Bavière et l'Aquitaine, devoient être

considérées comme l'apanage de Lothaire, de Louis et de Charles; car Pépin II fut abandonné sans conditions par son oncle, qui avoit promis de le protéger. Après avoir retranché ces trois royaumes de la masse, le reste devoit être partagé en trois parts égales, et Lothaire, en sa qualité d'aîné, devoit avoir le choix entre elles. Quoique ces premières bases fussent agréées, et que les trois frères eussent eu, au milieu de juin 842, une conférence amicale dans une petite île de la Saône, au-dessus de Mâcon, il fallut long-temps encore avant que leurs commissaires pussent réussir à s'entendre. Ceux-ci s'aperçurent bientôt qu'ils n'avoient point des notions assez exactes sur l'étendue ou la richesse comparative des diverses provinces de l'empire pour en faire un partage égal : aucune carte géographique, aucun rapport statistique, ne pouvoient leur donner de lumières; il falloit tout voir par leurs yeux. Ils demandèrent alors des adjoints, et le nombre total des commissaires fut porté à trois cents. Ils se distribuèrent toute la surface de l'empire, et ils s'engagèrent à le parcourir et à en faire leur rapport avant le mois d'août de l'année suivante. Sur ce rapport, la division finale de l'empire de Charlemagne fut arrêtée à Verdun, au mois d'août 843. Toute la partie de la Gaule située au couchant de la Meuse, de la Saône et du Rhône, avec la partie

de l'Espagne située entre les Pyrénées et l'Ebre, furent abandonnées à Charles-le-Chauve : ce fut là le nouveau royaume de France. La Germanie tout entière, jusqu'au Rhin, fut donnée en partage à Louis-le-Germanique. Lothaire joignit à l'Italie toute la partie orientale de la France, depuis la mer de Provence jusqu'aux bouches du Rhin et de l'Escaut. Cette lisière de pays longue et étroite, qui coupoit toute communication entre Louis et Charles, et qui comprenoit tous les pays parlant allemand dans l'intérieur des Gaules, fut nommée la part de Lothaire, *Lotharingia*, d'où l'on a fait depuis le nom de Lorraine.

Le motif qui avoit surtout déterminé les princes carlovingiens à mettre fin à la guerre et à prêter l'oreille aux plaintes et aux remontrances de leurs sujets, c'étoit l'invasion universelle des côtes de France et de Germanie, par les aventuriers du Nord, qu'on nommoit Normands ou Danois, et qui chaque année arrivoient en plus grand nombre dans des pays sans défense, pour y renouveler leurs ravages. Ce n'étoit pas seulement du petit royaume de Danemarck qu'on voyoit sortir ces essaims redoutables. Toute la Scandinavie, toutes les côtes de la mer Baltique, tous les pays situés le long des rivières qui se jettent dans cette mer, fournissoient leurs recrues aux bandes des

pirates. C'étoit une direction nouvelle qu'avoit prise l'émigration des peuples du Nord; au lieu de s'avancer au travers du continent, ils se portoient tous sur les côtes. Ils croyoient trouver une double gloire comme ils trouvoient un double danger à braver les tempêtes du Nord sur leurs foibles barques, avant d'affronter les ennemis qu'ils alloient chercher. Sans autre prétexte pour la guerre que le désir du pillage, sans avoir reçu d'autre offense de ceux qu'ils attaquoient que leur richesse, ils s'imaginoient être aussi bien à la poursuite de l'honneur que du butin, et s'ils perdoient chaque année plusieurs milliers d'hommes ou par les naufrages ou par les combats, les naissances se multiplioient d'autant plus, qu'il y avoit dans la population plus de vides à combler; aussi le nombre des pirates du Nord sembloit s'accroître par leur destruction même.

Dès l'année 841, Oschar, duc des Normands ou Danois, avoit remonté la Seine jusqu'à Rouen, pris et pillé cette grande ville, à laquelle il avoit ensuite mis le feu le 14 mai; puis il avoit, pendant quinze jours, continué à saccager les bords de la Seine. Personne ne se présentoit pour lui résister. Les habitans des campagnes étoient asservis et confondus avec le bétail, qui comme eux faisoit valoir les champs. Ceux des villes étoient vexés, opprimés, et dénués de

toute protection : tous étoient désarmés ; tous avoient perdu la résolution aussi-bien que la force nécessaire pour défendre leur vie ainsi que le foible reste de leurs propriétés que la noblesse leur laissoit encore. Les moines, auxquels la plus grande partie du pays appartenoit déjà, et qui avoient contribué à lui faire perdre tout esprit militaire, songeoient seulement à empêcher que les reliques des saints, qu'ils regardoient comme les trésors de leurs couvens, tombassent aux mains des infidèles. Or comme dans les plus belles provinces de France il n'y avoit pas, à trente lieues des côtes, un seul lieu où ils pussent se croire en sûreté, ils les emportoient en procession plus avant dans les terres.

Chacune des années suivantes fut marquée par quelque expédition également désastreuse, et par le pillage de quelque grande ville. Nantes, Bordeaux, Saintes, tombèrent successivement aux mains des Normands ; les anciennes murailles des villes paroissent avoir été absolument abandonnées ; d'ailleurs, fussent-elles demeurées debout, elles n'auroient pu protéger des bourgeois avilis et découragés qui, au lieu de se défendre, se réfugioient tous avec leurs prêtres dans la grande église, où ils se laissoient ensuite égorger sans résistance. En 845, Ragner, duc des Normands, entra dans la Seine avec une centaine de barques, et la remonta avec une au-

dace inouïe, en ravageant ses deux bords, quoique Charles fût alors lui-même sur la rive droite avec une armée. Paris, qui avoit été la capitale des rois mérovingiens, avoit sous les Carlovingiens perdu cette prérogative. Cependant cette grande ville étoit toujours la plus importante de celles qui étoient tombées en partage à Charles-le-Chauve : elle étoit décorée par plus de basiliques, plus de couvens célèbres qu'aucune autre; et au milieu de la misère universelle, elle se glorifioit encore des immenses trésors rassemblés dans ses églises. Charles, en apprenant l'approche des Normands, qui ne trouvoient nulle part de résistance, laissa les bourgeois exposés aux calamités qui les menaçoient; mais avec sa noblesse, il vint s'établir au couvent de Saint-Denis pour défendre ce sanctuaire, tandis que les desservans de l'église de Sainte-Geneviève se hâtoient d'emporter, dans une métairie éloignée qui leur appartenoit, les reliques et les trésors de cette sainte. Ragner, continuant à remonter la Seine, arriva devant Paris le samedi saint, 28 mars 845. La ville étoit vide, tous les habitans s'étoient enfuis. Les Normands n'éprouvèrent aucune résistance; ils massacrèrent cependant, ou ils pendirent en face de l'armée du roi, et pour lui faire affront, les malheureux fugitifs qu'ils purent atteindre. En même temps, sans se presser, sans croire que leur retard les expo-

sât à aucun danger, ils chargeoient sur leurs bateaux toutes les richesses qu'ils trouvoient encore dans Paris, et jusqu'aux bois des maisons et des temples qu'ils jugeoient propres à la construction de leurs barques; tandis que le petit-fils de Charlemagne, manquant de courage pour combattre, et n'en trouvant point dans la noblesse dont il étoit entouré, marchandoit avec les Normands sur le prix qu'il leur donneroit pour les engager à se retirer, et finit par leur promettre sept mille livres pesant d'argent.

Un nouveau chef des Normands, Hastings, qui pendant trente ans les conduisit à la victoire, et qui contribua plus qu'aucun autre à dévaster et à réduire en solitude les côtes de France et d'Angleterre, commença vers la même époque à se faire connoître. On assure qu'il étoit né parmi la plus basse classe des paysans du diocèse de Troyes, mais que ne pouvant supporter l'oppression à laquelle il se voyoit condamné, il s'enfuit chez les païens du Nord, embrassa leur religion, adopta leurs mœurs et leur langage, et se distingua par tant d'habileté et d'audace qu'il s'éleva rapidement parmi eux, et parvint enfin à être leur chef. Sa soif de vengeance secondoit leur cupidité; il l'exerçoit surtout sur les seigneurs et sur les prêtres. C'est ainsi que l'exécrable administration économique de l'empire

avoit détruit presque partout dans le peuple la résolution et l'énergie ; mais si quelqu'un avoit échappé au poison de l'esclavage, il tournoit contre la société les qualités qu'il avoit conservées.

Les Carlovingiens, loin de songer à défendre leurs sujets, retiroient de l'embouchure des rivières les gardes-côtes qui y avoient été placés par Charlemagne, afin de les employer les uns contre les autres. Car, au milieu de la dévastation générale, leurs guerres civiles continuoient, et Charles, le plus exposé de tous aux attaques des Normands, ne se proposoit d'autre but dans toutes ses actions que de dépouiller son neveu Pépin II d'Aquitaine. Cependant tous les barbares sembloient avoir appris qu'on pouvoit impunément attaquer les Francs sur tous les points. Les Sarrasins d'Afrique commençoient à ravager le Midi comme les Normands ravageoient l'Occident. Au mois d'avril 846, un mélange d'Arabes et de Maures remonta le Tibre, s'empara de l'église de Saint-Pierre du Vatican, qui se trouvoit alors en dehors des murs de Rome, enleva l'autel placé sur le tombeau de l'apôtre avec tous ses ornemens et toutes les richesses de l'église, puis se dirigea vers Naples. Dans le même temps, Louis-le-Germanique, qui avoit voulu repousser une invasion des Slaves, avoit

été mis en déroute, moins encore par la bravoure de ses ennemis que par les divisions de sa propre armée.

Le progrès de la lâcheté chez les fils des soldats de Charlemagne, chez les Français en qui le courage semble nourri par l'air même qu'ils respirent, est un des phénomènes les plus remarquables, mais aussi les mieux attestés de ce siècle; il démontre à quel point l'esclavage peut anéantir toutes les vertus, et ce que devient une nation chez laquelle une seule caste s'est attribué le privilége exclusif de porter les armes. De toutes les villes françaises bâties sur la Méditerranée, Marseille étoit la plus opulente, celle dont la population étoit la plus nombreuse, dont le commerce étoit le plus important. Marseille fut prise en 848, par le rebut de l'Europe, par quelques pirates grecs qui y entrèrent sans éprouver de résistance, et qui après l'avoir saccagée se retirèrent impunément. Dans le même temps, les Normands s'emparoient de Bordeaux et livroient cette ville aux flammes. Les villes du royaume de Lothaire, dans la Frise et la Flandre, n'étoient pas mieux défendues. Les murailles seules de Saint-Omer inspiroient quelque confiance : aussi, de toute cette province, y apporta-t-on toutes les reliques et tous les trésors des couvens. L'expérience avoit déjà appris qu'elles ne se défendoient point par elles-

mêmes contre les insultes des païens, et cependant la superstition populaire n'en étoit point ébranlée.

Les princes et les gouverneurs de provinces ne se contentoient pas de n'opposer aucune résistance à l'ennemi, souvent ils l'appeloient eux-mêmes, et ils employoient ses armes à se faire craindre ou à se venger de prétendues offenses. Noménoé, duc des Bretons, fut accusé d'avoir plusieurs fois introduit les Normands entre la Loire et la Seine. Pépin II d'Aquitaine, et Guillaume, fils de Bernard, duc de Septimanie, ne se firent pas plus de scrupule de recourir aux Sarrasins; ils les introduisirent, non seulement dans toute la marche d'Espagne et dans la Septimanie ou Languedoc, mais jusqu'en Provence. Dans un siècle qu'on nommoit religieux, le crime de livrer la patrie aux païens ou aux musulmans sembloit plus grave encore que celui de la livrer à des ennemis ordinaires. Jamais cependant les princes et les grands n'hésitèrent à le commettre, dès qu'ils y virent un moyen de satisfaire ou leur ambition ou leur vengeance. A peine y eut-il un seul parmi les personnages distingués de ce siècle qui n'entrât pas dans quelque honteux traité avec les ennemis de sa foi.

Vers le commencement de l'automne de 851, une flotte de deux cent cinquante grands ba-

teaux danois se présenta sur les côtes de France, et se partageant entre l'embouchure des divers fleuves, elle remonta en même temps le Rhin, la Meuse et la Seine. Une de leurs divisions arriva ainsi à Aix-la-Chapelle, et l'antique capitale de Charlemagne, la capitale de Lothaire, ne fut point défendue; le palais de l'empereur fut brûlé par les pirates du Nord, et les plus riches couvens furent livrés au pillage. Ce n'est pas tout : cette bande d'aventuriers affrontant, en même temps la France et la Germanie, poursuivit sa route jusqu'à Trèves et à Cologne, massacra presque tous les habitans de ces deux villes célèbres, et livra leurs édifices à l'incendie. Une autre division, après avoir laissé ses bateaux à Rouen, s'étoit avancée par terre jusqu'à Beauvais, et avoit porté le ravage dans tous les lieux environnans. Les Danois passèrent deux cent quatre-vingt-sept jours dans les régions adjacentes à la Seine, et quand ils repartirent avec leurs vaisseaux chargés des dépouilles de la France, ce ne fut point pour retourner dans leur patrie, mais pour transporter à Bordeaux la scène de leurs déprédations. Cependant nous n'apprenons point ce que faisoient alors ni Lothaire, ni Charles-le-Chauve, ni cette noblesse qui s'étoit réservé à elle seule le droit de porter les armes; ces chefs ambitieux qui avoient anéanti en même temps l'autorité royale et na-

tionale, ne sembloient plus vouloir l'emporter les uns sur les autres que par leur lâcheté.

L'Europe comptoit encore un grand nombre de vieux guerriers qui avoient vu Charlemagne maître d'un empire qui s'étendoit des bords de la Méditerranée à ceux de la mer Baltique, et des monts Crapacks à l'Océan. Aucune calamité imprévue n'avoit frappé ce vaste empire, aucune nation puissante, aucune confédération de peuples divers n'avoit pris les armes contre lui; mais il succomboit sous les vices seuls de son gouvernement. Jamais l'autorité publique n'appeloit plus les Français à prendre les armes que pour s'égorger les uns les autres au nom de la royauté. Les nations, réunies sous le sceptre de Charlemagne, étoient considérées par ses descendans comme un nombreux troupeau qu'ils divisoient entre eux de la manière la plus bizarre, sans jamais songer à l'intérêt des peuples ou aux moyens de défense des États. La race des hommes libres, déjà épuisée par les guerres de Charlemagne, s'étoit éteinte sous les règnes languissans de Louis-le-Débonnaire et de ses fils; les habitans des villes, méprisés, ruinés, désarmés, n'avoient plus de moyens de se défendre. Vivant de quelques professions mécaniques ou des charités des moines, ils ne pouvoient inspirer aucune jalousie à la noblesse. Cependant elle s'indignoit que des hommes d'aussi bas étage ne

fussent pas esclaves, et loin de les protéger, elle se réjouissoit de leurs calamités : aussi les murs des cités étoient-ils éboulés; leurs milices avoient cessé de s'assembler, le trésor de leur curie étoit vide, leurs magistrats n'inspiroient plus de respect. Les plus grandes villes n'étoient plus considérées que comme des villages, que comme la dépendance du château voisin, et lorsqu'une poignée de pirates se présentoit à leurs portes, les menaçant du pillage, de l'esclavage et de la mort, les citadins ne connoissoient d'autre refuge que le pied des autels et l'enceinte de l'église, où ils subissoient bientôt toute la brutalité du vainqueur. Les habitans des campagnes, réduits à l'état le plus oppressif d'esclavage, et devenus presque indifférens à leur existence, étoient pourchassés comme des bêtes fauves par les Normands et les Sarrasins, et périssoient par milliers dans les bois. Ils n'avoient plus le courage d'ensemencer leurs champs, et chaque année étoit marquée par une nouvelle peste ou une nouvelle famine.

« Les villes de Beauvais et de Meaux sont « prises, écrivoit Ermentarius, historien con- « temporain; le château de Melun est dévasté, « Chartres est pris, Evreux ravagé, Bayeux et « toutes les villes de cette contrée envahies; « aucun hameau, aucun village, aucun cou- « vent ne reste intact; chacun prend la fuite;

« car bien rarement trouve-t-on quelqu'un qui « ose dire : Arrêtez, résistez, combattez pour la « patrie, pour vos enfans et pour le nom de « votre race. » Les Normands profitèrent de cette lâcheté universelle, et le 28 décembre 856, leurs vaisseaux remontant la Seine, ils entrèrent à Paris, et commencèrent à piller cette grande ville. Ils mirent d'abord le feu à l'église de Saint-Pierre et à celle de Sainte-Geneviève, puis ils pillèrent et brûlèrent successivement toutes les autres, à la réserve de trois qu'on racheta par une grosse somme d'argent. « Qui ne s'affligeroit », s'écrie Aimoin, moine contemporain de Saint-Germain-des-Prés, « de voir l'armée « mise en fuite avant que la bataille soit com- « mencée, de la voir abattue avant le premier « trait de flèche, renversée avant le choc des « boucliers!.... Mais les Normands se sont aper- « çus, pendant leur séjour à Rouen, que les sei- « gneurs du pays (nous ne saurions le dire sans « une profonde douleur de cœur) sont lâches « et timides dans les combats. » Le même auteur introduit ailleurs le duc Ragner Lodbrog, rendant compte au roi des Danois, Horic, de la prise de Paris. « Il rapporta, dit-il, combien il « avoit trouvé le pays bon, fertile, et rempli de « biens de tout genre; combien le peuple qui « l'habitoit étoit lâche et tremblant au moment « des combats. Il ajouta que dans ce pays les

« morts avoient plus de courage que les vivans, « et qu'il n'avoit trouvé d'autre résistance que « celle que lui avoit opposée un vieillard nommé « Germain, mort depuis long-temps, dans la « maison duquel il étoit entré. » C'est par cette antithèse qu'Aimoin introduit le récit d'un miracle de saint Germain, qui avoit repoussé Ragner, lorsque le pirate danois entroit dans son temple.

Le grand développement qu'avoit acquis le pouvoir sacerdotal, durant le règne des Carlovingiens, n'étoit pas une des moindres causes de l'affoiblissement universel de l'empire d'Occident et de la perte de son esprit militaire. L'importance des prêtres s'étoit accrue, non pas seulement par l'augmentation de leurs richesses et de leur nombre, mais par l'affoiblissement des autres ordres de l'Etat. Depuis quatre siècles, on avoit vu les familles distinguées parmi les Francs, celles que l'on commençoit à considérer comme supérieures aux autres par leur sang aussi-bien que par leur richesse, et qu'on nommoit la noblesse, s'éteindre rapidement. Tantôt elles périssoient dans les guerres civiles et étrangères, tantôt elles succomboient à leurs débauches forcenées, seules jouissances des riches dans un état barbare de la société, ou elles s'éteignoient par la dévotion elle-même, qui, remplaçant tout à coup un libertinage effréné, enfermoit

dans les couvens ceux qui auroient dû songer à perpétuer leur race.

L'extinction des familles nobles ne faisoit point place à des familles nouvelles qui s'élevassent d'un rang inférieur ; il existoit à peine une communication entre les différens ordres de la société, et aucun avancement graduel n'étoit possible. Lorsqu'une famille opulente s'éteignoit, une partie de ses biens passoit en héritage à une autre famille déjà riche en terres ; de sorte que les héritages devenoient tous les jours plus étendus. Le reste, et souvent la plus considérable partie, suivant la piété du testateur, passoit à l'Eglise ; et cette Eglise, qui acquéroit sans cesse, et qui ne pouvoit aliéner, voyoit à chaque génération, à chaque année, augmenter l'étendue des terres sur lesquelles elle avoit des droits. On ne peut lire les chroniques des Francs sans être frappé de la diminution progressive du nombre des personnages qu'elles introduisent sur la scène. Plus on avance, et plus on est surpris de voir tous les seigneurs, on pourroit presque dire tous les citoyens qui nous sont connus dans un grand royaume, se réduire à quatre ou cinq comtes et à quatre ou cinq abbés.

Comme on continue ces recherches, on remarque bientôt que les abbés tiennent plus de place dans l'histoire que les comtes. Les béné-

fices ecclésiastiques étoient devenus trop riches pour n'exciter pas l'ambition des plus puissans seigneurs. Comme les mêmes familles fournissoient des sujets à l'armée et à l'église, il en résultoit quelquefois que les abbés rivalisoient avec les comtes en férocité, en brutalité et en goût pour la débauche. Cependant il étoit plus commun de voir le plus réfléchi, le plus rusé, et le plus rangé de la famille destiné à l'état ecclésiastique : aussi, avec une ambition égale à celle des soldats, les prêtres avoient une plus grande chance de succès. Réunis avec les laïques dans les conseils, ils devoient l'emporter sur eux en politique. Ils avoient presque réussi à les exclure des assemblées du Champ de Mai, dont ils avoient fait des conciles; ils partageoient avec eux le commandement des armées, car les abbés et les prélats, sans respect pour les sacrés canons, s'étoient autorisés eux-mêmes à manier l'épée. Cependant ils se sentoient moins propres que leurs rivaux à ces fonctions, et cette défiance d'eux-mêmes les amenoit naturellement à donner toujours la préférence aux négociations sur les armes, à négliger tout ce qui auroit contribué à entretenir l'esprit militaire chez leurs vassaux, et à énerver la population dans tout district qui passoit en leur pouvoir. Dans les domaines de l'Eglise, et ces domaines formoient peut-être alors plus de la moitié du territoire de

l'empire d'Occident, toutes les influences de l'habitude, de l'exemple, de l'enseignement, étoient mises en œuvre pour éteindre le courage national. C'étoit à la protection des reliques et des sanctuaires, jamais à celle de leurs bras, que les fidèles étoient invités à recourir dans tous les dangers. Les combats judiciaires faisoient place à des épreuves tout aussi absurdes, tout aussi dangereuses, celles du feu, par exemple, ou de l'eau bouillante, épreuves qui seulement ne contribuoient point à aguerrir les vassaux de l'Eglise. Les exercices militaires mêmes étoient interrompus, comme des pompes profanes, et peu convenantes à des chrétiens.

Parmi les laïques, les talens ne trouvoient aucune récompense, l'ambition n'avoit aucun objet, tous les caractères s'effaçoient, et une langueur mortelle sembloit s'être emparée de la noblesse, diminuée en nombre et en crédit. Mais le clergé avoit recueilli l'héritage de toutes les passions mondaines, comme tous les moyens de les satisfaire. Il unissoit les études sacrées à la politique, et il assuroit aux membres de son corps qui se distinguoient par leur esprit, leur savoir ou leur caractère, un crédit, un pouvoir, une gloire, fort supérieurs à ceux que les mêmes hommes auroient pu obtenir par leurs talens dans le siècle le plus favorable aux lettres.

Il faut remarquer cependant que les trois di-

visions de l'empire de Charlemagne n'avoient pas éprouvé un sort en tout semblable. La France, sous Charles-le-Chauve, étoit tombée au pouvoir des évêques; la noblesse y étoit languissante, l'armée sans vigueur, et la population rurale presque anéantie. L'Italie, sous Lothaire et Louis II son fils, n'avoit point accordé autant de crédit, ou des domaines aussi étendus aux prélats. Mais de puissans ducs s'y étoient établis dans de vastes et riches gouvernemens, qu'ils avoient rendus presque héréditaires dans leurs familles; et quoique le pays ne prospérât pas sous leur administration, ils avoient maintenu au-dessous d'eux une population libre et militaire dans les châteaux, et quelque opulence dans les villes. L'Allemagne enfin, sous Louis-le-Germanique, avoit conservé plus d'esprit militaire que les deux autres divisions, une population proportionnellement plus nombreuse, et plus d'hommes libres, en comparaison avec les esclaves; en sorte que la France étoit devenue une théocratie, l'Italie une confédération de princes, et l'Allemagne une démocratie armée.

Nous croyons qu'il n'y auroit aucun intérêt à donner le précis des guerres de famille qui troublèrent toute cette période. Charles-le-Chauve, qui ne défendoit jamais ses Etats, ne cessa de combattre en Aquitaine, contre Pépin II, son

neveu. Il ne sut pas mieux conserver la paix avec ses frères, Louis-le-Germanique et Lothaire, ou avec leurs fils. Mais ces misérables combats, qui contribuoient à ruiner les provinces, ne doivent point être considérés comme des guerres nationales; ils n'eurent d'autre résultat politique que l'accroissement de la misère, et ils ne changèrent pas la distribution des Etats. Au commencement de l'année 855, l'empereur Lothaire, alors âgé d'environ soixante ans, fut atteint d'une fièvre lente à laquelle il sentit qu'il devoit enfin succomber. Il distribua ses États entre ses trois fils, alors arrivés à l'âge d'homme. A Louis II il donna l'Italie, avec le titre d'empereur; à Lothaire, le second, il donna les provinces situées entre la Meuse et le Rhin, qui long-temps avoient été connues sous le nom d'Austrasie, mais qu'on désignoit alors sous celui de Lorraine, d'après le nom de l'un ou de l'autre Lothaire, leurs souverains. Le plus jeune fils, nommé Charles, eut en partage les provinces situées entre le Rhône et les Alpes, qu'on désigna dès lors par le nom de royaume de Provence. Après avoir fait ces partages, l'empereur Lothaire revêtit l'habit de moine dans l'abbaye de Prom, aux Ardennes, et il y mourut, le 28 septembre 855. Il paroît que de son côté Charles-le-Chauve avoit donné à deux de ses fils les titres de rois de Neustrie et d'Aquitaine, et Louis-le-

Germanique ceux de rois de Bavière, de Saxe et de Souabe, à ses trois fils; en sorte que la famille carlovingienne comptoit, en même temps, un très grand nombre de têtes couronnées.

Le rôle que joua le clergé dans les guerres entre ces différens monarques, l'arrogance de ses réprimandes, l'humilité et la soumission des rois, seroient dignes d'une plus longue attention; et des détails nombreux pourroient justifier nos remarques sur l'état général de l'Europe; mais resserré par le temps, et par la proportion à conserver entre les parties, nous nous bornerons à présenter, comme exemple de cette domination sacerdotale, et d'une manière aussi abrégée que nous le pourrons, l'histoire des démêlés du jeune Lothaire, roi de Lorraine, avec la cour de Rome, pour son mariage. Ce fut une conquête des papes que d'avoir établi leur juridiction sur les rois, à l'occasion du désordre des mœurs des monarques.

Lothaire, en 856, avoit épousé Theutberge, fille d'un comte Boson, de Bourgogne; mais il l'avoit chassée dès l'année suivante, en l'accusant d'inceste avec son frère, abbé des couvens de Saint-Maurice et de Luxen. Comme la reine s'étoit purgée de cette accusation par l'épreuve de l'eau bouillante, d'où son champion étoit sorti sans ressentir aucun dommage, Lothaire avoit été forcé de la reprendre, en 858. Cepen-

dant, non seulement il avoit un autre attachement, mais il prétendoit s'être solennellement engagé ailleurs. Il affirmoit qu'avant son mariage avec Theutberge, il avoit été fiancé à Valdrade, sœur de l'archevêque de Cologne et nièce de celui de Trèves; qu'il ne l'avoit ensuite abandonnée que par contrainte (durant une guerre civile), et qu'il la regardoit toujours comme son épouse légitime.

Theutberge avoit été reprise par son époux; mais peut-être pour échapper aux humiliations qu'elle éprouvoit dans un palais où elle étoit entrée par force, peut-être pour rendre hommage à la vérité, elle confessa elle-même volontairement, au mois de janvier 860, l'inceste dont elle avoit été accusée. Les évêques assemblés en concile, à Aix-la-Chapelle, devant lesquels elle fit cet aveu, prononcèrent le divorce, et condamnèrent la reine à être enfermée dans un couvent. Peu après elle trouva moyen de s'en échapper, et le clergé de toute la chrétienté prit connoissance de cette querelle. On ne nous dit point si le zèle avec lequel il s'opposa au divorce de Theutberge provenoit de son esprit de corps, pour sauver la réputation de l'abbé de Saint-Maurice, ou seulement du désir du clergé de conserver entièrement sa juridiction sur les mariages, et de tenir à leur occasion tous les rois dans sa dépendance. Les rois mérovingiens

avoient eu à la fois plusieurs femmes et plusieurs maîtresses, et les avoient répudiées suivant leurs caprices : Charlemagne avoit suivi leur exemple. Louis, le premier, avoit conformé ses mœurs aux lois de la religion et aux ordres des prêtres. Aux yeux de ces derniers, Lothaire, qui songeoit déjà à secouer le joug, devoit être puni d'une manière exemplaire, et qui inspirât de la terreur à tous les autres. Hincmar, l'archevêque de Reims, se chargea de prouver que lors même que Theutberge se seroit rendue coupable d'inceste avant son mariage, ce n'étoit point une raison suffisante pour prononcer son divorce. Nous ne suivrons pas l'histoire des différens conciles, qui tantôt cassèrent le mariage de Theutberge, tantôt forcèrent Lothaire à la reprendre. Nous laisserons de côté tous les tristes détails de cette scandaleuse histoire, qui, pendant quinze ans, occupa la chrétienté. Nous dirons cependant que la réunion forcée de Lothaire avec Theutberge augmentoit, dans le cœur de l'un et de l'autre, le ressentiment et la haine. Lothaire ne cessoit de solliciter la permission de se rendre à Rome, pour expliquer sa conduite et se justifier, tandis que Nicolas Ier, qui siégeoit alors, la lui refusoit avec hauteur. Theutberge, de son côté, demandoit elle-même à se séparer d'un époux qu'elle rendoit malheureux, et avec

qui elle ne pouvoit être heureuse. Voici quelle fut la réponse du pape Nicolas :

« Nous sommes également étonné des expres-« sions de tes lettres, et du langage de tes dépu-« tés ; en remarquant un changement si com-« plet et dans ton style et dans tes demandes, « nous n'oublions point que dans les temps pré-« cédens, tu ne nous avois rien annoncé de « semblable. Chacun nous atteste que tu suc-« combes sous une affliction sans relâche, une « oppression intolérable, une violence odieuse ; « et toi, au contraire, tu affirmes que personne « ne te contraint, lorsque tu demandes à être « dépouillée de la dignité royale..... Quant au « témoignage que tu offres en faveur de Val-« drade, en déclarant qu'elle a été la femme « légitime de Lothaire, c'est en vain que tu « t'efforces de l'établir, personne n'a besoin ici « de ton témoignage. C'est à nous de savoir ce « qui est juste, à nous à distinguer ce qui est « équitable ; et toi-même, tu serois réprouvée, « tu serois morte, que nous ne permettrions « jamais à Lothaire de prendre sa maîtresse « Valdrade pour femme. »

Après la mort de Nicolas Ier, le moment vint cependant où le saint siége permit à Lothaire de se rendre à Rome, pour chercher à se justifier. Il croyoit avoir mérité une faveur spéciale, en conduisant une armée contre les Sarrasins

qui dévastoient le midi de l'Italie, et qui avoient menacé le saint siége lui-même, alors occupé par Adrien II. Cependant les chefs de l'Église jugeoient plus important encore de prouver que, même dans ce monde, les plus hautes dignités ne déroboient pas les pécheurs à ses jugemens. Vers la fin de juillet de l'année 869, Lothaire fit son entrée à Rome; déjà il auroit pu s'apercevoir que la vengeance de l'Eglise pesoit sur sa tête. Mais nous nous bornerons à rapporter les paroles de l'archevêque Hincmar, auteur des Annales de Saint-Bertin, et nous laisserons le lecteur en tirer la conclusion qu'il croira raisonnable.

« Tandis que le pape Adrien rentroit à Rome, « Lothaire, qui le suivoit, arriva à l'église de « Saint-Pierre; mais aucun clerc ne se présenta « pour le recevoir, et ce fut seul, avec les siens, « qu'il s'avança jusqu'au tombeau de l'apôtre. « Il entra ensuite dans un appartement attenant « à cette église, pour y habiter. On n'avoit pas « même eu soin de le balayer pour lui. Il se figu- « roit que le lendemain, qui étoit un dimanche, « on chanteroit la messe devant lui, mais il ne « put jamais l'obtenir du pape. Il entra cepen- « dant à Rome le jour suivant, et dîna avec le « pape lui-même dans le palais de Latran, et « ils se firent mutuellement des présens. »

Adrien invita ensuite Lothaire et toute sa cour à une communion solennelle; mais ce fut

avec des clauses qui devoient le frapper de terreur. « Après la messe finie, dit l'auteur con-« temporain des Annales de Metz, le souverain « pontife, prenant en ses mains le corps et le « sang du Seigneur, appela le roi à la table du « Christ, et lui parla ainsi : Si tu te reconnois « pour innocent du crime d'adultère, pour le-« quel tu fus interdit par le seigneur Nicolas, « et si tu as bien arrêté dans ton cœur de ne ja-« mais plus, dans tous les jours de ta vie, avoir « un commerce coupable avec Valdrade, ta maî-« tresse, approche-toi avec confiance, et reçois « ce sacrement de salut, qui sera pour toi le « gage de la rémission de tes péchés et de ton « salut éternel. Mais si dans ton âme tu t'es pro-« posé de céder de nouveau aux séductions de « ta maîtresse, garde-toi de prendre ce sacre-« ment, de peur que ce que le Seigneur a pré-« paré pour remède à ses fidèles ne se change « pour toi en châtiment. Lothaire, avec l'esprit « égaré, reçut, sans se rétracter, la communion « des mains du pontife. Après quoi, Adrien se « tournant vers les compagnons du roi, leur offrit « à chacun la communion en ces termes : Si tu « n'as point prêté ton consentement aux fautes « de ton roi Lothaire, et si tu n'as point com-« munié avec Valdrade, ou avec les autres que « le saint siége a excommuniés, puisse le corps « et le sang de notre Seigneur Jésus-Christ te « servir pour la vie éternelle. Chacun d'eux,

« se sentant compromis, prit la communion avec « une audace téméraire. Ce fut le dimanche « 31 juillet de l'an 869; et chacun d'eux mou- « rut par un jugement divin, avant le premier « jour de l'année suivante. Il y en eut un très « petit nombre qui évitèrent de prendre la com- « munion, et qui réussirent ainsi à se soustraire « à la mort. » Lothaire lui-même, en sortant de Rome, fut atteint de la maladie que le pontife lui avoit dénoncée comme devant être son châtiment; il se traîna cependant jusqu'à Plaisance, où il expira le 8 août. Dès les portes de Rome toute sa suite, tous ceux qui avoient avec lui reçu la communion des mains du pontife, tomboient à ses côtés; il n'y en eut qu'un très petit nombre qui put arriver avec Lothaire jusqu'à Plaisance, tout le reste avoit déjà péri. Adrien reconnut le jugement de Dieu dans cette calamité, et l'annonça aux rois de la terre, pour leur enseigner la soumission à l'Eglise. Ce jugement de Dieu étoit alors universellement pratiqué pour la découverte de tous les crimes. En l'invoquant, il étoit indifférent d'offrir au prévenu un poison ou un aliment salubre. Pour l'innocent, le poison devoit se changer en aliment, après l'invocation qu'avoit faite le pape; pour le coupable, l'aliment devoit se changer en poison.

CHAPITRE XX.

Dissolution de l'empire d'Occident. — Fin du IXe *siècle.* — 869-900.

Nous avons vu l'établissement de la monarchie universelle, et nous avons vu aussi quelles en furent les funestes conséquences pour l'esprit national, la population et le courage, autant qu'il est possible de les faire apercevoir dans un tableau aussi resserré. Nous avons vu que, simultanément avec l'oubli des intérêts nationaux, de honteuses disputes de partages entre les princes allumèrent des guerres auxquelles le patriotisme ne pouvoit plus s'associer. Nous avons vu la déplorable foiblesse de cet immense empire, exposé sans défense à tous les brigandages. Dans les trente-deux années qui terminent le IXe siècle, nous verrons cet empire se briser, se détruire, et un nombre infini de monarchies nouvelles ou de petites principautés naître de ses ruines. Nous verrons en même temps l'extinction rapide de la dynastie carlovingienne, dont tous les princes disparoissent, à la réserve d'un seul rejeton, longtemps méconnu et repoussé du trône. Cet héritier unique de tant de gloire, puis de tant de honte,

Charles-le-Simple replaça, il est vrai, sur son front la couronne de France, après une interruption de quelques années, et la dynastie carlovingienne est supposée avoir régné un siècle encore sur les Français, depuis qu'elle avoit perdu les trônes d'Allemagne et d'Italie. Ce siècle d'agonie cependant fut bien plutôt un long interrègne, pendant lequel le seul titre royal étoit conservé à de petits seigneurs, tandis que la nation, laissée à elle-même, commençoit à recouvrer de la vie, et que de nouveaux corps sociaux naissoient des débris du grand empire. Si la France employa un siècle de plus que les États voisins à se reconstituer, c'est qu'entre les pays soumis au sceptre de Charlemagne, c'étoit celui où la puissance nationale étoit le plus complétement anéantie, et où il restoit le moins d'élémens pour un nouvel ordre social, après que l'ancien avoit été renversé.

Dans la période que nous avons parcourue, les diverses parties de l'empire sembloient n'avoir aucun sentiment de leurs intérêts séparés, de leurs souvenirs, de leurs droits. Aucune famille, aucun grand nom n'attiroit nos regards, rien ne fixoit jamais notre attention sur les provinces, sur les sentimens individuels, sur les intérêts locaux. Si cette apathie universelle rendoit l'histoire moins dramatique, d'autre part notre œil moins distrait pouvoit mieux suivre les dés-

astres communs et les convulsions générales de l'empire. Cette apathie va bientôt cesser; nous sommes arrivés au terme d'où l'on voit commencer toutes les grandeurs nouvelles, toutes les familles puissantes, toutes les souverainetés provinciales, tous les droits, tous les titres qu'on a opposés pendant huit siècles aux prétentions de la couronne, tout comme aux droits de la nation. Le nom de noblesse a pu se présenter déjà dans l'histoire; mais la vraie noblesse, telle qu'elle a existé dans la nouvelle monarchie, telle qu'elle s'est maintenue comme un ordre dans l'État, ne peut faire remonter aucun de ses titres plus haut que cette époque d'anéantissement du pouvoir social. De même, nous avons déjà vu le nom de fief et de bénéfice, et l'indication de quelques devoirs féodaux; mais le système féodal ne commença qu'après cette période d'anarchie; c'étoit le principe d'un ordre nouveau qu'on substituoit à une confusion et à une souffrance cent fois pires que celles que ce système laissa subsister.

Des trente-deux années qui s'écoulèrent depuis la mort de Lothaire le jeune, jusqu'à la fin du siècle, neuf ans furent remplis (869-877) par les désastres qui élevèrent avec honte Charles-le-Chauve sur le trône impérial; onze ans (877-888) par la rapide mortalité de tous les chefs de la maison carlovingienne, et l'extinc-

tion de toutes ses branches légitimes; douze ans (889-900) par les guerres civiles qui donnèrent naissance aux monarchies indépendantes d'Italie, d'Allemagne, de France, de Bourgogne et de Provence. Nous désespérons de pouvoir répandre aucune clarté ou aucun intérêt sur toute cette période où les noms se multiplient et où les caractères s'effacent toujours plus; cependant il faut bien la parcourir sommairement, car cette révolution, pour être entourée d'une épaisse obscurité, n'en fut pas moins importante.

La fortune sembla se complaire à élever Charles-le-Chauve pour rendre plus accablantes les humiliations auxquelles elle l'exposoit, et à entasser les couronnes sur sa tête pour en arracher tous les lauriers. Incapable d'administrer son royaume ou de le défendre, se laissant enlever ses provinces par ses vassaux et ravager toute l'étendue de ses possessions par une poignée de pirates, il ne pouvoit espérer de satisfaire son ambition que par les calamités de ses proches, et ce genre de bonheur fut le seul qui ne lui fut pas refusé. Son frère Pépin avoit laissé deux fils, Pépin II, roi d'Aquitaine, et Charles; tout le règne de Charles-le-Chauve fut consacré à leur faire la guerre. A deux reprises il réussit à les faire prisonniers; la première fois il se contenta de les enfermer dans des couvens, mais la seconde, Pépin II lui ayant été livré en trahison

par Rainulfe, comte de Poitiers, l'assemblée des Etats de la France, tenue à Pistes, au mois de juin 864, condamna à mort le roi d'Aquitaine, comme apostat et traître à la patrie; la sentence ne fut cependant pas exécutée, et Pépin II mourut dans le cachot d'un couvent de Senlis.

Le frère aîné de Charles, l'empereur Lothaire, avoit laissé trois fils; le plus jeune, Charles, roi de Provence, mourut le premier en 863. Lothaire, le second, roi de Lorraine, mourut en 869. L'empereur Louis II, l'aîné, souverain de l'Italie, mourut le dernier à Brescia, le 12 août 875. Charles-le-Chauve prétendit à l'héritage de tous trois; il n'en demeura cependant en paisible possession qu'après la mort, non seulement du dernier, mais aussi de son troisième frère à lui-même, Louis-le-Germanique, qui mourut à Francfort, le 28 août 876. Tant que celui-ci avoit vécu, il avoit prétendu avoir autant de droits que Charles à l'héritage de ses neveux; de fréquentes guerres entre eux avoient livré l'Occident aux attaques des barbares, tandis que ses défenseurs versoient réciproquement le sang les uns des autres. Louis-le-Germanique laissa trois fils, entre lesquels il partagea ses royaumes; il donna à Carloman la Bavière, à Louis, la Saxe et la Thuringe, et à Charles-le-Gros la Souabe. Charles-le-Chauve se flatta d'abord qu'il dépouilleroit ses neveux allemands

de leur héritage, comme il avoit dépouillé ses neveux italiens et aquitains; mais il fut battu le 7 octobre 876, par Louis de Saxe, à Andernach, et mis en fuite l'année suivante, en Italie, par Carloman; en sorte que ses injustes tentatives ne lui procurèrent que des revers.

Les fils mêmes de Charles-le-Chauve donnèrent matière aux honteux exploits d'un prince qui attaqua sans cesse tous ses parens, et qui ne sut jamais combattre les Normands et les Sarrasins, ses vrais ennemis. Il avoit quatre fils : aux deux aînés, Louis et Charles, il donna les deux couronnes de Neustrie et d'Aquitaine : tous deux se révoltèrent et furent vaincus; Charles, le cadet, mourut ensuite d'une blessure qu'il avoit reçue dans un combat simulé; Louis-le-Bègue survécut à son père, mais avec une tête affoiblie et une santé délabrée. Charles-le-Chauve avoit enfermé dans des couvens ses deux plus jeunes fils, pour y faire pénitence, selon les opinions du siècle, de ses propres péchés. Lothaire ne tarda pas à y mourir; mais Carloman, qui n'aimoit pas la vie religieuse, s'échappa du couvent, commit divers désordres dans la Lorraine, et fut enfin repris par son père, qui en 874 lui fit arracher les yeux, pour qu'il supportât la captivité avec plus de patience.

Ce fut par ces degrés que Charles-le-Chauve s'éleva à la couronne impériale. Elle lui fut dé-

férée par le pape Jean VIII, à la fin de l'année 875. « Nous l'avons élu, écrivoit ce pape « à un synode assemblé à Pavie; nous l'avons « approuvé avec le consentement de nos frères « les évêques, des autres ministres de la sainte « Église romaine, du sénat et du peuple ro- « main. » C'est ainsi que le pape s'attribuoit le droit de disposer de la couronne impériale, car il prétendoit être substitué à *toute cette nation décorée de la toge*, dont il se disoit le représentant, et au nom de laquelle il invoquoit les anciennes coutumes pour donner un nouveau maître à la terre. Jamais le plus grand des princes francs n'avoit été loué, n'avoit été présenté pour modèle à tous les hommes, comme le fut par le pape le foible Charles-le-Chauve. En effet, celui qui toute sa vie avoit tremblé dans l'obéissance devant les prélats de son propre royaume, devoit paroître à Jean VIII le meilleur des souverains, dès qu'il étoit le plus soumis à l'Église romaine.

Bientôt cependant le pape lui-même, qui l'avoit couronné, commença à s'apercevoir que, dans un temps de danger, ce n'étoit point assez de donner à la monarchie un chef pieux, timide et obéissant, un chef qui ne chicaneroit sur aucune usurpation, qui ne réprimeroit aucun abus, mais qu'elle avoit besoin d'un homme énergique. Chacun auroit voulu se soustraire au

pouvoir national dirigé par le monarque, mais chacun auroit voulu cependant que ce pouvoir national existât pour le défendre. Bientôt on dut éprouver que toute force dont Charles-le-Chauve devenoit dépositaire se trouvoit anéantie. Les Sarrasins, que Louis II avoit combattus avec une honorable persévérance dans le duché de Bénévent, menaçoient la capitale même de la chrétienté, depuis que le roi des Français étoit devenu empereur. « Les païens, écrivoit Jean VIII « à Charles-le-Chauve, et des chrétiens iniques, « sans crainte de la Divinité, nous accablent de « tant de maux, que la mémoire des hommes « n'y trouve rien de comparable. C'est dans les « murailles de la ville sainte que se sont retirés « les restes du peuple. Ils y luttent contre une « pauvreté inexprimable, tandis que tout ce qui « est en dehors des murailles de Rome est dé- « vasté et réduit en solitude. Il ne nous reste « plus qu'un seul malheur à craindre, et que « Dieu veuille le détourner! c'est la prise et la « ruine de Rome elle-même. »

Ce fut moins pour porter au pape le secours qu'il lui demandoit que pour se dérober au spectacle des ravages des Normands dans toute la France occidentale, que Charles-le-Chauve prit le parti de passer pour la seconde fois en Italie. Les Normands avoient établi sur la Seine, au lieu nommé le Bec d'Oisel, ainsi que sur la Somme, sur

l'Escaut, sur la Loire, sur la Garonne, et enfin sur le Rhône, dans l'île de la Camargue, autant de colonies militaires où ils se retiroient avec leurs vaisseaux, où ils déposoient leur butin, et d'où ils ressortoient pour porter leurs ravages jusqu'au cœur du royaume. Il ne restoit, dit l'auteur contemporain du récit des miracles de saint Benoît, « pas une ville, pas un village ou « un hameau qui n'eût éprouvé à son tour l'ef- « froyable barbarie des païens. Ils parcouroient « ces provinces d'abord à pied, car alors ils igno- « roient encore l'usage de la cavalerie, mais plus « tard à cheval, comme les nôtres. Les stations « de leurs vaisseaux étoient comme autant d'asi- « les pour tous leurs brigandages; ils bâtissoient, « auprès de ces vaisseaux amarrés au rivage, « des cabanes qui sembloient former de grands « villages, et c'est là qu'ils gardoient, attachés « à des chaînes, leurs troupeaux de captifs. » Au lieu de songer à expulser les Normands, Charles, ayant assemblé une armée assez formidable pour l'accompagner en Italie, se contenta de fixer les tributs que quelques provinces paieroient aux Normands de la Seine, d'autres aux Normands de la Loire, pour arrêter leurs déprédations. Quant aux Normands de la Garonne, ils avoient réduit l'Aquitaine dans un état si affreux, que le pape transféra l'archevêque Frothaire de l'église de Bordeaux à celle de Bourges,

parce que, dit-il, *la province de Bordeaux étoit rendue entièrement déserte par les païens.*

Mais à peine Charles avoit-il rencontré le pape à Pavie, lorsque la nouvelle de l'approche de son neveu Carloman, avec une armée levée dans les provinces qui forment aujourd'hui l'Autriche, répandit la terreur dans l'âme de l'empereur. Les historiens allemands l'accusent, en effet, d'une constante lâcheté. Charles-le-Chauve prit la fuite au travers du Mont-Cenis, et dans cette montagne il fut atteint d'une fièvre violente, en un lieu nommé Brios, où il mourut le 6 octobre 877.

Carloman, dont l'approche seule avoit suffi pour mettre en fuite l'empereur, n'eut cependant pas lieu de s'applaudir de son expédition d'Italie. Il fut couronné à Pavie, avec l'assentiment des seigneurs lombards, et il porta dès lors le titre de roi d'Italie; mais d'autre part la peste se mit dans son armée, et lui-même fut atteint d'une maladie de langueur qui se changea ensuite en paralysie; elle le mit enfin au tombeau le 22 mars 880. Il ne laissoit qu'un bâtard, Arnolphe, qu'il avoit fait duc de Carinthie, et il n'avoit point d'enfans légitimes. Deux frères avoient partagé avec lui l'héritage de leur père Louis-le-Germanique; ils veilloient sa longue maladie, et ils attendoient sa mort pour se partager aussi les royaumes de Bavière et d'Italie,

où Carloman avoit régné. Cet intérêt détourna leur attention de la France, sur laquelle ils firent cependant aussi quelques tentatives. Après la mort de Carloman, Charles-le-Gros entra en Italie, à la tête d'une armée; il reçut à Pavie la couronne de Lombardie, et à Rome, des mains du pape Jean VIII, la couronne impériale, vers la fin de l'année 880. Il réunit l'une et l'autre à la Souabe, son premier héritage. L'autre frère, Louis de Saxe, réunit à la Saxe la Bavière, pour sa part de l'hérédité de Carloman. Louis de Saxe n'avoit qu'un fils légitime qui, encore en bas âge, tomba d'une fenêtre du palais de Ratisbonne et se tua. Il avoit eu aussi d'une maîtresse un fils naturel, nommé Hugues, qui fut tué vers le même temps dans un combat contre les Normands, près la forêt Carbonaria. Ayant survécu à ses deux fils, Louis de Saxe, qui n'étoit probablement pas arrivé à sa cinquantième année, tomba malade et mourut à Francfort, le 20 janvier 882.

Par la mort de tous ses cousins, dont il recueilloit successivement l'héritage, Charles-le-Gros, dont le surnom latin *Crassus* auroit mieux été rendu encore par celui d'*Épais*, grandissoit sans mérite. Son énorme corpulence étoit en effet l'enveloppe d'un esprit lent et imbécille. Il paroissoit à peine susceptible d'un autre désir ou d'une autre pensée que son goût immodéré pour

la table; et plus il s'éleva en dignité, mieux il fit apprécier par tous les Francs sa lâcheté et son incapacité. Il se trouvoit cependant décoré de la couronne impériale, souverain de l'Italie, de toute l'Allemagne, avant lui divisée en trois puissans royaumes, et d'une grande partie de la France, sous le nom de Lorraine; le reste ne devoit pas tarder à lui échoir aussi, par la fatalité qui sembloit s'attacher à toute la race carlovingienne.

Un seul fils avoit survécu à Charles-le-Chauve; il étoit connu sous le nom de Louis II ou le Bègue; il avoit trente-un ans à la mort de son père : mais sa santé fut toujours chancelante; on croit aussi que sa tête étoit foible, et son caractère plus foible encore. Aucune force peut-être, aucune habileté, n'auroient pu rétablir le royaume, d'après l'état de langueur et de foiblesse où Charles-le-Chauve l'avoit laissé. Les Normands étoient cantonnés dans toutes les provinces, et en même temps les prélats en étoient les vrais souverains. La plus grande partie du territoire appartenoit à l'Église, et les conciles où s'assembloient les évêques et les grands abbés conservoient seuls quelque autorité. L'année même où Charles-le-Chauve mourut, il avoit renoncé, par l'édit de Kiersi, du 14 juin 877, à la dernière parcelle de son autorité sur les provinces.

Selon les Capitulaires de Charlemagne, le souverain devoit y être représenté par des comtes qu'il nommoit ou destituoit, suivant son bon plaisir; ces comtes exécutoient les ordres royaux, ils commandoient aux milices des hommes libres, et ils présidoient aux plaids particuliers. Mais pendant la foible administration du fils et des petits-fils de Charlemagne, le souverain n'avoit presque jamais osé destituer les comtes; il leur avoit permis de confondre cette lieutenance royale avec le gouvernement patrimonial de leurs seigneuries et de leurs paysans. Par l'édit de Kiersi, Charles poussa plus loin la foiblesse; il s'engagea à donner toujours au fils d'un comte, et comme un héritage légal, l'*honneur du comté* qui avoit appartenu à son père. Par cet édit, le sort des hommes libres fut rendu plus fâcheux encore qu'auparavant, puisqu'il ne leur resta plus de protecteur contre les grands propriétaires; car ces derniers usurpant presque tous les comtés, la France se trouva divisée en autant de souverainetés indépendantes qu'elle avoit auparavant reconnu de lieutenances du roi. Cependant aucun des comtes, non plus qu'aucun des seigneurs, n'avoit encore prétendu au droit de guerre privée. Il y avoit eu une désobéissance habituelle dans les provinces; il y avoit eu quelquefois des désordres commis à main armée, comme il devoit y en avoir dans un état anar-

chique; mais aucun comte ni seigneur ne s'étoit encore figuré que sa dignité l'autorisât à se faire justice avec son épée. Bien plus, quelques uns d'entre eux ayant tenté, pour se mettre à l'abri des brigandages des Normands, de fortifier leurs maisons, de les entourer d'une enceinte, et de leur donner l'apparence d'un château, l'édit de Pistes, du mois de juin 864, ordonna que tout château construit sans la permission expresse du roi seroit rasé avant le 1er août suivant.

Mais à peine l'édit de Kiersi eut-il rendu les comtés héréditaires dans les familles des nobles que la couronne cessa de l'être dans la maison royale. Une partie des comtes et des abbés de la France se refusa à reconnoître Louis-le-Bègue pour successeur de son père. Ils se rassemblèrent en armes à Avenay en Champagne, et ce ne fut qu'à la suite d'une négociation qu'ils consentirent enfin à venir le joindre à Compiègne. Ils l'obligèrent à confirmer toutes les anciennes lois, tous les anciens priviléges de l'Église et des grands; ils exigèrent de lui une amnistie pour tous ceux qui s'étoient armés contre lui; ils lui firent promettre de maintenir la discipline de l'Église, de s'intituler *roi par la miséricorde de Dieu et l'élection du peuple*, et ils consentirent enfin à ce qu'il fût couronné, le 8 décembre 877, au nom des évêques, abbés, grands, et autres assistans.

Louis-le-Bègue ne régna pas deux ans sous

la protection de cette aristocratie, ou la tutelle du pape Jean VIII, qui étoit venu en France, et qui s'y conduisoit bien plus en souverain que le roi. Par déférence pour son père, Louis avoit répudié une première femme de qui il avoit eu deux fils, nommés Louis et Carloman, et il en avoit épousé une autre, de qui il eut plus tard un troisième fils; ce fut Charles, depuis surnommé le Simple. Le roi désiroit que le pape voulût bien sanctionner un divorce auquel il avoit été forcé, et régler ainsi quels étoient ses enfans légitimes; mais Jean VIII se prononça pour la première femme contre la seconde, et jeta ainsi une nouvelle confusion dans la maison royale. Sur ces entrefaites, et après le départ du pape, Louis-le-Bègue mourut à Compiègne, le 10 avril 879. Ses deux fils, dont l'aîné avoit tout au plus dix-sept ans, furent de nouveau ballottés par cette aristocratie ecclésiastique qui prétendoit avoir droit à disposer de la couronne; et après s'être dépouillés toujours plus de leurs prérogatives, ils furent enfin couronnés à l'abbaye de Ferrières, près de Paris, par Ansigise, archevêque de Sens.

Mais en même temps un comte de Bourgogne, nommé Boson, frère de la seconde femme de Charles-le-Chauve, auquel ce monarque avoit accordé plusieurs gouvernemens en Lombardie et en Provence, intriguoit auprès du pape

Jean VIII pour se faire élever lui-même à la royauté. Malgré tout le crédit de ce pontife, qui déclara qu'il l'adoptoit pour fils, Boson ne put point réussir en Lombardie. Il fut plus heureux en Provence, où il distribua aux archevêques et évêques un grand nombre d'abbayes et de bénéfices, qu'il s'engagea à leur garantir, de telle sorte qu'ils pussent les réunir à leur siége pastoral. Lorsqu'il se fut ainsi assuré de leurs suffrages, il les convoqua pour le mois d'octobre 879, à une diète qu'il assembla au bourg de Mantaille, entre Vienne et Valence. Les six archevêques de Vienne, de Lyon, de Tarentaise, d'Aix, d'Arles et de Besançon, s'y trouvèrent réunis avec dix-sept évêques des mêmes provinces. Des comtes et des seigneurs laïques paroissent aussi avoir assisté à cette assemblée; toutefois ils étoient dans une telle dépendance des prélats qu'on ne les appela pas même à signer les actes de la diète, et qu'on n'y fit aucune mention de leur nom.

Les prélats de la diète ou concile de Mantaille décernèrent la couronne au comte Boson, pour qu'il les défendît, disent-ils, contre les attaques de Satan, et contre celles de leurs ennemis visibles et corporels. Mais ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'ils n'indiquèrent point quelles étoient les limites du royaume qu'ils fondoient, et qu'ils ne lui donnèrent aucun nom, ni celui d'une nation,

ni celui d'une province. On chercheroit en vain dans les actes du concile le nom de royaume d'Arles et de Provence, que ce nouvel État a porté depuis; mais l'on y trouve le discours de Boson à l'assemblée : il peut servir à faire connoître la nouvelle théocratie à laquelle la France étoit soumise.

« C'est la ferveur de votre charité, leur dit-« il, qui, inspirée par la Divinité, vous engage « à m'élever à cet office, pour que, dans ma « foiblesse, je puisse combattre au service de « ma sainte mère, qui est l'Église du Dieu vivant. « Mais je connois ma condition; je ne suis qu'un « vase fragile de terre, bien inférieur à une si « haute charge : aussi n'aurois-je pas hésité à la « refuser, si je n'étois convaincu que c'est la « volonté de Dieu qui vous a donné, pour « cette résolution, un seul cœur et une seule « âme. Reconnoissant donc avec certitude qu'il « faut obéir, tant à des prêtres inspirés par la « Divinité qu'à nos amis et nos fidèles, je ne « lutte point pour me soustraire à vos ordres, « je n'oserois le faire. Et comme vous m'avez « donné vous-mêmes les règles de la conduite « que je dois suivre dans mon gouvernement « futur, et que vous m'avez instruit par les dog-« mes sacrés, j'entreprends ce grand œuvre avec « confiance. »

Louis III et Carloman, les jeunes fils de Louis-

le-Bègue, essayèrent en vain de défendre la Provence, qui formoit une partie considérable de leur héritage contre les invasions de Boson, ou de repousser les Normands, qui, avec un redoublement de fureur, se jetoient sur les rivages de la Neustrie et de l'Aquitaine. Une vie assez longue ne leur fut pas accordée pour qu'ils pussent mener à son terme aucune de leurs entreprises, ou même pour que la France pût juger de leur caractère ou de leurs talens. Louis III, un jour qu'il étoit à cheval, rencontra la fille d'un seigneur franc, nommé Germond, dont la beauté étoit remarquable. Il l'appela, et la jeune fille, effrayée de ses propos et des familiarités royales, au lieu de lui répondre, s'enfuit dans la maison de son père. Louis III voulut la suivre, et piquant son cheval, il s'élança vers la porte, qui étoit demeurée ouverte; mais il n'avoit pas bien mesuré la hauteur du seuil : il le frappa de la tête, tandis que l'arçon de la selle, contre lequel il étoit repoussé, lui brisoit les reins. Il se fit transporter ainsi blessé au couvent de Saint-Denis, espérant y recouvrer la santé par l'intercession des saints; il y mourut le 5 août 882.

Carloman, qui réunit l'héritage de son frère à la portion de la France qu'il possédoit déjà, ne lui survécut que deux ans. Comme il chassoit un jour au sanglier dans la forêt de Baisieu, il fut blessé involontairement à la jambe par l'épée

d'un de ses compagnons de chasse. La gangrène se déclara dans la plaie, et au bout de sept jours, le 6 décembre 884, il mourut, âgé seulement de dix-huit ans.

Les deux jeunes princes étoient morts sans enfans; leur frère consanguin Charles-le-Simple, encore dans la première enfance, étoit de plus considéré comme bâtard, le mariage de sa mère ayant été déclaré nul par le pape. De toute la race de Charlemagne, il ne restoit plus que Charles-le-Gros; et ce monarque, abruti par l'intempérance, à qui personne n'auroit voulu confier le soin de ses propres affaires, se trouva réunir les couronnes de Bavière, de Souabe, de Saxe, de France orientale et occidentale, d'Aquitaine et d'Italie. Toute l'étendue de l'empire qui avoit été soumise à Charlemagne lui étoit soumise également, et la partie germanique de ses vastes États étoit bien plus peuplée, bien plus civilisée, peut-être bien plus puissante sous lui qu'elle ne l'étoit sous le conquérant; on eût dit que l'Occident entier étoit confié à ses foibles mains, pour bien faire connoître aux hommes les funestes effets de la monarchie universelle et d'un gouvernement corrupteur. L'Occident réuni, qui n'avoit pour ennemis que quelques corsaires, ne pouvoit se défendre nulle part. Paris fut assiégé une année par les Normands, en 885 et 886, sans que toute la noblesse des

Gaules fît marcher un soldat pour sa défense, sans que le monarque livrât un combat pour délivrer la capitale d'un de ses plus grands royaumes. Les bourgeois cependant, ne voyant de ressource que dans leur désespoir, résistèrent avec leurs seules forces, et ils repoussèrent les Normands. En même temps Rome étoit menacée par les Sarrasins, et les soldats de Charles-le-Gros, au lieu de défendre cette capitale de la chrétienté, pillèrent Pavie, où ils se trouvoient cantonnés. Tout sembloit concourir pour rendre ridicule et méprisable le dernier des empereurs carlovingiens, jusqu'aux accusations qu'il intenta contre sa femme dans la diète de Kirkheim, et jusqu'aux révélations que celle-ci fut obligée de faire pour sa défense. La santé toujours plus chancelante de Charles-le-Gros auroit pu déterminer les peuples à attendre le terme prochain de sa vie; mais l'affoiblissement de sa raison imposoit aux grands le devoir de régler le gouvernement futur de l'empire. Une diète des peuples germaniques étoit convoquée au palais de Tribur sur le Rhin; elle résolut de déférer la couronne à Arnolphe, duc de Carinthie, fils naturel de Carloman et neveu de l'empereur. En trois jours, Charles-le-Gros fut tellement délaissé qu'à peine lui resta-t-il quelques serviteurs pour lui rendre les plus communs offices de l'humanité, et que l'évêque Liutbert

de Mayence vint supplier Arnolphe de pourvoir à la subsistance de son oncle. Quelques revenus ecclésiastiques lui furent en effet assurés; mais Charles n'en jouit que peu de semaines; il mourut, le 12 janvier 888, à un château nommé Indinga, en Souabe.

Si les sujets de Charles, ceux que l'imbécillité de l'arrière-petit-fils de Charlemagne avoit réduits à la condition la plus déplorable, s'en vengèrent en l'accablant de leurs mépris, le clergé jugeoit d'après une autre règle des vertus d'un roi, et il honora Charles-le-Gros presque comme un saint. « Ce fut, dit Rhégino, abbé « contemporain de Prüm, un prince très chré- « tien, craignant Dieu, et obéissant de tout son « cœur à ses ordres; il obéissoit aussi avec la plus « profonde dévotion aux ordres des ecclésias- « tiques. Il abondoit en aumônes; il étoit con- « stamment occupé d'oraisons et du chant des « psaumes; il étoit infatigable à répéter les « louanges de Dieu, et il plaçoit dans les faveurs « divines toutes ses espérances et tout son con- « seil.... Aussi regarda-t-il ses dernières tribu- « lations comme une épreuve purifiante qui lui « assuroit la couronne de vie. » Les Annales de Fulde racontent même qu'on vit le ciel s'ouvrir pour le recevoir, « afin de montrer que celui « que les hommes avoient méprisé étoit le sou- « verain le plus acceptable à la Divinité. »

Les peuples avoient été si long-temps accoutumés à l'hérédité du pouvoir monarchique, qu'à l'extinction de la famille de Charlemagne ils hésitèrent quelque temps encore avant de se choisir des chefs qui ne fussent pas alliés de quelque manière à cette famille. Cependant Arnolphe, bâtard de Carloman, auquel la couronne de Germanie avoit été déférée, ne fut point reconnu par le reste de l'Occident. Les plus puissans parmi les ducs et les comtes, surtout lorsqu'ils pouvoient faire valoir quelque parenté par des bâtards ou des femmes avec la famille de Charlemagne, assemblèrent partout des diètes, achetèrent par d'amples concessions le suffrage de leurs partisans, et se firent couronner avec le titre de rois. Dans la même année 888, Eudes, comte de Paris, qui deux ans auparavant avoit montré quelque bravoure dans la défense de cette ville contre les Normands, fut couronné à Compiègne, et reconnu par la Neustrie; Rainulfe II, comte de Poitiers, avec l'approbation d'une autre diète, prit le titre de roi d'Aquitaine. Guido, duc de Spolète, qui avoit des fiefs et des partisans en France, fut proclamé par une diète du royaume de Lorraine assemblée à Langres, et sacré par l'évêque de cette ville : mais bientôt, s'apercevant que ses partisans mettoient peu de chaleur à le soutenir, il retourna en Italie, et s'y fit décerner, en 890, la couronne de Lom-

bardie et celle de l'empire, qu'il partagea avec son fils Lambert. Une autre diète avoit, en 888, accordé la couronne de Lombardie à Bérenger, duc de Friuli. Entre le Jura et les Alpes, un comte Rodolphe, qui gouvernoit l'Helvétie, assembla une diète à Saint-Maurice en Valais, s'y fit couronner, et fonda le nouveau royaume de Bourgogne Transjurane. A Valence, Louis, fils de Boson, fut couronné, en 890, comme roi de Provence. A Vannes, Alain, surnommé le Grand, fut couronné comme roi de Bretagne. En Gascogne, Sanche, surnommé Mitarra, se contenta du titre de duc; mais il renonça à toute dépendance envers la France.

Au moment de la formation de tous ces royaumes nouveaux, le flambeau de l'histoire d'Occident s'éteint en quelque sorte, et toutes les chroniques demeurent muettes pendant près d'un demi-siècle. Des guerres civiles entre tous ces souverains, auxquels on peut ajouter encore Charles-le-Simple, couronné à Reims le 28 janvier 893, et Zwentibold, fils naturel d'Arnolphe, couronné à Worms, en 895, comme roi de Lorraine, remplirent les douze années qui s'écoulèrent encore jusqu'à la fin du siècle; mais elles ne furent soutenues qu'avec mollesse par des souverains sans soldats, qui dépendoient de leurs vassaux, qui transigeoient sans cesse avec eux, et qui n'osoient leur donner des ordres.

Une confusion universelle régnoit dans tout l'Occident; mais aucun caractère ne brille assez pour exciter notre curiosité, et peut-être devons-nous remercier le silence des chroniqueurs, qui nous empêche de nous engager dans ce labyrinthe.

La déposition de Charles-le-Gros, sa mort, et l'extinction de la race carlovingienne, renversèrent le colosse que Charlemagne avoit élevé sous le nom d'empire d'Occident, et donnèrent lieu, pour le partage de ses provinces, à des guerres presque universelles, à une anarchie, à une confusion de droits et de prétentions qui, au premier aspect, semblent avoir dû aggraver encore la condition déjà si misérable des peuples. Aussi presque tous les modernes s'accordent-ils à représenter la déposition de Charles-le-Gros, et le premier interrègne qui la suivit dans l'empire d'Occident, comme une grande calamité qui replongea l'Europe dans la barbarie d'où Charlemagne avoit commencé à la tirer; de plus, les monumens historiques nous abandonnent de nouveau à cette époque, et nous avons à parcourir un siècle dans une obscurité presque aussi grande que celle qui précéda le règne de Charlemagne.

Cependant c'est au milieu de cette obscurité que des États nouveaux et nombreux se for-

mèrent, qu'une population presque détruite recommença à multiplier, que quelques vertus, les vertus féodales tout au moins, redevinrent en honneur; que le courage national, qui sembloit éteint, recouvra au contraire tout son éclat parmi la noblesse. Le premier siècle du gouvernement des Carlovingiens détruisit l'ancienne France; le second siècle, qui porte également leur nom, quoique le pouvoir de Charles-le-Simple et de ses enfans ne fût plus qu'une ombre, recréa la France nouvelle.

La période que nous venons de parcourir ne pourroit peut-être se comparer à aucune autre, pour les calamités, la foiblesse et la honte. Quoique la valeur guerrière soit bien loin d'être la première des vertus sociales, son anéantissement complet est peut-être le signe le plus certain de la destruction de toutes les autres; il jette en même temps la nation dans un tel état de dépendance de toutes les chances et de tous les ennemis, que s'il étoit possible de réunir, avec la lâcheté du peuple, tous les avantages du meilleur gouvernement, tous ces avantages seroient inutiles, car ils n'auroient aucune garantie.

Mais l'histoire de l'univers ne présente aucun exemple de pusillanimité qu'on puisse comparer à celle des sujets de l'empire d'Occident. Lorsqu'ils se laissoient piller, réduire en captivité,

égorger par les Normands, ce n'étoit point un grand peuple qui se jetoit sur eux; ce n'étoient point ces flots de barbares septentrionaux qui se versèrent sur l'empire romain; mais, au contraire, des poignées de brigands, des aventuriers qui arrivoient sur les rivages de France dans des barques découvertes, armés à la légère, et presque toujours sans chevaux. Dans des temps moins éloignés de nous, on a vu les florissans empires du Mexique et du Pérou ravagés, puis conquis par des bandes d'aventuriers qui n'étoient pas plus nombreux. Mais les Espagnols portoient des armes à feu, des cuirasses et des casques impénétrables aux flèches des Indiens, des sabres de l'acier le plus fin, qui tranchoient toutes les armures des Américains; ils avoient des chevaux belliqueux, qui s'animoient durant le combat, qui transportoient leurs cavaliers avec une rapidité effrayante, pour atteindre des ennemis toujours à pied; ils avoient enfin des vaisseaux, que les Américains prenoient pour des monstres ailés, vomissant des feux et des flammes. Ce n'est point ainsi que les Normands débarquoient de leurs bateaux d'osier sur les rives de la Seine et de la Loire. Leurs corps étoient à moitié nus, la trempe de leurs armes étoit inférieure à celle qu'employoient les peuples du Midi, toujours en possession des arts utiles. Ces Normands, toutefois, étoient supérieurs en

vertu militaire aux deux autres peuples vagabonds qui ravageoient aussi l'empire. Les Sarrasins avoient perdu leur fanatisme conquérant et leur amour de la gloire pendant la décadence de l'empire des khalifes, et leurs expéditions en Italie et en Provence n'avoient plus d'autre stimulant que l'amour du butin. Les Hongrois, qui répandoient tant de terreur en Allemagne, montoient de petits chevaux qu'un soldat franc auroit dédaignés; ils portoient une pelisse, au lieu d'une cuirasse, et une lance légère remplaçoit pour eux le sabre ou l'épée. Mais les Sarrasins, les Hongrois, les Normands, attaquoient des paysans désarmés et avilis par la servitude, ou une noblesse dégénérée; ils trouvoient des victimes dans l'empire d'Occident, ils n'y trouvoient pas d'ennemis.

C'est moins dans les institutions publiques que dans l'intérêt personnel des grands propriétaires qu'il faut chercher l'explication de cette double révolution morale qui, au IXe siècle, anéantit le courage national et détruisit la population, et qui, au Xe, multiplia les hommes et rendit de la dignité à leur caractère. La réunion de l'empire de Charlemagne en un seul corps avoit éloigné de l'esprit des grands propriétaires l'attente d'une guerre prochaine : ils n'avoient nullement songé aux moyens de se défendre ou de multiplier les guerriers qui vivoient sur leurs terres; toute

leur attention, au contraire, s'étoit portée sur les moyens d'en tirer les plus gros revenus; or en tout temps, en tout pays, les maîtres ont toujours été disposés à croire qu'ils s'enrichissoient en faisant avec leurs paysans de meilleures conditions, en chargeant ceux-ci de plus gros droits, de plus rudes redevances. C'est ainsi que la grande masse de la population fut asservie. Bientôt l'esclavage et les extorsions produisirent leur effet accoutumé : les familles s'éteignirent ou s'enfuirent, la population disparut, et la plus grande partie de la France fut changée en désert. Les grands propriétaires virent sans regret abandonner les *manses* ou habitations, pour chacune desquelles ils étoient obligés de fournir un soldat au roi; ils crurent trouver plus de profit en substituant les pâturages aux champs, et en multipliant les troupeaux comme les hommes diminuoient. Ils ne surent pas comprendre qu'un pays ne peut être riche quand il n'a plus de consommateurs, quand il ne nourrit plus une nation. C'est la même erreur où nous voyons tomber de nos jours les lairds du nord de l'Ecosse.

L'extinction rapide de la population rurale fut la grande cause qui, sous le règne des Carlovingiens, ouvrit l'empire aux brigands qui le dévastèrent. Les monumens nous manquent complétement, il est vrai, pour connoître cette fluctuation de la population; les historiens du

temps n'ont jamais songé à en rendre compte; mais en lisant leur récit des événemens, il est impossible de n'être pas frappé de la solitude au milieu de laquelle ils vous introduisent; on diroit qu'il n'existe plus en France que des couvens disséminés au milieu des forêts. Les villes, au IXe siècle, ont perdu l'importance qu'elles avoient encore sous la première race des rois. Il n'est plus question pour elles ni de factions intestines, ni d'émeutes, ni de gouvernement municipal, ni de la résistance qu'elles peuvent opposer à un ennemi; leurs portes sont toujours ouvertes à quiconque veut y entrer. Souvent, il est vrai, les chroniques nous apprennent qu'elles sont brûlées par les Normands; mais leurs auteurs, dans ce cas, représentent toujours le dommage qu'elles éprouvent comme moins grand, ou le butin enlevé comme moins considérable, que lorsque les mêmes Normands brûlent un couvent. L'existence des paysans est aussi complétement oubliée que celle des troupeaux avec lesquels ils restent confondus : on voit seulement que la défiance de leurs maîtres ne leur avoit laissé aucun moyen de résistance. Aussi les Normands, après avoir enlevé les filles et les femmes des villageois, après avoir massacré leurs vieillards ou leurs prêtres, s'égaroient-ils sans crainte, seuls ou par petites bandes, dans les forêts, pour s'y donner le plaisir

de la chasse. Même dans la haute noblesse et le haut clergé, on est confondu du petit nombre de personnages qui paroissent en même temps sur la scène. Un seul comte réunit les titres d'un grand nombre de comtés, un seul prélat les revenus d'un grand nombre d'abbayes; et lorsque Hugues, abbé de Saint-Germain-l'Auxerrois et de Saint-Martin de Tours, est appelé par les historiens du temps *l'espérance des Gaules*, on sent la nation française dégradée au rang des hommes de main-morte d'un couvent.

Tant que la nation étoit réduite à un tel état de foiblesse, d'ignorance de la politique, d'opposition entre les intérêts des grands et ceux de la population, un gouvernement central ne pouvoit être d'aucun avantage à la France ou à l'Europe; il ne servoit qu'à maintenir cette dégradation universelle. Ce fut donc un événement heureux pour l'humanité que la rupture du lien social, lors de la déposition de Charles-le-Gros, et que le partage de l'Occident en plusieurs monarchies, qui bientôt se partagèrent de nouveau en un nombre infini d'États plus petits. Lorsque la civilisation a fait déjà de grands progrès, la formation de vastes Etats présente de très grands avantages : les lumières s'y accroissent et s'y répandent plus rapidement, le commerce y est plus actif, plus régulier, et plus indépendant des erreurs de la politique; la

puissance, la richesse, les talens qui sont à la disposition du gouvernement, sont beaucoup plus considérables; et s'il sait en faire un bon usage, l'avancement de l'espèce humaine en devient beaucoup plus rapide. Mais, d'autre part, c'est un problème beaucoup plus difficile à résoudre d'établir une constitution sage, tutélaire et libre, dans un grand que dans un petit Etat; tandis qu'il est beaucoup plus facile à un grand qu'à un petit de se passer de tous ces avantages. Un grand empire se maintient long-temps par sa masse, en dépit d'abus presque intolérables, tandis qu'un petit ne peut espérer aucune durée, s'il n'est garanti par un peu de patriotisme, par un peu de prospérité. Le gouvernement des Carlovingiens avoit survécu à plus de calamités qu'il n'en auroit fallu pour renverser dix fois les gouvernemens qui lui succédèrent. S'il succomba enfin, c'est qu'il étoit arrivé au dernier degré de honte et d'imbécillité. Ceux qui en recueillirent les débris n'étoient peut-être supérieurs ni en talens, ni en vertus, ni en énergie, aux misérables empereurs qui l'avoient laissé périr. Mais plus leurs intérêts propres étoient rapprochés d'eux, et plus tôt ils arrivèrent à les comprendre. Lorsque, pour se défendre, ils eurent besoin de force plus encore que de richesses, il ne leur fallut pas un haut degré de perspicacité pour apercevoir qu'ils se donne-

roient de la force en soignant la prospérité de leurs sujets.

Il n'y avoit guère plus de vingt ans que l'édit de Pistes avoit fait raser les fortifications que quelques seigneurs avoient élevées autour de leurs châteaux, pour se défendre contre les Normands. A cette époque, la propriété, qui donnoit le droit de justice sur les vassaux, le droit de vie et de mort sur les esclaves, ne se réalisoit point encore en force politique, n'assuroit point encore les moyens de se défendre ou de se faire respecter. Mais après la déposition de Charles-le-Gros, aucune autorité sociale n'apporta plus d'obstacle à ce que chacun se mît en défense avec ses propres moyens, à ce que chacun cherchât dans ses propriétés sa sûreté d'abord, et bientôt des moyens de se faire craindre. Alors on vit les ducs, les comtes, les marquis et les abbés, qui s'étoient partagé toute l'étendue du territoire, changer de but et de politique, substituer l'ambition à la cupidité, et demander à la terre des hommes pour maintenir leurs droits et leur existence, plutôt que de la richesse. Celle-ci ne se présentoit déjà plus comme un avantage qu'autant qu'elle pouvoit se changer en population; la valeur d'une étendue de pays fut estimée, non d'après le nombre de livres d'argent contre lesquelles ses produits pourroient se vendre, mais d'après le nombre

de soldats qui pourroient en sortir pour suivre la bannière du seigneur, et défendre son château dès qu'il seroit menacé.

Aussi cette époque de troubles et de désordre, qui sembloit menacer de sa destruction les misérables restes de la population dans l'Occident, fut en même temps l'époque d'une grande et bienfaisante révolution économique qui releva cette population de son abaissement. Partout le seigneur offrit la terre au vassal qui se montroit prêt à la cultiver, partout il se contenta en retour d'une légère prestation en argent ou en denrée; mais il lui demanda au lieu de rentes des services personnels. Ces concessions si multipliées furent faites à des conditions différentes, et à des hommes d'ordre différent. Les cadets des familles nobles, les hommes libres, les bourgeois, les colons, les affranchis, les serfs eux-mêmes, furent admis, dans une subordination qu'ils ne méconnoissoient jamais, à se partager la terre, et à la remettre en valeur. Tous ces hommes, dont la plupart, si l'ordre précédent avoit duré, auroient été destinés à vieillir dans le célibat, furent appelés au mariage, et purent voir avec satisfaction leur famille se multiplier autour d'eux. Les plus élevés en rang formèrent de nouveau ces ordres intermédiaires de gentilshommes, de leudes, d'hommes libres, qui avoient presque disparu. Les derniers eux-

mêmes se relevèrent au lieu de s'abaisser dans l'échelle sociale. Le paysan étoit, il est vrai, dans une dépendance absolue de son seigneur. Il n'avoit contre lui aucune protection de ses droits, de sa liberté, de son honneur, de sa vie même; et toutefois il étoit rarement exposé à les voir compromis par les violences de ses chefs. Il regardoit ceux-ci comme ses juges et ses protecteurs. Il avoit pour eux ce respect, et même cet amour que les foibles accordent si aisément à ceux qu'ils croient d'une race supérieure; l'usage des armes, qui lui avoit été rendu, avoit relevé à ses yeux sa propre dignité, et lui avoit fait recouvrer quelques unes des vertus que l'esclavage anéantit. Il ne combattoit pas à cheval, comme les nobles et les hommes libres, mais enfin il combattoit : la résistance lui étoit permise; et le sentiment de la force lui donnoit la mesure des égards qu'il pouvoit exiger. La rapidité avec laquelle la population s'accrut, par ces diverses causes, du xe au xiie siècle, est prodigieuse. Chacun des grands comtés se morcela, dans le cours de deux ou trois générations, en un nombre infini de comtés ruraux, de vicomtés et de seigneuries; chacune de celles-ci se divisa de même; chaque district vit naître un village avec son seigneur, chaque communauté eut son fort, et ses moyens de défense; et, en moins de deux cents ans, un

comte de Toulouse, un comte de Vermandois, un comte de Flandre, devinrent plus puissans; ils commandèrent à des armées plus vaillantes, plus disciplinées, plus nombreuses même, que n'avoient fait Charles-le-Gros, ou Louis-le-Débonnaire, monarques de tout l'Occident.

Mais cet état prospère de la population agricole ne dura qu'aussi long-temps que les seigneurs sentirent le besoin qu'ils avoient d'elle. Le joug de fer de l'oligarchie avoit été allégé, quand les grands propriétaires s'étoient arrogé le droit des guerres privées; il retomba plus rudement sur les épaules du peuple, dès que l'ordre général fut assez rétabli pour qu'on n'osât plus recourir à la force. Dès que les seigneurs n'eurent plus besoin de soldats, ils crurent avoir d'autant plus besoin d'argent, et ils recommencèrent à opprimer les campagnes. Ce fut alors que les *vilains* furent réduits à une dégradation honteuse, ce fut alors que le système féodal pesa sur les peuples comme la plus intolérable des oppressions. Il avoit apporté quelque ordre, quelque vertu et quelque bonheur dans une turbulente anarchie; mais dès que le gouvernement fut rétabli, il ne fit plus qu'ajouter son joug au joug des lois, et les deux ensemble se trouvèrent trop pesans pour la race humaine. Ainsi le système féodal, qui peut-être, plus qu'aucune autre institution humaine, a contribué pen-

dant un temps à la multiplication et à la prospérité de la classe pauvre, est demeuré chargé aux yeux de la postérité, de la responsabilité de toute l'oppression, de toute la souffrance, qui signalèrent sa décadence, et son nom cause encore de l'effroi, tandis qu'on a oublié l'infamie qui devroit demeurer attachée au nom des Carlovingiens.

CHAPITRE XXI.

L'Angleterre jusqu'à la fin du règne d'Alfred-le-Grand. — 449-900.

Nous n'avons presque plus eu occasion de faire mention de l'île de Bretagne depuis la mort d'Honorius, et le rappel de la dernière légion romaine préposée à sa défense. Nous avons cherché à lier ensemble l'histoire de tous les pays qui avoient des influences réciproques, qui agissoient et réagissoient les uns sur les autres; mais la grande île de Bretagne, après être entrée pour un peu de temps dans le tourbillon du monde romain, en étoit complétement ressortie; elle avoit fait dès-lors un monde à part, étranger au reste de l'univers, à ses craintes et à ses espérances; elle avoit été oubliée des autres provinces ci-devant romaines auxquelles elle avoit été auparavant associée, et dans les dix livres de l'Histoire des Francs, de Grégoire de Tours, il ne se trouve qu'une seule fois le nom d'un personnage breton. L'oubli des Grecs est plus étrange encore; deux siècles et demi après que les légions de Bretagne avoient donné l'empire aux fondateurs de Constantinople, et

un siècle seulement après la retraite des Romains, le premier des historiens de Constantinople, Procope, relègue la Bretagne dans la région des fables et des prodiges. Il raconte que les âmes de ceux qui meurent dans les Gaules sont transportées chaque nuit sur les rivages de cette île, et consignées aux puissances infernales par les bateliers de la Frise et de la Batavie. Ces bateliers, dit-il, ne voient personne; mais, au milieu de la nuit, une voix horrible les appelle à leur mystérieux office; ils trouvent au rivage des bateaux inconnus prêts à partir; ils sentent le poids des âmes qui y entrent l'une après l'autre, et qui font descendre à fleur d'eau le bord du bateau. Cependant ils ne voient rien encore. Arrivés la même nuit aux rivages de Bretagne, une autre voix appelle l'une après l'autre toutes les âmes, et elles descendent en silence. Voilà ce qu'après une courte cessation de toute correspondance étoit devenue l'Angleterre pour le reste de l'univers.

La Bretagne cependant avoit éprouvé, dans son isolement, le même sort que les autres contrées démembrées de l'empire; de même la lutte s'y étoit établie entre les barbares et les sujets des Romains; mais ce n'étoient point les mêmes peuples, ou les conséquences des mêmes révolutions qui l'avoient bouleversée. Si dans sa carrière, pour procéder de la civilisation antique

à la civilisation nouvelle au travers de la barbarie, elle avoit éprouvé à peu près les mêmes alternatives, il faut y voir une preuve que le sort de l'Europe étoit la conséquence de son organisation interne, car celle-ci agissoit partout de même, tandis que les événemens varioient avec chaque lieu.

Cette séparation si complète de la Bretagne d'avec le reste du monde commence à l'année 426 ou 427, époque présumée du départ de la dernière légion romaine; elle finit, ou plutôt elle est moins sensible, dès le couronnement d'Alfred-le-Grand, en 872. Pendant ces quatre siècles et demi, les Annales de Bretagne renferment un nombre prodigieux de faits, de noms de rois, de dates de combats; aussi peut-être un écrivain, animé d'un vif sentiment national, pourroit-il réussir à répandre sur elles quelque intérêt. Mais un étranger se laisse rebuter par la fréquence des révolutions, et le peu d'importance des résultats; il s'effraie d'une fatigue qui ne lui promet point une récompense proportionnelle. Partout où l'histoire conduit à l'étude morale et sociale de l'homme, où elle fait voir le développement de son esprit et de son caractère, le noble jeu de ses sentimens et de ses passions, la petitesse des États n'ôte rien à l'importance des résultats. Les républiques de la Grèce, les villes libres de l'Italie, les cantons

de la Suisse, dans les beaux temps de la liberté, nous en apprendront plus sans doute sur ce qui fait le bonheur et la dignité de l'homme, que ces puissantes monarchies de l'Asie, où chaque erreur du gouvernement décide du sort de plusieurs millions de sujets. Mais les petits royaumes bretons et saxons, qui, pendant quatre ou cinq siècles, existèrent simultanément ou successivement en Bretagne, ne développèrent point de si grandes qualités ou de si grandes vertus; d'ailleurs, leurs monumens ne sont point assez détaillés pour nous faire connoître les individus et le jeu des passions humaines; leur histoire est presque conjecturale, et dussions-nous reproduire, dans ce chapitre, tout ce qui s'en est conservé, nous ne ferions que réunir un plus grand nombre de crimes royaux, et de plus dégradantes images des souffrances de l'humanité. Aussi nous contenterons-nous de jeter un coup d'œil rapide sur ces cinq siècles, de manière à en saisir les seuls traits généraux.

Lorsque les Romains quittèrent la Bretagne, en 427, ils laissèrent cette île énervée, comme toutes les provinces de l'empire, sans fortifications, sans armes, et sans courage pour se servir d'armes si les Bretons les avoient eues. Au lieu d'entourer les villes ouvertes de bonnes fortifications, et d'organiser des milices pour leur défense, les Bretons s'étoient contentés de relever

la muraille de Sévérus, rempart qui, coupant l'île dans sa partie la plus étroite, étoit destiné à arrêter les incursions des Pictes et des Écossais. Mais cette muraille, qui auroit pu profiter à des troupes de ligne, étoit sans utilité pour des bourgeois. Ces derniers, sans quitter leurs occupations journalières et leurs familles, auroient peut-être défendu les remparts de leurs cités, tandis qu'on ne pouvoit s'attendre à ce qu'ils quittassent leurs foyers pour aller s'établir auprès de fortifications lointaines, où ils se sentiroient encore exposés à être tournés. Aussi les Romains eurent à peine quitté l'île que le mur de Sévérus fut franchi par les Pictes et les Écossais. Ces peuples septentrionaux, voués à la vie pastorale, et entièrement sauvages, mettoient toute leur gloire à braver les dangers, tout leur bonheur à enlever à des voisins plus industrieux et plus timides, les fruits de leurs longs travaux. Ils parcoururent à plusieurs reprises toute la Bretagne; ils dévastèrent les campagnes, ils mirent les villes à contribution, et ne trouvant aucun avantage à emmener des esclaves dans leur pays, déjà trop chargé de population, ils massacrèrent leurs captifs.

La terreur et la désolation des Bretons étoient extrêmes. Les villes qui conservoient l'apparence de la civilisation, quoique liguées entre elles, n'avoient point de moyens de défense;

elles demandèrent des secours aux Romains, déjà accablés sous le poids des dernières calamités de l'empire, et elles n'en purent obtenir aucun. Les campagnes, partagées entre un petit nombre de riches propriétaires, étoient devenues des espèces de principautés; mais un homme, pour être maître de plusieurs milliers d'esclaves, ne s'en trouvoit pas plus en état de se défendre. On assure qu'un de ces grands propriétaires, nommé Vortigern, fut, en 445, reconnu pour chef, ou pour roi par tous les autres; et on accuse ce roi nouveau d'avoir appelé dans l'île les pirates saxons, pour les opposer aux brigands écossais. Les Saxons maritimes des bouches de l'Elbe, les Jutes, les Angles, les Frisons, et d'autres petits peuples de ce même rivage, exerçoient depuis long-temps la piraterie sur les côtes des Gaules et de Bretagne. Deux de leurs chefs, Hengist et Horsa, furent reçus, en 449, par Vortigern, dans l'île de Thanet, sur les côtes de Kent. Il combattirent comme ils l'avoient promis avec vaillance contre les Ecossais, ils contribuèrent à les repousser; mais, d'autre part, ils appelèrent leurs compatriotes dans l'île; ils commencèrent à en partager les dépouilles, et bientôt ils songèrent à en faire la conquête.

C'est alors que s'engagea, entre les Saxons et les Bretons, une lutte qui dura un siècle et

demi, et qui ne se termina que par la destruction de toute la population bretonne, ou par son expulsion de toute la partie orientale de l'île. Cette lutte a été célébrée par les romanciers de la Table Ronde, et par des historiens à peine supérieurs aux romanciers en véracité. Le roi Arthur, qu'on suppose être mort en 542, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, fut le principal héros breton de ces combats, où se signalèrent encore les rois Vortimer, Modred, Uther Pendragon, et plusieurs autres. On ne peut élever de doutes sur la durée et l'acharnement de ces combats dont le résultat fut l'entière expulsion d'une nation hors de son ancienne demeure. Mais on doit se défier beaucoup plus de ce que d'anciens écrivains racontent du nombre des armées et de l'importance des batailles. Les Saxons, nous l'avons vu, étoient soumis, dans leur pays même, à autant de chefs ou de rois qu'ils occupoient de villages. Ils donnèrent aussi le nom de rois, ou de rois de la mer, à tous ces capitaines de vaisseaux armés pour la piraterie qui vinrent débarquer sur les côtes de Bretagne; et ce fut probablement avec quelques centaines d'hommes seulement qu'Hengist, par trente-cinq ans de combats, se rendit maître du comté de Kent. D'autres chefs saxons, angles et jutes, s'établirent en même temps dans d'autres parties de l'Angleterre. De leur côté,

les petits seigneurs bretons, les anciens sénateurs du pays, s'attribuoient eux-mêmes ou recevoient des Saxons le nom de rois. Les uns et les autres régnoient sur une tour où vivoit le seigneur, et sur quelques villages habités par ses paysans. La mémoire de leurs guerres se conserva, et la vanité des deux partis s'accorda pour en exagérer l'importance. Ces guerres, loin de détruire la population, enseignèrent au seigneur tout l'avantage qu'il trouveroit à la multiplication de ses vassaux; il avoit trop besoin de soldats pour ne pas travailler à en augmenter le nombre : les Saxons se multiplièrent à l'est de l'île, les Bretons à l'ouest; ceux des derniers qui avoient habité les contrées de l'est et qui ne purent pas se réfugier dans le pays de Galles, pour éviter la fureur des Saxons, vinrent chercher un asile sur les côtes de France, dans la petite Bretagne. Enfin, après que trois ou quatre générations se furent successivement baignées dans le sang, après que toute civilisation fut détruite, que la langue latine, et presque tous les arts des Romains furent oubliés, la grande île de Bretagne, qu'on commença dès-lors à nommer Angleterre, se trouva, vers la fin du VIe siècle, partagée en trois divisions.

A l'orient, sept royaumes indépendans avoient été formés par les peuples pirates qu'on comprit sous le nom commun d'Anglo-Saxons; les trois plus vastes en étendue étoient au nord, ils

étoient habités par des Angles; les quatre plus riches et plus peuplés étoient au midi, et habités par des Saxons. Les trois premiers étoient les royaumes de Northumberland, fondé en 547, par Ida; d'Estanglie, en 571, par Uffa; et de Mercie, en 585, par Crida. Les quatre royaumes saxons étoient ceux de Kent, fondé en 460, par Hengist; de Sussex, fondé en 491, par Ella; d'Essex, en 527, par Ercenwin; et de Wessex, le plus puissant des royaumes méridionaux, fondé en 519, par Cerdick. Le cours opposé de la Tamise et de la Saverne séparoit les royaumes des Saxons de ceux des Angles; cependant les deux peuples se regardoient à peu près comme compatriotes; les sept royaumes, ou l'heptarchie saxonne, sous de certains rapports, ne formoient qu'un seul corps politique. Les rois que les Saxons reconnoissoient pour leurs capitaines à la guerre, n'avoient, durant la paix, qu'une autorité très limitée, et l'assemblée des hommes sages de chaque royaume, *wittena gemote,* devoit être consultée sur toutes les mesures importantes d'administration comme de législation. Dans quelques occasions, l'un des sept rois fut reconnu comme chef de toute l'heptarchie, et alors il y eut en même temps un *wittena gemote*, des sept royaumes, pour décider des intérêts de toute la nation.

A l'occident, les anciens Bretons, qui appar-

tenoient aux Cimri ou aux Cimbres, l'une des deux grandes divisions de la race celtique, n'occupoient plus que le pays de Galles, divisé en trois petits royaumes, et la pointe de Cornouailles, qui en formoit un quatrième. Ils avoient gardé leur ancien langage; ils étoient attachés avec ardeur à la religion chrétienne, et pour l'usage de celle-ci ils conservoient la connoissance de la langue latine et l'usage de l'écriture, du moins parmi les moines et les prêtres. Mais ils n'avoient pu maintenir presque aucune communication avec Rome, et lorsque, après deux siècles, ils renouvelèrent leurs rapports avec le reste de l'Église, ils parurent fort surpris des changemens qui s'étoient opérés dans celle-ci, en déviation du christianisme primitif, et ils eurent quelque peine à s'y soumettre.

Des missionnaires gallois, et surtout saint Patrice, et son neveu de même nom que lui, avoient converti l'Irlande à la fin du v° siècle. Comme c'est justement l'époque des plus grands ravages des Saxons, il est assez probable qu'un grand nombre de Bretons, les plus amis de la paix et les moins propres aux combats, allèrent chercher le repos dans cette île moins exposée aux orages, et qu'ils y portèrent une civilisation que le fer extirpoit alors en Bretagne. Les Irlandais, séparés du monde entier, jouissant de l'aisance mais privés de presque tous les plaisirs du

luxe, cherchèrent un aliment à leur activité dans les études sacrées. C'est l'époque la plus brillante de leur littérature; c'est celle où se formèrent plusieurs pieux personnages, plusieurs moines qui entreprirent d'abord la conversion de l'Écosse, et qui, dans le siècle suivant, vinrent prêcher dans la Germanie et dans les Ardennes. Ils fondèrent alors plusieurs couvens à Saint-Gall, à Luxeuil, à Anegrai, enfin à Bobbio, en Italie, où l'on est surpris de voir arriver saint Colomban, missionnaire irlandais.

Le nord de la grande île de Bretagne étoit toujours occupé par les Pictes au levant, et les Scots ou Ecossais au couchant. Ces deux peuples appartenoient à la race des Gaëls, l'autre grande division de la race celtique. Ils n'avoient jamais été soumis par les Romains; ils connoissoient à peine l'agriculture, et ils se maintenoient seulement par la vie pastorale; toutefois ils rétrogradèrent encore, s'il est possible, dans la carrière de la civilisation, lorsque tous les arts qui rendent la vie douce eurent cessé d'être cultivés chez leurs voisins. Long-temps leurs incursions avoient désolé la Bretagne; mais, soit que leurs armes se trouvassent inférieures à celles des Saxons, qui envahirent en effet une partie considérable de l'Ecosse méridionale, soit qu'aucun butin ne les attirât plus dans ces champs ravagés, ils cessèrent leurs in-

cursions après le milieu du ve siècle. Ce fut aussi à peu près vers ce temps-là qu'ils commencèrent à se convertir au christianisme, surtout par les travaux des missionnaires gallois et irlandais. Les Pictes et les Ecossais continuèrent à se partager la possession de la Calédonie jusqu'à l'année 839 ou 840, que les Pictes, vaincus dans deux batailles par les Ecossais, sous la conduite de leur roi Kennet II, furent exterminés. Leur nation fut anéantie, et tout le pays reçut dès lors le nom d'Ecosse.

Ce fut seulement en 597 que le christianisme fut de nouveau introduit parmi les Anglo-Saxons. L'Angleterre étoit alors un des grands marchés aux esclaves: dans tous les momens où les Saxons sentoient le poids de la misère, ils ne se faisoient aucun scrupule de vendre leurs enfans; la France en étoit remplie, et la reine Bathilde, femme de Clovis II, au milieu du VIIe siècle, avoit été d'abord elle-même une esclave saxonne, achetée par un Franc. Des esclaves anglo-saxons furent exposés en vente sur le marché de Rome; Grégoire-le-Grand, qui depuis fut pape, frappé de la blancheur de leur peau, de la beauté de leurs cheveux, demanda de quelle nation ils étoient. « Ce sont des Angles, dit le marchand d'esclaves. — Des anges plutôt, reprit Grégoire. Quel est leur lieu de naissance? — *Deiri*, dans le Northumberland. — *De ira*; ils sortiront de la colère de Dieu. »

Ces jeux de mots lui parurent une révélation, et il ne fut pas plus tôt parvenu au saint-siége qu'il s'occupa de la conversion de la Bretagne. Il en chargea le moine Augustin, qui depuis fut premier archevêque de Cantorbéry, et ce prêtre romain conduisit avec lui quarante missionnaires, auxquels l'Angleterre doit la connoissance de ce qu'on nommoit christianisme au VIe siècle, ou de la religion qui convenoit à l'Eglise.

La conversion de l'Angleterre commença par celle des rois, la religion descendit d'eux à leurs sujets; elle s'établit sans éprouver de persécution, sans être ensanglantée par aucun martyre. La foi, pour être peu éclairée, n'en fut pas moins vive, elle n'en porta pas moins ceux qui l'embrassoient à de grands sacrifices. La réputation de sainteté s'obtenoit facilement, et surtout par de riches donations faites aux églises; il est cependant remarquable que, pendant la durée de l'heptarchie, sept rois anglo-saxons, sept reines, huit princes, et seize princesses de leur sang soient honorés du nom de saint; il ne l'est guère moins que, durant le même espace de temps, dix rois et onze reines aient quitté leur couronne pour faire profession de la vie monastique.

Le gouvernement de l'heptarchie saxonne, et l'indépendance des sept petits royaumes, entre lesquels se partagea l'Angleterre, durèrent

378 ans, si l'on compte depuis la fondation du plus ancien des royaumes, et 243 ans, si l'on compte depuis la fondation du plus récent, jusqu'à l'année 827, où tous les Anglo-Saxons reconnurent l'autorité souveraine d'Egbert. Celui-ci avoit été exilé du royaume de Wessex, sa patrie; il s'étoit retiré auprès de Charlemagne, qui l'avoit accueilli à sa cour, et qui contribua probablement à former son esprit et à élever ses espérances. Egbert avoit vécu douze ans auprès du grand monarque de l'Occident, lorsqu'il fut rappelé de sa cour, l'année même du renouvellement de l'empire d'Occident, pour être placé, en l'an 800, sur le trône de Wessex, ou du plus grand des quatre royaumes méridionaux. Egbert, par une suite de guerres heureuses, soumit les trois autres royaumes des Saxons, et les réunit sous le nom commun de Wessex. Il força en même temps les trois royaumes des Angles à lui promettre obéissance, mais en conservant cependant leurs rois feudataires. Enfin, il contraignit aussi les trois royaumes bretons, dans le pays de Galles, et le quatrième, dans le Cornouailles, à reconnoître également sa suzeraineté. Il y avoit à peine cinq ans qu'il jouissoit de la paix et d'une souveraineté non partagée, lorsque les Danois parurent au midi de l'île avec trente-cinq vaisseaux, débarquèrent à Charmouth, en 833, rencontrèrent

Egbert, le battirent, et ne remontèrent sur leurs vaisseaux qu'après les avoir chargés de toutes les richesses de ce canton.

Charlemagne, au faîte de sa puissance, avoit vu les vaisseaux normands insulter les provinces de Frise; il ne put les punir, et l'on dit qu'il pleura des calamités qui menaçoient ses successeurs. Egbert, imitateur de Charlemagne sur un plus petit théâtre, vit commencer aussi, d'une manière plus humiliante encore, les malheurs qui devoient affliger le royaume qu'il avoit fondé. Le monde britannique, absolument séparé du continent, éprouvoit d'une même manière les effets d'une même cause. La réunion de plusieurs petits États en une seule monarchie, qui sembloit devoir faire sa force, ne fit que sa foiblesse, et de honteuses calamités commencèrent au moment où le monarque crut avoir fondé la gloire et la puissance nationales. Chacun des royaumes qu'avoit conquis Charlemagne étoit, par lui-même, en état de repousser ses ennemis, tous ensemble ne furent plus en état de le faire après qu'il les eut réunis. Chacun des petits royaumes de l'heptarchie n'avoit pas redouté les attaques étrangères; ils y succombèrent, lorsqu'ils ne formèrent plus qu'un seul Etat. Ces Normands ou Danois qui attaquèrent en même temps, au IXe siècle, les côtes de France et d'Angleterre, étoient depuis long-temps familiarisés avec les

rivages de Bretagne, car c'étoit presque le même peuple qui en avoit fait la conquête trois siècles auparavant. Il semble, il est vrai, que les Anglo-Saxons du ve siècle occupoient les côtes de la Frise au Jutland, et que les Normands du IXe s'étendoient du Jutland à la Norwége. Les habitans du Jutland, les Jutes, sont nommés à l'une comme à l'autre époque; d'ailleurs les conquêtes de Charlemagne avoient refoulé les Saxons méridionaux sur les septentrionaux, en sorte que les mêmes peuples ne partoient plus des mêmes rivages. Dès la décadence de l'empire romain, tous ces peuples s'étoient adonnés à la piraterie, et ils mettoient leur gloire à ces expéditions périlleuses dans lesquelles ils bravoient en même temps les tempêtes et les ennemis. Toutefois tant que, dans les pays qu'ils attaquoient, chaque petite province eut son chef, ses conseils, ses guerriers; tant que chaque district eut son association de citoyens libres et belliqueux, la résistance y fut toujours préparée; elle étoit si prompte, elle étoit si efficace, que les Normands durent renoncer à la piraterie, comme les Ecossais au brigandage. Aussitôt, au contraire, que dans chaque district on dut songer au roi, qui siégeoit à une grande distance, implorer ses secours ou attendre ses ordres; aussitôt que toute carrière d'ambition écarta du sol natal celui qu'elle appeloit à la cour, que ce qui étoit un

centre devint une province, et qu'on put faire sa fortune indépendamment des calamités locales, tous ces petits royaumes qu'on avoit vus hérissés de soldats, qui avoient résisté des siècles, dans des luttes acharnées, à des voisins toujours empressés à les envahir, furent hors d'état de se défendre contre quelques poignées de pirates; alors des bateaux découverts, montés par un petit nombre d'aventuriers, osèrent entreprendre des conquêtes où des milliers de braves avoient échoué.

Deux ans après sa défaite à Charmouth, Egbert prit sa revanche, en 835, sur une nouvelle troupe de Danois qui s'étoit fait débarquer à Hengston, sur les confins du Cornouailles. Il mourut, en 838, ne laissant qu'un seul fils, Ethelwolff, qui lui succéda.

Si Egbert avoit pu être comparé à Charlemagne, la ressemblance d'Ethelwolff à Louis-le-Débonnaire fut bien plus frappante encore. De même sa bonté dégénéroit en foiblesse, et sa religion en un lâche asservissement aux prêtres et aux moines. De même, il s'empressa de partager l'autorité avec son fils Athelstan, qu'il nomma roi de Kent; de même ensuite, dans un âge avancé, à son retour d'un pélerinage à Rome, en 855, il épousa une autre Judith, petite-fille de celle de Louis-le-Débonnaire; et cette jeune femme le brouilla avec ses fils, en

inspirant à ceux-ci la crainte d'un partage nouveau. Ethelbald, fils d'Ethelwolff, prit les armes contre son père; et le débonnaire monarque de l'Angleterre ne possédoit plus à sa mort, en 857, qu'un trône partagé et ébranlé. Plusieurs de ces rapports sont accidentels sans doute, mais quelques uns aussi tiennent à la nature même des choses. Un grand homme, s'élevant au milieu d'un peuple barbare, doit reconnoître les avantages d'une éducation libérale, et il s'efforce de la donner à ses enfans; mais, dans son siècle, il ne peut trouver que des pédans pour enseigner la science, et c'est en effet à des pédans monastiques qu'Ethelwolff et Louis-le-Débonnaire furent confiés. Tous deux étoient princes, nés dans la mollesse, et entourés de courtisans; tous deux dégénérèrent comme dégénèrent les fils des grands hommes, et le suc nourricier de la science qui avoit profité à leurs pères se changea pour eux en poison. Ils apprirent à croire sur parole, à trembler devant un homme, à racheter leurs péchés par des pénitences, et même à contracter, dans un âge avancé, des mariages disproportionnés pour se dérober aux tentations.

Ethelwolff, comme Louis-le-Débonnaire, laissa quatre fils après lui, mais l'usage ne s'étoit point établi chez les Saxons de partager la monarchie entre les princes. Ethelbald, à qui il avoit, de son vivant, accordé le royaume de

Kent, et Ethelbert, auquel il laissa le reste de la monarchie, lui succédèrent seuls; toutefois, les quatre frères durent hériter l'un de l'autre, au préjudice de leurs enfans en bas âge; et en effet ils régnèrent successivement, Ethelbald, de 857 à 860; Ethelbert, de 857 à 866; Ethelred, de 866 à 871, et Alfred-le-Grand, de 871 à 900. Toute cette période, comme celle des quatre fils de Louis-le-Débonnaire, est remplie par les désastreuses invasions des Danois.

Les aventuriers qui partoient de toutes les côtes de la Scandinavie, de tous les ports de la mer Baltique, et qui, différens de langue et d'origine, étoient tous compris indistinctement sous le nom de Danois en Angleterre, et de Normands en France, semblent avoir formé sur les deux pays des projets différens. Les côtes et les rivières de France, accessibles à leurs bateaux, étoient encore enrichies par une ancienne industrie; une opulence accumulée dans les siècles précédens y étoit toujours déposée, elle s'étoit même accrue sous le règne de Charlemagne; d'autre part, toute la population rapprochée des côtes étoit étrangère à la race germanique, et presque désarmée; ses habitudes n'étoient nullement belliqueuses, elle pouvoit difficilement opposer quelque résistance, et les Normands ne se proposoient que de la piller. L'Angleterre étoit plus pauvre et plus belli-

queuse ; elle n'offroit guère au ravisseur que des richesses agricoles, et sa population, accoutumée aux armes, étoit prête à les défendre. Aussi les Danois, lorsqu'ils attaquèrent l'Angleterre, se proposèrent-ils de la conquérir. Pendant les règnes d'Ethelwolff et d'Ethelbald, ils firent quelques descentes sur ces côtes ; toutefois, comme ils y furent reçus vigoureusement, ils trouvèrent que les profits de cette guerre n'étoient pas proportionnés au danger, et de 840 à 860, années si désastreuses pour la France, les côtes d'Angleterre ne furent visitées par eux que de loin en loin.

Mais les profits du métier de corsaire, la gloire et les hasards de ces expéditions attirèrent bientôt dans les ports des Danois les aventuriers de tout le Nord. C'étoit une direction nouvelle qu'avoit prise le torrent de l'émigration, et les peuples qui autrefois envoyoient chaque année de nouveaux essaims pour envahir l'empire par terre, les envoyoient désormais par mer. Les bandes des Normands ravageoient la France dans toute son étendue ; elles visitoient les côtes d'Espagne et de Portugal, qu'elles disputoient aux Sarrasins ; elles pénétroient dans la Méditerranée, et les Bouches-du-Rhône recevoient des barques parties de Drontheim. Les Danois paroissent alors avoir formé le projet de conquérir la grande île de Bretagne, si rapprochée

du continent qu'ils ravageoient, pour qu'elle reçût dans ses ports leurs flottes chargées de butin, qu'elle réparât leurs forces et leur fournît des vaisseaux et des soldats. Vers l'an 860, ils recommencèrent leurs attaques contre l'Angleterre avec la cruauté qu'ils mettoient dans toutes leurs guerres, mais aussi avec une persistance, avec des projets d'établissement, qu'on ne remarque point dans leurs invasions de France.

Ce fut dans le royaume feudataire de Northumberland, qu'Iwar, l'un des fils du héros danois Ragner Lodbrog, descendit avec une armée redoutable. On assure qu'il avoit été appelé et introduit dans le pays par un comte Bruen, dont l'un des rois de Northumberland avoit déshonoré la femme, tandis que l'autre roi de ce petit pays avoit provoqué bien plus directement la vengeance des Danois; il avoit fait prisonnier Ragner Lodbrog, et l'avoit laissé mourir au fond d'une fosse où il avoit fait jeter sur lui une quantité de serpens; le chant de mort que Ragner avoit composé dans cette situation désespérée, étoit devenu le chant de guerre des Danois; il s'est conservé jusqu'à nous. Les deux rois du Northumberland, jusqu'alors divisés, s'étoient en vain réunis pour faire tête à leur terrible ennemi; ils furent défaits et tués l'un et l'autre, l'un devant York, l'autre à Ellescross. Le pays fut ravagé avec une extrême barbarie; ceux qui

portoient les armes ne trouvèrent point de grâce devant les Danois; les prêtres et les moines, qui se vantoient d'opérer des miracles, et que les Danois regardoient comme de redoutables sorciers, ne furent pas traités avec moins de cruauté. Les religieuses avoient à craindre d'autres dangers encore : l'abbesse de Coldingham, en annonçant à ses sœurs que les Danois arrivoient, et qu'elles n'avoient plus de défense, leur donna l'exemple de se mettre à l'abri de leurs outrages; elle se coupa le nez et la lèvre supérieure pour devenir aux yeux des vainqueurs un objet d'horreur, et non plus de désirs. Les Danois, en se précipitant dans le couvent, n'y rencontrèrent en effet que des visages défigurés et ensanglantés; ils en ressortirent avec effroi, mais sans être touchés du courage admirable de ces malheureuses; ils refermèrent sur elles les portes de leur demeure, et les consumèrent dans les flammes qu'ils allumèrent tout autour.

Les Danois ravagèrent encore le royaume de Mercie; ils conquirent celui d'Estanglie, dont le roi feudataire Edmond, qu'on regardoit comme un saint, fut massacré par eux en un lieu qui porte son nom, Saint-Edmondsbury. Ces trois royaumes feudataires d'Ethelred couvroient un espace de pays beaucoup plus étendu que le royaume de Wessex au midi de la Tamise et de la Saverne, souveraineté propre d'Ethelred; mais

ce dernier pays, dont la capitale étoit Winchester, étoit infiniment plus peuplé, plus riche, et par conséquent plus important que tous les autres. Les Danois ne s'étoient pas contentés de piller le Northumberland, ils y avoient établi des colonies, ils s'en étoient partagé les terres; une partie de leurs familles s'y étoient vouées aux occupations pacifiques de l'agriculture, ou plus probablement de la vie pastorale, et ils avoient ainsi montré, dès la première campagne, que leur intention n'étoit point comme en France, d'enlever du butin, mais de conquérir. Cependant leur chef Iwar, pour s'affermir mieux encore dans cette conquête, vint attaquer Ethelred dans le royaume de Wessex. Neuf batailles acharnées furent livrées entre les deux peuples dans l'espace d'une seule année; les Anglais se défendirent en gens de cœur, et leur roi se montra digne de les conduire. Le nombre l'emporta, cependant enfin, sur l'obstination, et dans la dernière de ces batailles, Ethelred fut tué en 872.

A la mort d'Ethelred, le quatrième frère, Alfred, monta sur le trône de Wessex, au préjudice des fils de son prédécesseur; soit que leur père commun, Ethelwolff, l'eût, comme on l'assure, réglé ainsi d'avance par son testament, soit plutôt que la nation, dans un si grand danger, reconnût qu'elle avoit besoin d'être gouvernée par un homme et non par un enfant. En effet,

les Danois étoient maîtres de trois des sept anciens royaumes; ils y avoient, il est vrai, établi des rois anglais qu'ils tenoient sous leur dépendance. Mais c'étoit seulement pour ne pas avertir tout à la fois l'ancienne population de la servitude où elle étoit tombée, et conserver encore quelque temps les formes d'un gouvernement national, après que le fond étoit détruit. Ces rois servoient aux Danois à sanctionner leurs usurpations, à légaliser leurs levées d'argent, et plus encore peut-être à rendre odieux un gouvernement que les Danois vouloient détruire. Les provinciaux, en effet, ne tardèrent pas à sentir que ces fantômes de rois, esclaves de leurs conquérans, étoient pour eux une charge nouvelle et non une protection. Accablés par le joug des Danois, ils demandèrent du moins à n'être sujets que des Danois seuls. Leur vœu fut exaucé volontiers par Iwar et Ubba, fils de Ragner Lodbrog. Les rois feudataires, au nord de la Tamise, furent supprimés; les Danois se mêlèrent aux Saxons comme cultivateurs et comme compatriotes. Toutes les villes leur furent ouvertes. Londres même, qui appartenoit alors au royaume de Mercie, tomba en leur pouvoir; tandis que leurs armées pénétroient de toutes parts dans le Wessex, qui s'étendoit alors des rives de Kent jusqu'à celles de Cornouailles. Alfred, après avoir perdu contre les Danois une

bataille, avoit signé un traité par lequel il s'engageoit à ne donner aucun secours aux provinces situées au nord de la Tamise et de la Saverne, sous condition qu'il ne seroit point troublé dans la possession des comtés au midi de ces mêmes rivières. Mais aucun traité ne pouvoit lier ces aventuriers indépendans qui partoient chaque printemps de tous les rivages du Nord, et qui s'honoroient de tous les ravages, de toutes les cruautés qu'ils exerçoient sur les habitans du Midi. De nouveaux chefs, qui n'avoient aucune relation avec les fils de Ragner Lodbrog, surprirent et pillèrent Warham, assiégèrent Exeter, livrèrent dans la seule année 876, sept combats différens au roi Alfred, et inspirèrent ainsi aux Danois, déjà colonisés dans le nord de l'Angleterre, l'espérance de conquérir tout le reste de l'île. Ces derniers rompirent la paix qu'ils avoient jurée; la possession de Londres leur assuroit un libre passage sur la Tamise; ils entrèrent en 877 dans le Wessex, se rendirent maîtres de Cheapenham, une de ses plus grandes villes, et inspirèrent ainsi une telle terreur aux Anglais, qu'Alfred, qui s'efforçoit de rassembler son armée, se vit tout à coup abandonné par ses guerriers, et que, pour échapper à la mort ou à la captivité, il fut obligé de revêtir les habits d'un pauvre laboureur, et de se cacher dans la cabane d'un berger qu'il connoissoit, au milieu des ma-

rais du Sommersetshire. Elle étoit bâtie sur un petit espace de terre ferme qui avoit à peine deux acres d'étendue, et auquel on n'arrivoit que par un sentier difficile au travers des fondrières et des eaux croupissantes. Cette prairie fut connue ensuite, à cause de l'asile qu'elle avoit donné à ce noble guerrier, sous le nom d'Ethelingay (Adel-Gau), l'île des nobles.

L'homme qui se cachoit à tous les yeux dans l'île d'Ethelingay, qui, connu seulement de son hôte, n'étoit regardé par son hôtesse que comme un égal, qu'elle gourmandoit sans scrupule, lorsqu'il laissoit brûler ses gâteaux, étoit digne de sauver l'Angleterre et de rétablir la monarchie. Il approchoit alors de trente ans; sa figure étoit noble et fière, son adresse dans tous les exercices du corps, sa dextérité à tirer de l'arc, auroient suffi aussi bien que sa bravoure, pour lui assurer un rang distingué parmi les simples soldats; sa douceur et la bienveillance qui animoit tous ses rapports avec les hommes, le rendoient cher à tous ceux qui l'approchoient; il avoit cultivé avec goût la poésie et la musique, et son esprit étoit orné par l'étude plus que celui d'aucun de ses contemporains. Toutes ces qualités ne suffisent point cependant encore pour former un héros, elles élèvent tout au plus un individu à un degré supérieur dans l'échelle que tous

les hommes sont admis à monter; mais la force d'âme, la force de volonté, le génie qui conçoit et qui crée, qui juge ce qu'il faut à un peuple et qui sait le lui donner, sont les qualités qui font le grand roi, et Alfred les réunissoit au suprême degré. Il passa six mois dans sa profonde retraite, ignoré du monde entier, privé de toutes les commodités de la vie, polissant son arc, fourbissant ses armes, et attendant avec patience et confiance le moment convenable pour se montrer de nouveau. Les Saxons, qui par tant de combats avoient fait voir qu'ils étoient dignes de conserver une patrie, avoient pu être frappés d'une terreur panique, ils étoient dispersés, mais non détruits. Ils s'étoient refusés à livrer encore des batailles désastreuses, mais la plupart s'étoient retirés dans les tours qu'ils avoient bâties pour leur défense, dans les retraites qu'ils s'étoient ménagées au milieu des bois ou des marais; et si quelques uns avoient plié la tête sous le joug, s'ils s'étoient rendus aux Danois, Alfred étoit sûr qu'ils ne supporteroient pas long-temps leurs vexations; il attendoit le premier éclat de leur impatience, et il jugeoit qu'il convient quelquefois de laisser éprouver au peuple, pendant quelques mois, le poids affreux de la tyrannie, afin qu'il ne marchande plus ensuite sur ce prix élevé, sur ces sacrifices cruels, par lesquels seuls on peut acheter la liberté.

Alfred ne fut pas trompé dans son attente : les Danois s'étoient dispersés dans le royaume de Wessex, pour en soumettre toutes les parties; cependant Ubba, le second des fils de Ragner Lodbrog, apprenant qu'un parti d'Anglais s'étoit enfermé dans le fort de Kenwith, au comté de Devon, s'en approcha avec une division de ses troupes pour l'assiéger. Les assaillans avoient tellement l'avantage du nombre, leurs ennemis paroissoient si abattus par une suite de désastres, qu'Ubba crut à peine devoir se tenir sur ses gardes contre eux. Les assiégés ne pouvoient espérer d'être secourus; ils n'attendoient plus que la mort ou la servitude. Le comte de Devon, qui les commandoit, leur proposa de surprendre les ennemis par une sortie, et de chercher à s'ouvrir, l'épée à la main, un chemin pour gagner quelque autre asile. Cette sortie réussit beaucoup mieux qu'il n'avoit lui-même osé l'espérer. Les Danois étoient si peu sur leurs gardes, qu'Ubba, leur général, fut tué; que le grand étendard national, le *corbeau des Danois*, à la conservation duquel ils croyoient le sort de la monarchie attaché, fut pris, et que l'armée entière s'abandonna à une fuite honteuse. Alfred, averti de leur déroute, jugea que le moment de se montrer étoit venu; il appela ses principaux amis auprès de lui, et après avoir concerté avec eux ses mesures, il les renvoya aux lieux

divers où il savoit que des Saxons étoient sous les armes; il fixa le jour de leur réunion dans la forêt de Selwood, au comté de Sommerset, et en attendant, tandis que personne chez les Danois ne soupçonnoit son existence, il entra seul, avec une harpe sur ses épaules, dans le camp que Guthrum, général des Danois, avoit assemblé. Tous les peuples du Nord honoroient la musique et admettoient des bardes ou chanteurs dans leurs banquets; les anciens Bretons prétendoient cependant avoir l'avantage sur tous les autres comme poètes et comme musiciens, et les bardes du pays de Galles ou du Cornouailles traversoient les armées, et au milieu des horreurs de la guerre, recueilloient les contributions des soldats. Alfred ne le cédoit à aucun d'eux en habileté ou en talent pour l'improvisation; sa harpe lui ouvrit les portes du camp de ses ennemis; il y fut reçu sans défiance, il y fut fêté et récompensé, et après avoir tout observé, il alla rejoindre ses compatriotes dans la forêt de Selwood.

Les Anglo-Saxons, remplis de courage à l'aspect d'Alfred, qui sembloit renaître pour eux du milieu des morts, surprirent le camp de Guthrum, qui ne soupçonnoit pas même l'existence d'une armée ennemie. Presque tous les Danois furent mis en pièces, ceux qui réussirent à s'échapper avec Guthrum furent bientôt assiégés dans

une forteresse où ils avoient peu d'espérance de tenir long-temps; ils acceptèrent les conditions de paix qui leur furent offertes. Alfred accorda, à tous ceux qui se faisoient chrétiens, le droit de résider dans l'Estanglie; les autres promettoient d'aller chercher fortune ailleurs. Ceux des Danois qui avoient avec eux leurs femmes et leurs enfans, qui avoient fait un établissement en Angleterre, se mêlant aveo les Saxons, dont la langue étoit presque la même, et qu'ils pouvoient regarder comme des compatriotes, avoient déjà commencé à prêter l'oreille à quelques missionnaires chrétiens, et leur conversion, ou vraie ou simulée, ne parut pas éprouver de grandes difficultés. Tous les jeunes gens, tous les esprits les plus ardens, ne songeoient point, à l'occasion d'un seul échec, à renoncer à une vie de brigandage qui avoit pour eux tant de charmes, et qui faisoit une partie si essentielle de leur caractère national; mais justement à cette époque, le continent, abandonné à une affreuse anarchie, sembloit inviter leurs armes. Charles-le-Chauve étoit mort le 6 octobre 877; les princes carlovingiens, qui se partageoient ses États, ennemis les uns des autres, méprisés de leurs sujets, étoient frappés coup sur coup par des maladies qui les rendoient incapables de songer à leur défense. Hastings, après s'être mesuré à Alfred avec désavantage, conduisit sur les côtes de France

la plupart de ces Danois qui avoient si long-temps désolé l'Angleterre. Toutes les embouchures des rivières, depuis la Garonne jusqu'à l'Escaut, virent débarquer ces redoutables aventuriers; ceux qui partoient du Nord prirent la même route, et pendant douze ans les rivages de l'Angleterre furent presque abandonnés par leurs cruels ennemis.

Alfred mit à profit ce temps de repos pour organiser sa défense future. Le royaume de Wessex lui étoit demeuré en toute souveraineté; mais Guthrum, avec son consentement, s'étoit retiré dans l'Estanglie, et les comtés de Suffolk et de Norfolk étoient habités presque uniquement par des Danois; d'autres Danois occupoient la Mercie, d'autres le Northumberland, sur lequel Alfred ne songeoit pas même alors à former quelque prétention. Le terme de ses conquêtes au nord fut la ville de Londres, dont il paroît qu'il se rendit maître vers l'an 880, et dont il confia le gouvernement au comte Ethelred, son gendre. Cependant il s'étoit hâté d'organiser les milices du Wessex, de leur donner d'habiles officiers, de bâtir des forts dans tous les lieux propres à la défense du pays, et surtout de faire construire des vaisseaux de guerre. Jusqu'alors ses prédécesseurs n'avoient compté que sur les milices pour la défense des côtes, et l'ennemi en menaçant successivement des points

éloignés, harassoit les Saxons de fatigue, gagnoit sur eux de vitesse, et finissoit toujours par effectuer son débarquement dans un point où il n'étoit pas attendu, et où aucune résistance n'étoit préparée. Les vaisseaux des Danois n'étoient destinés qu'à les transporter; comme il n'y avoit en mer d'autre marine que la leur, ils n'étoient point armés pour le combat; ils portoient la guerre par mer, mais ils n'avoient jamais fait la guerre sur mer. Alfred imita probablement la construction des galères de l'empire grec, qu'il avoit eu occasion de voir en Italie. Ses vaisseaux dès lors eurent un avantage incontestable sur les Danois; dès qu'ils les rencontroient, ils étoient sûrs de les couler à fond. C'est à l'aide de cette marine armée qu'Alfred assura la tranquillité du Wessex, et que ce royaume ayant été de nouveau envahi, en 893, par Hastings, qui débarqua sur les côtes de Kent avec une puissante armée, Alfred la mit en déroute et lui fit passer l'envie de venir troubler davantage son royaume. Après cette campagne, et la retraite de Hastings, qui non seulement reconduisit sur le continent les guerriers qui l'avoient accompagné, mais encore tous ceux qu'il put rassembler dans l'Estanglie, la Mercie et le Northumberland, ces trois vastes pays, épuisés par le départ de toute leur jeunesse, n'hésitèrent plus à reconnoître l'autorité d'Alfred, et pen-

dant les sept dernières années de sa vie, il régna réellement sur toute l'Angleterre.

Les Anglais se plaisent à rapporter à ce grand monarque ou l'institution ou l'affermissement des lois, des droits, des usages, qui ont le plus contribué à leur prospérité. Nous avons vu qu'il fut le fondateur de leur marine, et que pour la première fois il leur fit comprendre que c'étoit dans ces murailles de bois qu'ils devoient mettre leur confiance. Avec lui commença aussi la grandeur et la prospérité de la ville de Londres, qu'il choisit le plus habituellement comme lieu d'assemblée du parlement annuel, du wittenagemote, de concert avec lequel il traitoit toujours toutes les affaires de la nation. On a disputé, et on ne cessera de disputer, sur la composition de cette assemblée, où assistoient les prélats, les comtes ou aldermen, les thanes ou barons, et peut-être des députés des différens burghs, ou associations d'hommes libres. D'après les coutumes des peuples du Nord, quiconque avoit part à la liberté, avoit part aussi à la souveraineté; mais de beaucoup la plus grande partie de la population étoit étrangère à la liberté comme au pouvoir. Les céorles, kerles, ou vilains, étoient retenus par leurs seigneurs dans un état de bas vasselage ou de dépendance presque absolue; plus bas qu'eux encore les esclaves n'étoient pas même maîtres de leur propre personne. Ni les

uns ni les autres n'étoient supposés avoir des droits ou une volonté sur les affaires publiques, ni les uns ni les autres ne pouvoient être représentés dans le parlement.

Alfred fit publier de nouveau les lois des Saxons; dans ce recueil se trouvoient celles d'Ina, roi de Wessex, d'Offa, roi de Mercie, d'Ethelbert, roi de Kent, et il en ajouta environ quarante autres qu'il sanctionna lui-même. Ainsi que les rois carlovingiens, il inséra dans ses statuts plusieurs des lois de l'Ancien Testament, comme s'il donnoit ainsi aux préceptes de morale une nouvelle vigueur. Du reste, ces lois, comme celles de tous les peuples septentrionaux, établissoient la compensation des crimes ou des offenses par des amendes, et elles en fixoient seulement la proportion. Les Anglais se plaisent à y trouver les premières indications du jugement par jury, qui depuis a fait la gloire de leur île. Les juges en même temps éprouvèrent une sévère réforme. On ne sait point comment pouvoit se concilier avec la liberté l'espèce de dépendance où Alfred paroît avoir mis leur ordre; on nous dit seulement qu'en une seule année Alfred fit pendre quarante-quatre juges pour crime de malversation.

La division de l'Angleterre en comtés paroît avoir été une des premières opérations des Saxons, après leur conquête; ils ne faisoient

ainsi que transporter dans leur nouvelle patrie les institutions germaniques; en effet les comtes, officiers civils et militaires, relevant du roi, et présidant les assemblées provinciales, sont mentionnés dès les commencemens de l'heptarchie; mais Alfred rectifia la division des comtés, il la rendit plus égale et plus régulière dans tout le royaume. Il joignit au comte, pour le gouvernement, un autre officier, le shériff, souvent désigné par le nom de vicomte, et il confirma et resserra en même temps le système de corporation, qui mettoit tous les citoyens, vis-à-vis de la société, sous la garantie les uns des autres; il forma un burgh, ou association, de dix chefs de famille libre, sous la présidence d'un tithingman; il réunit dix de ces associations dans un hundred, sous un autre chef, et autant de hundred qu'en contenoit le comté sous le comte. Chaque corporation étoit garante des crimes commis par ses associés, et, en raison de cette garantie, elle exerçoit sur eux un droit d'inspection et de police. Mais si le coupable n'étoit pas découvert, l'association du degré supérieur se chargeoit de la garantie, et le roi demandoit compte de tout désordre au tithing, et à son défaut au hundred, puis au comté. La désorganisation universelle, le nombre infini des bandits mis hors la loi, qui infestoient toutes les provinces, avoient forcé de recourir à cette

police sévère ; mais, dans sa vigilance même, on reconnoissoit le respect pour les droits des hommes libres ; ce n'étoient point des magistrats, des créatures du pouvoir qui dominoient des inférieurs, les égaux inspectoient leurs égaux, et l'ordre n'étoit maintenu que par des citoyens.

La culture des lettres, absolument détruite par la première invasion des Saxons, et qui n'avoit fait depuis leur conversion que des progrès languissans, fut l'objet particulier des soins d'Alfred. Il se plaignoit que depuis l'Humber jusqu'à la Tamise, il n'y avoit pas un seul prêtre qui entendît l'office divin qu'il étoit obligé de réciter ; et que de la Tamise à la mer, où les lettres étoient un peu plus cultivées, il n'y en avoit pas un qui fût en état de traduire en saxon le livre latin le plus facile. Alfred leur étoit bien supérieur en érudition, il connoissoit bien la langue antique de l'Église, il eut toutefois le bon esprit de vouloir cultiver la langue nationale ; aussi s'attacha-t-il à traduire en saxon plusieurs livres parmi lesquels on cite les Consolations de Boèce, et l'Histoire Ecclésiastique du vénérable Béda, auteur saxon du commencement du VIIIe siècle. Alfred fonda en même temps des écoles à Oxford, qu'on a regardées comme la première origine de cette université fameuse. Il appela de toutes les parties de l'Europe les savans qu'il crut les plus propres à former la jeu-

nesse, et il destina une partie considérable des revenus de ses domaines à payer leur traitement, ou à entretenir de pauvres écoliers qui suivoient leurs leçons.

C'est après avoir aussi glorieusement consacré sa vie à la défense, et à la prospérité de ses concitoyens, qu'Alfred mourut en l'an 900, âgé de cinquante-deux ans, après en avoir régné vingt-huit et demi; sans que les écrivains qui nous ont transmis assez de détails sur sa vie, nous laissent entrevoir dans son caractère, ou dans sa conduite, un vice ou une faute qui puissent entacher une si belle réputation.

CHAPITRE XXII.

L'Europe et l'Asie pendant les règnes de Charles-le-Simple, de Bérenger et de Henri l'Oiseleur. — 900-936.

L'HISTOIRE du xe siècle, dont nous allons tenter de tracer le précis, est bien plus difficile à ramener à un point de vue général que celle d'aucun des siècles qui le précédèrent. Sur toute la scène du monde, on ne voit plus à cette époque ni un grand empire qui influe sur ses voisins, et qui puisse donner en quelque sorte de l'unité à notre récit, ni une grande passion qui anime en même temps les hommes. Partout à la fois les Etats semblent tomber en dissolution; partout à la fois les parties se détachent du tout; tous les subordonnés refusent en même temps l'obéissance à leurs supérieurs. Les rois ne reconnoissent plus l'empereur, ni les émirs le khalife. Les ducs et les comtes proclament leur indépendance des rois; les villes et les seigneurs châtelains ferment leurs portes aux ducs et aux comtes. Là où l'on n'avoit long-temps vu que les membres d'un grand corps, on remarque des mouvemens convulsifs qui ne dépendent plus de sa volonté. On peut à peine distinguer

si les nations n'opposent à leurs gouvernemens qu'une force apathique de résistance, ou s'il faut voir en elles le développement d'une volonté nouvelle. En même temps les histoires contemporaines se refusent à nous éclairer; presque toutes les annales finissent, presque toutes les chroniques nous abandonnent; aucun siècle n'est plus pauvre en monumens historiques. On se tromperoit toutefois si l'on croyoit que l'Europe rétrogradât vers la barbarie; il y avoit, au contraire, un progrès réel, dans les mœurs, dans les institutions, dans les lumières et dans la population. Mais la même difficulté de saisir l'histoire générale, que nous éprouvons aujourd'hui, frappoit plus encore les contemporains. Ceux qui auroient eu le talent d'écrire, et il y en avoit plusieurs, ne pouvoient réussir à s'instruire de ce qui se passoit chez leurs voisins, tellement les communications entre les peuples divers étoient interrompues; et, d'autre part, la naissance des dynasties provinciales, ou des communautés libres, étoit encore trop récente, pour qu'ils les considérassent comme un digne sujet offert à l'histoire. Ils regardoient toujours l'empire qui n'existoit plus, et ils ne savoient point voir les États naissans, qui existoient à peine.

Nous porterons tour à tour nos regards sur toutes les parties de ce système du monde, dont nous avons jusqu'ici suivi les développemens.

Nous n'essaierons point toutefois de raconter la décadence de l'empire des khalifes. Les fréquentes révolutions du trône de Bagdad cessoient d'avoir de l'influence sur le reste de l'univers. A chaque règne, quelque province se détachoit de l'ancienne monarchie, quelque nouvelle dynastie étoit formée, et quelque nouveau sujet étoit offert à ce que les Orientaux prennent pour de l'histoire, savoir, la chronologie des princes; elle n'est, après tout, pour eux, que l'indication des parricides, des fratricides de chaque règne, et celle de quelque bataille, suivie de la désolation de quelque province; sans que jamais l'espèce humaine fasse un pas vers un gouvernement meilleur, vers une plus grande garantie de ses droits, vers un plus grand développement de ses facultés. Ce n'est qu'une fausse instruction que celle qui consiste à charger sa mémoire des noms de tous ces princes, quand aucune idée ne peut s'y attacher. Un seul changement remarquable mérite cependant d'être indiqué par quelques mots dans la décadence de ces souverains de Bagdad, qui voyoient chaque jour de nouvelles provinces échapper à leur sceptre. Ils avoient remarqué le déclin de l'enthousiasme, l'affoiblissement du courage, et même de la force du corps de leurs propres sujets, depuis que tout noble but avoit été ôté à leur activité. Motassem, vingt-septième

khalife, qui régna jusqu'en 842, pour remplacer les soldats syriens, fit acheter dans le Turkestan de jeunes esclaves, choisis parmi les montagnards du Caucase, qu'il éleva dans la profession des armes, et dont il forma une milice à laquelle il confia la garde de son palais. Cette milice devint bientôt nombreuse et redoutable; sa rivalité dégoûta entièrement les Syriens du métier des armes; bientôt les Turks furent les seuls soldats du khalife; l'esclavage dans lequel ils avoient été élevés ne les rendit ni plus fidèles ni plus souples ou plus obéissans; la plupart des révolutions de la Syrie furent dès lors leur ouvrage; ils précipitèrent du trône ou égorgèrent les khalifes qui ne se prêtoient pas à leur insolence, ou qui ne satisfaisoient pas leur rapacité; enfin, en 936, sous le règne de Rhadi, trente-neuvième khalife, ils se donnèrent un chef, qu'ils nommèrent Émir ol Omara. Ce chef devint dès lors le vrai souverain de l'État; il disposa seul du trésor, des milices, des emplois; il retint le khalife prisonnier dans son palais, et le réduisit à la pauvreté, à la pénitence et aux prières, que les premiers successeurs de Mahomet s'étoient imposées par choix; il ne respecta pas même sa vie, toutes les fois qu'un caprice du chef ou des soldats ne pouvoit être satisfait par le commandeur des croyans. On a quelquefois comparé l'Émir ol Omara de Bagdad aux maires du palais de la première race; l'ori-

gine du pouvoir dans les deux officiers étoit fort différente. L'abus de la force étoit plus violent et plus cruel de la part du Turk que de celle de l'Austrasien, mais la servitude du souverain légitime, sous les ordres de son ministre, présente en effet quelques rapports.

Nous ne donnerons non plus qu'un regard à l'empire d'Orient, qui tous les jours se séparoit davantage de notre Europe, qui oublioit davantage le monde latin, et qui en étoit plus oublié. Ce peuple, qui unissoit les deux noms illustres des Grecs et des Romains, n'avoit conservé aucun des sentimens ou de la Grèce ou de Rome. Il sembloit reconnoître lui-même que la génération vivante n'étoit point digne d'occuper la postérité, et tout en continuant à étudier les ouvrages des siècles illustres il négligeoit de laisser aucun monument de son propre temps. L'Empire avoit cependant reçu quelque peu de vigueur nouvelle lorsque la dynastie macédonienne étoit montée sur le trône. Basile, chef de cette dynastie, avoit été revêtu de la pourpre le 24 septembre 867. Il avoit régné jusqu'en 886, et il avoit eu pour successeurs son fils Léon VI le Philosophe, 886-911, et son petit-fils Constantin VII Porphyrogénète, 911-959. Le premier mérita quelque réputation comme législateur; le second et le troisième se sont fait connaître comme écrivains.

Basile prétendoit être issu du sang des Arsacides d'Arménie, et être allié par les femmes à la maison des antiques rois de Macédoine. Cependant sa famille avoit été réduite, par les ravages des Bulgares, à une grande pauvreté; et lui-même ne s'étoit élevé entre les domestiques du palais impérial que par son adresse à dompter les chevaux, sa hardiesse et sa force de corps. Mais dans un gouvernement despotique, où les regards du maître doivent seuls distinguer le mérite, et où l'opinion publique est muette, les valets approchent de plus près le souverain que les gouverneurs de province, et les services domestiques sont souvent la carrière des plus hautes dignités. Basile fit son chemin de l'écurie aux conseils d'État, et ce qui doit bien plus surprendre, c'est qu'il en fut digne. Michel III, fils de Théophile, lui accorda enfin le titre d'Auguste. La faveur d'un prince adonné à tous les vices ne pouvoit être une recommandation; l'assassinat de ce même prince par Basile, qui lui devoit sa grandeur, entacha le nouveau souverain d'une noire ingratitude; cependant Basile ne fut pas plus tôt sur le trône qu'il mérita la reconnoissance des Grecs, par son application aux affaires, par la vigueur de son jugement, par l'ordre qu'il rétablit dans les finances et dans l'administration de l'État. Il sut même réorganiser l'armée, quoiqu'il n'eût point reçu une

éducation militaire. Les musulmans ne menaçoient plus les provinces du Levant; les Bulgares, à la même époque, s'étoient convertis au christianisme; en même temps ils avoient abandonné leurs habitudes belliqueuses, et dès lors leur monarchie ne fit plus que décliner; en sorte que les provinces septentrionales de l'Empire jouirent d'un repos inaccoutumé; elles réparèrent leurs pertes, et Basile y fit fleurir de nouveau l'agriculture et le commerce. Il profita des guerres civiles de l'empire d'Occident, et de celles des Lombards de Bénévent, pour faire de nouvelles conquêtes dans l'Italie méridionale. Les Calabres et la Pouille reconnurent son autorité, et la ville de Bari, résidence d'un gouverneur, nommé le Catapan, fut la capitale de la province que les Grecs nommèrent le Thème de Lombardie. La langue latine, complétement oubliée dans l'Orient, étoit cependant encore celle des lois. Déjà, il est vrai, les novelles des empereurs, ou leurs édits postérieurs au code de Justinien, se publioient en grec comme en latin. Basile crut qu'il étoit temps d'abandonner cette langue du gouvernement, qui n'étoit plus entendue par ses sujets. Il fit faire en grec une nouvelle compilation des lois, divisée en quarante Livres, qu'on nomma les Basiliques; il la substitua au droit de Justinien, et c'est elle qui a régi l'empire d'Orient jusqu'à sa chute; c'est elle encore

que les Grecs ont continué à prendre pour règle, même sous le joug des Turks.

Le règne de Léon, fils de Basile, et élève du patriarche Photius, n'est presque marqué par d'autres événemens que par ses disputes avec son clergé, à l'occasion de son dernier mariage. C'étoit le quatrième, et l'Église grecque réprouvoit les quatrièmes noces. Il dut le titre de philosophe à plusieurs écrits composés, ou par lui ou en son nom, sur la plupart des anciennes sciences des Grecs. Son fils Constantin Porphyrogénète, à peine âgé de six ans quand il lui succéda, fut toujours gouverné par des tuteurs, puis par des collègues qui s'emparèrent violemment de la pourpre. Étranger à l'administration, et presque prisonnier dans son palais, autant par la foiblesse de sa santé que par la défiance de Romanus Lécapenus, que l'armée lui avoit associé, il consacra tout son temps aux arts et à l'étude, et il a laissé dans de volumineuses compilations le dépôt de presque toute la science des Grecs à cette époque. On peut juger par ses livres que, s'ils étoient toujours en possession de toutes les découvertes de leurs ancêtres, ils étoient eux-mêmes devenus incapables de tout génie, de toute invention, de toute observation.

Pendant que le nouvel empire d'Occident étoit au faîte de sa puissance sous Charlemagne

et Louis-le-Débonnaire, les empereurs d'Orient n'avoient pas dédaigné de reconnoître en eux des collègues. Mais la grandeur de la maison Carlovingienne avoit été de courte durée, et Basile-le-Macédonien disputa à Louis II, fils de Lothaire et souverain de la seule Italie, le titre d'empereur, que sa puissance ne justifioit plus. Les successeurs de Louis parurent aux Grecs moins dignes encore d'être comparés à leurs monarques, et cette question d'indignité est difficile à décider lorsqu'on ne sauroit indiquer quelles sont les bases de la prééminence. L'empereur des Latins ne différoit point des rois de sa race; il n'avoit point d'autorité sur eux, quoiqu'il s'attribuât un rang supérieur, et dans ce siècle on ne sauroit dire ce qui constituoit un empereur, si ce n'est le fait d'avoir placé sur sa tête la couronne d'or que le pape gardoit à Rome. Cette couronne fut presque simultanément accordée, en 891, à Guido, duc de Spolète, et à son fils Lambert; en 895, à Arnolphe, roi de Germanie; en 900, à Louis, fils de Boson, roi de Provence; et, en 915, à Bérenger, duc de Friuli et roi d'Italie. Chacun de ces couronnemens avoit été la conséquence de l'arrivée d'un nouveau concurrent à Rome, à la tête d'une armée; et les papes avoient montré peu de répugnance à légitimer ce que la force avoit obtenu. Des révolutions rapides avoient, à plusieurs reprises,

changé la souveraineté de l'Italie ; elles étoient universellement attribuées à la défiance que la haute aristocratie ressentoit du pouvoir royal. Des trois grandes divisions de l'empire des Carlovingiens, l'Italie, la Gaule et la Germanie, la première étoit celle où les ducs, les gouverneurs d'armées et de provinces étoient le plus puissans. Dès le temps des Lombards, ils avoient perpétué leurs dignités dans leurs familles : ils étoient devenus dès lors de petits souverains ; ils avoient des revenus considérables, des soldats dévoués ; leurs fiefs avoient une grande étendue, et la population s'y étoit de nouveau augmentée ; ils savoient que les empereurs et les rois les regardoient avec jalousie, et pour limiter les prérogatives du trône ils avoient eu la politique constante de partager leurs suffrages entre deux concurrens ; ils vouloient que celui qui occupoit le trône, et qui s'y voyoit menacé par un rival, sentît toujours le besoin d'acheter leur bienveillance par la concession de nouveaux priviléges.

Bérenger, duc de Friuli, proclamé roi d'Italie en 888, et empereur en 915, porta cependant seize ans sans rivaux la couronne d'Italie depuis l'an 905. A cette époque, il avoit fait prisonnier l'empereur Louis de Provence, et, en punition de ce que ce prince avoit violé un précédent traité, il lui avoit fait arracher les

yeux; après quoi il le renvoya dans son royaume de Provence, que Louis, surnommé l'Aveuglé, gouverna encore dix-huit ans. Bérenger, malgré cet acte d'une justice trop rigoureuse, se distingua bien plus souvent par sa magnanimité et son pardon des injures que par sa sévérité. De tous les princes élevés sur les débris du trône des Carlovingiens, c'étoit celui qui avoit le plus mérité le respect et l'amour de ses sujets. Il avoit relevé l'esprit militaire dans son royaume; il avoit montré des talens pour le gouvernement autant que pour la guerre; il avoit enfin manifesté ces vertus personnelles, cette générosité, cette franchise, cette confiance dans la loyauté d'autrui, qui gagnent les cœurs et qui élèvent les âmes. Mais les seigneurs turbulens de l'Italie, toujours jaloux de l'autorité royale, craignirent de perdre tous leurs priviléges s'ils devoient les défendre contre un roi que le peuple commençoit à chérir. Ils lui cherchèrent des rivaux parmi les princes francs; ils offrirent leur couronne à Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, qui, pendant deux ans environ, 923-925, réunit le gouvernement de l'Italie à celui de la Suisse. Les guerres civiles qu'ils excitèrent ouvrirent leur pays aux ravages des Hongrois. Bérenger cependant vainquit tour à tour et ce peuple barbare, et ses compétiteurs; il périt enfin sous les coups d'un assassin armé par

la même faction. Bientôt après, Rodolphe II fut abandonné par ceux qui l'avoient appelé. Hugues, comte de Provence, fut élevé, à sa place, sur le trône, en 926. L'Italie fut en proie, pendant un demi-siècle, à des factions que n'animoit point un vrai esprit de liberté; elle souffrit de l'ambition des grands seigneurs, qui ne pouvoient se soumettre à aucun ordre régulier, et qui préféroient un monarque étranger, uniquement parce qu'il étoit plus loin d'eux. Fatiguée enfin par leurs combats, elle finit, sans être vaincue, par consentir à devenir une dépendance de la couronne de Germanie. La soumission du royaume de Lombardie au grand Othon ne fut point la conséquence de sa foiblesse ou du manque de courage de ses soldats, et moins encore le résultat d'aucun droit que put faire valoir le monarque saxon à cette couronne; elle fut l'effet fatal de l'indépendance à laquelle la haute aristocratie étoit parvenue dans cette contrée plutôt que dans toutes les autres, l'effet de la grandeur de la puissance et de l'ambition des marquis de Toscane, des ducs de Spolète et de Friuli, des marquis d'Ivrée, et des autres grands seigneurs; car tour à tour ces ducs sacrifièrent l'indépendance de leur patrie à leur jalousie, et tous leurs compatriotes, à leur désir de dérober leurs usurpations aux yeux d'un monarque rapproché d'eux.

La seconde des contrées détachées de l'empire d'Occident, la Gaule ou la France, étoit celle dont, au xe siècle, la force étoit le plus complétement anéantie, l'importance européenne le plus détruite. Après la mort du roi Eudes, comte de Paris, la couronne avoit été rendue à Charles, fils posthume de Louis-le-Bègue; il fut sacré à Reims, avec le consentement des grands de Neustrie, au commencement de l'année 898. Mais si, d'une part, les peuples voyoient en lui avec plaisir l'unique rejeton de la maison de Charlemagne, de l'autre leur affection étoit bientôt repoussée par la profonde ineptie de ce jeune homme, auquel on donna le surnom de Simple ou d'Idiot. Incapable de se conduire, de distinguer ses amis d'avec ses ennemis, il tomboit successivement entre les mains des favoris que le hasard approchoit de sa personne, et qui se servoient de son nom pour justifier leurs usurpations. Un homme de basse naissance, nommé Haganon, qui s'étoit emparé de sa confiance, excita surtout le ressentiment des Francs par son avidité impudente, et il finit par occasionner ainsi la ruine de son maître.

Au reste, l'autorité de Charles étoit déjà bien limitée. Non seulement quatre autres princes dans les Gaules portoient, comme lui, le nom de rois, en Lorraine, en Bourgogne transjurane, en Provence et en Bretagne, mais dans ses royaumes

mêmes d'Aquitaine et de Neustrie, des ducs et des comtes puissans, de Bourgogne, de Toulouse, de Vermandois, de Poitiers, d'Aquitaine, gouvernoient leurs États avec une absolue indépendance, et ne donnoient presque d'autre marque de déférence à la couronne que d'inscrire dans leurs actes l'année du règne de Charles-le-Simple. Les feudataires, au midi de la Loire, étoient en quelque sorte oubliés par le roi, et il avoit à peine lieu de s'apercevoir qu'ils avoient cessé de lui obéir; mais l'insubordination du comte de Paris, qui prit aussi sous son règne le titre de duc de France, lui causa souvent plus d'inquiétude. La maison des comtes de Paris devoit sa grandeur à Charles-le-Chauve, qui, pour récompenser Robert-le-Fort de l'assistance qu'il en avoit reçue, lui avoit donné le gouvernement de Paris, et du pays situé entre la Seine et la Loire. Un capitulaire, publié sur la fin du règne de Charles-le-Chauve, avoit rendu ce gouvernement héréditaire, comme tous les autres. Pendant les désordres de la fin du IXe siècle, l'autorité provinciale de ces comtes s'étoit affermie, tandis que celle des rois avoit diminué. Le fils du comte Robert, Eudes, avoit pris le titre de roi à la déposition de Charles-le-Gros: pendant son règne, il avoit confirmé et agrandi le domaine propre de sa famille; et lorsque, après la mort d'Eudes, la couronne de France

fut rendue à Charles-le-Simple, la vraie souveraineté, la vraie puissance, demeurèrent au frère d'Eudes, Robert, duc de France, et à son fils, Hugues-le-Grand, comte de Paris. Charles, qui les voyoit seuls maîtres dans son royaume, avoit abandonné le séjour de leurs fiefs, où il se sentoit dans la dépendance. La ville de Laon étoit presque la seule dont le gouvernement n'eût été soumis à aucun comte; il y transporta sa résidence, et dès lors sa souveraineté et celle de son fils et son petit-fils, qui régnèrent après lui, dépassèrent à peine les limites du Laonnois.

Quelle que fût l'incapacité de Charles-le-Simple, quels que fussent les torts qu'on pût lui reprocher dans l'administration de ses vassaux immédiats, il avoit si peu de part au gouvernement du royaume, son autorité étoit si peu sentie par les grands seigneurs, qu'ils auroient pu lui laisser conserver jusqu'à la fin de sa vie un titre dont il ne pouvoit abuser. Mais en même temps qu'on avoit ôté à Charles toute puissance, toute force réelle, on s'étonnoit qu'il ne protégeât pas le royaume avec la même vigueur qu'auroient pu le faire les plus glorieux de ses prédécesseurs; on l'accusoit d'abus auxquels il étoit étranger, des invasions d'ennemis contre lesquels on ne lui fournissoit point de soldats. Une assemblée de la noblesse, à Soissons, en 920, résolut de le déposer, et les seigneurs, selon une

coutume symbolique qui tenoit au nouveau système féodal, rompirent et jetèrent en l'air, en sa présence, des brins de paille, témoignant ainsi qu'ils renonçoient à son allégeance. L'expression de rompre la paille, venue de cette cérémonie, et qui signifie renoncer ouvertement à l'amitié de quelqu'un, est demeurée en usage jusqu'à nos jours. Malgré cet éclat, Charles-le-Simple régna près de trois ans encore : les nobles, qui s'apercevoient à peine de son existence, se donnèrent peu de soin pour achever de le renverser. Ce fut seulement lorsqu'il eut offensé le duc Robert, par une injustice privée, par l'usurpation d'un bénéfice ecclésiastique dont il vouloit disposer à son préjudice, que ce puissant vassal prit les armes contre lui, et se fit couronner à Reims à la fin de juin 922. Moins d'une année après, le 15 juin 923, Robert fut tué dans une bataille contre Charles-le-Simple, entre Soissons et Saint-Médard. Mais le parti mécontent ne se laissa pas décourager; il offrit la couronne au duc Rodolphe de Bourgogne, qui la porta en effet, de 923 à 936, sans quitter presque son fief héréditaire, et sans prendre de part au gouvernement de la France. Il abandonnoit tout ce qui restoit alors du pouvoir royal à Hugues-le-Blanc, comte de Paris, et fils de Robert. Tandis que Charles-le-Simple, trahi par Héribert, comte de Vermandois, auquel il s'étoit confié, fut ar-

rêté à Péronne, et retenu prisonnier à Château-Thierry plus de cinq ans, et presque jusqu'au 7 octobre 929, qu'il mourut.

Durant cette période, qu'on est accoutumé à désigner comme le règne de Charles-le-Simple, encore qu'il eût si peu de part aux événemens; tandis que l'autorité souveraine étoit suspendue, que l'on ne la retrouvoit ni dans le roi, ni dans les assemblées nationales qu'on avoit cessé de convoquer; tandis que la France n'étoit plus qu'un assemblage informe de souverainetés indépendantes, à peine liées par un foible système fédératif, et qui n'avoient ni des lois auxquelles elles fussent également soumises, ni un trésor commun, ni une armée commune, ni une manière uniforme de rendre la justice, ni une monnoie qui eût cours également dans les divers États; un seul événement vraiment important signala le règne de Charles-le-Simple : ce fut l'établissement des Normands dans cette partie de la Neustrie qui reçut d'eux le nom de Normandie, établissement qui changea les plus formidables ennemis de la France en soldats français.

Parmi les chefs des Normands, l'un des plus redoutés étoit Rollon, qu'on avoit vu dès l'an 876 faire ses premières armes en France avec ses farouches compatriotes, et qui dès lors attaquant alternativement la Neustrie, l'Aquitaine, la Lorraine et l'Angleterre, étoit devenu la terreur de

l'Occident, l'idole des guerriers septentrionaux, et enfin le commandant suprême de leurs armées. En 911, il ramena d'Angleterre une flotte redoutable, avec laquelle il remonta la Seine et vint mettre le siége devant Paris. Cette agression fut suspendue par une trève de trois mois que Charles-le-Simple obtint de lui à prix d'argent. Mais à peine ce terme étoit-il écoulé, que Rollon recommença à traiter les provinces qu'il parcouroit avec une cruauté inouïe, brûlant les églises, massacrant les prêtres, et n'épargnant de toute la population que les femmes, qu'il emmenoit captives. Le roi, qui n'avoit aucune force à lui opposer, lui envoya l'archevêque de Rouen, nommé Francon, pour lui offrir de lui abandonner une vaste province de France, où il pourroit s'établir avec ses guerriers, s'il vouloit à ce prix renoncer à dévaster le reste du royaume et reconnoître la souveraineté de la couronne de France.

Rollon parut séduit par ces offres, et un armistice de trois mois fut conclu en 911, entre les Français et les Normands, pour donner le temps d'arrêter les conditions du prochain traité. La première qu'exigèrent les évêques chargés de le négocier, fut que Rollon et ses soldats feroient profession du christianisme. Cette conversion d'une armée et d'un peuple qui s'étoient si long-temps signalés par leur acharnement

contre les églises et les prêtres, ne présenta point les difficultés qu'on auroit pu en attendre. Il y avoit près d'un siècle que les Normands vivoient au milieu des chrétiens ou de France ou d'Angleterre, et qu'ils avoient perdu de vue et leurs propres prêtres et les temples de leurs dieux. Ils regardoient le christianisme comme la religion de la civilisation. Plusieurs de leurs chefs l'avoient successivement embrassé, lorsque Louis-le-Débonnaire et ses successeurs leur avoient offert, aux mêmes conditions, des terres en Frise et sur le Rhin. Alfred-le-Grand avoit trouvé la même complaisance dans les Danois, auxquels il avoit accordé des établissemens dans l'Estanglie et le Northumberland. Cette première condition étant admise, Charles se montra facile sur toutes les autres. Il donna à Rollon sa propre fille Gisèle en mariage. Il abandonna à ses soldats toute la province qu'on a nommée d'après eux Normandie, depuis la rivière Epte, qui se jette dans la Seine au-dessous de la Roche-Guyon, jusqu'à la mer. Et comme ce pays avoit été rendu complétement désert par les ravages des Normands, qu'on n'y voyoit plus de traces de culture, et que de hautes forêts remplaçoient partout les champs abandonnés, Charles obligea Bérenger, comte de Rennes, et Alain, comte de Dol, à s'engager à fournir des vivres aux Normands. Il paroît qu'il céda en même temps à ces

derniers toutes les prétentions de la couronne sur toute la partie de la Bretagne qui ne reconnoissoit plus l'autorité des rois français.

Après que les conditions de l'établissement des Normands dans la Neustrie maritime furent arrêtées, le roi Charles se rendit avec Robert, comte de Paris et duc de France, à un lieu nommé Saint-Clair, sur la rive gauche de l'Epte, tandis que Rollon, entouré de ses soldats, se présenta sur la rive droite. La paix fut alors confirmée par des sermens mutuels. Rollon jura fidélité au roi Charles, et celui-ci, en retour, lui remit sa fille, et l'investit du duché de Normandie. Les évêques dirent alors à Rollon qu'il ne pouvoit recevoir un don d'un si grand prix, sans baiser en retour les pieds du roi. C'étoient toujours eux qui introduisoient dans la féodalité ces formes serviles si éloignées des mœurs barbares. Ils les avoient empruntées aux monarques d'Orient, pour les faire passer dans leur Église, et ils les rendoient ensuite aux rois de l'Occident; soit qu'ils y tinssent par habitude, soit qu'ils se plussent à humilier les grands, qui leur disputoient le premier rang dans l'État. « Jamais, répondit Rollon, je ne courberai mes « genoux devant les genoux de personne, ou je « ne baiserai le pied d'un mortel. » Cependant, comme les évêques français continuoient à le presser, il ordonna à un de ses soldats de rendre

pour lui l'hommage demandé. Celui-ci, sans se baisser, saisit à l'instant le pied de Charles, et le porta si rudement à sa bouche, qu'il jeta le roi à la renverse. Les Normands accueillirent par des éclats de rire cette offense faite à la royauté. Le peuple assemblé s'agitoit et se troubloit, comme si c'étoit le prélude d'une attaque nouvelle; les seigneurs de Charles crurent plus prudent de ne point manifester leur mécontentement, et la cérémonie continua. Les seigneurs furent appelés à leur tour, après le roi et le duc Robert, à prêter serment de garantir au duc Rollon et à ses héritiers, de génération en génération, la possession de la terre qui lui étoit concédée. Les comtes, les courtisans, les évêques et les abbés, prêtèrent tous serment : après quoi le roi retourna en France, et Rollon, avec le duc Robert, partit pour Rouen.

Robert, duc de France, avoit été le médiateur de la pacification des Normands; il devoit aussi être le parrain du nouveau converti. En effet, Rollon fut présenté au baptême par le duc Robert, qui lui donna son nom, et il fut baptisé en 912, par l'archevêque Françon, dans la cathédrale de Rouen. Pendant les sept jours que Rollon porta la robe blanche des catéchumènes, les évêques qui l'instruisoient l'engagèrent à donner chaque jour une portion de terre à quelque église de Normandie. Ce furent là ses pre-

mières inféodations. Lorsqu'une fois il eut reçu le baptême, il partagea le reste de son duché entre les officiers de ses troupes. Chacun de ces districts reçut le nom de comté, et le Normand qui en étoit investi le partagea ensuite entre ses soldats. Le système féodal s'étoit lentement affermi dans le reste de l'Europe; les droits et les devoirs réciproques des seigneurs et de leurs vassaux avoient commencé à se régulariser par l'usage : l'autorité des comtes qui représentoient le roi avoit cessé d'être en opposition avec celle des seigneurs; la fonction des *missi-dominici* étoit tombée en désuétude; les différentes tenures des terres, les propres, les aleux, les bénéfices, après avoir causé une extrême confusion, commençoient aussi à se classer. Rollon, en introduisant en Normandie le système féodal tout à la fois, en profitant de toutes les lumières que l'expérience avoit fournies jusqu'alors, en donnant une même origine à toutes les propriétés, put assurer à la législation une régularité qu'on ne lui avoit encore vue nulle part; et cette province, la plus récemment constituée, put bientôt servir de modèle aux autres.

Ce peuple de guerriers se mit alors à défricher la terre avec autant d'ardeur qu'il l'avoit auparavant ravagée. Les étrangers de tous les pays furent invités à venir s'établir en Normandie; des lois rigoureuses furent promulguées et sé-

vèrement maintenues pour la protection de la propriété; tous les voleurs furent punis de mort, et par une sorte de bravade, Rollon suspendit à un chêne, dans une forêt près de la Seine, des bracelets d'or qui y demeurèrent trois ans, sans que personne osât les toucher. En même temps le nouveau duc releva les églises que ses compagnons avoient détruites; il entoura les villes de murs, il ferma l'embouchure des fleuves par des barricades, et il se mit en état de défense contre de nouveaux pirates qui suivroient la route que lui-même avoit si long-temps parcourue. Reconnoissant aussi que les fortifications ne sauroient protéger un peuple sans la bravoure des soldats, il continua la guerre sur ses frontières, pour maintenir parmi ses sujets les habitudes militaires. D'après son traité, il ne pouvoit tourner ses armes contre les Français, mais il attaqua Gurmhaillon, comte de Cornouailles, qui en 907 avoit succédé à Alain-le-Grand dans la souveraineté de la Bretagne; il le battit à plusieurs reprises, et il força enfin les Bretons à se soumettre à une autorité étrangère.

La conversion du duc Rollon, et son établissement avec les Normands dans cette partie de la Neustrie maritime qui reçut d'eux son nom, est sans doute l'événement le plus important de l'histoire de France au xe siècle, celui qui eut

les conséquences les plus graves et les plus durables. Il mit fin à cette guerre de dévastation et de brigandage qui, pendant un siècle, avoit dépeuplé l'Allemagne occidentale, la Belgique, la Gaule et l'Angleterre ; il permit à ces provinces de rendre à la culture leurs campagnes abandonnées, de se vouer de nouveau aux arts de la paix, de relever leurs temples détruits et les murailles abattues de leurs villes. Surtout il retrempa en quelque sorte le caractère national ; le mélange d'un peuple nouveau, fier, entreprenant, intrépide, parmi les Français, leur communiqua cet esprit aventureux qui distingua toujours les Normands, des bords de la Baltique d'où ils étoient partis, jusqu'à leurs dernières conquêtes dans les deux Siciles, ou jusqu'à celle de la principauté d'Edesse, qui fut pour eux le fruit des croisades.

La langue maternelle des Normands, le danois, n'étoit qu'un dialecte de cette grande langue teutonique répandue dans toute la Germanie, dont les Francs parloient un autre dialecte, et qui, quoique abandonnée par ces derniers pour le roman, ou le français naissant, dans les Etats de Charles-le-Simple, étoit encore entendue par les princes, et conservée avec une sorte de respect, comme la langue des vainqueurs. Aussi est-il assez extraordinaire que les Normands, au lieu de confondre leur dialecte

avec celui des Francs tudesques, aient adopté le français roman. Il faut sans doute attribuer ce phénomène aux enseignemens du clergé, que les conquérans trouvèrent établi en Normandie, et auquel ils confièrent leur éducation nouvelle. Les Normands adoptèrent de bonne foi le christianisme; et s'y portant avec cette ardeur qu'ils mettoient à toute chose, ils fréquentèrent les écoles, les catéchismes, les sermons; ils voulurent entendre leurs prêtres, et, dès la seconde génération, le français-roman se trouva être devenu pour eux une langue maternelle : mais ils transportèrent dans cette langue cet esprit de vie qui les accompagnoit partout, et qu'ils avoient aussi donné à la discipline militaire des Français. Le roman rustique, le patois que l'ignorance avoit créé de la corruption du latin, devint pour les Normands une langue régulière, une langue écrite, et propre à la législation comme à la poésie. Un siècle après leur établissement en France, les Normands l'employèrent pour un code de lois et pour des romans de chevalerie; ils furent les premiers, entre les Français, à en faire cet usage, et la poésie romane reçut d'eux son caractère et son aptitude aux récits d'imagination.

D'autres princes avoient déjà tenté à plusieurs reprises, en Allemagne, en France et en Angleterre, de rappeler les Normands du brigandage

à l'agriculture, en leur abandonnant une province, et leur permettant d'y vivre sous leurs propres chefs et leurs propres lois : mais le moment n'étoit pas encore venu; aussi les Normands avoient chaque fois abandonné leurs nouvelles demeures au bout de peu d'années, et ils étoient retournés à cette vie aventureuse qu'ils regardoient comme plus glorieuse et plus douce en même temps. Le changement de deux circonstances essentielles détermina les Normands de Rollon à entrer franchement dans la carrière de la civilisation : ce fut, d'une part, la désolation de tous les pays situés sur la mer de Bretagne; de l'autre, l'indépendance des seigneurs, et la résistance qu'ils commençoient à opposer dans chaque province. Lorsque les Normands débarquoient sur une côte, loin d'être sûrs de trouver du butin de quoi charger leurs bateaux, ils avoient souvent beaucoup de peine à rassembler assez de vivres pour se nourrir. Il leur falloit s'engager dans les épaisses forêts que l'abandon de l'homme avoit laissé croître, dans les marais qu'avoient formés les rivières abandonnées à elles-mêmes; il falloit se rapprocher des montagnes, dont chaque défilé pouvoit cacher une embuscade; et comme les pouvoirs locaux avoient partout pris la place d'une administration centrale, il n'y avoit aucune province où ils ne trouvassent un chef intéressé à les répri-

mer ou à les surprendre, et des paysans que le désespoir avoit contraints à s'armer et à se ranger autour de lui. Le butin étoit donc en même temps trop pauvre et trop chèrement acheté, et les Normands commencèrent à s'apercevoir qu'il leur faudroit moins de travail pour obtenir les richesses que recéloit le sol de la Normandie, que pour aller disputer celles que possédoient encore les paysans de la Bourgogne.

Les mêmes causes opérèrent plus lentement, peut-être, sur les deux autres peuples adonnés au brigandage, qui dévastoient en même temps l'empire d'Occident; mais elles opérèrent aussi, et vers le milieu du xe siècle, leurs invasions cessèrent partout également. Les Sarrasins ne se contentoient pas de débarquer occasionellement sur les côtes, ils avoient fait sur le continent des établissemens d'où ils étendoient au loin leurs ravages; ils en avoient dans la Campanie, dans la Pouille, dans la Calabre; ils en avoient aussi en Provence. Celui qui, dans cette dernière contrée, fut le plus long-temps le centre de leurs déprédations, fut leur colonie de Fresnet ou Frassineto, près de Fréjus. Une barque, poussée par la tempête, y débarqua vingt Sarrasins d'Espagne, qui, trouvant au pied de Monte-Morvo un bon abordage, et tout autour des forêts épineuses presque impénétrables, s'y établirent, y appelèrent leurs compatriotes,

louèrent d'abord leurs services à quelques seigneurs provençaux qui se haïssoient et vouloient se nuire, sans avoir le courage ou les moyens de se faire la guerre; et devenus ensuite plus puissans, ou plus assurés de la lâcheté de leurs voisins, ils étendirent leurs dévastations également dans la Provence et l'Italie, sur les confins desquelles ils se trouvoient situés.

Ce fut sans doute en profitant de l'inimitié entre les rois ou les seigneurs voisins que les Sarrasins osèrent s'aventurer entre les frontières des uns et des autres, suivre les Alpes jusqu'à une grande distance de la mer, et se fixer enfin dans le pays le moins propre, par son climat, par la force des lieux et l'âpreté de ses montagnes, aux vagabonds de l'Afrique. Pendant la première moitié du xe siècle, il est souvent question des Sarrasins maîtres du passage de Saint-Maurice en Valais; ensuite ils disparoissent, sans qu'il soit facile de dire comment ils y arrivèrent, comment ils en furent chassés.

Les Normands étoient arrivés du Nord et du Couchant, les Sarrasins du Midi, les Hongrois du Levant, pour dévaster l'Europe. Ceux-ci, qui se nommoient eux-mêmes les Madschars, avoient été chassés, vers l'an 868, des montagnes de l'Asie septentrionale, d'où coule le Jaïc; ils avoient fait le tour de la mer Noire, et traversant le Don, forçant les passages des monts

Crapaks, ils s'étoient établis dans la Pannonie et dans les pays que les Huns avoient habités avant eux. N'ayant d'autre domicile que les chariots où ils laissoient reposer leurs femmes et leurs enfans, combattant sur de petits chevaux, armés à la légère, avec des arcs et des flèches seulement, ils n'étoient pas moins redoutables dans leur fuite que dans leur attaque, et ils passoient encore les Normands en cruauté. On accusoit l'empereur Arnolphe de leur avoir, en 894, ouvert les portes de l'Occident, lorsqu'il les avoit déchaînés contre les Moraves, auxquels il faisoit la guerre. Arnolphe, qui avoit montré de la vigueur, et qui avoit fait respecter le royaume de Germanie dans un temps où tous les autres royaumes de l'Occident penchoient vers leur ruine, mourut de paralysie le 8 décembre 899; et à sa mort commença pour l'Allemagne une époque de calamités qui peut se comparer à celles qu'éprouvoient dès long-temps la France et l'Italie. Son fils Louis IV, qui lui succéda, étoit âgé seulement de sept ans, il n'en avoit pas vingt lorsqu'il mourut, le 21 novembre 911. Pendant cette longue minorité, les révoltes des Slaves et les invasions des Hongrois désolèrent la Germanie. Ceux-ci, sans regarder derrière eux, sans se soucier d'assurer leur retraite, poussoient en avant au travers d'un pays où ils répandoient la terreur, marquoient leur passage

par le massacre des paysans sans défense et l'incendie des propriétés, échappoient, par leur rapidité, à la cavalerie pesante des Germains, et évitoient toujours le combat, en semant la mort autour d'eux. La Bavière, la Souabe, la Thuringe et la Franconie, furènt ravagées par les Hongrois aussi long-temps que vécut Louis IV.

Le règne d'Arnolphe avoit relevé le pouvoir royal chez les Francs orientaux; celui de Louis IV, au contraire, anéantit l'unité de leur monarchie. Pendant sa longue minorité, les seigneurs de l'Allemagne s'arrogèrent en une seule fois cette indépendance que les seigneurs de France avoient lentement usurpée sous Charles-le-Chauve et ses successeurs; et justement parce que l'Allemagne étoit plus peuplée, parce qu'elle étoit plus belliqueuse, parce que les armées royales étoient mieux exercées, les ducs qui, sous Arnolphe, n'étoient que des lieutenans du roi, se rendirent plus puissans que ceux de France sous Louis, lorsqu'ils devinrent propriétaires des armées et des provinces. Les Francs orientaux, ou Franconiens, les Saxons, les Souabes, les Bavarois et les Lorrains, se partageant entre autant de ducs indépendans, parurent comme autant de nations prêtes à se faire la guerre.

Avec Louis IV s'éteignit, le 21 novembre 911, la branche bâtarde des descendans de Charle-

magne, qui avoient conservé la couronne d'Allemagne après l'extinction de la branche légitime. De tous les Carlovingiens, Charles-le-Simple avoit seul survécu à tant de rois; et Charles étoit d'un esprit si obtus que sa stupidité étoit passée en proverbe. Si les longues hostilités des peuples germaniques contre les Slaves, qu'ils avoient réduits au désespoir par une excessive oppression; si les attaques des Hongrois, qui avoient déjà conquis toute la marche de l'est, ou l'Autriche actuelle, ne leur avoient fait sentir le besoin de s'unir pour leur défense, ils auroient probablement hésité à donner un nouveau chef à la monarchie. Ils ne songèrent pas du moins à lui donner un chef imbécille; et écartant toute pensée de se soumettre à Charles-le-Simple, les ducs, qui prétendoient représenter la nation, offrirent d'abord la couronne à Othon, duc de Saxe; ce dernier s'en étant excusé sur son grand âge, et ayant désigné à leurs suffrages Conrad, duc de Franconie, Conrad fut élu unanimement.

Conrad, dont on vante la bravoure et la politique, fut, pendant un règne de sept ans, constamment à la tête des armées (912-918), tantôt pour repousser les invasions des Hongrois, tantôt pour réprimer les soulèvemens de la Souabe et de la Bavière, tantôt pour faire la guerre à Henri, duc de Saxe, qui, le 30 novembre 912,

avoit succédé à son père Othon; tantôt pour retenir dans l'obéissance les Lorrains, qui avoient appelé Charles-le-Simple, et qui vouloient se réunir à la monarchie française. Conrad Ier, roi de Germanie, mourut le 23 décembre 918; et comme il n'avoit point d'enfant, il imita la générosité dont le duc Othon avoit usé à son égard: il recommanda aux suffrages des Allemands son rival Henri, duc de Saxe, auquel il chargea son frère Eberhard, duc de Franconie, de remettre les ornemens royaux. Henri Ier, qu'on a surnommé l'Oiseleur, fut en effet élu peu après par la diète de Fritzlar; et l'Allemagne, de 918 à 936, fut gouvernée par un grand prince, qui la délivra, par ses victoires, des ravages des Hongrois, qui rétablit au-dedans l'ordre et la sécurité, et qui la fit respecter au-dehors.

La répression des Hongrois étoit devenue l'intérêt le plus pressant, non pas de la Germanie seulement, mais de l'Europe : toutefois on ne pouvoit espérer de réunir pour un but commun les efforts d'Etats qui n'étoient pas même assez bien organisés pour veiller à leur propre intérêt, pour accomplir leur propre défense. L'empereur Bérenger, après avoir tantôt repoussé d'Italie les Hongrois par ses armes, tantôt acheté leur retraite, avoit, dans les dernières années de sa vie, contracté alliance avec eux. Il paroît qu'au moment où il se sentoit le plus pressé par Ro-

dolphe de Bourgogne, il leur avoit livré les passages du Friuli. Les Hongrois en profitèrent peu de mois après sa mort : une de leurs plus redoutables armées se présenta devant Pavie le 12 mars 924. Cette ville, qu'on pouvoit regarder comme la seconde de l'empire d'Occident en population et en richesses, fut réduite en cendres; quarante-trois églises y furent détruites, tous les habitans furent passés au fil de l'épée, et de l'immense population qu'elle contenoit, on assure qu'il n'échappa que deux cents personnes. Après cette effroyable boucherie, les Hongrois, au lieu de regagner la Pannonie avec leur butin, poussèrent en avant; et ayant traversé les Alpes, ils se répandirent comme un torrent dans les plaines de Provence. Après avoir passé le Rhône au-dessus d'Arles, ils se jetèrent sur Nîmes, qu'ils pillèrent, et ils arrivèrent enfin dans le voisinage de Toulouse, qu'ils mirent à feu et à sang. Cependant leur armée, attaquée par une cruelle épidémie, y fut enfin détruite par Raymond Pons, comte de Toulouse.

A peu près dans le même temps, d'autres armées hongroises, traversant toute l'Allemagne, étoient arrivées jusqu'aux bords du Rhin, avoient passé ce fleuve à la nage, puis avoient ravagé la Lorraine et la Neustrie, comme elles avoient ravagé auparavant l'Allemagne. Charles-le-Simple, n'ayant sous ses ordres que quinze

cents soldats que lui avoit amenés l'archevêque de Reims, s'étoit enfermé dans les murailles de Laon, sans oser affronter un ennemi si redoutable. Il attendit que, rassasié de pillage et de sang, il se retirât de lui-même. Les Hongrois, en effet, après quelques semaines, évacuèrent la Champagne, mais pour y revenir encore à plusieurs reprises.

Henri-l'Oiseleur, qui, pendant les guerres civiles du commencement de son règne, avoit consenti à payer aux Hongrois un tribut annuel, refusa, en 933, de se soumettre plus long-temps à cette ignominie. Les Hongrois, irrités, pénétrèrent en Allemagne avec deux redoutables armées, dont l'une s'établit sur la Sala, à Merseburg, tandis que l'autre ravageoit la Thuringe. Henri, ayant rassemblé sous ses étendards les Saxons et les Bavarois, s'approcha de la première pour lui présenter le combat. Les Hongrois hésitèrent; ils essayèrent, par de grands feux, de rappeler à eux leurs compagnons, dont ils sentoient le besoin au moment du danger. Mais leurs signaux ne pouvoient plus être entendus : l'armée de Thuringe, attaquée par les comtes de la Thuringe et de la Saxe, avoit été mise en pièces. Les fuyards, errans dans les campagnes, poursuivis, massacrés par les paysans, ne pouvoient se réunir. Lorsque ce grand désastre fut connu des Hongrois à Merse-

burg, ils essayèrent de se dérober par la fuite à Henri-l'Oiseleur. Bientôt leur terreur les livra presque sans défense au fer des Allemands : ce fut moins une bataille qu'une effroyable boucherie; on assure que trente-six mille guerriers de leur nation y périrent, et cette terrible défaite mit presque fin aux invasions qui avoient si long-temps dévasté la France, l'Italie et l'Allemagne.

CHAPITRE XXIII.

Fin du xe siècle.

DURANT la première moitié du xe siècle, l'ensemble des États chrétiens de l'Europe n'étoit point dirigé par une volonté supérieure comme au commencement du IXe; il ne formoit point une société, une république de princes, dont les membres divers, sans reconnoître de subordination les uns envers les autres, savent cependant qu'ils ont des rapports, des devoirs et des droits, telle que la société que ces mêmes États formoient au XVIIIe siècle. Au contraire, leur assemblage sembloit un arrangement fortuit de corps indépendans qui se trouvoient voisins sans se connoître; qui ne comprenoient point les intérêts et les sentimens les uns des autres, et qui ne faisoient aucun effort pour les comprendre. Toutefois la victoire de Henri-l'Oiseleur, sur les Hongrois, à Merseburg, fut en quelque sorte un événement européen, parce qu'elle mit un terme à un danger, à une calamité éprouvée par toute l'Europe. On avoit vu les armées des Hongrois ravager toute l'Allemagne, l'Italie, l'Aquitaine, la Lorraine et la Neustrie : aussi ces pays, qui avoient

cessé de se connoître, se réjouirent en commun de leur défaite. Dès lors la maison de Saxe grandit aux yeux de toute l'Europe, et Henri-l'Oiseleur, ayant eu pour successeur un fils plus illustre que lui, Othon Ier, et un petit-fils et un arrière-petit-fils, Othon II et Othon III, qu'on jugea dignes de marcher sur ses traces, tous les yeux de leurs contemporains se fixèrent sur ces monarques de la Germanie. Othon Ier, après un interrègne de trente-neuf ans, fut décoré de la couronne impériale, et il se mit dès lors à la tête de la chrétienté.

Henri-l'Oiseleur mourut en 936, après avoir engagé les princes de la Germanie à reconnoître pour son successeur Othon Ier, l'aîné des fils qu'il avoit eus de sa seconde femme, au préjudice de Thancmar, son fils aîné, dont la mère avoit été répudiée par lui, sous prétexte d'un vœu qu'elle avoit fait. Il n'y avoit plus de doute que la couronne de Germanie ne fût élective, et quel que fût le motif qui déterminoit Henri à choisir entre ses enfans, son choix, une fois confirmé par les princes de l'Allemagne, devenoit légitime. Cependant la jalousie et le ressentiment de Thancmar, qui se voyoit écarter du trône de son père, étoient naturels, ses révoltes contre son frère étoient excusables, et le commencement du règne d'Othon-le-Grand est entaché par sa cruauté envers son frère, qui, après la première guerre

civile, fut tué, en 937, au pied des autels, à Ehresburg. La conduite d'Othon, à l'égard de ses enfans, ne fut pas non plus sans reproche; il préféra, comme son père, ceux de la seconde femme à ceux de la première, et il poussa ainsi à la révolte son fils aîné Ludolfe, qui mourut ensuite en Italie, en 957. Ainsi Othon-le-Grand, tout aussi bien que Charlemagne, commença sa carrière par des fautes domestiques; il fut, comme tous ses contemporains, sous l'influence de son siècle; il ressentit la même ambition, les mêmes passions que les rois moins illustres auxquels il succédoit; il sacrifia comme eux ses devoirs à ses intérêts, avant de savoir s'élever au-dessus d'eux tous. Apprenons à l'excuser, car c'est le sort nécessaire des grands hommes qui ont vu le jour dans un siècle barbare. Il faut une grande force de réflexion, une grande étude du monde, avant de refaire la morale à son usage, avant de s'élever aux notions du droit et du juste, dans un temps où elles sont inconnues, avant de renverser surtout un échafaudage dangereux de vertus monacales et de compensations pour les crimes, qui a été inculqué dans l'âme sous les noms les plus sacrés, et qui n'a servi qu'à mettre la conscience en repos, tout en laissant aux passions leur ancien empire. La moralité d'Othon, tout comme la sagesse de ses conseils, s'accrut à mesure qu'il avançoit dans la vie, parce qu'il soumit

toujours plus ses actions aux principes que son propre cœur lui suggéroit, de préférence à l'exemple ou aux enseignemens des docteurs qui avoient formé sa jeunesse.

Malheureusement le règne glorieux d'Othon, de 936 à 973, règne qui contribua plus qu'aucun autre à la civilisation de la Germanie, n'est qu'imparfaitement connu. L'on sait que c'est à partir de cette époque que la Saxe, encore presque sauvage, vit multiplier ses villes, que les arts industriels y firent des progrès, que des mines d'argent et de cuivre furent ouvertes et travaillées près de Gotslar, par l'industrie de ses habitans. Mais les historiens nous donnent peu de détails sur la manière dont Othon gouvernoit son vaste empire, et peut-être y en avoit-il peu à donner. Il semble en effet que pendant qu'il voyageoit sans cesse, ou pour faire la guerre, ou pour présider aux comices de ses divers royaumes, il laissoit les comtes dans les États du Nord, les villes dans ceux du Midi, régler à leur guise leur administration provinciale, et que c'est durant son règne que s'établirent la plupart des usages municipaux.

Othon étoit d'une grande taille, sa figure étoit majestueuse, une abondance de cheveux blonds couvroit sa tête, ses yeux étoient animés et pleins de feu, son teint étoit vermeil; il portoit une longue barbe, contre l'usage de son temps.

Il parloit presque uniquement l'allemand, quoiqu'il entendît le roman de France et le slave; ce ne fut que tard dans la vie qu'il apprit à lire et qu'il acquit quelque connoissance du latin. Son principal plaisir étoit la chasse et les exercices chevaleresques; jusqu'à sa mort, à l'âge de soixante et un ans, il conserva toute la vigueur de la jeunesse.

Othon ne fut point, comme Charlemagne, le souverain d'une grande monarchie qui s'étendoit sur toute l'Europe, mais plutôt le chef d'une confédération de princes qui se partageoient les mêmes contrées; son rang fut reconnu, comme celui de Charles, dans la Germanie, la Gaule et l'Italie, tandis que son pouvoir n'y fut point le même : l'union des États indépendans qui le reconnoissoient pour chef sembloit tenir seulement à la supériorité de ses talens et de son caractère : aussi, après sa mort, ces États se trouvèrent-ils assez bien constitués pour se maintenir par eux-mêmes. Charlemagne, au contraire, qui avoit beaucoup plus concentré le pouvoir, ne put en abandonner les rênes sans entraîner vers sa ruine tout l'Occident.

Les victoires d'Othon, dans les guerres civiles de la Germanie, lui servirent de degrés pour s'élever à l'empire. Chacun des ducs qui gouvernoient les grandes provinces s'étoit cru l'égal du monarque. Par une suite de combats,

Othon leur enseigna l'obéissance; il transmit alors la Bavière à son plus jeune frère Henri, la Lorraine à saint Bruno, son autre frère; les évêchés nouveaux d'Havelberg et de Brandeburg, à des prélats qui entreprirent de civiliser les Slaves; le marquisat de Lusace, à une nouvelle famille de feudataires chargée de garder la frontière orientale; et s'il laissa le reste des duchés de Germanie à leurs anciens chefs héréditaires, ce ne fut qu'après s'être assuré que ces chefs seroient disposés désormais à concourir à la défense de la patrie.

Othon avoit déjà recueilli quelque renommée dans ses combats contre les ducs de la Germanie; mais l'enthousiasme des peuples n'est éveillé par la guerre qu'en faveur des vainqueurs de nations étrangères, et ce genre de gloire fut de bonne heure acquis par le monarque saxon; il obtint de constans avantages sur les peuples slaves, qui, occupant toute la frontière orientale de la Germanie, étoient sans cesse en lutte avec leurs voisins; il réduisit Harald, roi de Danemarck, à lui demander la paix; il remporta enfin sur les Hongrois, aux bords du Leck, le 10 août 955, une grande victoire qui mit fin aux ravages de cette nation farouche.

Othon ne fut pas reconnu par la France comme souverain; mais la foiblesse des princes qui gouvernoient cette contrée étoit cause que tous les

regards se dirigeoient vers lui. L'année même où il étoit parvenu à la couronne de Germanie, Rodolphe, roi de France, mourut, en 936. Louis IV, fils de Charles-le-Simple, âgé seulement de seize ans, fut alors rappelé d'Angleterre, où il avoit passé treize années dans l'exil, pour recevoir une couronne presque réduite à la souveraineté de la ville de Laon, tandis que son puissant vassal Hugues, comte de Paris, en lui mettant cette couronne sur la tête, réserva pour lui-même tous les profits de la royauté. Othon Ier, comme souverain de la Lorraine, comme tuteur de Conrad-le-Pacifique, roi de Bourgogne et de Provence, se trouva dès le commencement de son règne appelé à exercer une grande influence sur les destinées de Louis IV, qu'on surnomma d'Outremer, et sur celles du comte Hugues, qui tous deux avoient épousé deux de ses sœurs; il le fit toujours d'une manière honorable pour son propre caractère, avantageuse pour cet État voisin. Louis-d'Outremer, pendant tout son règne (936-954), humilié du contraste entre les titres pompeux dont il étoit décoré et la foiblesse de ses ressources, saisit toutes les occasions de s'agrandir, même aux dépens de ses beaux-frères, et ne se conduisit pas toujours loyalement envers Othon-le-Grand. Il prit part aux guerres civiles de la Germanie, et il accepta avec empressement toutes

les offres que lui firent les ennemis de son puissant voisin. Pendant le commencement des deux règnes, Louis se trouva le chef nominal des factieux de Germanie, et Othon des factieux de France. Mais le dernier, loin d'abuser de la supériorité de ses forces, sembla prendre à tâche de rétablir la paix et l'ordre dans tout l'Occident. Il s'entremit lui-même pour réconcilier Louis-d'Outremer avec ses sujets, tout en faisant respecter les intérêts des seigneurs de Neustrie qui s'étoient confiés à lui, et en 942 il engagea le roi et le comte de Paris à signer une paix dont il se fit le garant.

Toutefois, ce qu'il faut considérer comme le plus grand événement du règne d'Othon Ier, c'est la réunion de la couronne d'Italie à celle de Germanie; réunion qui, pour avoir été le fruit de ses vertus et la conséquence de sa gloire, n'en fut pas moins fatale à la postérité de l'un et l'autre peuple; réunion contre nature, et qui pendant neuf siècles a été une source abondante de guerres et de calamités; réunion qui soumettoit les peuples plus civilisés aux plus barbares, les maîtres de tous les arts et de toutes les sciences à leurs disciples les moins avancés; réunion qui devenoit d'autant plus offensante que les mœurs, les opinions, les langages, contrastoient davantage; que la lenteur germanique, l'avarice, la dureté, l'impassibilité de ces étrangers, révol-

toient plus un peuple si vif, si intelligent, si passionné; que les sons mêmes d'une langue si rauque, si barbare, réservée au commandement, sembloient faits pour offenser l'oreille musicale du peuple condamné à obéir.

L'on a remarqué que la guerre laisse des ressentimens bien moins profonds dans le cœur des peuples vaincus que les offenses faites à l'ombre de la paix. La nécessité est la première des lois auxquelles nous avons appris à nous soumettre, et la victoire, la conquête, ces grands développemens de la force humaine, nous font reconnoître l'empire de la nécessité. Dans leur soumission aux Allemands, les Italiens n'eurent pas même cette consolation. Ils reconnurent Othon-le-Grand pour leur souverain, entraînés par l'imprudence de leurs chefs et par la reconnoissance des populations. Ils ne combattirent point, ils ne furent point vaincus, et tout à coup ils s'aperçurent que leur patrie étoit devenue une dépendance de la couronne germanique, sans que ceux qui se disoient leurs maîtres eussent à faire valoir aucun titre pour justifier leur usurpation, pas même celui de la conquête.

La nation italienne commençoit à se réveiller au xe siècle; les villes commençoient à devenir riches et industrieuses; les vertus, les talens, commençoient à se développer dans ces gouvernemens nombreux qui jouissoient d'une indé-

pendance presque absolue, et qui répandoient dans toutes les provinces un esprit de vie. Mais ces gouvernemens, ceux du moins des puissans ducs et marquis qui se partageoient presque toute la contrée, n'étoient point l'ouvrage de la nation, et la nation ne pouvoit être responsable de leurs fautes. On accusa ces grands seigneurs d'avoir constamment voulu, dans le IX[e] et le X[e] siècle, opposer deux monarques l'un à l'autre pour les affoiblir et les contenir mutuellement. Les marquis et les ducs d'Italie s'étoient accoutumés à recourir à des souverains étrangers, non pour asservir leur patrie, mais pour affoiblir le pouvoir royal. Ce furent eux qui à deux reprises appelèrent Othon-le-Grand, ce furent eux qui crurent leur liberté mieux garantie par un monarque plus éloigné, et qui donnèrent volontairement à un grand homme une couronne qu'il ne dut point à son épée, et qu'il transmit à des successeurs indignes de lui.

La tyrannie de Hugues, comte de Provence, que ces mêmes seigneurs avoient fait roi d'Italie, de 926 à 947, les força à chercher des secours au dehors. Les artifices d'un politique habile avoient changé en pouvoir absolu une autorité d'abord très limitée, et le pouvoir de Hugues une fois établi, aucune partie de l'Italie ne pouvoit commencer une résistance que la force auroit bientôt supprimée. Ce fut donc en Germanie

que Bérenger II, marquis d'Ivrée, se retira pour rassembler tous les ennemis de Hugues, et pour former l'armée avec laquelle il comptoit délivrer son pays. C'est ainsi qu'Othon-le-Grand prit pour la première fois une part indirecte aux révolutions de l'Italie, en protégeant des malheureux et des proscrits qui lui demandoient un refuge. Cependant la révolution commencée par Bérenger II réussit; il rentra en Italie à la tête des émigrés; il força Hugues à la retraite, et bientôt après il fut reconnu pour roi. Mais l'exemple qu'il avoit donné fut suivi; d'autres mécontens recoururent à leur tour à Othon-le-Grand, et malheureusement ils pouvoient aussi faire valoir de justes sujets de plaintes. Othon Ier apparut en Italie comme le vengeur des torts, comme le protecteur de la justice. En 951, il rétablit la paix entre Bérenger II et ses sujets, mais en même temps il força le premier à lui faire hommage de sa couronne. En 960, appelé de nouveau par les vœux de presque tout le pays, il déposa Bérenger, il s'attribua la couronne de Lombardie à lui-même, et le 9 février 962 il y joignit encore la couronne impériale. L'une et l'autre étoit élective; il dut sa nomination à ceux qui avoient droit de la faire; il fit de son pouvoir un noble usage; mais l'exemple fatal étoit donné d'unir la Germanie à l'Italie, et ses successeurs allemands regardèrent comme un

droit ce qui n'avoit été qu'une concession des peuples.

La force de caractère et les talens distingués d'Othon-le-Grand étoient une exception rare aux règles de la nature. Ces qualités lui donnèrent le moyen de faire du pouvoir royal un usage beaucoup plus étendu, et aussi beaucoup plus bienfaisant qu'aucun des autres souverains de cette époque; mais en général l'accroissement démesuré des priviléges de tous les grands seigneurs, la réunion entre leurs mains de toutes les prérogatives qui semblent constituer la royauté, avoient rendu celle-ci comme inutile: ce n'étoit plus qu'un rouage surnuméraire qui compliquoit sans avantage la machine de l'État, un grand luxe dont il semble que les nations auroient pu se dispenser. Dans la famille même d'Othon-le-Grand, le frère de sa femme, Conrad-le-Pacifique, dont il avoit d'abord été le tuteur, eut si peu de part aux événemens, durant un règne très long (937-993) sur la Bourgogne transjurane et la Provence, que l'histoire n'a presque conservé aucune mémoire de lui. Un autre beau-frère d'Othon, époux de sa sœur, Louis d'Outremer, mourut long-temps avant lui (954), et il laissa un fils en bas âge, nommé Lothaire, qui grandit sous la protection d'Othon et de son frère saint Bruno, archevêque de Cologne. Le comte

Hugues n'avoit survécu que deux ans à Lothaire, et ses trois fils, dont le plus célèbre fut Hugues Capet, étoient également en bas âge. Les deux veuves de Louis et de Hugues, sœurs d'Othon et de saint Bruno, oublièrent la rivalité de leurs maris, pour se mettre avec leurs enfans sous la puissante sauvegarde de leur frère. Le pouvoir royal se trouvoit ainsi suspendu dans la France et la Bourgogne transjurane; il le fut après la mort de l'empereur Othon, et surtout pendant la longue minorité de son petit-fils Othon III, soit en Italie, soit en Allemagne, et l'on ne sauroit dire que la société en éprouvât aucun grave inconvénient.

En effet, les rois n'étoient point assez puissans pour demeurer régulateurs ou arbitres au milieu des querelles des grands vassaux. Ils n'osoient point s'ériger en défenseurs des lois et de l'ordre public; au contraire, ils se voyoient réduits à s'attacher presque toujours au plus puissant entre deux rivaux; à sanctionner par leur autorité les usurpations du plus fort après la victoire, à aliéner ce qui étoit inaliénable, à dépouiller légalement les héritiers légitimes en faveur de leur oppresseur, à fouler aux pieds les Capitulaires qui régloient l'hérédité des fiefs, à donner en commanderie aux séculiers les évêchés et les abbayes, qui d'après les canons ne pouvoient jamais être donnés qu'aux ecclésiastiques, à faire

enfin par foiblesse et par peur, en faveur de leurs plus redoutables vassaux, des actes d'autorité qui sembloient devoir être réservés au despotisme.

Les rois n'étoient donc point les protecteurs de la noblesse, car ils ne prêtoient leur ministère qu'à ceux parmi la noblesse qui étoient déjà plus forts qu'eux; ils le refusoient au contraire à ceux qui auroient eu réellement besoin d'appui. Les rois n'étoient point les protecteurs du clergé; ce n'étoit pas que cet ordre si puissant, et qui dans le siècle précédent s'étoit montré le vrai souverain de la France, n'eût quelquefois besoin d'un défenseur; car la piété aveugle des monarques et des grands ne l'avoit pas plus tôt comblé de richesses et de fiefs que ses trésors et ses États tentoient l'avidité des soldats, et que quelque chevalier, joignant la crosse à l'épée, recueilloit comme prélat séculier tous les biens qu'un autre guerrier avoit voulu donner à l'Église; mais le roi laissoit faire ou faisoit lui-même, et toutes les sécularisations qui causoient tant de scandale obtenoient presque toujours sa sanction. Les rois enfin n'étoient point les protecteurs d'un tiers-état qu'ils avoient laissé anéantir, d'une nation qui n'existoit plus. Tous leurs rapports avec le peuple avoient été rompus, et parmi les serfs de leurs vassaux ils ne pouvoient plus reconnoître de sujets.

Cet état de la société étoit moins fâcheux que celui qui l'avoit précédé, sans doute; mais il étoit plus défavorable à l'histoire. En passant en revue tous les objets dont elle peut s'occuper, on demeure convaincu qu'il n'y en avoit aucun à cette époque qui pût fournir à l'observation, surtout dans un temps où toutes les communications étoient difficiles, où la poste aux lettres n'existoit pas, où aucun journal, aucune publication périodique ne rendoit compte des événemens, et où l'on n'apprenoit ce qui s'étoit fait, dans un État, même voisin, que par les voyages des marchands ou la marche des soldats. Les rois n'ayant presque plus aucune part à l'administration, n'ayant point de ministère, point d'armée sur pied, ne disposant que des grands-officiers attachés à leur personne, par lesquels ils exécutoient le peu d'affaires publiques qui leur étoient dévolues, voyageoient de château en château, et plus souvent encore de couvent en couvent; aussi il ne faut point s'étonner si les chroniques des x[e] et xi[e] siècles oublient quelquefois leur existence pendant plusieurs années de suite. Il y a plus d'un roi, à cette époque, pour lequel les érudits sont embarrassés à découvrir s'il vivoit toujours, et en quel lieu il vivoit. Aucune nation n'avoit plus les moyens de soutenir des guerres nationales, et depuis la cessation des invasions des Normands et des Hon-

grois, toute l'histoire militaire du siècle se borne presque à des attaques de châteaux dans un rayon de quelques lieues autour de chaque petit prince. La législation étoit aussi complétement suspendue que la guerre. Dans l'histoire de France, il y a au moins quatre siècles pendant lesquels le pouvoir législatif ne se retrouve nulle part; depuis le dernier capitulaire de l'an 882, jusque assez long-temps après les Établissemens de Saint-Louis, en 1269. Ceux-ci, par lesquels la législation française recommence, ne sont eux-mêmes destinés qu'aux seuls fiefs royaux. Dans l'empire, soit en Allemagne, soit en Italie, la suspension fut moins longue ou moins complète, mais les lois promulguées dans l'assemblée de Roncaglia par les Othons et leurs successeurs, étoient à peine reçues par les États auxquels ils les adressoient.

L'histoire ecclésiastique elle-même se trouvoit comme suspendue, parce que presque tous les meilleurs bénéfices de l'Église étoient devenus la propriété de quelque baron qui ne savoit pas lire, et qui ne croyoit plus être coupable d'usurpation, dès qu'il joignoit la tonsure ecclésiastique à toutes les passions et à tous les vices du siècle. Le siége de Rome lui-même n'avoit point échappé à cette usurpation des grands feudataires. Le pape avoit eu en partage trop de grandeur et trop de richesses, pour que les puis-

sans seigneurs du voisinage de Rome n'ambitionnassent pas la tiare, et en effet elle devint quelque temps comme héréditaire dans la famille des marquis de Tusculum; elle fut aussi accordée : à plusieurs reprises, par deux dames romaines, que leurs galanteries ont rendues célèbres : Théodora et Marozia, élevèrent successivement au saint-siége ou leurs amans ou leurs fils. Pendant la plus grande partie du xe siècle, l'église de Rome n'eut pour chef que de jeunes barons, à peine sortis de l'enfance, auxquels on ne songea pas même à demander aucune décision en matière de foi, et sur les désordres desquels les annalistes de l'Église ont passé rapidement, comme sur un objet de scandale.

La partie active de la nation, composée des ducs, des comtes, des seigneurs châtelains, échappoit presque complétement à l'histoire par sa profonde ignorance, et sa complète indifférence sur l'opinion des autres et le jugement de la postérité. Le travail historique, que cette même noblesse encouragea plus tard, pour la recherche de ses généalogies, ou le blason de ses armoiries, n'avoit point encore commencé. La vanité de naissance est elle-même un progrès social; car elle indique l'estime qu'on fait, au moins sous un rapport, de l'opinion des autres. Il s'agissoit encore fort peu pour la noblesse de savoir d'où elle venoit; il lui

suffisoit seulement de savoir qu'elle étoit forte; en effet aucune des chroniques de ces nouvelles dynasties ne fut commencée au xe siècle; aucune des races de princes, à cette époque, ou ne songea à la postérité, ou ne crut que la postérité songeroit à elle.

Plus tard l'histoire recommença pour les villes, soit en Italie, soit en Espagne; ces grands rassemblemens d'hommes avoient non seulement des intérêts communs, mais aussi une publicité nécessaire, qui permettoit aux écrivains de saisir l'ensemble, tout au moins, de l'histoire municipale; elle faisoit concevoir l'avantage que des hommes nouveaux trouveroient dans la connoissance des anciens faits; mais dans le reste de l'Occident, dans la France et la Germanie, les villes ne pouvoient pas songer seulement à conserver la mémoire de ce qu'elles souffroient. Les villes, victimes de toutes les invasions, pillées ou incendiées dans toutes les guerres, soit civiles, soit étrangères, étoient réduites à la condition la plus déplorable. Leur population ne se composoit plus d'hommes indépendans, de propriétaires, de marchands, de chefs de manufactures, mais seulement d'une populace tremblante et asservie qui vivoit au jour le jour, et qui, si elle réussissoit à faire quelque économie, avoit encore soin de la cacher sous les haillons de la misère.

Ces villes avoient cessé d'être le siége du gouvernement et de toutes les administrations subordonnées. Les royaumes de France, de Germanie, de Lorraine, de Bourgogne transjurane et d'Italie, n'avoient plus de capitale, et chaque province n'avoit plus de métropole; les rois, les prélats, les ducs, les comtes, les vicomtes, habitoient des châteaux; c'est là que s'assembloient les plaids, c'est là que se rendoit la justice, c'est là que se réunissoient tous ceux qui jouissoient de quelque indépendance de fortune, qui affectoient dans leur logement ou leurs habits quelque élégance ou quelque luxe. Certains métiers étoient bien encore exercés obscurément dans les villes, pour l'usage presque domestique du voisinage; celles surtout du midi des Gaules avoient un peu mieux échappé aux ravages qui avoient ruiné toutes celles du nord; mais en général le commerce, comme il doit toujours faire, avoit suivi les consommateurs. Ce n'étoit point dans les anciennes capitales des Gaules qu'on trouvoit les riches magasins, les assortimens de ces étoffes, de ces armures, dont les seigneurs ou les nobles dames faisoient usage dans leurs châteaux. Le commerçant ne pouvoit être que voyageur, comme il l'est encore dans le Levant, comme il l'est dans tous les pays où le peuple est opprimé. Il cheminoit avec ses voitures; il portoit sa balle du manoir d'un comte ou d'un sei-

gneur à celui d'un autre. Il n'avoit point de demeure fixe, point de dépôt connu, point de fortune qu'on pût apprécier, excepté la petite pacotille qu'il portoit avec lui. C'est ainsi qu'il évitoit l'avidité ou les extorsions d'un prince devant lequel il se présentoit sans défense, et il n'obtenoit la protection de ceux auprès desquels il faisoit régulièrement sa tournée, qu'en leur faisant sentir le besoin qu'eux-mêmes avoient de lui.

Quant aux professions mécaniques qui demandoient moins d'intelligence, moins de capitaux, et qui pouvoient s'exercer en tout lieu également, les hommes puissans avoient soin de leur destiner quelques uns de leurs serfs. Chaque prélat, chaque comte ou vicomte, s'étoit appliqué à avoir, pour son propre usage, les mêmes *bons artisans* que Charlemagne, cent cinquante ans auparavant, avoit ordonné à ses juges de pourvoir, pour chacun de ses châteaux ou maisons royales, savoir : « Des ouvriers en fer, des « orfévres ou des argentiers, des tailleurs, des « tourneurs, des charpentiers, des armuriers, « des ciseleurs, des savonniers, des brasseurs qui « sachent faire la cervoise, le cidre et le poiré, « et toute autre liqueur bonne à boire; des bou- « langers qui sachent aussi faire la semoule pour « notre usage; des faiseurs de filets qui sachent « faire tout ce qui appartient à la chasse; et le

« reste, des hommes de métier, qu'il seroit trop « long d'énumérer. » Tous ces artisans, dès le temps de Charlemagne, n'étoient que de misérables serfs qui travailloient, pour le compte du roi, sur les matériaux que les juges du roi leur fournissoient. Plus tard, ils furent également serfs; mais ils appartinrent aux seigneurs ou aux prélats qui avoient besoin de leur ministère; alors leur nombre fut réduit dans la proportion de la puissance ou de la richesse d'un comte à celle d'un empereur d'Occident. C'est pour cette raison que la fondation d'un couvent ou celle d'un château avoit toujours pour conséquence la construction d'un misérable village où se rassembloient, à l'ombre de la grande maison, les hommes dont le travail étoit nécessaire au maître.

Dans le cours du xe siècle, ces villages, devenus plus tard de petites villes, se multiplièrent, parce que dans le même temps les familles feudataires se multiplioient aussi; on voyoit en effet chaque maison se diviser en un grand nombre de branches, et de nouveaux comtes et vicomtes habiter des lieux auparavant abandonnés. Mais le progrès de ces villages contribuoit à hâter la ruine des grandes villes, tout comme l'esclavage des artisans avoit causé la décadence de tous les arts mécaniques. Les bourgeois de Paris, de Rouen, d'Amiens, de Tours, qui, sous la pre-

mière race, avoient trouvé dans leurs métiers ou leur commerce un gagne-pain assuré, et qui, par leur travail ou leur économie, pouvoient alors réparer les pertes de la guerre et les vexations des rois francs, ne purent plus, sous la seconde, se procurer ni ouvrage ni consommateurs. Après que les Normands, les Sarrasins ou les Hongrois avoient brûlé une grande ville, quelques malheureux se rassembloient de nouveau parmi ses ruines; mais ils n'y rapportoient aucun moyen de recouvrer leur ancienne opulence et de relever leur famille, ou de réparer les pertes que la population avoit éprouvées.

L'appauvrissement des villes et la diminution du nombre de leurs habitans leur avoient fait perdre à cette époque tous leurs priviléges. On ne vit plus dans le xe siècle, ni les curies, ni les sénats des villes et les assemblées des bourgeois que les premiers Francs avoient respectés; ni aucune prétention de leurs habitans à des priviléges, des libertés ou des franchises; ni aucun soulèvement, aucun tumulte qui indiquât le mécontentement des citadins de ce qu'on les avoit dépouillés de leurs droits. Ceux-ci avoient été abandonnés en silence à l'époque où il n'étoit plus resté dans l'enceinte des villes d'hommes indépendans, d'hommes jouissant d'aucune aisance ou d'aucune éducation, qui eussent le courage ou le talent de les maintenir.

L'état des différens ordres de la population au xe siècle doit expliquer le silence et la confusion des historiens à la même époque; mais la lecture seule de ces anciens monumens peut faire comprendre à combien peu de lignes se réduit tout ce qui nous a été conservé de cet âge, et combien même ce petit nombre de lignes est suspect. On se figureroit difficilement toutes les erreurs, tous les anachronismes dans lesquels tombent Ademar de Chabannes, ou le moine Odorannus, qui sont au nombre des meilleurs chroniqueurs de la France à cette époque; ou la profonde ignorance que manifeste sur les affaires de France Witickind, d'ailleurs historien sensé, et bien informé lorsqu'il parle d'Othon Ier. Au milieu de cette obscurité profonde, nous tâcherons d'indiquer sommairement les deux événemens importans de la seconde moitié du xe siècle: en France, l'extinction de la seconde branche de la dynastie Carlovingienne; en Allemagne et en Italie, celle de la maison de Saxe.

Louis IV d'Outremer étoit mort le 10 septembre 954, à la suite d'une chute de son cheval, qui avoit été effrayé par l'apparition d'un loup, sur les bords de l'Aisne. Il laissoit deux fils: Lothaire, âgé de treize à quatorze ans, et Charles, alors en bas-âge, qui, long-temps plus

tard, fut duc de Basse-Lorraine. Hugues, comte de Paris, rival et beau-frère de Louis IV, mourut deux ans après lui, le 16 juin 956, et laissa trois fils, dont l'aîné, Othon, mourut en 963; le second, Hugues Capet, étoit de six ans plus jeune que le roi Lothaire; le troisième fut destiné aux ordres sacrés. Lothaire et Hugues Capet, fils de deux sœurs, et protégés également par Othon-le-Grand et par son frère, furent élevés par leurs deux mères dans une grande harmonie. Il ne paroît pas que cet accord ait été troublé lorsque l'un et l'autre furent arrivés à l'âge d'homme, ou que la rivalité de leurs pères se soit renouvelée entre eux. Mais il est remarquable que Hugues Capet, destiné à jouer plus tard le rôle d'usurpateur, n'ait, pendant le long règne de son cousin (954 à 986), donné aucune occasion d'observer ou son ambition ou ses talens. Il traversa paisiblement la vie, jouissant des richesses et des vastes fiefs qui le rendoient fort supérieur en puissance à son cousin, dont il n'étoit que le premier vassal; et lorsqu'il fut plus tard porté sur le trône, il ne le dut ni à son mérite ou à sa réputation, ni à son activité, mais à l'extrême disproportion entre l'étendue de ses possessions et la foiblesse de la famille royale.

La vie de Lothaire paroît avoir été plus active; il étoit humilié du contraste entre sa foiblesse ou sa pauvreté et les titres dont il étoit décoré;

il s'agitoit pour recouvrer ou du pouvoir ou du crédit : mais au manque de loyauté de son père il joignoit un manque de jugement qui le faisoit échouer dans toutes ses entreprises. A la mort de son oncle Othon-le-Grand, le 7 mai 973, oubliant tout ce qu'il lui devoit de reconnoissance, il crut pouvoir profiter de la jeunesse de son cousin Othon II, âgé seulement de dix-huit ans, et de ses embarras de famille, pour le dépouiller. Il l'attaqua sans déclaration de guerre, et il n'en recueillit que dommage et que honte; il provoqua ainsi les Allemands à entrer en France, et à s'avancer jusque sous les murs de Paris; alors, dans son armée même, il put recueillir des preuves du mépris que les Français ressentoient pour son manque de courage et d'habileté. Il fit la paix avec Othon II; mais à la mort de celui-ci, en 983, il voulut de nouveau profiter de l'enfance d'Othon III pour lui enlever quelque province; et il n'eut pas plus de succès.

En 985, Lothaire se rendit à Limoges, et passa quelques mois en Aquitaine. Depuis six ans, il avoit associé à la couronne son fils Louis V, alors âgé de dix-huit ans; il le maria à la fille d'un comte aquitain dont le nom ne nous est point connu. Mais la race des Carlovingiens étoit frappée de cette imbécillité héréditaire qui, pendant si long-temps, s'étoit

attachée aux Mérovingiens. Lothaire, que nous connoissons si peu, semble avoir été accablé par le mépris universel; sa femme, Emma, le ressentoit comme les autres, et elle est accusée d'y avoir ajouté encore par ses galanteries. « Blanche, femme de son fils, dit Rodulphus « Glaber, auteur contemporain, voyant que le « fils auroit moins de talens encore que le père, « et ayant elle-même un esprit distingué, réso- « lut de rechercher son divorce. Elle lui proposa « artificieusement de retourner avec elle dans « sa province, afin d'y faire reconnoître son « droit héréditaire : Louis, qui ne soupçonnoit « point la ruse de sa femme, fit ses dispositions « pour ce voyage; mais, lorsqu'ils furent arrivés « en Aquitaine, Blanche l'abandonna, et alla « rejoindre les siens. Lorsque Lothaire en fut « averti, il partit à la suite de son fils, et, l'ayant « rejoint, il le ramena avec lui. »

Ce récit, tout incomplet qu'il est, est presque ce que nous savons de plus précis sur le règne de Lothaire et de son fils. Le premier mourut le 2 mars 986, et fut enterré à Reims; un bruit vague courut qu'il avoit été empoisonné par sa femme. L'année suivante, son fils Louis V, qu'on a surnommé le Fainéant, étant mort le 21 mai 987, on prétendit que sa femme, qui l'avoit rejoint, l'avoit aussi empoisonné. L'une et l'autre, au lieu de devoir recueillir quelque

avantage d'un pareil crime, ne pouvoit en attendre que ce qui s'ensuivit en effet, la ruine entière des Carlovingiéns. Leur maison n'étoit cependant pas éteinte : Lothaire avoit un frère, Charles, duc de Lorraine, qui lui-même avoit des enfans. Ce Charles, il est vrai, avoit montré une pétulance sans capacité, une activité sans suite, qui l'avoit rendu non moins méprisable que ses plus indolens prédécesseurs. Toutefois, il fut reçu à Laon, seule ville qui fût demeurée au domaine direct des rois, et il entra en négociation avec les évêques pour se faire couronner. Mais Hugues Capet, alors âgé de quarante-deux ans, et qui ne s'étoit encore fait remarquer par aucune grande qualité ou aucune action éclatante, rassembla ses arrière-vassaux, les comtes et les seigneurs qui relevoient du comté de Paris, du duché de Neustrie et du duché de France : leur petite armée le salua à Noyon du nom de roi, et l'archevêque de Reims, Adalbéron, le sacra, le 3 juillet 987, dans la cathédrale de Reims. Après cette élection prétendue, à laquelle tout le reste de la France demeura étranger, et que plusieurs provinces refusèrent de reconnoître pendant trois ou quatre générations, Hugues Capet assiégea Laon, et fut repoussé par Charles. La corruption lui réussit mieux que les armes : le dernier des Carlovingiens fut surpris dans son lit par des traîtres,

et enfermé dans les prisons d'Orléans, où il mourut après une longue captivité.

La dégradation d'une antique famille, la perfidie de la nouvelle, la déloyauté de ceux qui accomplirent la révolution, ont rendu cette période peu agréable à traiter pour les historiens français : ils passent au travers avec une extrême rapidité, et aucune partie de l'histoire de la monarchie n'est peut-être enveloppée de plus d'obscurité. Les derniers événemens de la maison de Saxe, vers la même époque, sont mieux connus, et rapportés avec plus de détail.

Othon Ier, qui mourut le 7 mai 973, avoit, durant les dernières années de sa vie, réformé l'administration de l'Italie; il avoit rendu au siége pontifical sa dignité, en faisant déposer solennellement par un concile le pape Jean XII, qui déshonoroit la tiare par sa jeunesse et par ses vices, et il avoit mis fin aux usurpations par lesquelles les comtes de Tusculum et leurs maîtresses avoient disposé du pontificat. Othon, qui avoit éprouvé l'inconstance et l'infidélité des grands feudataires, avoit pris à tâche de relever l'importance des villes; celles-ci, déjà plus riches et plus nombreuses en Italie que dans tout le reste de l'Occident, obtinrent de lui la permission de s'entourer de fortes murailles, de se donner des magistrats de leur choix, pour remplir en

même temps les fonctions de juges, de capitaines des milices et d'administrateurs; de limiter enfin le pouvoir des comtes, de manière à se soustraire à toute autorité arbitraire. La nation italienne conserva pour Othon et sa famille une reconnoissance proportionnée à de si grands bienfaits. Aussi Othon-le-Grand ayant, dès l'an 967, associé son fils à la couronne impériale, ce jeune homme, qui n'avoit que dix-huit ans à la mort de son père, fut reconnu sans difficulté comme souverain par les Italiens.

Othon II, qu'on nomma le Roux d'après la couleur de ses cheveux, n'avoit pas les talens, et moins encore les vertus de son père; les vices de sa jeunesse décidèrent sa mère, Adélaïde, qu'on honora comme une sainte, à s'éloigner de la cour. Son ambition lui fit entreprendre plusieurs guerres injustes, et son imprudence lui attira quelques défaites. Cependant il avoit cette activité d'esprit, cette promptitude de détermination, cette énergie que les sujets prennent si volontiers dans un roi pour un grand caractère, et son règne de dix ans (973-983) ne fut pas sans gloire. Attaqué injustement et en trahison par son cousin Lothaire, roi de France, il entra pour s'en venger en France, à la tête d'une nombreuse armée, et, comme il le lui avoit annoncé, il arriva jusqu'aux hauteurs de Montmartre, pour y faire chanter alleluia à ses soldats, d'une

voix si bruyante, qu'on put l'entendre dans l'église de Sainte-Geneviève. En Allemagne, il remporta plusieurs avantages sur son cousin Henri, duc de Bavière, qui dut à ses agressions injustes le surnom peu honorable de Querelleur. En Italie, Othon II eut surtout des démêlés avec les Grecs, auxquels il vouloit enlever la possession des provinces de Pouille et de Calabre. Il avoit épousé une princesse grecque, Théophanie, sœur des deux empereurs Constantin et Basile, dont le règne est en même temps le plus long (963-1028) et le plus obscur de toute l'histoire bysantine. Ceux-ci étoient engagés dans une guerre contre les Bulgares, qui se termina par la conquête de toute la Bulgarie. Othon II jugea le moment favorable pour entrer en Italie avec une nombreuse armée allemande, en 980; il se fortifia par l'alliance du duc de Bénévent, et s'avança dans les provinces qui forment aujourd'hui le royaume de Naples; il y éprouva d'autant moins de résistance que le duc de Bénévent lui avoit livré tous les passages des montagnes. La Capitanate, sur la mer Adriatique, et la Calabre, avec une partie de la Basilicate, tinrent seules tête à toute sa puissance. Il est vrai que les empereurs grecs, ne pouvant envoyer des soldats en Italie, y avoient appelé des Sarrasins, et ceux-ci joignirent leurs

armes aux Grecs pour la défense de l'Italie méridionale.

Après deux ans de combats le sort de la guerre fut décidé dans une grande bataille, auprès du rivage de la mer, devant la bourgade de Basentello, dans la Calabre ultérieure. Othon II y rencontra l'armée combinée des Sarrasins et des Grecs qui l'attendoit. La première attaque des Allemands mit les Orientaux en déroute; mais au moment où les vainqueurs, dans l'ardeur de la poursuite, avoient déjà rompu leurs rangs, le corps de réserve des Sarrasins fondit sur eux, et en fit un massacre effroyable.

Dans la déroute de son armée, Othon II fuyoit le long du rivage sur lequel est bâtie la bourgade de Basentello. Il étoit pressé par les Sarrasins qui le poursuivoient. Une galère grecque, qu'il vit à l'ancre à quelque distance, lui parut dans sa détresse un refuge contre des ennemis plus redoutables encore. Il se fit connoître au commandant de la galère et se rendit son prisonnier. Bientôt il s'aperçut que le Grec, ébloui par une capture si inattendue, sacrifieroit l'avantage de son pays à sa propre fortune. Othon lui promit des monceaux d'or, s'il vouloit le conduire à Rossano, où se trouvoit alors sa mère l'impératrice Adélaïde. La galère fit voile vers cette ville; une négociation secrète s'établit entre le

capitaine, Othon et l'impératrice. Des mulets pesamment chargés s'acheminèrent vers le rivage; des gardes de l'empereur s'approchèrent en bataille pour s'assurer si c'étoit bien lui qu'on leur montroit sur le tillac, revêtu de la pourpre. Tandis que les Grecs étoient distraits par leur négociation, et qu'accoutumés à ce que leurs empereurs ne pussent faire un pas sans l'appui des eunuques, ils gardoient leur prisonnier moins soigneusement, Othon s'élança dans la mer, gagna à la nage le bateau de ses gardes, fit virer de bord, mit lui-même la main à la rame, et parvint au port sans que la galère pût l'atteindre, ou pût toucher la rançon qu'il avoit promise. Après avoir ainsi échappé à ses ennemis, il se retira immédiatement dans la Haute-Italie.

Toutes les couronnes que portoit Othon II étoient électives, mais l'impératrice Théophanie ne lui eut pas plus tôt donné un fils, qu'il s'occupa de lui assurer sa succession, en le faisant élire comme roi de Germanie par une diète de ses royaumes qu'il assembla à Vérone. Cette précaution fut justifiée par l'événement, puisqu'il mourut lui-même peu de mois après à Rome, au mois de décembre 983. L'enfant Othon III, qu'il laissoit sous la tutelle de sa mère et de sa grand-mère, fut ballotté long-temps par les factions de la Germanie, que dirigeoient son cousin Henri-le-Querelleur et Lothaire, roi de France.

Cependant l'affection des Allemands pour la mémoire de son père et de son aïeul le maintint en possession de la couronne. Mais lorsqu'en 995, le jeune Othon III, parvenu à l'âge de quinze ans, entra en Italie avec une armée allemande, pour se faire donner également les couronnes de l'empire et de Lombardie; lorsque, avec l'aide de ces mêmes armées, il eut fait élever au siége pontifical son parent Bruno de Saxe, qui prit le nom de Grégoire V, les Italiens s'aperçurent avec étonnement que les Allemands, sans les avoir vaincus, les traitoient en peuples conquis; qu'ils ne tenoient plus aucun compte de leurs droits et de leurs priviléges; qu'ils s'attribuoient de vive force cette tiare de Rome, ainsi que cette couronne impériale, cette royauté de Lombardie, auxquelles l'élection seule pouvoit donner des droits. Un homme dont le cœur s'échauffoit au souvenir de la vieille gloire de Rome, Crescentius, qui prit le titre de consul, se mit à la tête du parti de la liberté romaine et de l'indépendance italienne. Son grand caractère ne nous apparoît que confusément au travers des ténèbres épaisses du xe siècle. Les historiens de l'empire et de l'Église ont cherché à le noircir; tandis que le peuple reconnoissant attacha le nom de tour de Crescentius, de palais de Crescentius, au môle d'Adrien, à un palais sur le Tibre, à tout ce qui lui rappeloit une lutte glo-

rieuse et une résistance obstinée. Crescentius fut enfin obligé d'ouvrir par capitulation le môle d'Adrien au jeune Othon III, et celui-ci, avec une perfidie dont les oppresseurs des Italiens ont souvent donné l'exemple, tout en les accusant de manquer de foi, fit mourir le champion de l'Italie, contre la capitulation qu'il avoit jurée. Mais Crescentius laissoit une veuve chérie, la belle Stéphanie, qui, pour venger son époux, mit en oubli tout autre sentiment propre à son sexe. Elle apprit qu'Othon III étoit tombé malade au retour d'un pélerinage au mont Gargano; elle lui fit parler de ses profondes connoissances en médecine. Sur son appel, elle se rendit auprès de lui, en longs habits de deuil, mais ravissante encore de beauté; elle obtint sa confiance, peut-être au prix le plus élevé, et elle en profita pour lui administrer un poison qui le conduisit bientôt à une mort douloureuse. Le dernier des Othons de Saxe vint mourir, le 19 janvier de l'an 1002, à Paternò, sur l'extrême frontière de l'Abruzze.

Ainsi s'éteignit la maison de Saxe, qui cinquante ans auparavant avoit brillé par l'éclat d'un grand homme; la maison des Carlovingiens venoit de s'éteindre dans l'impuissance, la foiblesse et la honte. La famille de Basile-le-Macédonien, qui occupoit encore le trône de Constantinople, étoit sur le point de s'éteindre, avec le prince qui régnoit alors; et auparavant le grand

royaume des Bulgares devoit cesser d'exister. Kader, le quarante-quatrième des khalifes, successeur de Mahomet, n'étoit plus obéi que dans la seule enceinte de Bagdad. L'Espagne étoit partagée entre les rois maures de Cordoue et les petits princes chrétiens, de Léon, de Navarre, de Castille, de Soprarbia et d'Aragon; l'Angleterre étoit envahie et plus qu'à moitié conquise par les Danois. Partout enfin les grandes monarchies étoient brisées, les grandes nations ne reconnoissoient plus ni chef ni lien commun; la société, dissoute par une suite de révolutions, ne prétendoit plus à se reconstituer en un seul tout. De ce grand empire romain, de ce colosse qui avoit ombragé la terre, après des convulsions répétées, après des souffrances et des calamités sans exemple, qui s'étoient prolongées pendant huit siècles, il ne restoit plus que de la poudre. Mais l'œuvre de destruction étoit accomplie, et c'étoit de cette poudre que devoient désormais se former les nouveaux êtres sociaux qui se partagent aujourd'hui l'Europe.

CHAPITRE XXIV.

L'an 1000.

La foiblesse de notre esprit ne sauroit concevoir ou se représenter avec clarté des faits qui ne se lient point entre eux, des récits qui ne s'enchaînent point, des résultats qui ne s'attachent point à une cause commune. Le travail constant de notre entendement lorsqu'on lui présente une variété d'objets, tend à les classer, à les réduire en système pour pouvoir les admettre. C'est le principe de ce besoin d'unité fondamental dans tous les ouvrages de l'esprit, de ce besoin de symétrie qui se retrouve dans tous les beaux-arts, de ce besoin de système pour coordonner toutes les sciences. Cette unité à laquelle toutes les parties doivent se rattacher est en général moins dans les choses que dans nos propres facultés. Ce n'est qu'au moment que nous l'avons trouvée que notre intelligence s'ouvre à une nouvelle connoissance. Le mot même de concevoir, accueillir ensemble, indique cette opération de l'esprit.

Mais, de toutes les connoissances humaines, celle qui semble se refuser le plus à cette unité

de dessin, c'est l'histoire. Des événemens indépendans les uns des autres s'y compliquent sans cesse, les causes se confondent avec les effets, et les effets deviennent causes à leur tour, des milliers d'intérêts étrangers l'un à l'autre s'entremêlent sans se réunir ou se neutraliser réciproquement. L'histoire d'un homme ou l'histoire d'un peuple présenteroit du moins un soutien à l'esprit, un point de vue central vers lequel on pourroit réunir tous les objets. Mais quand on veut connaître la vérité dans l'enchaînement des faits, il faut renoncer même à ce point central; il faut convenir qu'un peuple n'ayant presque jamais une existence isolée, l'histoire d'aucun ne peut se détacher de celle de tous les autres. Tous les temps s'enchaînent, toutes les causes se lient, tous les peuples agissent et réagissent les uns sur les autres. Le peuple, l'individu, ou l'époque que l'on détache de tous ses entours, pour l'enfermer seul dans un cadre, et concentrer tous les regards sur lui, en paroîtra avec plus d'avantage sous les rapports de l'art, mais il sera traité d'une manière moins consciencieuse sous ceux de la vérité. Quand on veut connoître celle-ci tout entière, quand on veut tirer de l'histoire toutes les leçons qu'elle peut offrir, il faut la prendre telle qu'elle se présente, comme un tissu varié dont les fils qui arrivent de toutes les extrémités sont indépendans les uns des au-

tres, et dont on ne voit ni le commencement ni la fin.

Si tel est le défaut général de l'histoire, c'est plus particulièrement celui de l'époque sur laquelle nous avons cherché dans cet ouvrage à fixer l'attention du public. Nous avons parcouru les mille premières années du christianisme, et nous avons surtout donné notre attention aux huit siècles qui se sont écoulés depuis que les Antonins eurent réuni tout l'univers connu sous un gouvernement qui sembloit lui assurer l'ordre et la paix, jusqu'à l'époque où tous les efforts des hommes, pour reconstituer une grande monarchie, eurent échoué les uns après les autres, et où le lien social parut se dissoudre partout, à la fin du xe siècle. Nous avons cru cette période digne d'une grande attention, parce que son influence a été durable, parce qu'elle renferme les causes des opinions, des sentimens, des institutions, des actions, dont nous voyons le jeu sous nos yeux; parce qu'elle a été riche en expériences sur les effets qu'on doit attendre et des formes diverses des gouvernemens et des enseignemens divers qu'on peut présenter aux hommes. Mais cette période que nous venons de parcourir manque tellement d'unité, qu'il est presque impossible de la désigner par un nom commun.

En appelant mes lecteurs à s'associer avec moi

pour traverser ces landes désolées, je n'osai point leur indiquer avec précision le but vers lequel nous devions tendre, ou les limites du pays dans lequel nous allions nous engager; je n'osai point leur dire que l'horizon n'étoit de toutes parts borné que par des ténèbres épaisses, et que notre route ne seroit presque marquée que par les fleuves de sang et de boue que nous devrions rencontrer. Je n'osai point leur dire qu'ils ne devoient espérer, en récompense de leur travail, de voir développer ni de grands et nobles caractères, ni de sublimes efforts de vertus populaires, ni de ces peintures vivantes des mœurs que les historiens des grands siècles de la littérature ont pu seuls tracer, lorsqu'ils étoient secondés en même temps par l'imagination animée des poètes pour voir les objets, par la raison des grands philosophes pour les bien observer. Loin de là; je n'avois à leur offrir que des peuples dégradés et des peuples barbares, et le tableau devoit aussi être emprunté à des historiens ou dégradés ou barbares. Leur annoncer ainsi le plan que nous allions suivre, ç'auroit été peut-être les décourager trop complétement. S'ils ont eu cependant la patience de me suivre, j'ose les féliciter d'avoir traversé ce terrain fangeux. C'étoit un chemin nécessaire qu'il falloit faire; c'étoit le passage inévitable des sociétés antiques aux sociétés modernes, de l'héroïsme des Romains

et des Grecs à la chevalerie des Croisés. On ne sauroit comprendre ni nos pères ni nous-mêmes, si l'on retranche toute cette période de l'histoire qu'on étudie. Héritiers d'une civilisation autre que la nôtre, héritiers d'élémens sociaux et de souvenirs opposés, nous ne pouvons nous dispenser de remonter à l'origine des choses, et de regarder d'où nous sommes venus pour nous connoître nous-mêmes.

Ce plan d'un récit si compliqué et si peu attrayant que je n'osai point tracer d'avance, je pourrai, avec moins d'inconvénient, le rappeler brièvement après l'avoir terminé. La décadence de Rome, après la perte de sa liberté, a été la première soumise à nos regards. Nous avons vu quel avoit été l'effet d'un despotisme de trois siècles sur la population, sur la richesse, sur l'esprit public, sur les mœurs, et sur la force réelle de l'empire; par quelles convulsions il avoit passé avant d'être réduit si bas, et quels étoient les ennemis qui menaçoient de toutes parts ce colosse si effrayant encore et cependant si foible. Nous l'avons montré recevant, au commencement du IVe siècle, une organisation nouvelle, avant de s'engager dans une nouvelle lutte; et bientôt en effet les Goths envahissent l'Orient, les peuples germaniques envahissent l'Occident, les Tartares, conduits par Attila, achèvent de briser les forces de l'Europe, et après des convulsions dou-

loureuses, l'empire de Rome succombe en 476, tandis qu'une Rome nouvelle sur le Bosphore conserve languissamment, près de mille ans encore, le nom romain pour des peuples étrangers à Rome, de langage, de mœurs et de sentimens.

Après la chute de l'empire d'Occident, nous n'avons point entièrement abandonné celui de Bysance, mais notre attention sur ses révolutions a été en décroissant avec leur importance. Nous avons cherché à bien comprendre la seule époque brillante de Constantinople, celle de la législation et des conquêtes de Justinien, mais ses successeurs immédiats, non plus que les trois dynasties d'Héraclius, de Léon l'Isaurien, et de Basile-le-Macédonien, ne nous ont point paru mériter autant d'études; à mesure qu'ils s'avançoient dans la nuit du moyen âge, ils devenoient aussi plus étrangers pour nous.

Les États qui s'élevoient sur les débris de l'empire d'Occident nous ont au contraire semblé acquérir d'autant plus d'importance, qu'ils se rapprochoient davantage de nous. Les Goths et les Francs parurent d'abord se balancer en puissance : nous avons suivi plus de deux siècles le déclin des premiers, la grandeur croissante des seconds; cette grandeur souillée par tant de crimes sembloit pencher vers une prochaine destruction, justement au moment où l'on vit sortir des sables de l'Arabie un peuple nouveau

qui menaça le monde chrétien d'une conquête universelle. Nous avons cherché à faire connoître ce peuple, à expliquer le ressort si puissant qui pendant un siècle lui donna l'avantage sur tous les autres, et à montrer aussi comment ce ressort se détendit, et comment le musulman cessa si vite d'être redoutable. La lutte des Arabes avec les Européens nous a ramené vers les Francs. Nous avons vu leur monarchie recevoir une vigueur nouvelle par la victoire des Austrasiens et l'accession des Carlovingiens au trône. Nous avons vu Charlemagne soumettre et commencer à civiliser l'Europe septentrionale, mais bientôt aussi nous avons vu une langueur mortelle succéder à ces brillans efforts, et nous avons cherché à expliquer pourquoi le nouvel empire d'Occident étoit tombé plus vite encore et plus honteusement que celui de Rome. C'est au milieu de ces deux siècles de décadence que nous avons tâché de faire remarquer comment la dissolution du lien social avoit préparé la naissance d'États nouveaux, comment l'obligation imposée à chaque individu de se défendre avoit remis en honneur d'abord le courage, puis d'autres vertus qui lui sont alliées, comment enfin du sein du désordre et de la dégradation on voyoit surgir les principes d'un patriotisme nouveau et d'une nouvelle noblesse de caractère. Après l'an 1000 la table est rase;

elle n'attend plus qu'un nouvel édifice, mais c'est avant qu'on en pose les fondemens que nous avons résolu de nous arrêter. Il y a sans doute toujours quelque chose d'arbitraire dans ces points d'arrêt fixés au milieu de la longue chaîne des temps : ces points destinés à séparer, et qui souvent lient au contraire des époques dissemblables. Plus le plan général qu'on avoit suivi est vaste, plus les intérêts qu'on se proposoit de faire connoître sont compliqués, et plus il est impossible qu'une même catastrophe soit commune à tous, qu'une même clôture tranche tous les fils à la fois. Il existe cependant une cause qui force à s'arrêter à la fin du xe siècle, même celui qui voudroit poursuivre au-delà son récit : c'est l'attente presque universelle de la fin du monde à cette époque, car elle a contribué à faire poser la plume à la plupart des écrivains contemporains; le monde se tut pour un temps; les historiens jugeoient inutile de s'adresser à une postérité qui ne devoit jamais exister.

Les chrétiens, en cherchant à comprendre l'Apocalypse, et à fixer l'époque où devoient s'accomplir ses prophéties, avoient surtout été frappés du chapitre xx, où il est annoncé qu'après mille ans Satan seroit délié pour séduire les nations de la terre, mais qu'un peu plus tard Dieu feroit descendre du ciel un feu qui les dévoreroit. L'accomplissement de toutes les re-

doutables prophéties contenues dans ce livre paroissoit donc ajourné à cette époque, et la fin du monde sembloit indiquée par ce feu dévorant et par la première résurrection des morts. Plus la millième année depuis la naissance de Jésus-Christ approchoit, et plus l'effroi se répandoit dans tous les esprits. On trouve dans toutes les archives un grand nombre de chartes du x[e] siècle qui commencent par ces mots : *Appropinquante fine mundi* (comme la fin du monde s'approche), et cette croyance presque universelle redoubla la ferveur de la religion, ouvrit les mains les moins libérales, et suggéra des actes variés de charité; les plus nombreux de beaucoup furent des donations faites au clergé de biens que le testateur ôtoit sans regret à une famille qui désormais n'en pourroit plus faire usage : d'autres cependant furent d'une nature plus méritoire; plusieurs ennemis se réconcilièrent, plusieurs hommes puissans accordèrent une grâce plénière aux malheureux qui les avoient offensés; plusieurs même rendirent la liberté à leurs esclaves, ou améliorèrent la condition des pauvres et des petits qui dépendoient d'eux.

On se sent effrayé de l'état de désorganisation où la croyance de l'approche imminente de la fin du monde dut jeter la société. Tous les motifs ordinaires d'action étoient suspendus ou remplacés par des motifs contraires, toutes les passions

se taisoient, et le présent disparoissoit devant l'avenir. La masse entière des nations chrétiennes se trouvoit dans la situation d'âme d'un condamné qui a déjà reçu sa sentence, et qui compte désormais les heures qui le séparent de l'éternité. Tout travail ou du corps ou de l'esprit devenoit sans but, sauf le travail du fidèle pour faire son salut; toute provision pour un avenir terrestre auroit paru absurde; tout monument pour un âge qui ne devoit jamais arriver auroit été contradictoire; toute histoire écrite pour une génération qui ne devoit jamais naître auroit montré un manque de foi. On est presque étonné qu'une croyance aussi générale qu'elle paroît l'avoir été alors, n'ait pas produit l'événement qu'elle faisoit craindre; qu'elle n'ait pas transformé l'Occident en un vaste couvent, et qu'en faisant abandonner tout travail, elle n'ait pas livré le genre humain à une effroyable famine. Mais sans doute la puissance de l'habitude l'emportoit encore chez plusieurs, sur la maladie de l'imagination. D'ailleurs, quelque incertitude sur la chronologie avoit laissé hésiter entre deux ou trois époques rapprochées, et quoique plusieurs chartes attestent, *les signes certains et évidens* qui ne laissoient plus de doutes sur la rapide approche de la fin du monde, l'ordre constant des saisons, la régularité des lois de la nature, la bienfaisance de la Providence qui con-

tinuoit à couvrir la terre de ses fruits, entretenoient encore des doutes, même dans les esprits les plus soumis. Enfin, le dernier terme fixé par les prophéties fut franchi, la fin du monde n'étoit point arrivée, la terreur se dissipa, et il fut universellement convenu qu'on avoit sous ce rapport mal interprété le langage des Écritures.

C'est aussi sur ce seuil si long-temps redouté de la millième année que nous nous placerons, pour prendre un dernier congé des dix premiers siècles du christianisme, et pour juger l'esprit général des nations qui, à la chute de l'ancien monde, alloient commencer un monde nouveau. Dans les huit siècles que nous avons surtout étudiés, nous avons pu être frappés de la monotonie du crime, de l'égoïsme et de la bassesse; mais les nations dont nous allons prendre congé étoient devenues désormais plus dissemblables dans leur caractère, elles étoient marquées tout au moins de trois empreintes différentes : l'esprit d'érudition des Grecs, l'esprit de liberté des Italiens, l'esprit de chevalerie des Francs. Nous essayerons de donner une légère idée de ce qu'on devoit en attendre, et nous terminerons par quelques mots sur la moralité des siècles que nous avons parcourus.

Les Grecs, au xe siècle, étoient seuls en possession de tout l'héritage du savoir accumulé des

siècles passés. Quelques uns de leurs ouvrages, à cette époque même, annoncent l'étendue de leur érudition. Celui du patriarche Photius, qui paroît avoir été composé à Bagdad, loin de sa bibliothèque et par un prodigieux effort de mémoire, contient l'analyse et la critique de deux cent quatre-vingts ouvrages; ceux de Léon-le-Philosophe et de son fils Constantin Porphyrogénète, passent en revue presque toutes les sciences humaines, depuis l'administration de l'empire, la tactique, l'art nautique et les cérémonies du palais, formant ensemble la science des rois, jusqu'aux professions les plus humbles dans les arts et l'agriculture. Peu de livres semblent faits pour mettre mieux en évidence la vanité de l'érudition, pour faire mieux contraster la vaste étendue du savoir avec l'incapacité d'en tirer aucun parti.

Ce n'est pas une des moins tristes expériences qui aient été faites sur l'espèce humaine que cette constante dégénération des Grecs, que cet anéantissement du génie et de toutes les facultés les plus nobles de l'esprit, tandis qu'ils demeuroient en possession de tout l'héritage des lumières du monde. Nous croyons souvent, nous nous plaisons du moins à redire, que la civilisation ne peut rétrograder, que les progrès faits par l'esprit ne peuvent se perdre, et que les conquêtes de l'intelligence sont désormais dérobées au pou-

voir du temps par l'invention de l'imprimerie. Mais ce ne sont pas les livres qui ont manqué aux hommes quand l'espèce humaine a rétrogradé; quelquefois c'est la volonté de lire, et les livres seuls ne la donnent pas; quelquefois c'est la faculté de penser, quelquefois l'énergie de faire usage de la pensée.

De nos jours même nous avons vu des pays où le pouvoir fait un tel abus de la presse que tout lecteur se détourne avec dégoût d'une nourriture qu'il doit croire empoisonnée; nous en avons vu d'autres où un faux système religieux inspire une telle défiance de tout exercice de la raison humaine, que le fidèle, entouré des écrits qui pourroient exciter ses doutes, tremble devant son confesseur au milieu de ces fruits défendus; il s'abstient d'y toucher comme d'un péché honteux et d'un péché vers lequel peu de séductions l'attirent. En vain l'imprimerie a multiplié les livres qui dévoilent les horreurs de l'inquisition ou l'absurde cruauté de la torture; nous pourrions signaler de grands peuples, nous pourrions en signaler de petits, qui sont ou qui ont été entourés de ces livres, sans s'être pendant long-temps aperçus de leur existence. Les livres des anciens, demeurés en manuscrit, échappoient bien mieux que les nôtres à la main du pouvoir; excitant moins de défiance, ils n'avoient point été l'objet d'une censure toujours vigilante;

le talent de l'écrivain n'avoit point non plus été mis à profit par le gouvernement comme une arme qu'il pouvoit retourner contre la société. Le clergé n'avoit encore prohibé aucune lecture; ces livres n'en demeurèrent pas moins sans effet sur les mœurs et les actions des hommes.

La plus riche abondance de livres existoit à Constantinople, et elle étoit accessible à tous, dans de nombreuses bibliothéques et publiques et privées. L'art du copiste est, il est vrai, infiniment plus lent que celui de l'imprimeur; mais l'art du copiste avoit été exercé sans interruption, par une classe d'hommes très nombreuse, sur des matériaux plus durables que les nôtres, depuis les temps brillans de la littérature grecque, c'est-à-dire, en l'an 1000, depuis environ quatorze siècles. Constantinople n'avoit jamais été prise; en sorte que tous les dépôts de l'antiquité s'y étoient conservés, que la ville s'étoit enrichie encore de tous ceux que d'opulens propriétaires, que les directeurs des couvens, des cathédrales, des écoles, avoient rapportés des provinces envahies par les ennemis, et le prix supérieur des livres avoit fait veiller plus soigneusement à leur conservation. D'ailleurs la science étoit toujours honorée, et cette science étoit toute d'érudition. Les commentateurs, les scoliastes, continuaient à fleurir dans une succession régulière; leurs écrits nous font voir

l'étendue prodigieuse de leurs lectures. Tout ce que la philosophie avoit suggéré de plus sublimé, tout ce que la liberté avoit inspiré de plus noble aux fondateurs de la gloire de la Grèce, toutes les leçons de l'histoire d'Athènes et de Rome étoient à leur portée. Les bourgeois de Constantinople pouvoient lire dans leur propre langue l'effusion des sentimens républicains telle qu'elle avoit été dictée par la jouissance de tous les droits d'une patrie libre. Leurs propres mœurs, leurs propres habitudes, leurs souvenirs nationaux, leur servoient encore à expliquer ce qui quelquefois demeure obscur pour nous; mais le cœur leur manquoit pour entendre. Les érudits exposoient avec une minutieuse exactitude tous les détails de mythologie, de géographie, de mœurs, d'habitudes des anciens; ils connoissoient à fond, avec leur langage, toutes les figures de leur rhétorique, tout le mécanisme de leurs vers, tous les ornemens de leur poésie: l'âme seule leur échappoit, et elle leur échappoit toujours. Ils savoient combien de milliers de citoyens avoient vécu heureux et glorieux dans chaque canton de cette Grèce où ils ne voyoient plus que quelques centaines d'esclaves. Ils savoient et ils pouvoient montrer au doigt le lieu où les braves de Miltiade et de Thémistocle avoient arrêté les armées innombrables du grand roi; ils connoissoient chacune

des lois sur lesquelles se fondoit la balance des pouvoirs, ou par lesquelles se maintenoit la dignité de l'homme dans ces admirables constitutions de l'antiquité; et ni la misère de leur pays, ni les désolantes invasions de leurs voisins, ni l'infâme gouvernement des eunuques du palais, ne leur avoient fait songer à chercher quelque leçon dans cette antiquité qu'ils savoient par cœur. L'étude n'avoit jamais pour eux d'autre but que d'enrichir la mémoire; la pensée dormoit, ou si quelquefois elle étoit éveillée, c'étoit pour se plonger dans les interminables disputes de la théologie: l'utilité leur sembloit presque une profanation de la science. Mémorable exemple, et qui n'a point été unique au monde, de l'inutilité de l'héritage intellectuel des siècles passés, si la génération présente manque de vigueur pour en faire usage. Ce ne sont pas les livres qu'il s'agit de conserver, c'est l'âme des hommes; ce n'est pas le dépôt des pensées, c'est la faculté de penser. S'il falloit choisir entre toute l'expérience qui a été acquise depuis le commencement des âges, entre ce précieux dépôt de la sagesse humaine et la seule activité de l'esprit, n'hésitons pas à préférer cette dernière, n'hésitons pas à la soigner dans l'homme, à la développer, à la préserver de toute atteinte. Elle seule, si elle demeure entière, réparera toutes nos pertes; la richesse

littéraire seule, au contraire, ne sauvera pas une faculté ou pas une vertu.

Les Grecs de Bysance possédoient des modèles dans tous les genres : durant plus de dix siècles, ils ne leur fournirent aucune idée originale; ils ne firent pas même naître une copie digne d'être placée derrière ces chefs-d'œuvre. Trente millions au moins de Grecs demeurés dépositaires de tout le savoir des siècles passés ne firent, pendant douze siècles, pas faire un seul pas à une seule des sciences sociales. Il n'y avoit pas dans Athènes libre un seul citoyen qui n'en sût plus sur la politique que le premier des savans bysantins : leur morale resta au-dessous de celle de Socrate; leur philosophie, au-dessous de celles de Platon et d'Aristote, qu'ils commentoient sans cesse. Ils ne firent pas une découverte dans une seule des sciences naturelles, si l'on en excepte l'heureux hasard qui leur présenta le feu grégeois. Ils chargèrent les anciens poètes de scolies; mais ils furent incapables de marcher sur leurs traces. Pas une comédie ou une tragédie ne fut écrite au pied des ruines des théâtres de la Grèce, pas un poëme épique ne fut produit par les adorateurs d'Homère, ou une ode par ceux de Pindare. Leurs plus nobles travaux littéraires ne dépassent pas quelques épigrammes recueillies dans l'anthologie grecque, et quelques romans. Tel est l'indigne usage

que les dépositaires de tous les trésors de l'esprit humain firent de leurs richesses pendant plus de mille ans de transmission non interrompue.

Les Italiens auroient pu avoir, comme les Grecs, un trésor de richesses littéraires, reçu en héritage de leurs ancêtres; mais ils l'avoient négligé, et n'en connoissoient plus la valeur. En revanche, ils avoient en partage toute cette vie, toute cette activité qui manquoient à leurs voisins. Au milieu du chaos du moyen âge, leurs âmes s'échauffèrent; c'est la juste devise *incaluere animi*, du savant Muratori, qui lui-même a tant contribué par ses travaux à débrouiller ce chaos. En effet, une fermentation puissante et universelle entraînoit vers une nouvelle existence une matière morte et inerte. Les expéditions des trois Othon en Italie ne sont que de courts épisodes dans l'histoire de cette contrée. Ils y séjournèrent peu de temps; ils y parurent en étrangers et en conquérans: les plus grandes vues, les plus hautes vertus, ne suffisent point pour empêcher que l'étranger, par sa domination, ne dégrade et n'abrutisse. Mais, en dépit de leurs armées allemandes, presque sous le fer de leurs soldats, l'esprit républicain naissoit de toutes parts. Les Italiens, convaincus qu'ils n'avoient rien à espérer de l'empire, cherchoient leur appui en eux-mêmes; ils s'associoient, ils se promettoient une aide mutuelle,

et ils ne s'étoient pas plus tôt réunis pour leur défense, ils ne s'étoient pas plus tôt engagés dans cette noble ligue qu'ils apprenoient à connoître le dévouement, le patriotisme, l'amour de la liberté, et qu'avec ces généreux sentimens ils recevoient les germes de toutes les vertus.

Venise, qui peut-être alors s'étoit trop rapprochée du gouvernement monarchique, en accordant à son doge des prérogatives que, pendant les siècles suivans, elle ne cessa de limiter, conservoit toutefois les germes d'un pouvoir démocratique dans la fière indépendance de ses marins; et en effet ce furent eux qui soumirent, en 997, la mer Adriatique à sa domination, en engageant toutes les villes de l'Istrie et de la Dalmatie à reconnoître sa souveraineté. Dans le même temps, Naples, Gaëte et Amalfi, repoussant les attaques des princes lombards et des Sarrasins, comme bientôt après elles repoussèrent celles des Normands, affermissoient leur autorité souveraine, couvroient la mer de leurs vaisseaux, rassembloient dans leur étroit territoire une population immense et des richesses auxquelles le reste de l'Europe portoit envie, enseignoient enfin à l'Occident quelle est la vraie dignité du commerce, quelle est, dans une ville bien réglée, la sage alliance de l'ordre avec la liberté. Plus au nord, deux autres républiques maritimes, Pise et Gênes, qui avoient proba-

blement dû aussi aux Grecs leurs institutions municipales, leur protection contre les barbares, et leurs premières richesses, se montroient animées de ce même esprit d'entreprise, de cette même hardiesse, sans laquelle le commerce ne pouvoit être exercé avec succès dans un siècle de désordres et de violences. Les marchands, armés sur leurs vaisseaux, savoient défendre valeureusement les richesses qu'ils transportoient d'un rivage à l'autre; leur association faisoit leur force; le sentiment de la patrie les suivoit jusque dans leurs plus lointains voyages. Ils s'accoutumoient à faire respecter, par les princes et les nobles, le nom de bourgeois, objet du mépris des cours; ils comprenoient, et ils annonçoient au monde une grandeur nouvelle, différente de celle qui jusqu'alors avoit seule obtenu de la considération. Ils se préparoient aux conquêtes sur les Sarrasins, qu'ils effectuèrent peu d'années après dans la Sardaigne et les îles Baléares, ou aux puissans secours qu'en moins d'un siècle ils donnèrent aux croisés de la Terre-Sainte. Au moment en effet de la première croisade, ces deux villes seules firent plus pour ce qu'on regardoit comme la cause de la chrétienté que les puissans empires qui ensevelirent une moitié de leur population dans les sables de la Syrie et de l'Egypte.

Les villes mêmes de l'intérieur des terres,

dans la Lombardie et la Toscane, n'étoient point étrangères à cet esprit de vie. Elles aussi, à l'occasion des ravages des Hongrois, avoient relevé leurs murailles; elles avoient armé leurs milices, et déjà elles commandoient le respect de ces mêmes voisins qui s'étoient dits leurs maîtres. Milan, Pavie, Florence, Lucques, Bologne, font remonter à cette époque l'origine de leur indépendance et la mémoire de leurs premières guerres : plusieurs de leurs antiques édifices attestent aussi que les arts s'y renouvelèrent presque en même temps que la liberté. A peine leurs bourgeois eurent-ils fait un premier essai de leurs armes qu'ils s'efforcèrent de reproduire dans leurs murs une image de cette république romaine dont le souvenir étoit toujours cher et glorieux pour les Italiens. Des consuls annuels, nommés par le peuple, furent chargés du commandement de l'armée et de l'administration de la justice; les citoyens se partagèrent entre des tribus qui, le plus souvent, recevoient leur nom des différentes portes de chaque ville, soit pour combattre, soit pour donner leur suffrage : le peuple entier fut assemblé sur la place publique, pour être consulté dans toutes les occasions importantes; mais un sénat, un conseil de *credenza*, dut veiller constamment, par sa prudence, au salut des citoyens.

Les heureux résultats de cette nouvelle li-

berté italique furent long-temps contrariés, long-temps retardés par les guerres acharnées du sacerdoce et de l'empire, et par les croisades. Cependant le principe de vie qu'elle rendoit à l'espèce humaine étoit si puissant que chacune des nouvelles républiques développa dès lors plus de grands et illustres citoyens, plus de caractères vertueux, plus de patriotisme et de talent qu'on n'en peut réunir dans les longues et monotones annales des grands empires. Un siècle et demi après l'époque où nous nous arrêtons, la ligue lombarde osa poser des limites au pouvoir arbitraire, élever les lois au-dessus des armes, et opposer de simples bourgeois aux chevaliers de l'Allemagne, conduits par le valeureux Frédéric Barberousse. Dans le même temps, ces républiques confirmoient l'alliance éternelle de la beauté du caractère avec la beauté du génie; une langue nouvelle commençoit à se former, et avant même qu'elle suffît à exprimer les nobles sentimens qui fermentoient dans l'âme, la sculpture et l'architecture, qui sont aussi des langages, manifestoient aux yeux étonnés du spectateur barbare les hautes conceptions que recéloit une âme italienne. Trois siècles s'étoient écoulés depuis l'an 1000; mais à peine l'un de ces trois avoit été pour Florence un siècle de liberté, lorsque le Dante parut, et fit briller le génie dans les lettres, comme il brilloit dans

les arts, dans les armes et dans les conseils des républiques.

A la réserve de quelques cités du midi de la Gaule et de l'Espagne, il ne faut point chercher en l'an 1000, dans le reste de l'Occident, ce noble esprit de liberté qui annonçoit de si beaux jours à l'Italie. Mais un autre principe, un autre sentiment qui n'étoit pas sans grandeur, donne dans tous les pays qui avoient appartenu à l'empire d'Occident une physionomie nouvelle aux siècles qui s'avancent : c'est l'esprit de chevalerie des Francs, non celui des romans, mais celui de l'histoire, c'est l'exaltation du sentiment de la force et de l'indépendance individuelle.

L'esprit de chevalerie appartient à la seule noblesse; ce ne fut que pour elle que, vers l'an 1000, le sentiment de la dignité humaine commença à renaître parmi les Occidentaux. On connoîtroit mal cependant cet âge barbare si l'on attachoit au mot de noblesse les idées de pureté de race et de longue généalogie qu'a développées la vanité à l'aide des progrès de la civilisation. Il étoit peu question de généalogie quand les noms de famille n'existoient pas, d'exploits de ses aïeux dont on pût se glorifier, quand il n'y avoit point d'histoire, de preuves de noblesse quand tous les écrits, tous les parchemins, excitoient la défiance de chevaliers, qui ne savoient

pas lire, et qui n'en vouloient croire que leur épée. La noblesse n'étoit que la possession de la richesse territoriale, et à la richesse étoit toujours uni le pouvoir. Lorsque l'usurpation ou la bâtardise s'étoient emparées de l'un ou de l'autre, l'usurpateur ou le bâtard étoient admis dans les rangs de la noblesse.

Sous les premiers Carlovingiens, cette noblesse avoit été profondément avilie lorsqu'elle avoit abandonné les armes, et que, renonçant au soin de défendre le royaume, elle s'étoit bientôt trouvée hors d'état de se défendre elle-même. Au moment cependant où le gouvernement cessa d'accorder aucune protection à aucun des ordres de la société, elle retrouva dans sa richesse un moyen de garantie qui n'étoit à la portée d'aucune autre classe de citoyens. C'est un fait assez remarquable que la proportion entre les moyens d'attaque et ceux de défense change toujours en raison inverse des progrès de la civilisation. Plus les temps sont barbares, et plus l'art réussit à mettre l'homme à l'abri des coups de son semblable; plus la société fait au contraire de progrès, et plus les moyens de détruire l'emportent sur ceux de conserver. La richesse qui appartenoit au noble, et qui lui donnoit la disposition de toute l'industrie de ses vassaux, lui permit d'abord de mettre sa demeure à l'abri de toute attaque. Mais il ne se

contenta pas de se faire une retraite inaccessible de son château-fort, bientôt il entoura son corps de fortifications mouvantes, et, enfermé dans sa cuirasse, il acquit une immense supériorité de forces physiques sur tous les hommes plus pauvres que lui, et il put braver le ressentiment de ceux qui avoient cessé d'être ses égaux lors même qu'il demeuroit au milieu d'eux.

A peine restoit-il une chance entre mille pour que le chevalier couvert d'une cotte de mailles, d'une cuirasse qui s'emboîtoit de manière à suivre tous les mouvemens de son corps, d'un bouclier qu'il présentoit aux coups, d'un casque qui, avec la visière abaissée, enfermoit toute la tête, pût être atteint par le fer d'un vilain. Dans les combats avec des hommes d'un ordre inférieur, le chevalier donnoit la mort sans courir de chances de la recevoir, et cette disproportion même établissoit le prix respectif de la vie du noble et de celle du roturier : un seul chevalier valoit plus que des centaines de plébéiens, qui ne pouvoient lui offrir aucune résistance. Mais pour jouir pleinement de cet avantage, de même qu'il lui falloit une dépense prodigieuse, une dépense égale à celle de l'armement de quatre ou cinq cents paysans, il lui falloit aussi un exercice constant de sa force et de sa dextérité; il falloit que ses membres s'accoutumassent au

poids et à la gêne de cette armure, qu'il ne devoit presque pas quitter. Le noble dut renoncer à tout exercice de l'esprit, à toute culture de son intelligence, pour vivre à cheval, sous le harnais, et uniquement occupé d'exercices militaires : mais en même temps le noble, devenu un soldat agile, vigoureux, invulnérable, l'emporta en force corporelle, en force physique, sur les centaines de vilains dont il étoit entouré. Il put même leur accorder des armes, les faire combattre sous ses ordres, et rester leur maître, parce qu'il étoit plus fort qu'eux tous.

L'avantage immense que les châteaux-forts et l'armure chevaleresque assurèrent au noble sur le roturier causa un très grand mal moral, en détruisant tout sentiment de fraternité et d'égalité entre les hommes : mais la fierté que cette même armure inspira au chevalier vis-à-vis de ses égaux, le sentiment d'indépendance qu'elle contribua à nourrir, la confiance dont il se pénétra dans sa propre importance et dans ses propres droits, ennoblirent le caractère national, et rendirent aux Francs ce qui leur avoit manqué dans le siècle précédent, la conscience de la dignité humaine. Des droits égaux, indépendans, conservés dans leur plénitude, font bientôt rechercher des lois qui les garantissent, un ordre social qui les protége; et cet ordre nouveau, qui assuroit en effet, et la liberté des

nobles, et leur subordination, et la garantie réciproque entre le seigneur et le vassal, s'organisa, vers la fin du xe siècle, sous le nom de système féodal. Cet ordre se maintint trois siècles environ, ou jusqu'à la fin du XIIIe; et tant qu'il dura, il exerça sur ceux qui faisoient partie de la société, sur les gentilshommes, plusieurs des effets qu'on croiroit ne devoir attendre que d'une organisation républicaine. Il remit en honneur des vertus absolument exilées de la terre pendant les siècles précédens; le respect pour la vérité surtout, et la loyauté dans l'observation de tous les engagemens. Il réforma les mœurs, il confia à l'honneur du sexe le plus fort la protection et la défense du sexe le plus foible; il ennoblit enfin l'obéissance, en la faisant reposer sur la seule base honorable qu'elle puisse avouer, la liberté et l'intérêt de tous. De grandes choses furent accomplies et de nobles caractères furent développés par cette république des gentilshommes qu'avoit constituée la féodalité. Mais c'est l'imagination seule des romanciers qui peut faire chercher l'amabilité et l'élégance sociales sous ces formes rudes et austères : l'orgueil du chevalier l'attachoit à la vie solitaire; hors de son donjon, partout où il cessoit d'être le premier, où il recevoit la loi, au lieu de la donner, sa fierté étoit en souffrance. La vie chevaleresque étoit une vie de repoussement récipro-

que, et sauf les occasions rares où le chevalier étoit appelé aux cours de justice, aux armées de son seigneur pendant quarante jours, ou aux tournois, les égaux s'évitoient; l'amitié ni la sociabilité n'étoient pas faites pour ces temps-là.

Ainsi la période nouvelle de l'histoire qui s'ouvre après l'an 1000 promet une récolte plus abondante et de vertus et de grandes actions; elle fait attendre de plus nobles caractères, et parmi les républicains d'Italie, et parmi les chevaliers francs, et parmi les croisés. Sans doute on demandera d'où vient que cet avantage est presque absolument refusé aux huit siècles que nous avons parcourus; d'où vient qu'entre tant de nations si différentes de mœurs, d'opinions et de condition sociale, si fréquemment bouleversées par des révolutions, les caractères élevés sont si rares, les vertus si clair-semées, les crimes si révoltans. On demandera ce qu'il y avoit donc de commun entre les empereurs païens, chrétiens et musulmans, des Grecs, des Latins, des Arabes, des Francs; pourquoi la perfidie étoit également fréquente chez les chefs des démocraties armées qui conquirent les Gaules, ou chez les lieutenans du prophète d'Arabie, que chez les monarques absolus.

Nous répondrons qu'une grande différence, qu'une différence fondamentale sépare les gouvernemens qui ont pour mobile la vertu de ceux

qui ont pour mobile l'égoïsme. Les premiers, qui élèvent l'homme, qui se proposent pour but son éducation morale autant que ses succès, sont des exceptions rares dans la suite des siècles; les seconds, qui le dégradent, forment de beaucoup le plus grand nombre, et, parmi eux, on peut ranger tous ceux de la première moitié du moyen âge, malgré leur variété presque infinie.

Dans les républiques de l'antiquité, dans toutes les constitutions dignes de notre respect, les législateurs ont cherché, avant tout, à développer les sentimens nobles dans l'âme des citoyens, à relever leur dignité morale, à leur assurer la vertu, qui dépend des institutions civiles, plutôt que le bonheur, qui demeure toujours soumis au hasard. Pour atteindre ce but, ils ont offert à chaque individu une grande pensée, un objet de son dévouement plus élevé que le citoyen lui-même, auquel ils lui ont enseigné à se sacrifier. Cet objet du culte des anciens étoit la patrie, l'association de tous les citoyens; chacun apprenoit combien cet intérêt de tous étoit plus grand que son intérêt propre, chacun sentoit qu'il se devoit tout entier à ce corps dont il avoit l'honneur de faire partie; et le seul sacrifice de soi à ce qui vaut mieux que soi est le principe de toute vertu.

Dans tous les gouvernemens, au contraire, dont la lutte nous a occupés pendant le cours

des siècles que nous venons de parcourir, aucun principe, aucun sentiment politique n'étoit élevé au-dessus de l'intérêt personnel; ceux qui exerçoient le pouvoir n'avoient pour but que leur propre avantage; ceux qui avoient donné à la société ses institutions n'avoient eu pour mobile que l'égoïsme. On a répété le mot d'un despote moderne : *L'Etat, c'est moi;* mais Louis XIV ne faisoit qu'exprimer ainsi le principe de tous les gouvernemens dont le mobile est l'égoïsme. Malheur cependant aux peuples et aux princes lorsque le despote, à Rome ou à Constantinople, dit : L'Etat, c'est moi; lorsque la démocratie armée des Francs, au VIe siècle, dit . L'Etat, c'est nous; lorsque les prélats, au IXe siècle, dirent : L'Etat, c'est nous; lorsque les comtes et les seigneurs de châteaux, au Xe, dirent : L'Etat, c'est nous! Honneur, au contraire, aux dépositaires du pouvoir, qu'ils soient rois constitutionnels, sénateurs, ou citoyens votans sur la place publique, lorsqu'ils disent : Nous sommes à l'Etat, et qu'ils se conduisent en conséquence.

Si nous cherchons de l'héroïsme dans les huit siècles dont nous avons parcouru l'histoire, nous en trouverons peut-être dans les martyrs des diverses sectes persécutées, qui se sacrifioient pour ce qu'ils croyoient la vérité; nous en trouverons dans Bélisaire, qui, long-temps après que Rome avoit été asservie, croyoit encore à

la vertu romaine, et sentoit encore qu'il se devoit tout entier à la patrie; nous en trouverons dans les premiers sectateurs de Mahomet, qui bravoient tous les dangers pour répandre le dogme de l'unité de Dieu. Mais tout le reste des capitaines et des soldats, et vainqueurs et vaincus, ne combattirent que pour eux-mêmes, pour leur profit, pour leur avancement. Ils pouvoient être braves, ils pouvoient être habiles, mais ils ne devoient élever aucune prétention à l'héroïsme. De même les rois, les ministres, les législateurs, ceux qui fondoient des empires et ceux qui les renversoient, pouvoient développer des vues vastes, une politique profonde, une grande connoissance des hommes ou des temps; ils pouvoient même faire occasionellement du bien, et montrer, en le faisant, ou leur génie ou leur modération; mais ils ne montroient point encore de la vertu, car le mot de vertu implique dévouement ou sacrifice; et ils ne voyoient qu'eux, ils ne cherchoient que leur propre gloire, leur propre grandeur, leur propre durée, la satisfaction de leurs propres passions. S'ils faisoient jamais des sacrifices, c'étoient les autres qu'ils sacrifioient à eux-mêmes; c'étoient l'humanité, la loyauté, toutes les vertus, toutes les affections nobles, qu'ils estimoient avoir moins de poids que leur propre avantage.

Cette opposition fondamentale entre la vertu

et l'égoïsme, opposition qui seule suffit à classer les gouvernemens divers, comme elle classe les actions des hommes, ne détruit point l'application philosophique du principe de l'utilité. Comme il est vrai que la morale est le principe de toute sagesse, il est nécessairement vrai que le plus grand bien de tous est le but vers lequel tendent également et les vertus de tous, et les calculs égoïstes de tous; que lorsqu'on fait abstraction de tous les intérêts individuels, de toutes les aberrations des passions, de toute l'influence des circonstances, les deux voies que suivent la vertu et l'égoïsme se réunissent au même point. C'est ainsi que la vertu elle-même peut, en quelque sorte, être jugée par des calculs personnels; c'est ainsi que l'on peut, que l'on doit démontrer que les sacrifices qu'elle commande sont d'accord avec l'intérêt général. Une vertu qui se dévoue à ce qui causera le mal, et non le bien de l'humanité, est une vertu qui s'égare; un héroïsme qui se sacrifie pour un but qu'on doit éviter, est un héroïsme dangereux. Le philosophe moraliste pourra s'élever assez haut pour apprécier et cette vertu et cet héroïsme, d'après le principe de l'utilité, pour rectifier leur direction d'après le plus grand bien des hommes. Mais ce principe, qui, pris d'une manière abstraite, détermine ce qui est bien en soi, n'est pas propre à devenir le mobile immé-

diat de nos actions, de crainte que l'utilité de tous ne cédât bientôt le pas à l'utilité privée. Les gouvernemens qui ont donné une forte éducation morale à l'espèce humaine ont commencé par montrer comment le bien de tous étoit leur but, comment il étoit le devoir de tous les associés; et en les remplissant de cette grande idée, ils ont appelé le bien de tous *patrie*, et ils ont appris aux citoyens à se dévouer pour elle. Les gouvernemens, tels que ceux que nous avons vu agir, qui n'ont voulu que se maintenir pour leur propre avantage, qui ont cherché la puissance, la richesse, les plaisirs, pour les partager, n'avoient point un but qu'ils pussent proposer aux hommes; ils ne reconnoissoient point d'utilité générale qui servît de base à la vertu. Ils n'ont pu alors parler de devoirs à leurs sujets, mais seulement d'avantages personnels, de punitions ou de récompenses; et si quelquefois ils ont emprunté ces mots de patrie, d'honneur, de vertu, qui n'avoient point de sens chez eux, mais qu'ils voyoient chez leurs voisins opérer de si grandes choses, ces mots, en perdant leur signification, n'ont pu produire chez leurs sujets qu'une illusion fugitive.

Nous avons terminé la revue de ces longues et terribles convulsions, de cette révolution désolante; nous avons vu descendre le genre hu-

main de la période la plus brillante de gloire à celle du plus profond abaissement, de celle qui a produit la législation modèle de toutes les autres à l'absence complète de lois, du règne de la justice à celui de la force brutale. Tout ce qui fait l'ornement et le bonheur des sociétés civiles, la poésie, la philosophie, les études morales, les études religieuses des pères de l'Eglise, les beaux-arts, les arts domestiques, après avoir brillé du plus vif éclat, avoit tout été détruit. L'homme, par ses efforts combinés, ne savoit plus rien produire, ne savoit plus rien conserver. C'est à ce point de dissolution complète que d'autres histoires doivent reprendre la société humaine, pour montrer les hommes se groupant autour de nouvelles patries, et se donnant en entier à leurs concitoyens, pour gagner, par ce sacrifice même, de nouvelles vertus. La connoissance de ce qui avoit été détruit avant eux aidera peut-être à comprendre le chemin qu'ils durent faire. Mais il est difficile que le spectacle d'une si grande ruine ne nous fasse pas faire aussi un retour sur nous-mêmes. Tout ce que nous possédons aujourd'hui fut possédé aussi par ce monde romain que nous avons vu tomber en poussière : tout peut être détruit encore; car nous venons de voir comment tout l'a été. La violence n'étoit qu'une cause secondaire de

tant de ruines; les vice[illegible]a prospérité en furent la cause première : ces vices minèrent les digues du torrent, que rien ne put ensuite arrêter. Quand le moment fut venu où la patrie ne fut plus préférée au moi, où la vertu, l'honneur et la liberté, furent des prérogatives rares, sans lesquelles on apprit à vivre, un monde aussi beau que le nôtre dut crouler : un autre monde pourroit tomber de même.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE ANALYTIQUE

DU TOME SECOND.

CHAPITRE XIII. — *Mahomet.* — 569-632.

Chapitre XIV. — *Conquêtes des Sarrasins sous les premiers khalifes.* — 632-680.

Chapitre XV. — *Les Ommiades et la chrétienté.* — 661-750.

Chapitre XVI. — *Les Carlovingiens. — Commencemens de Charlemagne.* — 714-800.

CHAPITRE XVII. — *Charlemagne empereur.* — 800-814.

Chapitre XVIII. — *Louis-le-Débonnaire.* — 814-840.

Chapitre XIX. — *Les fils de Louis-le-Débonnaire.* — 840-869.

Chapitre XX. — *Dissolution de l'empire d'Occident. — Fin du IXe siècle.*

Chapitre XXI. — *L'Angleterre jusqu'à la fin du règne d'Alfred-le-Grand.* — 449-900.

CHAPITRE XXIII — *Fin du xe siècle.*

Chapitre XXIV. — *L'an* 1000.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

Ouvrages du même Auteur, publiés par la Librairie TREUTTEL et WÜRTZ.

HISTOIRE DES FRANÇAIS; in-8°, Tomes I à XX. *Paris*, 1821 à 1835.............................. 160 fr.

— Le même ouvrage, sur papier vélin superfin.. 320 fr.

JULIA SEVERA, ou l'An quatre cent quatre-vingt-douze (Tableau des Mœurs et des Usages dans les Gaules, du temps de Clovis). 3 vol. in-12. *Paris*, 1822.. 7 fr. 50 c.

HISTOIRE DES RÉPUBLIQUES ITALIENNES DU MOYEN AGE, nouvelle édition, revue et corrigée. 16 vol. in-8°. *Paris*, 1826. (Ouvrage complet.)................ 112 fr.

HISTOIRE DE LA RENAISSANCE DE LA LIBERTÉ EN ITALIE, de ses Progrès, de sa Décadence et de sa Chute. 2 vol. in-8°. *Paris*, 1832.............................. 12 fr.

DES ESPÉRANCES ET DES BESOINS DE L'ITALIE. Brochure in-8°. *Paris*, 1832.............................. 60 cent.

DE LA LITTÉRATURE DU MIDI DE L'EUROPE; *nouvelle édition*, revue et corrigée. 4 vol. in-8°. *Paris*, 1829. 28 fr.



